N° 333 — Tome XCI 1er Mai 1911

MERCVRE

DE

FRANCE

Vingt-deuxième Année

Paraît le 1er et le 16 de chaque mois



HENRI ALBERT, EDMOND BARTHÈLEMY, GEORGES BOHN, MAURICE BOISSARD,
R. DE BURY, FRANCISCO CONTRERAS, HENRY-D. DAVRAY,
R. DUMESNIL, LOUIS DUMUR, JEAN DE GOURMONT,
REMY DE GOURMONT, ÉMILE HENRIOT, CHARLES-HENRY HIRSCH,
ANT. MAGNIN, JEAN MARNOLD,
MONTADE, LOUIS PERGAUD, PIERRE QUILLARD, RACHILDE,
ANDRÉ ROUVEYRE, ANDRÉ SALMON, JOSÉ THÉRY,
GUSTAVE WENDT.

PRIX DU NUMÉRO

France : 1 fr. 25 *net*. | Étranger : 1 fr. 50.

DIRECTEUR
ALFRED VALLETTE

PARIS
MERCVRE DE FRANCE
XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

MCMXI

SOMMAIRE

—

N° 333 — 1er Mai 1911

REVUE DE LA QUINZAINE

LES MANUSCRITS NE SONT PAS RETOURNÉS

Les auteurs non avisés dans le délai de DEUX MOIS de l'acceptation de leurs ouvrages peuvent les reprendre au bureau de la Revue où ils restent à leur disposition pendant un an.

Les avis de changement d'adresse doivent nous parvenir, accompagnés de 0,50 en timbres-poste, au plus tard le 10 pour le numéro du 16, le 25 pour le numéro du 1er du mois suivant.

Dessins de ROUVEYRE (1910)

PHÈDRE

Suite de 10 planches réunies, imprimées sur papier des Manufactur
d'Arches ; tirage limité.

Cet ouvrage, comme *Le Gynécée*, a été conçu et exécuté par l'aute
avec une rigoureuse liberté.

Un recueil in-quarto.. 5 f

Du même Dessinateur

LE GYNÉCÉE

(1907-1909)

80 dessins précédés d'une glose par Remy de Gourmont.

LE GYNÉCÉE *c'est la danse macabre de l'Amour. Par son a
intègre André Rouveyre réfute et corrobore tout ensemble jusqu'au
plus angéliques rêveries sur les accidents du cœur.*

JEAN MORÉAS

Un recueil in-quarto sur beau papier, tirage limité.......... 20

ONZIÈME ÉDITION

CARCASSES DIVINES

(1905-1907)

Ce célèbre recueil comprend 100 dessins (portraits de Contemporain
Monographies de Comédiennes).

*... Ces dessins impitoyables, cruels, mais qui atteignent souve
à la grandeur tragique.*

HENRY HOUSSAYE

Un recueil in-quarto sur papier d'Alfa...................... 5

J.-W. BIENSTOCK ET Dr A. SKARVAN

ı Pied de l'Echafaud. Récits, traduits du russe, de Andréev, Anoutchine, Boretzky, Korolenko, Séménov, Tolstoï, Wladimirov. Vol. in-18 .... 3 50

ANDRÉ SPIRE

ers les Routes absurdes... Poèmes. (Vers les Routes absurdes. La Grande Danse macabre des Hommes et des Femmes). Vol. in-18 .... 3 50

SÉNANCOUR

e l'Amour selon les lois primordiales et selon les convenances des sociétés modernes. Vol. petit in-18 3 »

DIVERS

e Souvenir de Charles Demange. Vol. grand in-16 .... 3 50

STEPHEN CRANE

ı Conquête du Courage. Episode de la Guerre de Sécession. Traduit de l'anglais par Francis Vielé-Griffin et Henry-D. Davray. Vol. in-18 ... 3 50

FRANCIS JAMMES

es Géorgiques Chrétiennes. Chants I et II. Vol. in-16 soleil, tiré sur vergé d'Arches .... 5 »

IWAN GILKIN

ı Nuit, poèmes. Vol. in-18 .... 3 50

HENRI DE RÉGNIER
DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

e Miroir des Heures, poèmes. Vol. in-18 ..... 3 50

ANDRÉ GIDE

ouveaux Prétextes. Réflexions sur quelques points de littérature et de morale. Vol. in-18 .... 3 50

FRANÇOIS PORCHÉ

umus et Poussière, poèmes. Vol. in-18 .... 3 50

RUDYARD KIPLING

ctions et Réactions. Traduction de Louis Fabulet et Arthur Austin-Jackson. Vol. in-18 .... 3 50

JULIEN OCHSÉ

rofils d'or et de cendre, poèmes. Vol. in-18. 3 50

A.-FERDINAND HEROLD

a Route fleurie, poèmes. Vol. in-18 .... 3 50

E. SANSOT & Cie, ÉDITEURS

PARIS. — 9, Rue de l'Eperon, 9. — PARIS

JEAN LORRAIN

Jonque dorée. Un magnifique volume in-16 jésus (collection des « Princeps »), imprimée en vert, avec cadres or, sur simili japon .... 6 »

Jonque dorée est un conte inédit dont le manuscrit, dédié par le prestigieux écrivain à deux s cousines, était resté entre leurs mains. Jamais sa verve poétique ne s'est donné un neureux cours que dans cette œuvre charmante et châtiée, et il eût été d'autant plus fâcheux le ne vît pas le jour qu'elle peut être lue de tous. — Il faut ajouter que le volume, imprimé n riche papier en vert et or, est un vrai bijou typographique que les bibliophiles se dispu-léjà, car il s'agit d'un tirage restreint et unique.

EDGARD POE

s Lunettes et autres contes humoristiques, traduits de l'anglais pour la première fois, par Georges Clerbois, 1 vol. in-18 jésus. 3 »

rmi les œuvres non traduites ou inconnues en France du grand écrivain américain, celles omposent ce recueil, tout en n'ayant pas, sans doute, la valeur artistique des plus célèbres, d'un puissant intérêt, en ce sens qu'elles nous dévoilent, chez le conteur tragique, un côté nour que nous ne lui connaissions guère. Marc Twain, en effet, aurait pu signer ces pages ntaisie imprévue, et c'est là une raison suffisante pour légitimer la publication de ce recueil. admirateurs du merveilleux artiste en sauront gré à M. Clerbois et aux éditeurs.

JANE CATULLE-MENDÈS

ıez soi. Premier volume de la série des *Petites Confidences*. 1 vol. in-18 raisin, avec un portrait de l'auteur, par A. Michaut.............. 1 25

premier volume de la série des *Petites Confidences* est un des plus vivants écrits qui soient s de la plume d'une femme ; il est l'un des plus francs et aussi l'un des plus artistes. Nulle x que Madame Mendès ne pouvait nous présenter le tableau pittoresque et charmant d'un ez Soi » littéraire et parisien. A peine paru, ce petit livre a été lu avidement et avec une pathie marquée, car ils sont nombreux ceux que la charmante poétesse a pour admirateurs et amis.

HÉLÈNE PICARD

ous n'irons plus au bois. Souvenirs d'enfance, 1 vol. in-18 jésus........................ 3 50

ar son premier recueil, l'*Instant Eternel*, qui fit sensation dans le monde littéraire, Hélène rd se plaça sans conteste au premier rang de nos poétesses les plus consacrées. Dans l'*Instant rnel* c'est la note amoureuse qui constituait le fond d'une inspiration vibrante et fiévreuse, s voici que dans une note toute autre, presque imprévue chez une muse si passionnée, se pré-e au public la plus large, la plus abondante, la plus riche, la plus attendrissante moisson de venirs. C'est avec un charme sans égal et avec une mélancolie toute personnelle que la poétesse s initie aux simples joies de son enfance. De ses sensations, de ses rappels menus et champê-, elle a fait une poésie si fraîche et si captivante que le succès de ce livre est par avance ıré.

PASCAL FORTHUNY

abel ou le Poignard d'argent. 1 vol. in-18 jésus..... 3 50

'est ici par excellence un livre actuel car sous l'aspect d'une idylle tragique parmi le décor de ieille cité universitaire qui se déclare pompeusement mère des sciences, des vertus et des arts, Pascal Forthuny nous fait assister à la lutte de l'esprit moderne contre le fanatisme reli-ıx dont se meurt la vieille et opiniâtre Espagne. Les péripéties de l'action sont conduites c un grand souci de réalisme, mais de réalisme symbolique. Nous n'insisterons pas sur la valeur a portée littéraire de ce roman. M. Pascal Forthuny, dont la signature est fréquente dans les eurs de nos quotidiens, est un de ces écrivains qui inspirent confiance parce qu'ils ont déjà leurs preuves.

LETTRES INÉDITES DE M. INGRES

Si de son vivant, et jusqu'à un âge avancé, le grand J.-A.-D. Ingres connut l'amertume d'avoir été longtemps critiqué, le parti pris et l'injustice, il lui fut donné, vieillard glorieux, d'assister en quelque sorte à sa propre apothéose et au triomphe de sa doctrine et de son art. Depuis qu'il est mort, le Temps a définitivement situé son nom dans une gloire sérieuse et solide, qu'étaie son œuvre énorme, patiente, laborieuse, son œuvre admirable et nuancée, son œuvre parfaite.

Ingres est aujourd'hui, d'après les manuels et ce goût de la classification qui nous caractérise, catalogué grand homme. Cela est fort bien. Mais quelques avertis, qui n'aiment point qu'on les joue avec des mots, et peu soucieux d'admirations inconsidérées, n'acceptent pas d'amours toutes faites. C'est par la raison qu'ils prétendent aboutir au sentiment : ils veulent connaître avant que d'aimer. Et tout ce qui sert à éclairer leur esprit leur est bon. Les *Ingristes* sont de ceux-là. Ils ne veulent point d'un Ingres tout fait, tout admirable, cet Ingres de musée que proposent les Bædeker. Ils n'ont pas tort, car si nul, plus que Ingres, ne satisfait l'imagination, nul ne satisfait davantage la raison. C'est par là surtout que M. Ingres est un parfait classique ; c'est en quoi il demande, pour être véritablement aimé, compris, une application un peu soutenue dans l'admiration, quelque effort. Mais quand on est arrivé jusqu'à lui, à force de logique, il plaît, il satisfait d'autant mieux le cœur qu'il enchante davantage l'esprit par la vigoureuse netteté de son œuvre et de sa vie.

Or l'œuvre de M. Ingres est éparse en vingt musées, en plusieurs collections particulières. Au moment où paraîtront ces lignes, une vaste exposition réunira le plus grand nombre de ses dessins et de ses toiles à la galerie Georges Petit ; c'est, je crois, la première fois

qu'une telle entreprise se voit couronnée de succès. Il s'en faut féliciter.

Ingres, depuis une dizaine d'années, bénéficie de ce goût raisonnable qui nous conduit vers une renaissance classique dont quelques-uns peuvent bien médire — mais en somme dont le principe véritable est que tout est dans tout et que la tradition a du bon. Il serait aisé de conduire assez loin le parallèle des arts plastiques et des lettres, quant à ce renouveau classique. Quelques artistes, des poètes, des romanciers, qui n'ont pas dépassé la trentaine, se retrouvent dans leur commune préoccupation de *faire vrai*, d'après les procédés des maîtres passés. Ils savent assez que depuis quelques tapageuses expériences, ce n'est point la forme qu'il convient de modifier; ils ne sont toutefois certains que d'une chose : à savoir, que la perfection existe, et que les classiques y ont atteint.

Il semblerait que cette conclusion nous doive écarter de M. Ingres. Pourtant elle y mène, au contraire, tout de même que ces poètes, ces romanciers, ces historiens et ces peintres reviennent au peintre de *l'Apothéose d'Homère*, du *Vœu de Louis XIII* et de la famille Rivière, dans une commune admiration.

Aussi, rien de ce qui peut mettre en lumière les moindres détails de l'existence de M. Ingres ne nous saurait être étranger. C'est pourquoi jamais livre n'aura paru avec plus d'à-propos et en un temps plus opportun que le beau volume que vient de consacrer à J.-A.-D. Ingres l'érudit conservateur du Petit Palais, M. Henry Lapauze. M. Henry Lapauze, qui est son compatriote, a conçu pour Ingres une admiration sans limites. Depuis vingt ans qu'il s'est fait son biographe le plus minutieux et l'apôtre de sa gloire le plus convaincu, il a eu en mains un nombre considérable de documents inédits, grâce auxquels il a pu reconstituer et rétablir dans son détail le plus intime la vie de J.-A.-D. Ingres, inventorier et répertorier le plus exactement qu'il est possible en ces matières son œuvre immense, peintures et dessins, expliquer, contrôler, éclairer certains traits ignorés ou méconnus, remettre au point bien des légendes. Déjà les Ingristes ont pu lire, par les soins de M. Henry Lapauze, qui en assuma la publication, le *Roman d'Amour de M. Ingres*, par quoi il leur fut donné de découvrir un Ingres que l'on ne connaissait point jusqu'à ce jour : un Ingres inédit et des plus imprévus, Ingres amoureux.

Que de légendes sur J.-A.-D. Ingres ! Sa froideur, son insensibilité n'auront pas été les moins fausses, ni les moins arbitrairement établies. Quoi! insensible, froid, le peintre de la brûlante Mme Rivière, de la délicieuse Mlle Duvaucay, de *l'Odalisque* et du *Bain turc* ? Insensible, ce peintre et ce dessinateur qui ne fut jamais si maître de lui, si sûr, si génial, si parfait que devant un visage de femme ? Aucun n'a jamais pris plus de plaisir et trouvé plus de volupté à noter sur la toile ou sur le papier la mobilité d'un visage de femme,

une épaule, un sein, la courbe d'un ventre ou d'une cuisse, le pli d'une étoffe ou le geste d'un bras ramené contre un cœur... Nul ne fut jamais plus amoureux de la forme et de la beauté des lignes que cet « insensible », ce « froid » J.-A.-D. Ingres... Le seul de ses contemporains qui l'ait vu et qui l'ait compris, ce fut Baudelaire, qui dès 1846 écrivait ceci : « Deux tableaux essentiellement amoureux et admirables du reste, composés dans ces temps-ci, sont la *Grande Odalisque* et la *Petite Odalisque* de M. Ingres... »

N'est-ce point encore ce même et prodigieux Baudelaire qui écrivait à la même date : « Un fait assez particulier et *que je crois inobservé* dans le talent de M. Ingres, c'est qu'il s'applique plus volontiers aux femmes ; il les fait telles qu'il les voit, car on dirait qu'il les aime trop pour les vouloir changer ; il s'attache à leurs moindres beautés avec une âpreté de chirurgien : il suit les plus légères ondulations de leurs lignes avec une servilité d'amoureux. *L'Angélique*, les deux *Odalisques*, le portrait de Mme d'Haussonville sont des œuvres d'une volupté profonde. Mais toutes ces choses ne nous apparaissent que dans un jour presque effrayant; car ce n'est ni l'atmosphère dorée qui baigne les champs de l'idéal, ni la lumière tranquille et mesurée des régions sublunaires. » Et encore : « Une des choses, selon nous, qui distinguent surtout le talent de M. Ingres est l'amour de la femme. Son libertinage est sérieux et plein de conviction. M. Ingres n'est jamais si heureux ni si puissant que lorsque son génie se trouve aux prises avec les appas d'une jeune beauté. Les muscles, les plis de la chair, les ombres des fossettes, les ondulations montueuses de la peau, rien n'y manque. Si l'île de Cythère commandait un tableau à M. Ingres, à coup sûr il ne serait pas folâtre et riant comme celui de Watteau, mais robuste et nourrissant comme l'amour antique... Il y a dans le dessin de M. Ingres des recherches d'un goût particulier, des finesses extrêmes, dues peut-être à des moyens singuliers. Par exemple, nous ne serions pas étonné qu'il se fût servi d'une négresse pour accuser plus vigoureusement dans *l'Odalisque* certains développements et certaines sveltesses (1). » Voilà ce qu'avait su voir Baudelaire, qui connaissait la beauté de la femme. On pourra confirmer ce jugement en feuilletant les trois ou quatre cents reproductions que donne le livre de M. Lapauze. M. Lapauze, lui aussi, a vu la fausseté de cette légende : Ingres insensible. Il en a découvert bien d'autres. Les Ingristes lui sauront gré aussi, sans doute, d'avoir si lumineusement expliqué l'énigme que proposait jusqu'à ce jour le portrait d'Ingres à vingt-quatre ans — par lui-même — qui est au Musée Condé, à Chantilly. On sait qu'au salon de 1806 figura un portrait d'Ingres à

(1) Ch. Baudelaire, *Curiosités esthétiques*. Levy, 1868, p. 206, etc.

vingt-quatre ans, peint en 1804, qui ameuta la critique et motiva sa réprobation la plus rigoureuse.

Ce portrait, nous ne le connaissons que par une photographie déjà assez ancienne que reproduit M. Lapauze dans son livre ; ce portrait diffère par quelques détails de celui de Chantilly : le portrait a disparu et l'on n'en trouve trace nulle part. D'aucuns l'ont cru perdu, ou enfoui dans quelque collection ignorée: M. Henry Lapauze a pensé que le portrait de Chantilly n'était autre que celui qui avait été exposé en 1806, corrigé et repeint par Ingres lui-même. Un examen attentif du portrait de Chantilly révèle en effet quelques repeints assez importants, sous lesquels transparaît, en certains endroits, l'ancienne pose... Voici élucidé de la sorte un mystère dont les Ingristes se sont toujours inquiétés.

Nous n'avons pas à insister ici davantage sur ce livre, le labeur qu'il représente, et la nouveauté qu'il apporte sur Ingres. Parmi les documents qui n'ont pu y trouver place, mais qui nous ont paru présenter un assez grand intérêt, sont les lettres que nous publions ici. Elles sont inédites et c'est à l'obligeance de M. Henry Lapauze que nous devons de les pouvoir imprimer ; qu'il en reçoive l'expression de notre gratitude.

Ces lettres sont adressées à Le Go et à Varcollier. M. Le Go, peintre d'histoire, était secrétaire de l'Académie de France à Rome, du temps que M. Ingres en était directeur. Ce fut un homme intègre, de bon conseil, assez effacé d'ailleurs, mais qui rendit de grands services à la Villa Médicis.

Pour Varcollier, son nom revient souvent dans les lettres d'Ingres. Critique d'art, il joua un rôle important en qualité d'administrateur aux Beaux-Arts, à la ville de Paris. Il avait épousé la filleule de Chateaubriand, Mlle Atala Stamaty, fille du consul de France à Civita Vecchia (le prédécesseur de Stendhal). Ingres a laissé un remarquable dessin de la famille Stamaty, qui appartient aujourd'hui à M. Léon Bonnat.

Nous avons respecté, comme il convient, l'orthographe, la ponctuation et le style de ces lettres. Elles ne sont point indéfectibles — mais du moins on y voit un homme vivant, nerveux, toujours en mouvement ou en travail : un homme qui aimait la vie, ce qui témoigne toujours d'un beau tempérament. M. Ingres en avait, quoi que l'on dise. Par leur verve, leur chaleur, leur rugosité même, ces lettres présentent un intérêt psychologique assez grand.

Elle nous le montrent honnête homme, sensible, dévoué, impulsif, passionné en tout. Ce serait déjà très suffisant : mais on en peut tirer quelques éclaircissements quant à certains détails de l'existence de M. Ingres et de ses travaux. C'est ce qui pourra motiver cette pu-

blication, à laquelle le goût du jour pourra trouver quelque intérêt, — nous l'espérons, — puisque c'est là de l'inédit.

ÉMILE HENRIOT.

I

A. M. LEGO

Samedi 27 décembre 1834.
[De Florence probablement (1)]

Mon cher monsieur Lego, votre lettre nous a enfin tiré d'une grande inquiétude sur votre personne, puisse donc en outre vous trouver le bien arrivé à Rome, quoique je regrette vous revoir si tard, je me ferais un plaisir de vous revoir ici et vous ramener au gite.

Nous partons d'ici mardi au plus tard pour arriver jeudi prochain dans le jour à Rome, je pense vers le milieu du jour. Nous avons été si fatigués de notre beau voyage, à bien dire, cependant que j'arrive tard contre mon vouloir ; vous avez du voir M. Horace [Vernet] et vos amis en arrivant, ne m'oubliez pas auprès d'eux et dite leur qu'elle fête je me fais de les revoir, à bon revoir donc, j'estime que toutes nos fatigues touchent à leur terme et qu'une fois assis dans notre belle villa nous y coulerons des jours uniformes et heureux avec vous.

Je suis en attendant, cher Monsieur, votre bien affectionné et dévoué.

INGRES.

—

[1835 ou 1837.]

Mon cher monsieur Lego,

Il parait que nous sommes au moment de livrer bataille au choléra ici (2) : on a dit-on, cinq cas non bien avérés cependant

(1) En 1834, Ingres, ulcéré des critiques adressées à son *Martyre de Saint Symphorien,* accepta de recueillir la succession de Horace Vernet comme directeur de l'Académie de France à Rome. Il partit avec Mme Ingres et son élève Lefrançois, passa par Milan et par Florence où il s'arrêta. Le secrétaire Lego le devançait à Rome, où les élèves de la Villa Médicis préparaient un accueil enthousiaste à leur nouveau directeur. Par trois fois ils allèrent l'attendre sur la route, jusqu'au tombeau de Neron. En vain. Ce n'est que le 4 janvier 1835 que Ingres arriva sur la place d'Espagne au milieu de la nuit.

(2) Cette lettre n'est pas datée. Il y eut en 1835 une première menace de choléra à Rome ; il reprit en 1836-1837. Flandrin, Boulanger (le musicien) et Bridoux (graveur) se refugièrent à Florence. Sigalon fut emporté par la maladie en trois jours.

des hôpitaux cernés ainsi que des maisons. M. de Lurdes y croit, nous ni croyons pas encore et la maison est jusqu'ici dans le meilleur esprit, mais ce pauvre Flandrin a encore la fièvre dans ce moment. Il était lui, son frère et Boulanger, Minain prêts à partir pour Florence mais on ne délivre ici ni passeports ni cartes de santé, et jusqu'à ce que le fléau soit ou non, on sera dans le second fléau des hésitations, négations, irrésolutions de tout ce qui suit d'un gouvernement ainsi fait.

J'avais eu l'idée et je vous avais préparé une lettre au ministre pour lui proposer dans le cas de violent choléra de vous embarquer tous pour Marseille et attendre là qu'il fut parti. Les bâteaux à vapeur nous en faisaient tellement la venue très courtes; mais celle-ci ou tout autre nous devons écrire et instruire le ministre de ce qui ce passe. Je connais toutes vos vertus. mon cher Monsieur, aussi dans cette occasion, je ne vous dis rien qui puisse gêner ou interrompre la vie douce que vous menez à Florence. C'est comme le sommeil, jamais je n'ai le cœur d'éveiller personne. ainsi je remets tout à votre sage volonté et vous savez que vous serez toujours le bien retrouvé de vos amis sincères et dévoués.

INGRES.

—

[P. S.] Ma femme perd décidément toutes ses dents. et cela est bien dur! elle vous présente ses amitiés et vous remercie des souhaits de sa fête : moi je me suis mis à travailler comme un enragé, je ne perds pas un moment, me voilà parti.

Trop rien de nouveau, si ce n'est que j'ai chassé le garde-villa, ce bourrau (sic) s'est avisé de rouer de coups de bâton une femme.

J'ai l'embarras de le remplacer par deux bons sujets. Point de lettre pour vous ni pour moi à ladite affaire de laquelle je n'ai rien écrit à Florence (?). Je vous remercie de l'affaire Fournier, je prends donc mon parti. Avez-vous vu le portrait original. Dites-moi je vous prie où je dois écrire au coureur Lefrançois. Morey doit être parti, dans le cas contraire mille amitiés de notre part.

à la Villa. Voici quels étaient les élèves de Rome, en 1837-38 : Paul et Hippolyte Flandrin, Baltard (architectes), Boulanger (mucicien), Bridoux (graveur), Sigalon (sculpteur), Simart (sculpteur), Boulanger (architecte), Bonnacieux, Clerget, Blanchard, Jourdy, Ottin, Papety, Famin, Leveil…

Avez-vous vu M. Thiers? Je dois lui écrire, mais... je ne l'ai pas encore fait ! Vous ferez bien de le voir, je vous y engage. Il paraît qu'aujourd'hui les médecins disent qu'il n'y a plus rien. Les ignorants, ils ne connaissent même pas la maladie. Tout se résume à des indigestions.

Nos amitiés à notre belle élève et à bon revoir.

—

Rome, le 8 juillet 1837.

Mon cher monsieur Lego,

C'est encore avec la fièvre que je vous écris et ce matin encore ma pauvre tête n'était pas bien ferme, heureusement que la première est partie après une visite d'une quarantaine d'heures et l'autre va dans ce moment assez bien. Décidément pour se bien porter à Rome, il faut vivre comme ces vieux prêtres qui vont longtemps, mais à quel prix, grand dieu!

Vos charmantes lettres nous ont fait le plus grand plaisir, elles sont tellement rares que c'est tout dire. On ne peut donc voyager sans visicitudes (*sic*) et plaisir, aussi sans doute nous croyons et espérons que ces derniers l'emportent et que vous êtes heureux et content à Florence. Vous y avez vu mes amis, ce qui nous fait grand plaisir et ce brave M. Lefrançois qui vous a joué le tour perfide de s'installer encore plus loin, je ne lui ai pas écrit et je suis un barbare mais voyez ce que c'est que l'amour-propre je crois toujours qu'il me veut le même bien et que j'ai en lui un bon ami ; enfin je rentre en moi-même, j'ai de grands projets de réforme et je commence par vous et par ce bon commencement, je rétablirai je l'espère mes affaires d'amitiés.

Ma femme est allée de suite chez Mrs — ils ont montré la lettre de M. Feuzi qui accusait la réception de leur lettre qui se sont excusés avec les plus grands soins. Je vous remercie des bonnes nouvelles de M. Farochon et autres, ce pauvre M. Morey. Dites-lui mille choses aimables de notre part. Nous avons possédé pendant 5 ou 6 jours l'aimable et bien bon M. Geulin qui dans son extrême bonté et en traître qu'il est (car c'est après son départ) il nous a adressé une coupe bien belle de chez Voscovati. Je dis traître parce que je ne l'aurais pas accepté s'il me l'avait donné lui-même et par ce que je voulais qu'elle fut de sa possession mais voilà ce que sont les amis.

Au reste il vous a fort regretté parce qu'il a le bon esprit de vous aimer beaucoup et il serait possible cependant qu'il vin à Florence pour y voir aussi son brave Simart. Il est parti de Rome pour Civita Vecchia jeudi soir; rien de nouveau ici. La Saint-Pierre s'est bien passée, les jeux ont été ravissants, vous avez eu les votres aussi. Comment trouvez-vous Florence, vous nous ne le direz, vous n'y êtes ainsi pas sans amis et amies, nous les connaissons et vous prions d'en embrasser une pour nous si vous le pouvez, de quoi vous ne serez pas trop fâché, n'est ce pas, et vous lui direz que son bouquet est plus admiré e plus beau que jamais; vous avez vu aussi le sculpteur Furre raire (?) vous avez sûrement reçu sa première bordée et nou la seconde. Il se prononce et ne veut plus aller chez aucu ambassadeur, mais M. Delurde ne croit pas à cette protesta tion ni moi non plus au reste, il est très matté mais toujour officieux. Notre brave Calamatta cingle à pleines voiles l bonheur (mérité au reste) et qui nous rend heureux. Il es professeur de gravure à Bruxelles avec six mille francs d traitement et enfin M. Molé qui a terminé avec l'épreuve lu fait graver son portrait en taille douce à dix mille francs, celu du premier peintre de l'époque et beaucoup d'autres ouvrages le voilà heureux et indépendant. Ma femme vous prie de voi M. Morey et le bien remercier de sa lettre en lui exprimant le vœux que nous faisons pour une meilleure et parfaite santé M. Le Duc est parti à Venise et y trouvera une de nos lettres Tout est bien ici, une parti de ces messieurs est à la campagn mais bientôt tout le troupeau rentrera (*illisible*) trouvant dire ici cher ami comme vous le pensez bien. Si la villégiatur vous plaît usez-en tant qu'il vous plaira, et tant qu'il n'y rien d'important qui appelât indispensablement votre pré sence, donnez-nous quelquefois de vos chères nouvelles qu nous font toujours le plus grand plaisir et croyez-moi, mo cher monsieur et bien bon ami, le votre de tout cœur.

J. INGRES.

Ma femme vous fait ses compliments affectueux et vous em brassons, mille amitiés à tous mes bons amis.

Ayez la bonté de nous mettre au courant de la venue d M. Thiers.

A Monsieur Lego, poste restante, Florence

—

Rome, 21 août 1837.

Mon cher monsieur Lego, pardonnés-moi si je viens interrompre votre douleur car je ne doute pas qu'à minuit où j'écris ces quatre lignes vous ne receviez ma cruelle lettre : il a fallu avoir ce courage avec aussi celui d'en avoir beaucoup à votre tour, cher ami, je voudrais, nous voudrions être là pour soulager votre juste douleur encore parlant avec vous. Mais excusez-moi de devoir vous parler affaires. Bon Dieu, si vous n'avez signé votre marché pour cette figure de Minerve ne le faites nullement, je m'en passerai à ce prix. Ah, les voleurs ! Comment, lorsque j'ai ici pour 40 piastres la plus belle et grande figure ! et une figure qui n'est point demandée et de plus les dépenses de Florence qui ne figureront même pas dans le budget que j'ai envoyé au ministre. Ainsi donc, mon cher, arrêtez-vous je vous prie [*mot illisible*] les seules figures des luteurs qui nous doivent quand ils voudront (?) et puisque les bas reliefs ne se trouvent pas, renoncez-y aussi, et l'orateur et l'autel rond étant envoyés ne demandons *plus rien*, au moins jusqu'à nouvel ordre. Mais voici, cher ami, faites-moi l'amitié lorsque vous le pourrez d'écrire à l'école ou à M. Durand pour moi en l'instruisant de ce qui se passe à Florence et du parti que je prends à cause de tous ces incidents et comme chargé spécialement par moi de faire ainsi, mais, pour dieu, délivrés-nous des 100 écus romains de la Minerve que j'ai toujours cru sans bras et jambes : et à ce titre d'ailleurs je n'en veux plus d'autant que je viens de découvrir ici au musée des inscriptions, *la même* mais le tronc seul. Quand aux objets que j'ai chez M. Gouin faites-moi l'amitié de les faire encaissés avec soin et dans un coin de son palais ils attendront mon avis pour aller retrouver les seconds envois à Livourne qui me les feraient arriver à Paris, sous ce couvert : je vous prie d'en causer avec M. Gouin et lui présenter mes tendres amitiés et remerciements de tout ce qu'il voudra bien faire pour moi en cette occasion ; dans le cas où vous auriez signé le marché, détruisez-le en offrant quelque indemnité à ce bourau de monteur. Certes mon cher monsieur que votre présence ici nous est toujours agréable et utile mais comme vous savez que je suis enclin à aider autant que possible les mêmes dans leurs affaires et afections, et ce malheureux inci-

dent pouvant en amener d'autres dans l'économie de votre temps à Florence je vous prie de faire en tout ce qu'il vous faut, et encore plus dans cette triste occasion, hélas !

Adieu mon très cher, nous attendons avec anxiété votre réponse. Pardonnez-moi encore une fois de vous avoir fait tant de mal ! mais croyez-moi le plus afectueux de vos amis..

INGRES.

Ma femme vous fait ses douloureux compliments et amitiés, aussi à madame bientôt. J'écris aussi à votre infortuné beau-frère.

Nous recevons aussi une lettre de Mlle Debart qui nous a fait grand plaisir, veuillez bien nous rappeler à sa bonne et aimable personne. Soyez sans inquiétude, tout le monde va bien à la villa depuis le bas jusqu'en haut.

Monsieur Lego poste restante à Florence.

—

Rome, 5 janvier 1838.

Mon cher monsieur Lego,

J'ai reçu votre lettre de Paris avec un grand plaisir et en même temps presque avec autant d'afflixtion (sic) pour tout ce qui vous touche aussi sensiblement et si la part qu'un vrai ami prend naturellement pour nos propres pensées peuvent un peu adoucir les votres croyez bien à la sincérité des nôtres: heureusement que la douleur s'use comme tout autre chose, la votre nous la craignons pour votre arrivée à Paris, elle nous confirme au reste ce que nous savons bien de vous, l'excellence exquise de votre cœur sensible et bon ; puissiez vous ne plus éprouver de pareils malheurs, que ce soient les derniers. et que le reste de votre vie qui peut être et longue et belle vous la passiez heureux de santé et de bonheur. Je vous embrasse avec tout ces bons vœux que partage et auxquels se joint ma bonne femme pour notre bon secrétaire ami : votre famille qui vous aime bien et mérite une de vos lettres se trouve heureuse de son existence à la villa nous ne pouvons mieux faire que de les aimer comme vous même, ils sont bien aimables. Mais la santé de Mme votre sœur quoique un peu mieux est à peu près toujours la même, espérons cependant

.out du temps et d'une belle saison, car quoique nous jouissons d'un doux hiver c'est toujours l'hiver pour elle.

Je reprends cette lettre aujourd'hui les Rois pour vous dire que votre chère sœur est au comble de la joie d'avoir reçu de vos nouvelles, bonnes autant que nous pouvions l'espérer dans votre situation ainsi donc courage, vous avez éprouvé une crise cruelle, une de celles que nous éprouvons dans cette vie, mais il est vrai de dire aussi qu'au milieu de nos insuccès nous y avons des jours heureux et dont vous jouirez d'autant que d'après ce que vous me dites de vos idées actuelles vous avez beaucoup acquis pour votre bonheur et tranquillité future. Non certainement je ne reviendrai à Paris que lorsque j'aurai tout terminé ici je me doute bien que la terreur est toujours la même puisqu'il est habité par les mêmes haines : heureux cependant d'y conserver la seule vraie douceur de la vie, des bons et vrais amis. Vous les aurez tous vus ; vous en serez content je l'espère : habitants de la villa, nous allons tous bien excepté M. Boulanger l'architecte qui est agravé de nouveau. Ma femme va commencer les grands travaux. J'ai élevé 4 grandes statues sur les murs extérieurs de la galerie : leur effet est complet mais tout ce qui est embellissement s'arrête et les travaux essentiels ne seront pas interrompus (1). Nous sommes dépassés de 2000 livres, mais avec les mille que vous nous annoncez trouvés de plus et beaucoup d'articles concernant les travaux étrangers à la villa, rarement les 22 l. d'allocation nous nous y trouverons, j'espère, pour ne pas nous agraver ce que je crains le plus au monde, et ce que dorénavant j'aurai le plus à cœur d'éviter, et suivre toujours vos bons conseils, car il est bien doux d'être loué de ses œuvres que d'en être blamé. Ainsi, notre cher, nous vous devons mes nouveaux remerciements pour tout ce que votre bonne sollicitude fait pour nous et nous rendons avec justice et plaisir la part si essentielle que vous avez à ma sage direction. Je n'ai point encore reçu la nouvelle demande de plâtres, je l'attends et je ferai la dessus ce que vous me dites, je suis prêt. Mes choix sont faits et avec prix, ainsi que ne m'en rapportant pas à moi seul sur cet article, mais le prix approximatif

(1) Ingres, pendant son directoriat, s'occupa de faire restaurer la villa Médicis, installa une galerie d'architecture, rétablit le belvédère, et décora le jardin auquel il donna son dessin actuel.

du tout est effrayant. Quand à la personne qui doit s'en occupe
avec moi je vous remercie des instruction que vous me donné
Je suis bien sensible à la justice de ceux qui nous louent,
surtout à la sollicitude toute amicale de mon excellent am
Damond. Dites lui bien en attendant que je le fasse moi-mêm
bientôt combien j'aime à lui être reconnaissant. Ainsi Dieu m
conserve d'aussi bons pilotes et suis sûr de toujours bien na
viguer.

Je me laisse, nous nous laissons toujours aller à l'espoi
que vous nous reviendrez, mon cher, Dieu le veuille pour mo
ma bonne femme vous remercie à son tour de vos bons co
seils financiers qu'elle exécutera à la lettre toujours. J'ai reç
la lettre du M[inistre] qui autorise votre congé pour deu
mois; mais vous êtes là pour le reste s'il vous fait besoin. Adie
notre cher monsieur Lego, nous espérons que votre situatio
adoucie, vous ne nous écrivez plus d'une manière aussi trist
qui nous a pénétrés de regrets pour vous. Croyés et compté
toujours sur une amitié et une estime inaltérable de votre bie
sincère et ami dévoué.

J. INGRES.

Moi et la villa vous remercie de nouveau de tout ce qu
vous faites pour elle. Je suivrai à la lettre vos instructions
M. Martinet pens[ionnaire] m'écrit et me demande les mill
francs de sa retenue avec un certificat de M. Lemère et a termin
sa gravure mais il arrive trop tard, mon crédit est fermé pou
l'année. D'ailleurs comme c'est par une faveur spéciale du mi
nistre qu'il pourrait l'obtenir, il doit commencer par la deman
der. Le ministre peut la lui accorder mais nous n'avons pas d
fonds nous, avertissez le je vous prie et donnez nous des co
seils sur ce point, et prenant nos dépenses de l'année payée
jamais il n'y aura eu d'année aussi chère que celle-là, des mar
bres, des restaurations et tant de pensionnaires, etc., etc., qu'
n'est pas étonnant que nous soyons un peu dépassés et il nou
faudra la plus stricte économie d'arrangement pour n'agrave
que de très peu de chose du moins les comptes de cette anné
terrible qui j'espère n'aura pas sa seconde. M. et Mme Baltar
sont bien sensibles à votre souvenir avec leurs vœux et so
bien reconnaissants d'avoir été voir leurs parens. Tous vo
amis vous font mille amitiés, Hardouin et tous. Ma femm
qui vous fait de nouveau ses amitiés sincères vous prie

demander à Mme Perrin si elle n'aurait pas reçu une de ses lettres écrite de suite le choléra et vous prie d'être assez bon de lui envoyer sa nouvelle adresse, et M. de Lionde qui vous remercie.

Mille tendres amitiés à mes amis je vous prie, adieu, courage, et revenez nous, si vous le pouvez, à moins que nous vous sachions plus heureux par d'autre position qui fît votre complet bonheur.

Nous avons reçu la lettre de M. et Mme Desgoffe, mile amitiés tendres pour eux.

Nous avons reçu notre pensionnaire musicien il est arrivé la veille du jour de l'an. Nous avons dîné *al salito* ce jour ensemble, vous nous manquiez essentiellement. J'ai reçu du ministre la retenue accordée à M. Briant, il est heureux et bien reconnaissant c'est un brave homme.

A Monsieur Le Go, homme de lettres
secrétaire de l'Académie royale de France
rue Chantraine n° 6 Paris.

—

Rome, ce 20 février 1838.

Mon cher monsieur Lego,

Combien votre bonne lettre nous à fait plaisir, nous a intéressé, et que de remerciements je vous dois pour tant de soins et d'amitié, mais comme vous le dites vous êtes tombé à Paris à l'époque la moins favorable près de l'administration qui a à ce qu'il parait d'autres chiens à fouetter que l'intérêt des beaux arts. Espérons cependant qu'avant votre départ vous serez plus avancé et si cela n'est pas je ne vous en aurai pas moins de reconnaissance à laquelle je joins toute sorte de bons vœux pour vous et pour ce qui vous touche, mais mon cher monsieur je voudrais bien ne pas vous affliger ; mais sans vous imaginer qu'il n'y a *plus que je vous dis*, je croirais mal faire de vous cacher que votre chère sœur est fortement agravée, qu'elle nous parait bien mal. Son mal a augmenté considérablement et joint au mauvais temps qui nous désole jusqu'ici les apparences de bon soleil qui commence enfin à reparaître avec toute sa douceur, rien ne fait, et elle est bien changée, je ne vous dis pas ceci pour hâter votre retour, mais votre présence

ici et l'attachement qu'elle vous porte me fait penser que vous ferez bien de revenir auprès d'elle : je ne puis assez vous dire que c'est un ange que nous avons sous notre toit et nous n'avons nul mérite à lui rendre son existence plus supportable par toute sorte de tendresses et le peu de soins qui est en nous : elle est si bonne, si parfaite qu'elle fait bien peine à notre cœur, et avec le conseil de ma bonne femme, par l'attachement sincère que nous vous portons, nous avons le courage et le devoir de ne vous rien cacher. Je pense donc que vous ferez bien de ne pas passer l'époque arrêtée de votre départ et je pense que dans tout ce temps d'ailleurs vous aurez eu le temps de terminer bien des choses. Vous devez bien penser que nous ne sommes pas les derniers à désirer votre retour dans l'intérêt des affaires d'ici dont vous êtes l'indispensable et bien bon collaborateur : mais avant de quitter Paris je désirerais et comme je crois nous en sommes convenus, que vous visitiez l'Institut dans une de ses séances en lui apportant la lettre que j'ai faite et que je vous envoie adressée comme *al salito* au S[ecretaire] P[erpétuel] M. Quatremère que vous avez du voir je pense. Faites-moi le plaisir de la lire bien entendu, et de la cacheter. J'ai pris le parti et j'en ai saisi l'occasion dans l'intérêt de l'Ecole parce que M. Guenepin m'a écrit une lettre aimable pour l'arrivée de son parent et dans laquelle il me dit que l'on regrette de ne pas vous avoir vu à l'Académie qui en aurait été flattée, de pour causer avec vous, me disant tout le plaisir que l'on éprouve à vos lettres, et voici ses expressions : « l'Académie se félicite chaque jour des relations heureuses que vous avez établies avec elle. Chacune de vos lettres est écoutée avec le plus grand intérêt. Toutes les questions d'art que vous lui soumettez sont empreintes d'un tel caractère de force, de raison, et de convenance qu'elle s'est toujours empressée de se ranger à vos avis. M. Lego est à Paris depuis quelques temps nous avons tous regretté qu'il ne se soit pas présenté de votre part à l'Académie pour nous communiquer sur tout ce qui regarde l'école de Rome, une foule de détails qui auraient été pour nous du plus grand intérêt... »

Je ne puis rien que vous faire plaisir par ces expressions, puisque vous en partagés l'honneur avec moi et vous me feriez un grand plaisir, mon cher, de vouloir bien y aller encore recueillir d'autres éloges et cimenter encore par votre présence

et l'honneur que vous pouvez vous y faire personnellement l'union que j'ai eu toujours à cœur entre la villa et l'Institut dans vos causeries, je pense aussi que vous avez l'occasion de parler des travaux et embellissements de notre belle demeure : et vous mon cher, combien nous aurons de questions et de réponses à faire... Rien de changé ici, tout travaille et va le même train. Souvent beaucoup d'ennui, un peu de musique régulière tous les jeudis, voilà. Je n'entends pas parler de M. Pritte (?) néanmoins à présent j'ai tout les matériaux et réponses prêtes, je vais demain écrire à M. Dumond à qui je vous prie de faire mille amitiés et remerciements et lui tout adresser au ministère. Vous m'avez bien tous deux instruits de mes droits respectifs dans cette affaire qu'il ne me fallait pas moins que je remplirai comme tout avec soin et conscience.

Je vous remercie de tout ce que vous me dites de Paris, de vos affaires, des miennes et des hommes de ce beau diable de pays, tous ces détails nous intéressent et nous ont fait bien plaisir à les entendre si bien racontés : M. Nisard sera bien aimable s'il nous fait avoir des livres : à propos le ministre nous donne, je crois, l'ouvrage de Mazois, on voudrait ici sa continuation, s'informer ce qu'il y a de fait au dela de la 21me livraison vous (*mot illisible*) verrez encore tous mes amis, parliez leur bien de nous, de mes sentiments, et avec les sentiments que vous nous connaissez dans ce qu'ils sont dans notre cœur. J'espère aussi que vous serez plus satisfait de M. Edmond... (*passage incompréhensible*). Quand au ministre je suis dans vos bonnes mains pour ce qui me concerne et me touche à l'école vous me rassurez sur la perte du portefeuille et de l'affaire de mon beau-frère ; grâce à votre belle manière vous avez parfaitement traité l'affaire de Martinet et vraiment [nous] ne pouvons faire autre chose pour lui, ce dont je suis cependant très faché. Oui, cher ami, je conçois que votre séjour à Paris doit vous être fatiguant et pénible par la nature de vos affaires, la mauvaise saison et votre rhume obligé (?) que nous vous engageons bien à ne pas négliger et s'il ne tient qu'à nous de vous voir heureux dans votre position et dans tous vos désirs vous le seriez et au dela de vos espérances. Enfin vous revenez et je vois que c'est nous qui serons en cela les mieux partagés. Permettez-moi de m'en ré-

jouir d'avance et pour vous et pour le profit de l'école ; au reste j'ai fait vos amitiés à tous de votre part et particulièrement à ceux que vous aimez le plus. Je ne vous nomme donc pas tous les amis à Paris, j'écris de Sarti (?) vraiment à mes meilleurs (?) Gatteaux, Dumond, Desgoffe et mille choses aimables à mes jeunes confrères de l'institut tels que Guénepin, Leclerc, Picot, Schnetz et surtout au respectable monsieur Percier que vous serez bien aimable d'aller voir particulièrement si vous en avez le temps. Ma bonne femme qui partage pour vous tous mes sentiments s'unit à moi pour les exprimer de nouveau et avec toute notre sincère affection pour vous embrasser. A revoir donc, mon cher monsieur et croyez moi avec mon inaltérable estime et amitié votre dévoué de coeur.

INGRES.

M. Guénepin est donc arrivé avant moi, il est très bien et il nous a apporté tous les cadeaux [de] M. Gatteaux, M. Desgoffre, et M. Hitorff que vous seriez bien aimable et bien reçu si vous avez le temps de les aller voir.

Quant à ceux qui rient jaune, je voudrais bien que vous puissiez dire vrai, que je travaille beaucoup ce que j'espère faire cependant ne fut-ce que pour les rejaunir encore ; ce que vous me dites de moi, mon cher, je le reçois comme haute émulation et suis heureux de vous l'entendre dire personellement et vous en remercie: enfin au total et malgré tout vous ne devez pas vous repentir d'avoir revu Paris, tout ce qu'il est et puisque nous avons le bonheur qu'il ne vous ait pas accaparé, venez jouir ici des douceurs d'un beau soleil qui se prépare et aussi du calme et des douceurs d'une amitié sincère que nous vous renouvellons; ma femme vous prie une fois arrivé à Marseille de vouloir bien passer chez les parents de M. Pichant qui vous remettront un paquet pour Mme Ingres. Ne m'oubliez pas, je vous prie, auprès de mon ami M. Raoul Rochette, dont j'attends l'arrivée à Rome avec tant de plaisir, je lui écrirai bientôt. Ma femme craint que Mme Perrin (à laquelle nous adressons notre plus affectueux souvenir ainsi qu'à M. Perrin) n'aye pas reçu une lettre écrite après le choléra. Faite nous le plaisir de nous apporter son adresse nouvelle. Faites en sorte de nous faire donner le plan de Paris par Jacobert sans cela il faudrait l'acheter et l'apporter, il

coûte 160 francs. Je vous prie de me mettre au pied du grand maître Chérubini avec tous les sentiments de l'estime et adoration profonde que je professe pour lui mais entaché de la plus noire des négligences que je vais tenter de réparer si cela est possible. Prier M. Lego à son passage par Marseille de voir chez M. Clapier, boulevard Longchamp s'il n'y a pas un paquet venu d'Arles à l'adresse de madame Ingres.

—

Rome, 27 février 1838.

Mon cher monsieur Lego,

Après l'envoi que je vous ai fait, je me suis senti en train et je me suis muni d'ailleurs de votre lettre pour les moulages, mis à écrire à l'école en lui faisant passer en même temps les devis bien en règle approximativement et avec des notes de réserve en cas, ils sont en italien et vous en avez connaissance par M. Dumas (?) que vous avez sans doute vu depuis et pourrait les expliquer si il en était besoin ; de plus j'ai fait deux lettres encore au ministre où je lui envoie le chiffre et lui annonce que j'ai écrit à l'école, comme il m'en avait autorisé dans sa seconde lettre de nouvelles vivantes. — De plus je lui ai encore fait une lettre pour lui parler de ce jeune homme a qui il a donné une gratification de 300 fr. et excepté la lettre de l'école j'ai fait copier sur votre régistre celle de l'Institut et les deux autres au Ministre, mais non sans un accident grave pour les personnes comme vous, propres, et qui auront en horreur un pâté d'encre sur le côté d'un livre, votre œuvre en partie principale; vous me pardonnerez donc en faveur d'ailleurs de celle qui vous a remplacé dans cette transcription Madame Baltard, dont elle et son mari vous font leurs amitiés, vous voyez donc que, comme les avares, il n'y a rien comme les paresseux quand ils se mettent en train, mais je suis si énervé et fatigué de ce que je viens de faire, que je vous prie de vouloir bien faire sur ce blanc seing que je vous envoye une lettre au ministre pour M. Martinet et dans ce sens que je ne vois pas d'inconvénient au contraire à accorder à M. Martinet les mille francs de la retenue a condition bien entendu que cette somme ne sera nullement perçue sur l'école.

Nous avons écrit hier à madame votre bonne sœur, elle est toujours dans le même état, le temps affreux qu'il fait d'ail-

leurs (nous sommes pourris d'eau) n'est pas propice à lui rendre une santé bien altérée. Elle rêve Naples et elle veut y aller le plus tôt possible, mais à peine si elle peut bien marcher et monter les escaliers, d'un autre côté nous espérons d'un remède qu'elle vient de tenter et enfin du beau temps qui doit venir ou bien le monde serait alors tout renversé. Vous êtes à Paris où vos affaires doivent se terminer, n'ayez point de regret sur ce point tout en ne négligeant rien pour votre prompt retour et sans vous dire cela uniquement par moi dans cette circonstance sensible pour vous, au reste soyez sur de tout notre tendre intérêt pour tout ce qui vous touche et le plaisir que nous fera votre retour. J'ai d'avance à bien vous remercier de tous vos soins pour moi et vous prie de croire que j'en suis bien reconnaissant, mon cher monsieur et ami.

Je vous embrasse de tout cœur.

J. INGRES.

Ma femme vous fait mille amitiés sincères et vous engageons a mieux vous soigner que vous ne faites ordinairement. Et que je vous dise combien que je suis heureux que cette circonstance m'ait fait connaître et apprécier un homme tel que M. Pichand si remarquable par toutes les qualités de l'esprit, d'un haut savoir vivre et par son cœur, on peut vraiment le dire digne de celui de votre adorable sœur, vous dire ce que souffre ce digne époux cela ne peut s'exprimer.

Ce premier m'envoye une lettre pour me demander avis sur sa pétition me priant de la lui renvoyer avec une réponse et la voilà.

—

Rome, 7 août 1838.

Mon cher monsieur Lego,

Soyez le bien arrivé à Florence qui par parenthèse ne me sort pas de la tête et où malgré votre pluie et votre froid du voyage vous devez y griller comme nous faisons à Rome. Cela et les éternels maçons qui ne veulent pas nous laisser tranquilles à la villa quoi qu'il ayent fini depuis si longtemps fait que nous vivions ici comme nous pouvons.

Mademoiselle de Bar nous quitte jeudi prochain et voilà encore une amie qui nous laisse dans la solitude, revenez nous cher Monsieur content et heureux, on fait vos matelats, vos

planchers sont superbes, l'appartement luisant et complet. Quelles nouvelles avez vous de votre aimable sœur ? mille compliments et mille choses aimables à Mlle Serrati la future bienvenue. Nous voici aux affaires, mais je suis parfaitement de votre avis et trouve MM. de la galerie bien gentils et bien bons de nous offrir tout ce qu'il nous faut avec cette grâce ; que me faut-il? une épreuve bonne de chaque objet, et bien c'est à nous de faire que sagement nous l'accepterons aussi vite et que Dieu patafiole les brouillons. Je veux bien me passer du *Mariage romain* ne parlons plus ainsi de *l'Orateur*, c'est une idée à moi que j'abandonne volontiers pour accélérer notre affaire, quant aux autres, oui. Si nous pouvons à donc cher Monsieur parlons peu et cherchons, c'était être sensé aller exprès à Florence pour ces platres. Je suis d'avis 1° (et sans en référer à personne puique je suis chargé de tout spécialement) d'accepter de la galerie une belle épreuve des lutteurs comme ils me la donnent *si bien* et celle du *lourd remouleur* et aussi du reste pour le *Sacrifice de Potin* (Enlèvement d'Hélène et Electra). Je suis d'avis de trancher net et par là je crois servir le ministère et l'école n'en déplaise à son brouillon.

L'école ne spécule pas, elle veut l'image tout simplement.

A donc, mon cher voyez et agissez, excepté que vous même proposiez mieux, voilà mon avis. Quant à mes effets de chez M. Gouin vous avez bien pensé et je vous remercie de faire ainsi dans l'occasion je vous prie d'offrir mille tendresses de moi et ma femme pour l'excellent M. Gouin (et malgré les ans qu'on a pas vus) je le remercie de même que Mme Gouin de tant d'embarras que lui ont occasionné ces objets, sans clous, qui leur ont embarrassé pendant si longtemps des chambres qui ne servaient pas : Dieu me pardonne au reste ce petit badinage, en faveur, vous le croyez bien, de toute la tendresse que je leur porte.

Veuillez nous rappeler aussi tendrement à M. et Mme Tomeguex. Si comme je le crois, vous savez mes idées sur l'affaire, vous auriez la bonté de tout faire, lettres et reçus, comme cela s'est fait ici, car c'est vous secrétaire intime qui procédez ; bien entendu j'en instruirai simplement l'ami Durand. La villa est tout à fait veuve, une solitude. Nous avons 4 pensionnaires en tout dans ce moment. Le petit Napoléon se meurt, ce

pauvre enfant, et Dieu nous garde de la mort, qu'elle ne rentre pas si elle vient du moins à la porte.

Adieu, à revoir mon cher Monsieur, soyez heureux et toujours comme sûrement vous l'êtes et croyez à l'affection bien sincère de votre ami dévoué.

INGRES.

Ma bone femme vous fait bien ses amitiés. M. Bazzan nous a écrit, faites lui mes amitiés et fairais ce qu'il désire. Mes amitiés aussi à tous ces Messieurs en particulier.

Monsieur Lego, poste restante Florence.

—

Rome, 1er août 1840.

Mon cher monsieur Lego,

Votre lettre nous est toujours bien arrivée pour nous donner de vos nouvelles que nous aurions voulu encore meilleures pour votre santé et celles de Madame et Zéphirine, mais espérons que le bon air que vous respirez agiront cependant assez sur vous tous pour vous rendre enfin un état assuré de forte santé pour votre rentrée à Rome; en attendant jouissés bien de vos belles courses; quant à nous nous désespérons plus que jamais de pouvoir même vous aller voir un seul jour. Après votre départ nous sommes allés un soir lundi nous réjouir de ma liberté, à Frascati où au reste j'ai eu beaucoup de plaisir, c'est magnifique, mais soit fatigue ou autre indisposition je suis arrivé à Rome avec deux fièvres, mais dont la kinine a fait justice de suite... Ce damné chien de tableau, que nous savions arrivé à Marseille *bien* m'a redonné l'habitude du travail quotidien tellement que j'ai pris et par force la crâne résolution de terminer d'ici à 4 mois 3 tableaux, ma grande *Odalisque*, *la Vierge* et *Chérubini avec sa muse* et cela en comptant bien entendu notre travail de Directeur qui dit adieu (1) et tant d'autres obligations de position. Je vous donne donc à penser que de soins et quel travail tirannique il me faudra pour remplir et avec toutes les conditions (de bien faire) cette terrible tâche. C'est pour cela, mon cher Monsieur qu'avec un vif regret j'oserai vous dire que je ne crois pouvoir profiter de la belle tête de Madame

(1) Ingres abandonna le directorial de l'Académie de France à Rome en 1841, et quitta la Villa Médicis en avril.

comme je vous l'avez demandé et que vous m'avez si gracieusement accordé, d'abord à cause non seulement de votre absence mais du temps nécessaire que je n'ai pas [pour] faire l'étude particulière et ensuite ce que j'ai depuis longtemps craint, de ne ne pouvoir donner à un vieux ouvrage qu'avec une grande difficulté un air de trop grande nouveauté pour un *type nouveau*, changer une tête qui est née du style et du caractère du tableau : vous êtes artiste et j'espère que dans cette circonstance qui pourrait m'embarrasser peut-être avec tout autre, vous comprendrez toutes mes raisons et mes craintes, je me vengerais d'ailleurs de cette privation dans le portrait dessiné de Madame et votre charmant enfant et vous prie de lui faire agréer des regrets que je serais heureux de voir remis en d'autres temps.

Rien de nouveau ici que la fièvre y a atteint M. Raimond, M. Pils et M. Machard. M. Desgoffe n'est pas très bien depuis quelque temps ; cette charmante famille vous fait ses amitiés ma femme fait à vous et à Madame ses affectueux compliments et avec sa bonne amitié ses vœux pour vos bonnes santés. Je me joins à elle pour vous tous et ma chère petite Zéphirinette ; je vous prie de bien nous rappeler par nos compliments empressés et affectueux à M. et Mme Carras avec lesquels vous faites bon ménage d'amitié. Ma femme vous remercie de vos bons souhaits que vous nous donnez pour sa fête. Le vent à ce qui paraît, est en poupe, pour M. Delaroche : d'après toutes les lettres il n'y a que 3 candidats, *Del[aroche]*, *Blondel* et *Schnetz* (1) ; nous sommes toujours sur le qui vive des nouvelles et s'il il y a du nouveau je vous en fairais part de suite, mais nous sommes dans l'espérance de vous voir bientôt pour quelques mois à Rome.

J'espère que vous nous les donnerez tous entiers, à revoir donc mon cher et aimable ami. Je suis et serai toujours le vôtre aussi dévoué que me sera longue la vie.

INGRES.

Ma femme vous prie de lui envoyer par la première occasion la feuille des faragoustes de 1840. Nous recevons à l'instant, la bonne aimable lettre de Mme Lego, elle nous alarme sur

(1) Delaroche, Blondel et Schnetz étaient candidats à la succession de Ingres à Rome. Ce fut Schnetz, proposé au troisième rang, qui fut nommé.

la santé de votre ange ; mais nous comptons sur vos si tendres soins et sur le bon air du pays, sa bonne est vreyment une bone fille... ma femme est bien sensible et la remercie de tout cœur et l'embrasse.

M. Gabriac tous les dimanches sera chargé d'après notre indication de mes nouvelles et des journaux.

M. Martin Lego peintre d'histoire, secrétaire
à l'Académie nationale de France à Rome.
à Pensano.

—

Rome, ce 24 mars [sans millésime].

Mon cher monsieur Lego je ne sais si celle cy vous arrivera, mais je ne laisse pas de vous l'envoyer, une phrase de votre lettre dernière m'en fait un devoir lorsque vous me dites : je considère cette nécessité (de revenir promptement à Rome) à vrai dire comme une malheureuse chance de plus. Non mon cher et pourtant contre vos propres intérêts restez donc à Paris le temps nécessaire et jusque s'il le faut à solution complette de cette affaire, de cette manière vous n'aurez aucun regret et rappelez vous bien que qui quitte la partie la perd. Ainsi mon cher Monsieur, il y a tout parier que l'affaire doit se décider bientôt car on parle de changement de Ministère si cela n'est déjà fait. Enfin en tout ceci je ne vois que vous, je vous le répette ne regardez pas à quelques jours de plus ; enfin nous avons appris ici par d'autres que vous faites des démarches et que même vous êtes pour contracter mariage fort riche : rien de nouveau ici ma femme a terminé son travail financier et jusqu'au mois de juin nous avons le temps ; je retarde aussi notre exposition que je n'ouvrirais je crois que le 31 août les ouvrages ne partant d'ailleurs que la fin de mai nous avons encore le temps ; merci de vos bonnes lettres et du grand plaisir qu'elles nous font et pour tout ce que vous avez la bonté de faire pour nous. Votre aimable sœur va un peu mieux et vous pourrez la recevoir à Rome encore. M. Pichand est parti hier matin pour Naples, il sera de retour dans dix jours.

Adieu donc cher ami, je vous souhaite toute sorte de bonheur dans vos projets, puissent-ils vous rendre heureux comme nous le désirons.

Et croyez-moi votre bien afectueux de cœur.

INGRES.

Ma femme se joint à moi et vous fait toute ses amitiés.

A Monsieur Lego
Rue Chantraine n° 6.
A Paris.

—

[Sans date.]

Mon cher monsieur Lego,

Votre dernière nous a rassurés sur votre état de santé et vous comprenez comme nous qu'ayant tout fait vous ne vous renverriez que passé les premières pluies à Rome et vous concevrez bien le désir qui nous tente de rentrer dans votre foyer, je vous remercie d'y être en cela pour quelque chose. Nous pensons que votre petite Joséphine a jetté tout son mal et que la suite de son enfance et les meaux inévitables ne vous donnera plus d'inquiétude, c'est notre vœu et pour vous aussi mon cher ami et pour elle. Nous allons bien nous deux quoique accablés de chaleur insupportable. Mais presque tous ces Messieurs y ont passé et ils sont tous par ci par là tout comme vous : rien de nouveau si ce n'est (mais sans trop l'affirmer) cependant que le vent pousse vers M. Delaroche. Quant à moi, chose effrayante et à laquelle je ne pourrai croire si de continuelles lettres et journaux ne m'annonçaient mon succès mais succès minime, qui de l'admiration va jusqu'aux larmes; le prince a dit à M. Asseline, après les plus grands honneurs donnés à ce tableau placé dans son plus beau salon des pairs et visité par toute la Société de Paris 4 jours de suite, que quoique sachant toute l'amitié qu'il me portait, Gattaux aussi, il voulait lui-même m'écrire son entier contentement et toute son admiration.

Le tableau a dû être porté le 23 à Saint-Cloud où il veut lui même le montrer à la Royale Famille, il y aurait vraiment de quoi en perdre la tête si je n'étais si fort de moi-même pour ne prendre de cette espèce d'apothéose vivant, que seulement ce qu'il me faut et recevant le reste flatteur comme inexorable invitation. Connais toi toi-même, c'est ce que je veux faire, je n'ai cependant pu résister à vous faire part de mes joies, à celui

qui sait si bien à l'occasion cicatriser mes peines, et je vous remercie de nouveau de toutes ces marques de votre si bonne amitié dont j'espère dans le cours de ma vie entière être assez heureux de pouvoir de toutes mes facultés en exprimer ma vive gratitude.

Nous vous embrassons tous les trois et bon retour.

Votre ami

INGRES.

II

A M. VARCOLLIER

[Sans date: 1834?]

Mon cher Varcollier, il est bien vrai que d'une manière ou d'autre, je ne peindrai jamais la coupole de Lorette ; voilà ce que j'ai dit à vous, à bien d'autres, mais pas à l'administration ni à M. le Préfet ; je trouve donc que l'on s'est trop pressé de me remplacer avant que je *sois véritablement Directeur*, le roi ne m'a pas encore confirmé, et par cela il n'y a rien de fait. Il était tout naturel que je me démisse de cet ouvrage. Parce que je voulais aller à Rome, et vous avez provoqué vous-même ma démission plus tôt que je ne voulais peut-être. Par ce que vous allez faire aujourd'hui (et moi personnellement bien malgré moi), j'ai l'air de ne tenir aucun compte de la sanction royale ou préjuger ce qu'elle fera, et me mettre ainsi dans une fausse position qui pourrait me nuire dans ma nomination et dont mes ennemis et détracteurs pourraient profiter.

Voyez donc, mon cher, par amitié pour moi, faites en part à M. le Préfet, ne pourrait-on remettre (tout vous est possible) cette décision à ma parfaite nomination.

Pardonnez-moi tous ces embarras, mais vous obligerez sensiblement votre ami.

INGRES.

Et j'attends votre contre ordre, s'il y a lieu.

Ce lundi.

Rome, ce 25 mars 1835.

Mon cher Varcolier,

Vous savez surement comme je suis arrivé à Rome et com-

ment j'y suis, il est donc inutile de vous en entretenir, j'ai plus hâte de vous dire que dans le grand nombre d'excellents amis que j'ai laissés, vous êtes de ceux qu'on regrette sensiblement. Je supporte difficilement ma transplantation même à Rome ; encore qu'on ne se vit pas tous les jours, même trop rarement, cette bonne et sincère amitié liée à tant de sympathies d'art et de sensations harmonieuses faisait que l'on se retrouvait toujours avec un plaisir dont je suis totalement privé ici ce qui me donne peu de stimulant pour y faire quelque chose; d'artiste véritable, je crois l'être, si je ne me trompe, je suis devenu administrateur, chef de maison. Et cependant je le referais encore tant mon ressentiment est grand et profond ; et lorsque je veux m'étourdir sur mes chères pertes, je pense aussi aux chagrins vrais ou imaginaires que j'ai soufferts dans les deux ans que j'ai passés à Paris et qu'un peu de gloire et tant d'amitiés n'ont pu me faire supporter. Enfin ici j'ouvre ma croisée d'où je vois au Vatican; une chose me manque cependant, c'est que je suis sans musique par le manque de ma grande caisse dont je suis privé encore, heureusement que la providence est grande, qu'elle a eu pitié de moi en prolongeant le séjour à Rome d'un pensionnaire musicien compositeur nommé Thomas (1) jeune homme excellent et doué du plus beau talent sur le piano et qui a dans son cœur et sa tête tout ce que Mozart, Bettoven, Veber, etc., ont écrit. Il dit la musique comme notre admirable ami Benoit et la plupart de nos soirées sont délicieuses. Vous avez tout au Conservatoire, que vous êtes heureux ; moi j'en ai de sublimes extraits et ce qui n'est pas peu, que je puis réentendre 23 fois si je veux et en vérité je crois que pour bien connaître un chef d'œuvre, c'est au piano, vous êtes de mon avis, je le sais : vous voyez que je dore ma pilule et me console comme je peux.

J'espère que vous et votre excellente Atala, vous vous portez bien ainsi que vos enfants, vos beaux enfants, je vous vois chez vous, dans votre bonheur intérieur avec le souvenir de vos bonnes petites soirées, la sonate pathétique que l'on disait si bien et bien d'autres, et le bon M. Roger et les autres amis, notre cher M. Dufresne, dites leur bien comme je les aime et combien je les regrette.

Vous savez mieux que moi, sans doute, que M. Delaroche

(1) Ambroise Thomas, grand prix de Rome de 1832.

est on ne peut plus heureux dans sa jeune et belle épouse (sic). Il est vraiment extraordinaire que dans de si doux moments, il travaille de peinture même la nuit, il doit me montrer ses cartons.

J'espère, cher ami, que les choses vont pour vous selon votre désir, tâchons de nous trouver heureux dans notre position, pour traîner le poids de la vie à laquelle nous sommes condamnés, il n'est pas qu'elle ne soit par ci, par là, semée de quelques fleurs, jouissons-en sans nous trop inquiéter de l'avenir, mais j'ai beau prêcher n'est-ce pas, vous êtes comme moi : nerveux, billieux, impressionnable, malheureux, par conséquent! Enfin soyons ce que nous sommes et si les souhaits, cher ami, y peuvent quelque chose, recevez les miens pour tout ce qui pourra vous rendre le plus heureux possible dans votre chere Atala, vos enfants, et rappelez-vous quelquefois de votre bien affectueux et sincère ami

INGRES.

Ma femme et moi, embrassons de tout notre cœur votre chere Atala, et sa chère mère Mme Stamaty, ma femme a fait sa commission auprès de M. Julien, nous apprend que Camille a dû faire son début, nous lui désirons un succès dont nous ne doutons pas.

Quelques mots quelques fois.

—

Rome, 31 août 1840.

Mon cher ami (1),

Je serais trop heureux, trop privilégié si la pensée du cœur pouvait franchir 400 lieues, alors vous y auriez vu d'avance tous mes sentiments de tendre et de sympathique amitié que j'ai toujours eu pour vous, mon cher Varcollier et pour tout ce qui vous touche dans votre digne et belle famille. Oui, mon cher ami, et croyez-le bien, malgré mes détestables négligences, jamais je n'ai trahi mes sentiments d'ami, et je défierais, n'est-ce pas, le diable lui-même de pouvoir désunir et rompre

(1) Cette lettre a été publiée une première fois par M. Delaborde dans son livre: *Ingres, sa vie, son œuvre et son temps* (Plon edit.) On pourra en contrôler le texte donné par M. Delaborde et celui que nous publions. Il y a d'assez importantes différences pour que nous ne craignions pas de donner celui-ci comme inédit. M. Delaborde a corrigé Ingres et « rapproprié » son style sans doute un peu trop hirsute, à son gré. Méthode critique discutable, on en conviendra.

jamais notre amitié déjà d'ailleurs assez respectablement vieille et ce sont les bonnes parce qu'elles ont été éprouvées.

Je ne finirais donc pas de vous remercier de toutes vos bontés pour moi, que vous m'adressez toujours si largement, si honorablement et si amicalement.

Vous croyez bien que j'y suis sensible on ne peut davantage ; ce que vous me dites sur mon retour, et la si affectueuse attente de mes dignes et chers amis me comble de joie et de bonheur, ah, combien mes sentiments correspondent aux leurs. Seulement que je ne crois pas mériter assez en tout, tout ce qu'ils me donnent, tout ce qu'ils m'accordent; aussi ma vie et tout ce qu'elle est, je l'emploie à devenir meilleur autant que possible pour être digne de vos éloges et de la trop haute place où vous me mettez ; et si j'en accepte le trop flatteur hommage, c'est à titre de si grande émulation et avec le même effet que produisent sur moi les chef-d'œuvres de l'art devant qui je suis toujours prosterné et que je cherche à imiter, mais toujours de si loin, hélas; enfin vous avez vu aujourd'hui mon petit tableau de *Stratonice ;* ce n'est pas à moi à vous en parler, si ce n'est des soins inouis que j'y ai donnés, il me serait bien doux cher ami, qu'il puisse vous plaire, comme il plaît, je le sais, à nos amis commun ; et aussi à ma chère élève et amie Mme Varcollier dont nous aimons tous si affectueusement l'aimable personne dans son amitié pour nous, son goût et son talent : oui chère madame et amie, permettez-moi que votre Maître et ami vous embrasse dans cette lettre en attendant le bonheur de vous revoir et de vous remercier de votre bon et affectueux souvenir, ma femme se joint à moi et se fait bien fête de vous revoir et avec bonne et meilleure santé dont nous vous exprimons le vœu : J'ai été enchanté de M. Decaisne sous tous les rapports; c'est un artiste d'esprit, et alors il y a des grandes ressources pour vivre ensemble ; c'est un homme aimable et que je crois vrai pour moi; de telles personnes me sont toujours chères et surtout venant de vous.

J'ai vu ici avec beaucoup de plaisir M. Brentou auquel je vous prie de dire de notre part mille choses affectueuses. Et cet excellent et aimable M. Defresne, que j'ai si horriblement négligé; mais toujours apprécié et encore moins oublié; ayez soin de moi près de lui, en lui offrant tous mes (?) que je lui rapporterai en lettres vivantes. Et ce bon Miel, et cet

homme illustre et si digne Baillot? et d'autres aussi que j'aurai tant de bonheur à revoir!...

Vous me parlez trop bien de Reber pour que je ne vous croye pas, je serai enchanté de connaître et d'admirer ce nouveau génie ; ah ! mon cher Varcollier, comme je suis toujours de votre avis surtout ce qu'en art et en toutes choses vous sentez et exprimez si bien! et en cela je vous reviens comme je suis parti, toujours le même, toujours les mêmes adorations et les mêmes exclusions, Raphaël, sa divine âme et sa divine grâce avec le juste degré de caractère et de force qu'il faut, il est ce qui doit être, sage comme Dieu et tout aussi impétueux, grand et fort.

Qui lui mettrons-nous en rapport en musique, n'est-ce pas aussi le divin Mozart? Oui, et ne direz-vous pas comme moi, oui, Don Juan est aussi le chef-d'œuvre de l'esprit humain en musique. C'est aussi un Dieu. Cet ouvrage tue encore tout et quelles jouissances éternelles de tous les moments quand tous les jours quotidiens (*sic*) vous entendez ce chef-d'œuvre au *piano*.

C'est un bonheur dont j'ai presque toujours joui ici avec nos pensionnaires musiciens, et que n'y étiez vous ; j'ai bien souvent pensé à vous, si digne de figurer étroitement dans le très petit nombre de ceux qui sentent si admirablement ce qui est beau : *vraiment beau*.

Mais quoique appesanti sur le mérite d'un seul, que je sais d'ailleurs que vous partagez mon admiration quand même je n'oublie ni ne cesse d'accuser les autels du grand, de l'inimitable, du saisissant et terrible autant qu'Euripide, mariant tour à tour la piété et la terreur : *Bettoven*. Aussi le chantre des Grecs qui seul a chaussé le cothurne : *Gluc*. Et après ces trois il faut dire qu'il y en a encore bien d'autres : avec quel plaisir, mon cher ami, je me laisse ainsi aller avec vous ; et avec tant de cœur et de sentiment que je sens des larmes qui m'en viennent aux yeux avec un tremblement de bonheur que je ne puis décrire..... et je chercherais avec qui je pourrais échanger de telles sympathiques sensations et que cela fait mal à force de plaisir...

J'ai, dit ma femme, soixante ans bientôt, mais jamais je n'ai senti mon âme si jeune, non jamais je n'ai plus aimé ce beau, qui rend si heureux et si content de vivre, dans ce vilain et

inharmonieux monde d'aujourd'hui; mais ce que ces ennuis ne peuvent nous ôter, à nous privilégiés du secret des arts divins, c'est cette sympathique communication, d'ami à ami, qui s'entendent si harmonieusement, ce que je trouve si bien en vous, cher ami, avec toute la haute intelligence de toutes choses qui vous distingue tout; donc à mon tour mes deux bras sont tendus vers vous, là, je pourrai enfin de vive voix vous exprimer l'expression de tant de choses que je ne puis dire ici, mais que je ne puis différer, c'est de vous remercier, mille et mille fois des soins, des services rendus à mes dignes élèves, mes amis, présentés par notre digne et excellent Gataux, vous n'avez jamais fait attendre le bienfait et ç'a été à qui mieux mieux avec toute la gratitude que j'en ressens, j'ai la conscience de vous avoir présenté d'honnêtes gens et des gens bien capables, comme de jeunes maîtres, en foi de quoi est Flandrin en tête. Que je suis heureux de tout ce que vous m'en dites; de lui surtout; quand vous pourrez faire quelque chose pour *Brian* et *Clerget*, je connais déjà toutes vos bonnes intentions, je vous en serai bien reconnaissant.

Et ce cher Oscar, nous verrons si il doit être peintre; certes je le crois né, mais je partage tous vos raisonnements si sages et si paternellement prévoyants.

Nous renouvelons à votre aimable Atala tous nos tendres sentiments que sa bonne Mme Ingres partage de tout son cœur, et vous bien cher ami, je vous embrasse du cœur le plus affectueusement attaché et dévoué

J. INGRES.

Vous faites des merveilles à la villa, après l'architecture la peinture et la sculpture auront leur tour; de la fresque partout surtout, n'êtes vous pas de mon avis.

J'espère bien que je pourrai jouir du bonheur d'entendre *partie quarrée*, les grandes symphonies du grand musicien; faut nous y prendre à l'avance et je ne crois mieux faire que de nous en aplanir les difficultés, car il faut s'y prendre d'avance.

A revoir, à revoir. Raymond Balze, dont je n'aurais pas dû oublier le nom, on ne peut plus reconnaissant, me prie à l'instant de vous offrir tous les sentiments de sa vive gratitude.

—

A MADAME VARCOLLIER

[1849].

Ma chère Atala,

Vous êtes bonne et compatissante, vous m'en donnez bi des preuves et je vous en remercie de tout mon pauvre cœ qui est bien déchiré! Ma pauvre femme, je l'ai perdue sa retour, je ne la verrai plus (1). Mais c'est affreux, et l'on ne pe mourir d'une pareille douleur! vous ne le savez que tro vous ma chère, hélas! combien l'on souffre, mais ai-je vot courage, je courbe la tête comme frappé de la foudre.

Vous la pleurez comme moi, ma chère Atala. C'est u consolation dans mon affreuse douleur de voir qu'elle est était si aimée.

A revoir, je vous aime et je vous embrasse comme ma fill

INGRES.

—

A VARCOLLIER

Samedi matin 21 [sans millésime].

Cher ami,

Je compte reprendre mon travail lundi et le mener jusqu'a bout, je crois avoir assez étudié mon modèle sans l'incommo der encore, aidé cependant du petit buste. Mais pour ce faire il me faut absolument un camée tête à fond noir. Avez do la bonté de me le procurer, est-ce qu'à la bibliothèque impe riale vous ne pourriez pas le demander pour moi de la pa du prince!

Nous nous occupons M. Hittorff et moi du petit monu ment dont on a fait déjà un grand carton. Le prix débatt pour le monument est de 2400 fr. pour la sculpture, il aurait encore à ajouter 7 a 800 fr. pour la dorure.

Mais quoiqu'il sera fait des modifications au projet actue ce sera toujours une affaire de 2400 fr. pour le moins. Ava de s'embarquer plus avant, je suis bien aise de vous en ins truire et savoir ce que vous en pensez.

Quant à moi, je ne fais dans tout cela qu'une immens

(1) Mme Ingres, née à Chapelle, morte en 1849. Cf. Henry Lapauze, *le Roma d'amour de M. Ingres* (Laffitte éditeur, 1910).

preuve de bonne volonté. Que Dieu m'ait en aide pour y mettre bonne fin.

Si je puis avoir quelque réponse de vous et de vos intentions, auriez vous la bonté de me la faire connaître au plus tard lundi matin, pour ensuite employer toute la semaine a confectionner l'œuvre.

Pardon, cher ami, de tout le petit tracas que cela vous donne, et à tous les trois; ce que je pensais bien en acceptant au milieu de toutes mes préoccupations, moi aussi et aussi le projet d'aller un peu voyager. Mais sentant les difficultés pour moi de faire un portrait, que Dieu m'en délivre à jamais! ce n'est qu'à un ami, dans le sein duquel on peut confier de telles impressions que je ne serai jamais capable de surmonter.

Tout à vous de cœur,

INGRES.

Ce samedi soir 24 [sans millésime].

Mon cher ami,

Je reçois à l'instant votre aimable lettre, elle vient déterminer mon courage à poursuivre une œuvre, qui vous le savez est toujours pour moi presque insurmontable, mais pour Monseigneur j'irai jusqu'au bout par tous mes soins.

Je viens d'en déterminer l'ébauche sur un panneau en camée à fond noir, j'ai encore besoin d'une dernière séance sur mon dessin, et lorsque Monseigneur le voudra, je suis à ses ordres, *même demain dimanche à la même heure*, si cela se peut.

Vous vous apercevez, je le vois bien, que le peintre de Saint Symphorien doit être encouragé, telle est ma pauvre condition, et c'est ce que vous faites dans cette circonstance, je vous en remercie et j'espère qu'avec cette aide et les bontés patientes de Monseigneur, nous en pourrons venir à bout, mais il faut que le cadre, l'*ordegno*, marche en même temps. J'en suis convenu avec M. Hittorff qui se charge de son exécution. Sauf quelques améliorations que nous avons projetées ensemble, tout ira bien j'espère.

Il sera indispensable que dans l'exécution de mon œuvre, j'aie un vrai modèle de camée pour l'effet de la matière, peut-être que le prince ou la famille pourra nous le fournir.

Tout à vous de cœur, cher et bien bon ami.

J'attends un mot de vous. INGRES.

III

LETTRE DE VARCOLLIER A MONSIEUR INGRES

Vous vous étonnez, mon ami, et vous vous plaignez tout ensemble, d'être revendiqué par deux écoles, ou plutôt par deux sectes que vous détestez presque à l'égal l'une de l'autre; je veux dire l'école classique ou ennuyeuse, fondée par un homme de beaucoup de talent, M. David, et l'école romantique ou extravagante représentée par M. Delacroix qui n'est encore qu'un homme d'esprit. Je comprends vos doléances et j'y compatis car vous êtes assurément l'artiste de nos jours le plus étranger à l'une comme à l'autre de ces deux coteries et par vos travaux et par vos doctrines et par votre caractère; mais en même temps je ne puis que trouver tout simple et tout naturel que chacune d'elle veuille se rattacher à vous précisément par le côté où vous êtes le plus diamétralement opposé à l'autre.

C'est un calcul de parti, un manège adroit, quelquefois même le résultat d'un entraînement sincère vers un homme dont les actes, les ouvrages, les paroles, deviennent une arme puissante contre qui de droit. En un mot vous êtes une espèce d'épée à deux tranchants qui blesse à droite comme à gauche et dont tout le monde s'empare.

Si vous êtes surpris que cela soit ainsi, moi je l'aurais été que ce fut autrement.

Contemporain et condisciple de tous les hommes d'un talent systématique qui avaient amené l'école à n'être qu'une imitation de l'antique, qu'une pâle contre-épreuve des ouvrages remarquables du trop stoïque réformateur de la peinture le premier vous osâtes secouer le joug du maître et sortir de la route étroite où il conduisait son troupeau, le premier vous vîntes protester par vos œuvres pleines de sensibilité et de grâce contre ces funestes axiomes d'atelier qui ne tendaient à autre chose qu'à substituer une forme et une expression conventionnelles à l'étude de la nature et du cœur humain. Vous fûtes traité d'apostat, de renégat, de téméraire et sous le régime de tolérance impériale dont eux-mêmes s'étaient alors imprégnés, vous fûtes regardé pendant plus de dix ans dans votre patrie que

vous honoriez par vos propres travaux, comme une espèce de paria. Tout ceci était encore dans l'ordre naturel des choses; les lettres et les arts ont leur fanatisme, leur aveuglement, leurs persécutions, puisque les lettres et les arts qui sont ou du moins doivent être une religion, emportent avec eux les conséquences salutaires ou funestes qui découlent de toute forte croyance. Mais de cet état d'oppression dont vous fûtes la première comme la plus illustre victime, devait résulter expressément (?) un jour une de ces crises, un de ces réveils terribles qu'enfante l'impérieux et énergique besoin de la liberté, mais auxquelles préside la colère au lieu de la raison. Et comment exiger de la raison de ceux qui entravés (?) longtemps sentent enfin tomber le baillon et les accuser (?) de jouir de la plénitude de leurs mouvements, de l'usage entier de leurs organes.

C'est avec une espèce de joie frénétique qu'on use d'abord de cette liberté si longtemps et si vivement désirée; on s'y livre avec excès, on s'y plonge avec délire, après en avoir usé, on en abuse, et l'on fournit bientôt aux oppresseurs que l'on vient de vaincre, le prétexte de proclamer la supériorité du principe vaincu sur le principe vainqueur; mais au milieu de ce mouvement général, au soir même de cette orgie morale, et pendant que les partis sont aux prises, naissent, croissent, s'élèvent quelques esprits droits, doués d'une sagacité merveilleuse, d'un sens exquis, d'un tact parfait qui se garantissent, avec une égale défiance, des préjugés vieillis et des écarts actuels, s'avancent avec calme et pensivement dans une voie nouvelle, mettant à profit les vues d'ordre, de sagesse et de grandeur qui étaient mêlées aux erreurs d'un passé aussi bien que les idées d'indépendance, d' *(mot illisible)* écloses avec les égarements du parti opposé et tirent de ce système de fusion, d'harmonie et de conciliation, un principe de vérité et de grandeur qui capte bientôt les suffrages et l'admiration de tout le monde.

Ce principe une fois proclamé, reconnu, chacun s'y rallie, si non par le fait, du moins par assentiment et les plus dissidents se plaisent à y voir le triomphe des doctrines pronées par eux. Ainsi, mon ami, vous et le jeune Delaroche êtes-vous devenus aujourd'hui les deux pivots autour desquels s'agitent à l'envi et l'admiration et la polémique ; le classique vante votre pureté de forme à tous deux, votre respect pour

les convenances, votre conscience pour les moindres détails, vos compositions raisonnées, l'ordre, l'ajustement (?), l'élévation, la poésie claire et sage de vos œuvres; et à tous ces titres, n'appartenez-vous pas à l'école qu'ils défendent ; le romantisme met en avant l'ingénuité de votre pinceau, le sentiment vrai et profond de vos œuvres, le naturel de vos expressions, le caractère de vos figures, l'individualité de votre être ; de par ces raisons ne tenez-vous pas à l'école romantique : non pour qu'aucune de ces deux sectes vous adoptat si elle était véritablement triomphante, mais chacune d'elles vous prône pour les qualités qui manquent à ses adversaires ; prenant pour une ressemblance avec vous ce qu'elle a de dissemblable avec eux. Ce double dissentiment, cette double approbation dont vous êtes à la fois l'objet, vous est une marque assurée du bon principe qui vous guide et de la bonne route que vous avez prise. Persévérez-y, mon ami, et voyez avec une juste indifférence l'éloge et le blâme partir des deux rangs entre lesquels vous marchez et n'ayez jamais en vue que la postérité dont les arrêts, sans appel, vous récompensent amplement de ces luttes amères et pénibles que tout homme qui aime le beau et le vrai doit soutenir dans son court passage sur cette terre. Mais où est le beau, où est le vrai? Partout, vous répondrais-je, pour ceux qui savent les distinguer de ce qui n'en est que le simulacre ou la fiction.

VARCOLLIER.



BERTHE CERNY

LA REVANCHE DU CORBEAU

I

A Lucien Descaves.

Une aube émergeait calme de la nuit nuageuse, bercée au roulis lent d'un vent tiède de jeune automne qui séchait doucement la rosée abondante du crépuscule.

La forêt assoupie, dont les rameaux, à peine balancés, bruissaient à chaque onde éolienne comme pour une respiration large et profonde, s'éveillait dans sa robe rouillée dont les teintes mélancoliques s'appariaient aux tourmentes du ciel crépelé de nuages et aux cris aigus, nuancés d'inquiétude, des oiseaux qui s'éveillaient avec elle.

Tiécelin, l'aïeul corbeau, semi-sédentaire, qui les grands hivers décidait de l'heure des migrations, et dirigeait les cohortes de son canton dans les randonnées pillardes vers les pays moins froids des glèbes dévêtues, s'ébroua sur son chêne et allongea le cou vers l'orient où le soleil, poussant l'horizon comme une taupinière géante, empourprait les petits nuages inconsistants qui semblaient se dissoudre dans ses rayons.

Il eut un « couâ » sonore aux finales prolongées, telle une diane forestière, et alentour de lui, dissimulés dans des berceaux de feuilles rabattues en rideaux verts, les compagnons immédiats, comme la vieille garde du vétéran suprême, tendirent le bec et battirent des ailes, en poussant de petits cris mi-nasaux, mi-gutturaux, qui étaient sans doute un habituel exercice d'hygiène de la voix et peut-être aussi un rustique hommage à l'ancien.

Autour d'eux c'était le ramage coutumier des clairs matins. Les grives peureuses sifflaient, invisibles dans les hêtres précocement défeuillés ; une caravane de geais, hôtes passagers de la forêt, se préparait à filer vers le sud-ouest ; rassemblés dans la combe calme, ils roucoulaient et piaulaient comme des pigeons amoureux avant de se décider à reprendre, par leur route triennale, leur vol bas en ligne droite.

Un merle réclamait dans un fourré, d'autres lui répondaient et sifflaient en se rapprochant peu à peu, peureusement, attentifs aux bruits étrangers, craignant l'humain.

Bientôt, comme si son poste eût été un centre de ralliement, la plupart des oiseaux de passage, grives, merles et geais, des pies curieuses, voire un rouge-gorge voisin, convergèrent vers le taillis pour se donner le salut matinal et peut-être échanger, en leur langage infiniment nuancé dans les limites de ses sons, les réflexions particulières, les impressions les plus délicates et les observations les plus propres à assurer à toute cette gent ailée un peu solidaire, malgré son plumage varié, la conservation réciproque qu'elle se souhaitait instinctivement.

Mais Tiécelin et sa vieille garde restaient tous immobiles sur leur chêne, sauf un seul corbeau, sentinelle devant les autres, qui, perché au faîte d'un arbre, à quelques coups d'aile du groupe, scrutait l'espace et humait le vent, en poussant de temps à autre, vers les quatre coins du ciel, un cri sonore de ralliement, puis se retournait vers ses frères au repos avec des nasillements particuliers et assourdis.

Bientôt, à son appel, rasant la toiture raboteuse et déjà vétuste de la forêt, des groupes noirs au loin apparurent venant des lisières comme des frontières de la patrie sylvestre où ils avaient passé la nuit, perchés sur des chênes touffus, et prêts au premier bruit alarmant à se replier sur le centre du bois après avoir dépêché quelques-uns d'entre eux vers les autres postes vigilants.

Maintenant ils arrivaient tous, le col tendu dans le prolongement du bec ouvrant l'espace comme un coin, en une dislocation apparente qui n'était au fond qu'un ordre de marche soigneusement réglé où les premiers, à tour de rôle, passaient au centre puis à l'arrière et décrivaient, avant de se percher, dans le plan vertical de leur direction, une courbe gracieuse combinée par deux mouvements : un ralentissement progressif de l'essor et un énergique coup d'aile par lequel ils se rétablissaient sur le juc choisi.

Mais, tout autour de l'assemblée, à une distance variable selon les accidents de terrain qui masquaient l'horizon, une ceinture de sentinelles protégeait la réunion.

Elle débuta par un lustrage de plumes et un épouillement personnel : quelque chose comme une toilette générale négligée

jusqu'alors. Les becs, ouverts à demi, troussaient les plumes luisantes, arrachaient comme des fils cassés le duvet mort, écrasaient de petits parasites et s'étiraient en suivant les longues rémiges des ailes comme une main qui promène avec complaisance une brosse singulière le long d'un habit.

Puis le vieux croassa avec des intonations différentes, des prolongements de sons, des suspensions de voix, auxquelles répondirent, dans un même langage, d'autres croassements non moins nuancés et significatifs.

Tiécelin, l'ancêtre de qui les hivers et les soleils avaient blanchi le fin duvet, dont les pointes seules étaient restées noires comme s'il eût porté sur son épaisse mante blanche une mince pelisse sombre, gardait en son crâne solide, emmanché d'un cou puissant, ligaturé de muscles de fer, l'expérience d'un siècle et la prudence de sa race.

Après avoir, dans son cerveau, fait un rapprochement rapide et un sûr parallèle entre le jour venant et les autres journées du passé s'annonçant sous les mêmes auspices, il donnait à ses frères plus jeunes et moins expérimentés les indications indispensables pour le passer sans encombres. La matinée s'éployait propice et pure, les nuages se dissipaient, la source prochaine, en chantonnant sur les graviers épousait la pente favorable à ses faciles amours, rien d'hostile n'était à redouter dans les choses.

Il n'y avait qu'à éviter l'homme, l'homme armé particulièrement, et ne s'aventurer dans les recoins obscurs ou suspects qu'après avoir passé au-dessus à une hauteur suffisante pour une exploration précise et pris le vent qui pouvait leur déceler les subtiles odeurs de soufre ou de nitre, insaisissables pour des narines moins affinées que les leurs.

A ce moment les flèches du soleil rasèrent le faîte du grand chêne, et, vers l'horizon de midi, un aboiement sonore et bref monta jusqu'à eux dans le calme ambiant.

Instantanément, pour interroger l'espace, tous les becs parallèlement se tendirent dans la même direction perpendiculaire au bruit : seule l'oreille exercée du vieux sage jugea tout de suite et ne se méprit point. Cet aboi était celui d'un chien de chasse ; il y aurait comme la veille des coups de tonnerre par la campagne. L'homme armé, ainsi qu'il le leur avait pré-

dit, rôderait dans leurs parages; il faudrait le craindre et l'éviter.

Et après l'ultime « couâ » désignant le lieu de rassemblement au crépuscule, tous s'envolèrent, les uns plongeant dans l'océan protecteur des frondaisons, les autres s'élevant à des hauteurs inaccessibles au plomb de l'ennemi terrien.

Tiécelin resta sur son chêne, immobile, indifférent en apparence, tandis que, sur la branche immédiatement inférieure, son compagnon de l'année, un tout jeune corbeau au plumage d'un noir ardent ondoyant dans la clarté, le favori préféré pour son bec aigu et robuste, ses jarrets solides, sa queue bien fournie et ses ailes puissantes, attendait comme respectueusement la fin de la méditation de l'aïeul.

Tiécelin cligna des paupières vers le soleil et se secoua de nouveau, puis il coula vers son compagnon un regard énigmatique, et, déployant dans un essor robuste ses vieilles ailes, il prit son vol vers le sud où aboyait le chien, suivi du jeune corbeau dont la voilure moins exercée battait dans son sillage de mouvements plus irréguliers et plus fiévreux.

Bientôt le vol du vieux plongea doucement et, à quelque dizaine de coups d'aile de la lisière, il s'établit dans une fourche de chêne, invisible de la plaine, le corps protégé par un rempart de rameaux, assez haut pour juger de la chasse qui se déroulerait bientôt sans doute à la faveur de ce matin.

I

Les jappements, d'abord espacés et solitaires, se rapprochaient puis se précipitaient, se déchaînaient en longs roulement sonores, chargés de nuances, lourds de menaces peut-être ou d'injures pour le lièvre roux, tapi dans son fourré de ronces et plus protégé par ses multiples pistes, ses doublés et ses crochets que par le bouclier d'épines derrière lequel il avait frayé son gîte de la journée.

A l'appel du premier chien, d'autres abois avaient répondu, pressés et joyeux, et maintenant les coups de gueule alternaient dans la prairie, auxquels se mêlaient des voix âpres, sèches et gutturales, encourageant les bêtes et les dirigeant vers les brèches de mur, rentrées probables de l'oreillard.

L'œil de Tiécelin, fouillant l'espace au-dessous de lui, suivait avec des avivements d'éclat et des clignotements de paupière

les silhouettes humaines, devinées plutôt que vues sur l'écran du ciel pâle contre lequel s'écrasait la forêt. Mais il ne bougeait pas de son poste, assuré de sa sécurité provisoire et de l'inattention des chasseurs uniquement occupés de leur but sur lequel ils concentraient tous leurs efforts et qu'il allait suivre aussi et peut-être leur disputer.

Bientôt les chiens pénétrèrent dans le taillis, aspirant l'air avec force, reniflant bruyamment la rosée, claquant des mâchoires, le fouet battant, cinglant les ronces, insensibles aux piqûres des épines, se frôlant, se bousculant, enfiévrés par la recherche.

De temps à autre, l'un d'eux, tombant sur un sillage plus frais gardant l'odeur du capucin, poussait un grognement plus vibrant, prolongé presque en plainte qui ne doit pas finir et qui faisait par bonds énormes rappliquer tous les autres dans la bonne piste.

Roussard, le lièvre, écrasé sur ses jarrets, les oreilles rabattues, les yeux tout ronds, frémissait à chaque coup de gueule, mais ne bougeait toujours pas de son gîte. Le jeune corbeau, frissonnant lui aussi, regardait l'aïeul comme pour lui demander s'il n'était point temps de déguerpir. Les chiens tournaient autour du chêne dans lequel ils étaient perchés, et il sentait le sang lui cerner les yeux et ses plumes se hérisser sur son cou en voyant d'espace en espace, dans les éclaircies de ramée, de gros mufles noirs quitter le sol, les oreilles retournées et se lever en l'air dans leur direction pour un aboi frénétique, chaud d'espoir et de colère.

Mais le vieil écumeur ne bougeait pas plus que la branche sur laquelle il était juché et regardait à peine ces inoffensifs étrangers, sentant bien que l'heure d'agir n'était pas venue encore.

Les chiens tournèrent, cherchèrent, furetèrent, s'approchant du fourré de ronces en remblai dans le jeune taillis où Roussard se pelotonnait sur ses jarrets crispés.

Un coup de gueule de Miraut, s'étranglant presque dans sa gorge, fit pousser un cri à l'un des chasseurs hors du bois, et presque aussitôt toute la meute, humant le vent, s'élançait sur la trace du lièvre qui déboulait, grimpant à toute vitesse le talus du coteau pour gagner au pied une avance qu'il eût perdue à le descendre.

Un déchaînement de coups de gueule précipités, haletants, une fanfare enragée sonnait à pleine gorge sous la toiture des frondaisons caressées de soleil, où tous les briquets et les corniaux se ruaient l'un près de l'autre, le nez en l'air, aspirant à pleines narines et semblant mâcher le fret subtil laissé dans le vent par l'oreillard.

La ruée sonore s'engouffra dans les profondeurs vertes où roulaient ses échos, diminuant par degrés jusqu'à se perdre avec les rumeurs de la forêt bruissante dans les lointains mystérieux.

Tiécelin, qui avait tourné le bec à angle droit avec la direction de la chasse, étala sa longue queue pour s'assurer du bon fonctionnement de son gouvernail, allongea alternativement les ailes, puis, après un signe mystérieux à son disciple, prit son vol en se laissant glisser au ras de la voûte forestière et s'en alla dans une direction qui semblait indiquer un complet désintéressement du drame qui se déroulait par son domaine.

Il rama l'azur doucement, comme s'il se fût laissé aller à la dérive du soleil, et retraversa presque toute la forêt nonchalamment, puis après un temps assez long il s'éleva presque tout droit, sondant l'espace et tendant la tête. Alors il passa très vite au-dessus du chemin de terre qui depuis des temps immémoriaux servait à l'exploitation des coupes, un chemin toujours humide, glissant, où de gros blocs de pierre émergeaient d'endroit en endroit comme des îlots secs de chaque côté desquels des ornières profondes s'emplissaient d'une eau immuablement trouble où les chiens se désaltéraient tout de même avec des claquements de langue qui l'épaississaient davantage.

Tiécelin se félicita de sa prudence en apercevant de haut, derrière une grande borne qui le masquait à demi, l'homme guêtré, le fusil à la main, qui, immobile lui aussi, écoutait et regardait. Pourtant le vieux corbeau ni son jeune compère n'avaient en ce moment rien à craindre du chasseur qui n'eût pas exposé, pour de si piètres morceaux, le gibier délicat que couraient ses chiens par la plaine.

Tiécelin ne fit pas semblant d'avoir vu l'homme et ne poussa pas un cri, scrupuleusement imité dans son silence par son compagnon, mais, ayant dépassé la lisière, il piqua vers la

terre, vola à hauteur d'arbre, contourna pour se faire perdre de vue un petit massif extérieur à la forêt, et, y pénétrant doucement à mi-branches, il vint se percher presque au bord opposé, face à l'homme et à l'orée du chemin, mais invisible tout de même derrière son treillage épais de branches, moucheté de feuilles.

Et là ils attendirent de nouveau.

Bientôt, au loin, comme noyés dans les rumeurs du matin, sa fine oreille, avant celle du compagnon, perçut les abois de la meute et son regard aigu fouilla la perspective rectiligne du chemin de terre qui, tout là-bas, rejoignait le vieux chemin vicinal fraîchement empierré.

Il eut un hérissement de plumes en reconnaissant l'oreillard progressant par séries de bonds, alternés de courts arrêts durant lesquels il s'asseyait sur son derrière, et, la tête de côté, inclinait le long cornet noir et blanc de son oreille dans la direction du trajet parcouru sans songer à se rendre compte de ce qui se passait devant lui.

L'homme était presque rigide et Lièvre, occupé des chiens, ne pensait pas à utiliser ses faibles yeux de myope, ses gros yeux latéraux et bombés qui ne distinguaient rien en avant, à fouiller le silence dans lequel il se préparait à s'engouffrer.

Tiécelin fixait le chasseur et ses prunelles malgré lui s'éblouirent, ses paupières battirent et ses pattes se crispèrent plus fort sur la branche quand il vit le profil de bouc de l'humain se courber lentement sur le fusil et s'immobiliser bientôt. Le jeune corbeau affolé regardait son aïeul avec des yeux agrandis et hérissait en frissonnant les plumes de son cou.

Au même instant une détonation formidable résonna, ébranlant les couches d'air qui vinrent violemment secouer comme des portes de souffrance leurs tympans sensibles, en même temps qu'une épaisse fumée blanche empoisonnait leurs narines.

Le néophyte ne voulait pas attendre son reste et déjà il éployait les ailes pour la retraite, quand l'ancien, d'un petit cri énergique, le retint à ses côtés.

Roussard, blessé, crochant à angle droit, regagnait la plaine à une allure vertigineuse, semblant rouler comme une boule grise, moteur vivant cinglé par la peur et par la souffrance.

Alors Tiécelin, le cou allongé dans une expression de ruse et de satisfaction, prit son vol sans hésiter dans la direction

suivie par le capucin, à la barbe du maladroit qui sacrait contre son fusil, contre sa poudre, contre le lièvre, et le temps et les buissons et le chemin et les confrères, contre tout, sauf contre lui-même.

Le rôle de l'homme était fini dans la partie qu'il jouait sans le savoir avec Tiécelin. Restaient pour le vieux corbeau les chiens à évincer et l'oreillard à suivre. Le destin sans doute qui venait de se montrer favorable se chargerait des premiers; lui et son camarade s'occuperaient du second.

III

La plaine au loin s'abluait de clarté. La rosée s'évaporait en petits brouillards traînassant à fleur de terre, s'accrochant aux haies comme des hardes abandonnées par les mendiants de la nuit, se démantelant aux arbres, se déchirant aux buissons ou se posant, gigantesques papillons évanescents et diaphanes, aux arêtes sèches des murs d'enclos.

Lièvre courait toujours comme un fou, sans plan, sans but précis, longeant au hasard des inspirations de l'instinct les longs sillons retournés, les raies de champs d'éteules, traversant les sombres, sautant les murs, faisant des doublés le long des haies, des pointes au bord des sentiers, crochant dans les murgers, s'arrêtant dans les champs de trèfle, sentant la fatigue le gagner et ses pattes s'engourdir sous l'effet cuisant des morsures de plomb, et la nécessité de mettre entre lui et ses bruyants ennemis un dédale inextricable de voies.

La pauvre bête ne se doutait pas qu'au-dessus de sa tête, deux ennemis, non moins acharnés, ne le perdaient pas de vue.

Bientôt Roussard parvint à un vaste labour dont les sillons encore humides, collés par la gifle large du versoir de la charrue, luisaient au soleil et jetaient des reflets comme un miroir convexe. C'était là, il le sentait, qu'il devait faire halte avant que ne le trahissent ses forces épuisées.

Alors il suivit dans toute sa longueur le premier sillon, qu'il remonta en revenant sur ses pas, sauta plus loin et en suivit de nouveau un deuxième jusqu'au bout. Il fit ensuite une pointe dans le pré voisin, puis, par grands sauts, retombant les quatre pattes rassemblées, il regagna le centre du labour où il s'aplatit contre un sillon sec, le nez au vent, les oreilles rabattues, immobile, soulevant ses poils pour donner à son pelage

par les jeux de lumière qui se réfractaient au travers, la teinte exacte de la glèbe.

Et il se laissa aller, les yeux ouverts, à un repos semi-léthargique et douloureux.

Au loin les chiens avaient enfin rejoint l'orée du bois et repris la piste indiquée par leur maître; mais au bout d'une centaine de pas, après une bordée prometteuse de coups de gueule, leur flair fut mis en défaut. Les nez humaient en vain la terre humide, les mâchoires claquaient d'enthousiasme ou de rage ; l'odeur saine et forte et si excitante, qu'ils avaient suivie avec tant d'ardeur à la faveur de la rosée matinale, s'évanouissait avec ce coude brusque, comme si ce long sillage fauve qui les faisait râler de désir avait été cassé par le coup de feu. Le fret de la nouvelle piste s'atténuait, s'évanouissait ou peut-être se muait en un autre plus subtil, plus impalpable. Etait-ce une réelle impuissance qui les clouait là? peut-être l'odeur fade de la blessure mortelle répugnait irrésistiblement à leurs narines délicates? peut-être aussi, comme certains chasseurs le prétendaient, n'était-ce qu'une feinte de la part des vieux chiens, peu soucieux de conduire leur maître vers une proie qu'ils étaient sûrs de retrouver lorsque la chasse serait finie?

Le chasseur eut beau les exciter, les caresser, les gronder, les battre même, tout fut inutile, et au bout de quelque temps il se résigna à souffler dans sa corne de buffle pour appeler ses compères et chercher avec eux à lancer un autre lièvre à la faveur de la rosée propice.

C'était là ce qu'avait prévu le vieux corbeau. Quand il fut bien rassuré de ce côté, il quitta avec son jeune compagnon l'arbre dans lequel ils s'étaient abrités.

Rusant tous deux comme s'ils eussent voulu, par leur attitude laborieuse, tromper les humains qui auraient pu passer dans ces parages, ils volèrent à terre et, tout en faisant mine de gratter le sol pour y trouver des vermisseaux, ils s'approchèrent en sautant de l'endroit où Roussard s'était tapi.

Quand Tiécelin l'eût découvert, il n'hésita pas un instant et lui asséna subitement un grand coup de bec sur la tête. A demi assommé et étourdi par ce choc, Lièvre se réveilla de son cauchemar tragique, en proie à une irrésistible terreur et à une horrible souffrance. Il voulut de nouveau jouer des jambes et

fuir, se croyant en butte aux attaques du chien. Mais le jeune corbeau, écartant les ailes et le col tendu, se dressa devant lui et lui larda le nez d'énergiques coups de bec.

Roussard alors reconnut l'ennemi et, croyant par une attitude martiale en avoir raison, troussa les babines en montrant les dents.

Mais Tiécelin connaissait la tactique et, en avait vu bien d'autres. Tandis que le jeune vorace, effrayé, piquait droit en haut un vol de deux ou trois mètres, lui se contenta de se soulever légèrement de terre et, sans perdre une minute, se mit à piocher la tête et les reins de son timide adversaire avec l'ardeur d'un ouvrier qui veut réparer le temps perdu à muser ailleurs.

L'oreillard, épuisé de fatigue, résistait tout de même, essayant de mordre, mais il évitait à grand'peine les coups auxquels il ne pouvait répondre, car ses grandes incisives de rongeur, qui tondaient si bien les blés frais trésis, n'étaient guère disposées pour la morsure savante des carnassiers, que l'ennemi d'ailleurs eût évitée avec soin.

Le combat durait, mi-aérien, mi-terrestre, un peu indécis, car le sang de l'oreillard était chaud et vif; les adversaires se rapprochaient de la lisière du bois et de plus en plus les blessures de Lièvre se multipliaient; celles du matin, tamponnées de poil que le sang avait collé, se rouvraient; il chancelait, fléchissait sur ses pattes, courbait les reins, aux trois quarts vaincu, et les autres, plus hargneux et plus excités au fur et à mesure que se dessinait la victoire, se ruaient sur lui sans ménagements, lorsqu'un troisième larron changea la face du combat.

IV

Pendant que Tiécelin et son jeune compère s'escrimaient du rostre et des griffes contre Roussard, une buse géante, suzeraine incontestée de la tribu rapace du canton, prélevant régulièrement sur les champs d'alentour des dîmes journalières et sanglantes d'alouettes, de moineaux et de bergeronnettes, en observation sur une branche sèche, suivait sans broncher leur manège, le cou à peine incliné, l'œil royal et fier dominant le bec crochu bordé de jaune, attendant l'instant propice pour

ravir aux deux maraudeurs assassins de la plaine le fruit de leur crime.

Quand ils furent assez rapprochés de son poste d'observation, elle éploya en un claquement étouffé et moelleux ses vastes ailes en même temps que ses serres dénouaient avec un éraflement les étreintes qui cerclaient la branche de leurs nœuds jumeaux et dont les fibres mortes craquèrent sous l'imperceptible effort de son élan pour la volée.

Après avoir franchi, sans un battement visible, la distance qui la séparait du lieu du combat, sans une hésitation, sans un planement inutile, elle fondit sur le groupe tragique, et saisissant par les reins le lièvre abasourdi, elle l'enleva dans les crochets vigoureux de ses serres, au bec ahuri des deux assaillants.

Roussard, achevé par ce coup mortel, agita violemment ses pattes en une convulsion frénétique, puis se laissa aller, flasque, la tête ballante, les yeux tout bleus dans leur ove d'argent agrandi, les jambes raidies très vite, une légère écume moussant aux incisives contractées, tandis que le relâchement suprême des intestins le vidait pour la dernière fois.

Les deux corbeaux avaient d'abord frémi sous le vent du corps du rapace plongeant sur eux et l'ombre de son envergure gigantesque. Dans un premier mouvement instinctif de conservation, ils avaient reculé vivement, ahuris et affolés. Mais quand Tiécelin eut reconnu l'héréditaire ennemi, le frustrant sans façons de la proie si laborieusement conquise, il sentit passer sur toutes ses plumes et dans tous ses nerfs comme une rafale de colère où la haine séculaire contre le rapace bien armé se mêlait à la rage fantastique provoquée par le vol direct dont ils étaient victimes.

Immédiatement, il s'élança à la poursuite du pillard, suivi de près par son jeune compagnon, non moins outré que lui.

Dans la première furie du sentiment qui l'animait tout entier, il ne songea point à autre chose qu'à tomber sur son voleur de toute son énergie coléreuse, frappant n'importe où, au hasard du vol et de sa position, cognant d'en haut, d'en bas, de côté ; mais quelques coups des dures cisailles acérées du rapace, labourant sa peau malgré l'épaisseur de ses plumes, lui rappelèrent qu'il avait affaire à forte partie et que, pour

réduire un tel ennemi, il fallait user à la fois de vigueur et de ruse.

C'est pourquoi il chercha toujours à dominer son adversaire, à lui barrer le chemin des hauteurs, afin de pouvoir lui décocher en même temps, dans la position la plus désavantageuse pour la résistance, les coups d'estoc les plus rudes et les mieux assénés.

Alors par un croassement significatif et précis, il indiqua à son allié, dont il voulait utiliser au mieux de leurs intérêts l'énergie exacerbée, la tactique à suivre. Le rôle de celui-ci était de harceler perpétuellement le busard et, tout en évitant des blessures dangereuses, de s'accrocher au cadavre de Lièvre et le tirer en bas pour détourner de ce côté l'attention de l'adversaire, tandis que lui, le rude assommeur au bec solide comme un pic, profiterait de la diversion provoquée pour asséner d'en haut les coups les plus vigoureux et les plus inattendus.

Le vieux stratège des luttes aériennes, fort de l'expérience d'un siècle et de ses muscles de fer, savait bien que l'autre, empêché par le poids de l'oreillard, serait bientôt forcé, sous les multiples coups de leur double attaque convergente et énergique, d'abandonner sa proie, pour pouvoir, à armes égales, se défendre et se débarrasser de ses deux assaillants.

Aussi le combat, d'un seul coup, atteignit-il à son paroxysme. Le jeune corbeau tournait devant l'oiseau de proie, s'accrochait par instants aux pattes de l'oreillard auxquelles il se cramponnait, tirant en bas de tout son poids, puis lâchant subitement pour provoquer des secousses inattendues qui déroutaient la buse dont les ailes s'agitaient affolées, tandis que l'aïeul, battant l'air au-dessus, lardait le dos de l'ennemi de coups de bec terribles, attendant l'instant propice pour lui envoyer sur la tête, au bon endroit, bien déterminé, visé d'avance, le coup d'assommoir décisif qui leur ferait reconquérir la proie perdue.

Mais le rapace n'en était pas non plus à sa première escarmouche. Il comprit parfaitement la tactique des corbeaux avec qui il avait déjà eu, les saisons précédentes, pour des motifs analogues, des démêlés sanglants, et se forgea lui aussi spontanément un plan de bataille simple, joignant la ruse à la force et qui devait, dans sa pensée, suffire à lui assurer une honorable et fructueuse retraite.

Tout en évitant autant que possible les coups dangereux, sans chercher à les rendre, il concentra invisiblement son attention sur le jeune corbeau qui, aussi hardi et moins méfiant que l'aïeul, le harcelait avec une imprudente activité.

Il resta ainsi passif quelques instants, comme s'il n'eût été préoccupé que d'une chose, conserver la proie conquise en lassant l'assaillant.

Encouragé par cette feinte reculade, le jeune Tiécelin multiplia ses attaques, rasant le corps de la buse, lui piquant les ailes et les flancs lui aussi pour précipiter un dénouement e une victoire dont il ne doutait aucunement.

C'était ce qu'attendait le rapace, et au moment où l'audacieux venant de lui faire une légère blessure au poitrail tournait pour saisir Lièvre par les pattes, brusquement, virant su lui-même en un battement d'aile, il superposa sa tête à la sienne et, tout en évitant la pointe acérée du vieux lutteur, fendit dans un choc terrible le crâne de son jeune et imprudent ennemi

La tête du corbeau croula sur son poitrail et, ses ailes éployées se fermant à demi, il tomba, tomba, avec une rapidit croissante, le bec en bas, la queue écartée, les pattes pendantes, dans le vide immense qui enveloppait la grande plaine rousse des labours d'automne fraîchement retournés.

Tout à son but, rivé sur son idée, exécutant son plan, l vieux pirate n'avait pas prévu le mouvement du busard et i demeura un instant décontenancé devant la riposte sanglant et inattendue de l'adversaire.

Quand il vit son favori aimé s'abîmer inerte dans l'espace blessé dangereusement, mort peut-être, une rage frénétique l saisit : ses paupières battirent et se frangèrent de rouge, se yeux étincelèrent, des « croas » s'étranglèrent dans sa gorg et ses griffes sèches, tels de puissants ressorts noircis par le ans, s'ouvrirent et se fermèrent furieusement comme s'il eû déjà, dans leur étau cruel, tenaillé jusqu'aux entrailles l'assas sin de son jeune frère.

Sans réserve, sans ménagements, sans souci de sa propr vie, il lui fondit dessus, s'accrochant aux plumes de son do qu'il arrachait de gestes saccadés, cognant éperdument su l'ennemi, sur son cou, sur son crâne, sur ses flancs, pinçant tirant, arrachant, griffant, battant des ailes.

L'attaque fut si brutale et si impétueuse que la buse u

instant ploya sur les ailes, abasourdie; mais cet étourdissement ne dura pas et bientôt, secouant la tête comme pour se débarrasser d'un cauchemar intime, sans lâcher sa proie qui pendait toujours, lui immobilisant les serres, elle tourna en arrière son cou mobile et darda sur Tiécelin l'acuité fulgurante de son impassible et fier regard.

Le corbeau ne broncha pas sous ce choc qui eût paralysé tout autre oiseau moins énergique ou moins résolu, et, sans hésiter, il visa les prunelles qu'il voulait crever ainsi qu'il avait fait souvent avec des adversaires plus faibles ou plus timides; mais l'autre, de mouvements souples et comme en se jouant, l'évitait adroitement et à ses coups de pic elle répondit bientôt par des coups de cisailles qui, sous l'épaisse mante automnale, zébraient de sillons rouges la peau tannée par les ans et entamaient des chairs coriaces dont l'odeur sauvage, plus fauve que celle du loup, eût fait sans nul doute reculer d'effroi en hurlant et la queue entre les jambes les jeunes chiens inexpérimentés.

Tiécelin comprit que la situation se gâtait; il sentit son infériorité à continuer la lutte dans des conditions si désavantageuses, d'autant que l'oiseau de proie continuait à s'élever, que les images de la terre se brouillaient et que le corps, le cadavre peut-être du jeune compagnon de chasse disparaissait déjà dans l'éloignement.

L'autre d'ailleurs, débarrassé d'un de ses deux adversaires, énervé par la lutte, furieux des blessures reçues, multipliait maintenant ses attaques et ses coups, saignant à demi Tiécelin par les entailles multiples qu'il ouvrait dans sa chair et l'étourdissant de son vol tournoyant et rapide.

Une colère sombre au cœur, le vieux corbeau desserra ses griffes et, tout en se laissant aller moitié planant, moitié tombant, il vit s'enfuir l'ennemi qui s'enfonça dans le gris du ciel et disparut, pendant que lui dégringolait l'espace en croassant gutturalement avec des intonations lugubres qui tombèrent comme des semailles d'horreur sur la plaine et sur la forêt, où elles tirèrent les autres corbeaux des préoccupations de l'heure présente et de leur lutte individuelle et forcenée pour l'existence.

V

Des quatre coins de l'horizon des points noirs surgirent,

interrogeant l'espace, convergeant vers le signal de l'ancêtre qu'ils n'apercevaient pas encore, se rapprochant en volée sinistre, rayant l'azur et de temps à autre croassant de façon particulière comme pour annoncer leur venue, demander un renseignement topographique ou la cause de ce rappel mystérieux et imprévu.

Décuirassé peu à peu de cette énergie farouche qui l'avait soutenu et animé pendant la bataille, rendu peu à peu, malgré la haine et la rage d'avoir été volé et vaincu, à l'état naturel, vidé de l'excitation fébrile qui lui avait fait, en quelques instants, donner tous ses moyens, affaibli par de multiples blessures, Tiécelin avait dégringolé peu à peu, cherchant l'endroit précis où son compagnon était tombé, le nez contre terre, les ailes ouvertes en croix, les pattes secouées de convulsions frénétiques.

Il l'aperçut au pied d'un mur d'enclos, au bord d'un parallélogramme d'ombre où tranchait clair le vernis lustré de son chatoyant plumage caressé de soleil. Il gisait là les yeux grands ouverts, l'un comme fouillant la glèbe où il allait rentrer, l'autre réfléchissant l'azur infini où il avait trouvé la mort, sans rien voir d'ailleurs ni rien sentir de ce qui se passait en lui et au delà de lui, allongeant le cou et ouvrant le bec en suprêmes efforts comme pour aspirer et déglutir quand même un air qui ne voulait plus entrer, hérissant ses plumes et éployant, suprême parade nerveuse de la mort, le large éventail bien fourni de sa queue.

Le sang qui était sorti en gouttes noirâtres des deux trous nasaux de chaque côté de la mandibule supérieure avait agglutiné en coulant quelques plumes fines et courtes en dessous, qui pendaient de part et d'autre de son bec comme la moustache hirsute d'un vieux brave. La blessure du crâne béait en petite bouche égueulée, dentelée d'esquilles d'os, par où coulait le sang, un sang noir qui avait tout autour aplati les plumes en calotte terne. Un tout petit râle s'échappait encore de la gorge, mais les bâillements de bec et les allongements de cou s'espaçaient de plus en plus.

Le vieux corbeau, croassant toujours, tantôt s'élevait en l'air légèrement comme pour signaler aux compagnons en marche l'endroit à rejoindre, tantôt retombait auprès du cadavre qu'il flairait du bec et semblait palper. Une inquiétude

terrible le saisissait devant le mystère de la mort qui, devant lui, pour la première fois, se déroulait avec cette sombre netteté, car il n'avait jamais pu assister même de loin à l'agonie des camarades tombés dans les embuscades, fauchés en pleine vie par les plombs de l'homme. Maintenant, une crainte instinctive l'étreignait dans toutes les fibres de sa chair aux nerfs exacerbés, et il se démenait comme un fou, sans se rendre compte de rien, appelant les autres, ne sentant même pas, sous les pansements rudimentaires de ses plumes agglutinées, les profondes blessures qu'il avait reçues.

Les compères, un à un, à tire d'aile, arrivaient le bec tendu, interrogeant l'espace, planaient un instant les pattes pendantes et se laissaient tour à tour tomber près du groupe sombre en mêlant, au fur et à mesure de leur venue, leurs croassements de plaintes à la mélodie lugubre de ceux qui étaient déjà là.

Ils se regardaient et criaient. C'étaient presque des miaulements. La langue de l'universelle douleur avec ses modulations âpres et plaintives, pont commun où convergent tous les ramages sortis du même berceau, nés de besoins parallèles, retrouvait, à travers le dédale des habitudes acquises et de la convention consacrée, sa formule de primitive simplicité dans cette émotion profonde que tous les ailés comprenaient et écoutaient avec angoisse du fond de leurs postes terrestres ou du haut de leurs observatoires aériens.

La terre sous eux semblait vivante, couverte de leurs vols et de leurs sauts. Les ailes écartées en marchant, ils faisaient comme une petite mer sombre dont une tempête de colère aurait soulevé des vagues noires qui se heurtaient avec douleur.

La bande grossissait considérablement, entourant l'aïeul blessé, flairant le cadavre du Benjamin, croassant plus intensément, tantôt en ondes gémissantes, tantôt en rafales de nasillements gutturaux, qui décelaient des fermentations ardentes de douleur et de colère en les crânes têtus.

Tous défilèrent devant la victime, sondant son regard, tournant l'œil sur la plaie, ahuris de ce trou dans la tête par où la vie avait fui. Puis, pour un dernier adieu, ils touchèrent du bec le cadavre avec un cri adouci, comme pour un hommage funèbre au mérite de l'assassiné ou une plainte à sa jeunesse.

Ensuite le vieux Tiécelin fut visité soigneusement lui aussi,

vérifié sur toutes ses sanglantes coutures, épluché sous toutes ses faces. Chacun des membres de la tribu, les anciens surtout, voulait voir les blessures pour en induire les causes précises et chercher le remède dans la vengeance contre l'ennemi.

Mais pendant tout ce temps se relayaient, à des postes spontanément choisis avec la sûreté instinctive de l'espèce, les grands mâles adultes à l'œil perçant, à l'oreille infaillible, qui veillaient à la sûreté de tous, et par des cris divers prévenaient la tribu des accidents d'horizon qui se remarquaient dans leur champ de surveillance, suffisamment restreint pour que rien ne leur échappât.

Quand elle se fut suffisamment imprégnée de ce spectacle de mort qui fortifiait et enracinait dans les cerveaux et dans les cœurs la haine vivace de l'assassin et la soif de la vengeance, le vieux corbeau lui-même, malgré la douleur physique des blessures, la honte de l'échec et la pénible étreinte morale à laquelle il n'échappait point, jugea que cette station bruyante et trop prolongée pouvait devenir un danger pour la colonie. Il en manifesta l'idée par un croassement bref qui fut un ordre pour ses compagnons, car la journée n'était pas finie encore. Chacun, pour accourir au signal d'alarme de Tiécelin, avait interrompu des occupations personnelles qui, maintenant que le premier étonnement et la grande crise étaient passés, le sollicitaient de nouveau sourdement, luttant contre le sentiment vague, informulable et imprécis qui était peut-être une sorte de respect animal, né de leur vie sociale particulière et de leur solidarité incontestée.

D'ailleurs, ne devaient-ils pas tirer de ce beau jour d'automne toute la provende possible et épaissir sous la peau, dans la prévision des longs jeûnes prochains, la réserve de graisse sur laquelle ils comptaient pour supporter gaillardement la famine annuelle qui, les rudes hivers, les chassait de leur forêt?

L'heure des grandes décisions sonnerait plus tard, lorsque quelques heures de réflexions subconscientes auraient mûri dans leurs cerveaux les plans d'attaque et de vengeance à discuter en assemblée plénière, dans la solitude paisible d'un îlot sombre de taillis touffu gardé par des sentinelles à la consigne sévère.

Alors, après ce dernier défilé devant la victime, tous, l'un après l'autre ou par petits groupes alliés, s'élevèrent silencieu-

sement et s'enfoncèrent dans les horizons approfondis de lumière qui les avaient filtrés l'heure auparavant.

Deux corbeaux seulement, ainsi que pour une garde ou une veillée funèbre, restèrent dans les environs afin d'empêcher sans doute la violation de la dépouille de leur frère au cas où l'assassin, attiré sur les lieux de son crime, eût voulu le consommer plus atrocement encore par une mutilation ou un dépeçage de sa victime, peut-être aussi pour protéger le cadavre contre l'attaque toujours possible d'un maraudeur ailé ou d'un quadrupède affamé et dépourvu d'armes offensives. En ce cas ils eussent rappelé les frères, qui seraient accourus au premier signal de danger.

Tout le reste du jour ils tournèrent dans un cercle restreint autour du défunt, s'en rapprochant de temps à autre pour épier peut-être un signe de vie renaissante qu'ils attendirent en vain; mais nul ne dérangea feu Cadet Tiécelin, mort en brave, abîmé par les sillons de la terre, que la nuit allait à jamais rouler dans son linceul et que nul ne reverrait demain.

VI

Quand le soleil à l'Occident commença de baisser, enflammant dans le lointain les vitres des maisons du village, les noirs veilleurs quittèrent définitivement ce lieu sinistre et gagnèrent vite, eux aussi, le grand chêne où Tiécelin l'aïeul était venu reposer sa défaite et ruminer sa vengeance.

Ils trouvèrent le vieux routier des airs posé sur sa branche morte, l'œil mi-clos, comme abasourdi de souffrance, les plumes agitées de frissons, les ongles crispés, calculant quand même et froidement son plan d'attaque et insensible à la faim.

Bientôt, comme un rayon tiède rasait la cime de l'arbre, tous rappliquèrent au « coua » poussé par l'un d'eux, invisible dans un coin de bois, et dont le cri fut répété de futaie en futaie comme un commandement fidèlement transmis. Guidés par le vieux, ils repartirent bientôt vers la petite mare solitaire où ils avaient décidé de boire ce soir-là. Sous la garde des petits postes instantanément remplacés, ils trempèrent le bec dans l'eau glauque de la marnière où chantaient quelques grenouilles vertes au goitre blanc, nullement effrayées de leur

venue, et reprirent en colonne de route aérienne la direction de la forêt.

Le grand conseil allait se tenir.

La tribu, injuriée, volée, meurtrie dans l'un des siens, se devait une vengeance éclatante. Tous l'avaient compris, tous la désiraient et la voulaient de toutes leurs fibres et de toute leur volonté, âpre, étroite, concentrée sur ce seul but. Il fallait trouver le moyen de la réaliser. C'est ce à quoi avait ruminé l'aïeul, mieux placé que tous les autres, et par son expérience et par le rôle direct joué par lui en l'occurrence, pour juger des forces de l'ennemi et des moyens de l'atteindre.

D'un « coua » énergique, il coupa les malédictions virulentes des noirs compères, s'excitant de la voix à la vengeance, et croassa le premier, sobre de gestes, et respectueusement écouté, regardé et senti par tous les autres, le col tendu de côté, s'imprégnant des intonations, des jeux de bec, des battements d'ailes, des hérissements de plumes, des avivements d'yeux et des crispations de griffes de l'ancêtre pour saisir jusqu'au fond toute la pensée intime de leur vieux chef.

Tiécelin ainsi expliqua ce qu'était l'ennemi, sa force, et comment il pensait qu'on devait faire et lutter pour arriver à tout prix à le saigner ou le chasser.

L'état de siège fut décrété dans la forêt chez le peuple corbeau. Les postes de sentinelles furent doublés; il fut enjoint, et chacun se soumit à cette règle, de ne s'aventurer que par groupes de nitée à portée de « croa » des groupes alliés, de signaler le busard chaque fois qu'il serait en vue, de lui rendre par de perpétuelles escarmouches la vie impossible, en attendant le moment suprême où, toutes ses habitudes étant connues, une action d'ensemble de tous les corbeaux de la forêt et des cantons voisins appelés pour la circonstance, auxquels pourraient même s'unir, comme pour les combats contre les rapaces de nuit, quelques autres oiseaux courageux, mettrait fin, par une lutte sans merci, à la rivalité des belligérants.

La consigne fut rigoureusement observée.

Dès l'aube qui suivit, les noires escouades s'espacèrent par le canton, dominées par un double but également captivant et qu'il fallait malgré tout concilier : se venger et se nourrir.

Il y eut parmi la gent ailée une perturbation momentanée des mœurs.

L'égoïste tribu des oiseaux noirs, insensible d'habitude et indifférente au sort des autres sédentaires et des migrateurs, qui ne s'occupait jamais que d'elle-même, semblait avoir pris en main la cause de l'indépendance ailée et vouloir empêcher ou châtier les abus de pouvoir et les assassinats des puissants princes des airs.

L'ingéniosité vengeresse des corbeaux se traduisit de diverses façons. Tandis que les plus hardis, rencontrant le busard, pour se faire la griffe et le bec, l'attaquaient courageusement sous les plus minces prétextes ou même sous aucun, d'autres, moins audacieux ou plus rusés, le guettaient patiemment, attendant l'instant où il allait fondre sur le petit oiseau qu'il avait fasciné, pour se jeter dans son champ de crime, déjouer son guet-apens, l'agacer, le poursuivre, le harceler et permettre à sa proie d'échapper; d'autres encore venaient carrément se poster près de son gibier, et, tournant de temps à autre le bec en haut vers le zénith où il tournoyait, semblaient le narguer; d'autres enfin, sans l'attaquer, se contentaient de le suivre en croassant continuellement, soit pour des injures qu'ils lui débitaient, soit peut-être pour prévenir tous ceux qu'il aurait pu chasser, de sa présence dans le pays. Souvent des journées entières ils le suivaient ainsi, préférant ne pas manger pour faire perdre à l'adversaire le bénéfice d'une chasse savamment préparée. Puis, le soir venu, ils regagnaient la forêt après un dernier croassement moqueur, en ayant l'air de se désintéresser de lui; mais, de loin, ils le guettaient encore, surveillant ses allées et venues, épiant ses habitudes pour raconter ensuite au conseil de l'aube ou du crépuscule le résultat de leur espionnage.

VII

Des jours ainsi avaient passé de petite guerre sourde ou violente, d'embuscades aux coins des haies, de poursuite acharnée et de surveillance intensive. Les haines s'étaient accentuées maintenant et précisées de motifs personnels. La vie du busard était devenue très rude elle aussi, si pénible que souvent maintenant, avec l'aurore, il quittait comme un fugitif la forêt pour aller tourner au-dessus des villages, enlaçant de grands cer-

cles silencieux et rapides, et attendant l'instant propice pour surprendre dans une solitude éphémère, sur les fumiers où elles picoraient et dans les jardins dévastés qu'on leur ouvrait, les poules gratteuses en quête de graines ou d'insectes.

Mais même là ses ennemis le suivaient et malgré le danger et la peur de l'homme, signalaient par des croassements la présence du rôdeur des airs dans l'azur zénithal.

Alors, sur les fumiers et sous les arbres des vergers, sans se rendre un compte exact du danger couru, les coqs bruyants, sentant peser sur eux l'angoisse d'une emprise redoutable, s'agitaient en battant des ailes, poussaient des « roc-codè » secs et aigus et rentraient précipitamment, les poules autour d'eux, dans les poulaillers et les étables, ou bien se réfugiaient sous l'auvent au regard des personnes ou des autres défenseurs domestiques.

L'oiseau de proie à la vue perçante, aux forces plus résistantes que celles des corbeaux, ne rentrait en son logis qu'avec le crépuscule, après le coucher des autres oiseaux, profitant souvent de l'engourdissement pépiant du premier repos pour fondre sur les arbres hospitaliers et emporter, aux cris d'épouvante des autres, un des hôtes de l'auberge feuillue pour son repas du soir. Aussi avait-il fallu à Tiécelin et à ceux de sa race une volonté tenace et des observations suivies pour découvrir cette particularité, car souvent, malgré une résistance énergique, l'instinct de sommeil les endormait, après les fatigues d'une journée bien remplie, sur leurs branches tranquilles avec le soleil tombant.

Mais à dater du jour où ils connurent la chose, ils prirent immédiatement l'habitude de s'établir pour leur repos nocturne dans la proximité des retraites des petits oiseaux qui passaient par leur forêt.

Ce fut ainsi qu'ils découvrirent l'asile de l'assassin de leur frère.

Le busard habitait une anfractuosité de roc, au nord de la forêt, la dominant un peu, gardée par une barrière sombre, un enclos éternellement vert de grands sapins, où quelques hêtres clairsemés en bouquets clairs mêlaient leurs rameaux précocement défeuillés aux aiguilles persistantes des grandes pyramides des conifères.

Dès que l'endroit fut repéré, Tiécelin en organisa le siège,

un siège particulier, un blocus passif qui consistait seulement à noter les heures de lever et de coucher de l'oiseau, ses rentrées ordinaires pendant le jour, les lieux à occuper, les points à vérifier et la direction probable dans laquelle, le moment venu, on pourchasserait l'ennemi pour le tuer ou tout au moins empêcher de sa part tout retour offensif.

Ces détails furent bientôt réglés, et un matin, à la suite d'une réunion plénière après le départ du busard vers l'horizon du village, on décida l'attaque pour l'aube du lendemain.

La journée tout entière fut consacrée aux préparatifs du combat. Dès l'instant de la décision, les postes de corbeaux se relayèrent aux rivages du nord de la forêt pour épier minutieusement l'ennemi que, pour mieux tromper, on avait à peu près laissé tranquille depuis la découverte de sa demeure.

Pendant ce temps, le gros de la tribu restée libre se contentant, telle une armée de Spartiates, d'un brouet frugal d'insectes forestiers, de glands et de merises, préparait pour le lendemain ses armes de bataille. Ainsi que des guerriers qui ne veulent rien laisser au hasard ils aiguisèrent leur long bec solide en le repassant soit sur des arêtes de pierre, soit sur les branches dures et desséchées des chênes ; ils l'essayèrent en cognant sur les fûts des grands arbres où ils trouvaient par la même occasion des insectes qui s'en échappaient effrayés, et affutèrent sur les rameaux plus ténus l'estoc et le tranchant de leurs griffes qui zébraient d'égratignures vertes les écorces tendres. Enfin, par un sentiment de coquetterie guerrière, ils lustrèrent avec plus de soin leur noir plumage, s'épouillèrent plus minutieusement, et vérifièrent, en les tiraillant une à une, la solidité des grandes plumes de leur large queue et de leurs ailes arrondies.

On but comme à l'ordinaire au crépuscule, et, sauf les postes de sentinelles composés de vétérans solides, endurcis et implacables, le reste de la nation noire, disséminée en quatre groupes, se jucha dans les camps aériens choisis pour la circonstance et se reposa en attendant l'attaque.

La nuit descendit lente sur leur fièvre guerrière et plus d'un, la tête enfoncée dans l'oreiller de son cou, ouvrit longtemps toutes grandes, sur les ténèbres mystérieuses, ses prunelles sombres désertées de sommeil.

VIII

Avant que le fifre du merle de la combe eût proclamé le réveil aux frontières de sa futaie, tous les corbeaux étaient réveillés et les quatre groupes, qui n'avaient dormi qu'à moitié, communiquaient déjà entre eux par des estafettes ailées rasant le faîte sombre de la forêt de leur flèche plus sombre encore.

Tiécelin passa en revue ses guerriers, puis se posta au sommet du grand chêne, attendant, pour donner le signal du branle-bas, les premières blancheurs de l'aube à l'Orient.

C'était un jour morne d'automne. Il avait plu les jours précédents, mais, la veille, une soleillée joyeuse et de bon présage, empourprant l'Occident, avait essuyé les branches et séché comme des langes usés les dernières feuilles caduques.

Malheureusement, pendant la nuit, d'épais brouillards s'étaient exhalés de la terre. Rien au levant ne se précisait, tout était gris, un lourd couvercle de brume pesait sur la forêt. Le silence n'était troublé deci delà que par des grattements de souris agitant comme une ferraille irréelle les amoncellements de feuilles jaunes au pied des arbres, ou par les bruits secs de rameaux morts cassant subitement et sans raison.

L'aube ne voulait pas venir. Les corbeaux semblaient piétiner sur leurs branches, essuyant leurs ailes, interrogeant le général qui, maintenant, cherchait l'heure, non plus dans un lever problématique du soleil, mais dans l'apparition plus nette d'une silhouette de grand arbre à quelque distance de leur cantonnement.

Tiécelin, tout d'un coup, eut un croassement d'appel et quatre oiseaux se détachèrent de la bande pour prévenir les alliés. Puis, étendant ses larges ailes, il ordonna le départ et tous le suivirent silencieux et graves, ainsi qu'il sied dans les circonstances solennelles.

Le ronflement de leur vol émut le taillis et la coupe où des pépiements les saluèrent au passage, tandis que quelques pies au vol plus court, moins énergique et moins soutenu, s'évertuèrent à leur poursuite dans le pressentiment d'un spectacle curieux et étrange.

La noire phalange arriva au lieu qu'elle avait choisi, à une

faible distance du roc où logeait le busard, et attendit, cachée dans les branches noires des sapins, l'instant propice.

Les guetteurs la mirent au courant de la situation.

Depuis sa rentrée, au crépuscule, une poule jaune dans ses serres, l'oiseau de proie ne s'était plus montré. Les veilleurs avaient bien vu, dans les dernières rougeurs du couchant, quelques plumes claires s'envoler au vent et en avaient déduit que le rapace, sans doute, plumait sa proie avant de la manger. Mais il ne devait pas être pressé de sortir de son anfractuosité, car la poule était grosse et les reliefs de son butin de la veille pouvaient lui offrir encore un plantureux déjeuner.

Tout était donc au mieux.

Aux autres coins de l'espace, les vols de nouvelles bandes noires s'allongèrent, fluctuant sur le bois en triangles dont les sommets éloignés se perdaient dans la brume. Le rassemblement s'opérait sans retard et normalement. Il n'y avait plus qu'à se battre et tous, de toute leur énergie surexcitée par la haine et par l'insomnie, attendaient fébrilement l'instant suprême. Les uns, haussés sur le col, droits et fiers, hérissaient leur toupet de plumes crâniennes en panache menaçant, les autres, écrasés sur leurs pattes, le cou tendu en avant, le bec légèrement penché, les yeux fixes, crispaient leurs griffes sur les branches bien plus par colère que par nécessité, car de légers balancements de queue suffisaient à maintenir leur équilibre. Tous les becs convergeaient vers le donjon de l'ennemi.

L'énergie s'accumulait, les haines s'avivaient dans l'attente comme des plaies nues sous un vent salé. L'heure était imminente.

IX

Alors, au bord de sa fenêtre de pierre on vit s'avancer lourdement sur ses robustes pattes emplumées et tordant le derrière le busard tenant en son bec la carcasse de poule qu'il déposa devant lui avant de scruter l'horizon.

Avec la langueur d'un rentier qui se prélasse et la noblesse d'un héros, la griffe sur la proie conquise, héraldique et fier, il entoura l'horizon d'un regard circulaire pour juger de la chasse présumable et des événements probables du jour au temps qui s'annonçait; puis il ouvrit le bec en soulevant à

plusieurs reprises le court crochet vigoureux de sa mandibule supérieure et bomba orgueilleusement le poitrail comme un athlète qui s'apprête à se mesurer avec le jour. Ensuite il regarda son plumage ébouriffé, rajusta quelques plumes, en arracha d'autres et se prépara enfin à déchirer la proie qu'il avait dans ses serres.

A ce moment Tiécelin poussa un « coua » formidable et, tel un général qui entraîne d'un élan impétueux ses soldats à l'assaut, il se précipita les pattes crispées, le bec tendu, sur son ennemi, suivi de toutes ses troupes convergeant sur le rocher en un tumulte effrayant de croassements de colère.

Epouvanté de cette rafale noire qui lui roulait dessus avec cette irrésistible violence, l'oiseau de proie, dans un mouvement instinctif, recula dans le fond de l'aire, oubliant dans son trouble le quartier de poule qu'il avait eu soin de conserver pour son déjeuner.

Tiécelin en ce moment, encadré de ses plus anciens et solides vétérans, arrivait à sa fenêtre, frémissant de rage.

Il vit là le morceau de viande qu'il aurait pu aisément voler à son rival de jadis; mais chez lui et ses compagnons tous les besoins à cette heure étaient suspendus pour la vengeance et le débris de poule ne tenta personne. D'un geste bref de patte comme de mépris, Tiécelin l'envoya rouler au bas du rocher en même temps qu'il s'arrêtait une seconde, les ailes étendues, sur le rebord du repaire de son ennemi. Mais, prudent, il ne perdit point son temps à une dangereuse exploration du couloir de roc où le rapace s'était enfoncé, et toute la horde, pour un siège actif cette fois, commença à tournoyer, avec d'effrayants croassements nasaux, autour du refuge de la buse.

L'oiseau de proie ne resta pas longtemps sous le coup de l'effroi irrésistible et spontané qui l'avait saisi devant cette invasion soudaine et imprévue; peut-être même avait-il oublié après tant d'autres l'aventure sanglante qui s'était dénouée par le vol du lièvre et la mort du jeune corbeau. Pourtant il comprit tout de suite que cette croisade générale de ses ennemis n'était pas une lutte ordinaire pour une pâture disputée, mais un duel à mort et sans merci, longuement préparé par les autres dans lequel il n'aurait à compter que sur lui-même

et ses armes tranchantes, tandis que ses adversaires réunis sentaient distinctement leur force et leur avantage.

Fier et courageux, il sortit de son obscur corridor et s'approcha du bord, le bec entr'ouvert, l'œil menaçant, la serre tendue.

Tiécelin n'hésita pas, et, entouré de sa phalange guerrière, lui fonça dessus. Alors, pour éviter les coups, la buse, d'un vaste essor, abandonna son aire et prit son vol au milieu des cercles tournoyants d'oiseaux noirs qui l'entouraient de toutes parts.

Le combat fut rude. Les guerriers corbeaux, forts de leur nombre, attaquaient de tous côtés, les uns plongeant de haut, les autres pointant d'en bas, les plus habiles cherchant sous la direction de Tiécelin à maintenir la lutte près de la terre, et à couper au rapace sa route de retraite au zénith où il s'efforçait d'atteindre pour semer en chemin ses ennemis pris de vertige ou de fatigue.

Tour à tour un toit vivant de voilures noires se reformait sur sa tête pour s'écrouler aussitôt en coups de pic furieux; une muraille menaçante de becs lui barrait le chemin en avant, un plancher de pointes le menaçait par en bas. La horde bon gré malgré le dirigeait vers le nord, croassant du nez, râclant du gosier, tirant, arrachant, pinçant les plumes, lardant la chair.

Le rapace ne perdait pas non plus son sang-froid, visant lui aussi avec soin, déchirant des ailes, éraillant des poitrails et toujours à travers les passagères crevasses des toitures, il s'essorait avec une infinie persévérance, espérant petit à petit gagner les zones vertigineuses où les corbeaux éblouis, perdant de vue la terre, sentant une sorte de vertige les envahir progressivement, abandonneraient enfin leur poursuite enragée.

Le jour restait obstinément sombre. Toute la horde s'était enfoncée dans la brume épaisse du ciel d'automne, et de la terre, d'où les pies trop faibles n'avaient pu les suivre, on n'entendait que des rafales de croassements qui roulaient sans discontinuer.

La lutte se poursuivait avec un égal acharnement des deux côtés: l'oiseau de proie montait toujours et il y avait déjà longtemps que durait la poursuite, quand, tout à coup, gra-

vissant comme un plan incliné de lumière, à travers la brume moins dense au fur et à mesure qu'ils s'élevaient, les combattants virent l'atmosphère au-dessus d'eux se dorer d'un soleil blanc dont les rayons, comme des vrilles taraudant le brouillard, arrivaient apâlis jusqu'à eux. Bientôt ils dépassèrent cette zone de lumière diffuse, confins de la ouate d'humidité dorlotant la terre, et ils étalèrent sous le soleil la sombre ordonnance de leurs formations de combat.

Tiécelin dirigeait toujours la bataille : il voulait absolument saigner l'ennemi et venger ainsi d'éclatante façon son injure personnelle et l'insulte faite à la race en l'assassinat d'un de ses membres. Aussi, dès qu'un assaut était donné, reformait-il, sans y participer encore, de nouvelles colonnes d'attaque qui replongeaient sur la buse en cascades consécutives et jamais interrompues. Les encouragements étaient inutiles. Plus exaltés que jamais, bûcherons de la vengeance, les vieux corbeaux cognaient sans relâche, avec une énergie d'autant plus sombre que les ripostes de l'ennemi qui les avaient atteints au début de l'action se faisaient maintenant plus rares.

L'oiseau de proie visiblement se fatiguait : ses plumes pendaient en maints endroits comme des vêtements déchirés, tout son corps était troué de coups de pointes, son sang, en plusieurs points, coulait et il ne songeait plus, dans le grand désarroi moral où ses forces perdues le jetaient, qu'à protéger ses yeux et garer sa tête pour éviter le fatal coup de massue qui, en l'étourdissant, le livrerait sans défense à l'exécution féroce des ennemis.

Tiécelin vit que le moment d'intervenir était venu. Il allait enfin consommer l'œuvre de vengeance, et alors, comme jadis au moment de l'assassinat de son frère, il se jeta sur le dos du rapace et se mit à lui labourer le corps de ses griffes et de son bec.

Le busard était perdu.

Mais, à cet instant suprême, tel un abîme qui s'ouvre soudain sous les pas d'une armée, le soleil, mystérieux allié du grand oiseau, d'un seul coup déchira le voile de brume qui masquait la terre et les prunelles des corbeaux, non habituées par une lente et progressive ascension, papillotèrent de vertige devant ce vide immense dans lequel, au loin, par delà

des tampons de nuages, poudroyait le sol et se noyait la forêt natale.

Il y eut dans les colonnes d'attaque comme un affaissement subit et tous, inconsciemment, battant des ailes et fermant les yeux, dégringolèrent de quelques coups d'ailes, saouls d'espace, éperdus de vertige, tandis que le busard, cinglé d'un coup de fouet d'espoir, profitait de cette hésitation pour filer droit en haut de toute la vitesse de ses ailes désespérées.

A ce subit coup de théâtre, Tiécelin comme les autres fut saisi d'un irrésistible effroi en voyant l'abîme béer sous ses ailes et, tout interdit, dans l'étonnement consécutif à cette frayeur jamais éprouvée, il avait lui aussi lâché son adversaire. En relevant la tête et le voyant s'enfuir, déplumé et saignant, il eut un croassement de rage et voulut de nouveau reprendre sa poursuite.

Mais l'antique instinct, violé à la faveur de la conjuration de leur haine et du brouillard d'automne, reprenait tyranniquement son droit. Les corbeaux hors des bornes de leur vol qu'un jour clair ne leur eût pas laissé franchir perdaient toute conscience, et déjà en dessous de lui, chavirant à demi, claquant des ailes, s'appelant en « croas » affolés, les autres dégringolaient, les yeux fous, en proie à un étourdissement bizarre et absolument nouveau.

X

Quand, dans sa chute, Tiécelin eut regagné les frontières naturelles de son essor aérien, à une distance raisonnable de la terre, sous l'emprise de l'idée fixe de la vengeance, il releva de nouveau la tête pour chercher, dans l'espace inviolable qui l'avait refoulé le chemin de retraite du busard. Mais l'azur calme, lavé par les pluies des jours précédents, ne présentait, en dehors des agglomérats blanchâtres de vapeur, pas une tache qui pût le remettre sur la piste du fuyard, tandis qu'en dessous, près du sol, toute l'armée en déroute de ses compagnons se débandait peu à peu, fourbue qu'elle était de cette randonnée vertigineuse, encore toute ahurie du sentiment de frayeur éprouvé dans l'espace, et lasse intensément du violent effort dépensé dans la lutte contre la buse et contre la chute.

Vaincu lui aussi, il les rejoignit ; sur le sol, près de cette terre qu'ils avaient crue perdue, ils se retrouvèrent et, comme

après une longue absence, se reconnurent. Alors seulement leur revint le souvenir de ce qui s'était passé et réciproquement ils se vérifièrent. Aucun d'eux n'était sérieusement blessé, la plupart en étaient quittes pour quelques plumes perdues et de longues estafilades se décelant sur la peau par un léger agglutinement de duvet, mais on n'avait pas tué l'insulteur. L'œuvre n'était pas achevée. La buse reviendrait dans leur domaine et son passage au firmament serait une perpétuelle injure à leur race en même temps qu'une éternelle menace pour la sécurité de leurs expéditions.

Tiécelin ni les autres ne pouvaient s'y résigner. Il fallait, et ceci fut résolu séance tenante, maintenant qu'elle était expulsée du domaine, lui fermer sans retour le chemin du rocher. Aussi, après quelques instants de repos, Tiécelin donna-t-il le signal de regagner au loin, vers le sud où flambait le soleil, leur forêt domaniale pour s'y fortifier et empêcher, par une garde sévère, tout retour soit offensif soit fortuit.

Alors, à dater de cette heure, toute la nation, stoïquement se réduisant à la portion congrue, insensible aux invites des festoyées de la plaine riche en provende variée, huit jours durant ne quitta pas la forêt qu'elle sillonnait en tous sens de ses patrouilles et fouillait d'heure en heure, tandis que des vigies, au faîte des plus hautes futaies inspectaient sans relâche les quatre coins du ciel.

Rien n'apparut. La confiance en la victoire conquise naquit et se consolida dans la tribu. La surveillance commença à se relâcher durant le jour, où quelques-uns seulement d'entre eux, volontaires de la cause commune, restaient seuls dans la forêt, dont ils connaissaient plus intimement toutes les ressources qu'ils exploitaient méthodiquement, tandis que les autres battaient la plaine et les haies d'alentour.

Mais un crépuscule, au moment où toute la tribu réunie se penchait en rond pour le conseil du soir, on entendit vers le Nord le « coua » d'alarme d'une sentinelle. L'effet fut fantastique.

Tous aussitôt, toutes ailes tendues, se ruèrent vers le point signalé, fous de colère et de rage. Aux rayons obliques du soleil tombant, face à face, en l'air, ils virent de loin leur compagnon aux prises avec le rapace.

Un tonnerre de croassements ébranla la voûte croulante des

frondaisons, et l'oiseau de proie, entendant ce signal menaçant, abandonna précipitamment la lutte, s'enfonçant à larges coups d'ailes dans l'azur noirci du nord d'où il était revenu.

Toute la bande s'engouffra derrière lui dans l'espace et monta, monta jusqu'à ce que, la nuit leur ayant à tout jamais fait perdre le sillage du fuyard solitaire, ils regagnèrent enfin dans la forêt leurs chênes hospitaliers.

Alors l'état de siège fut proclamé de nouveau et dura longtemps, longtemps.

Les jours passèrent avec leurs alternances de soleil et de pluie, leurs troupeaux moutonnant de brouillards, leurs sombres couvertures de nuages qu'éventraient de rares et froides soleillées. Les gelées coupèrent les dernières feuilles, les fruits pourrirent, la forêt se dénuda.

Indomptable, la petite république noire, docile à la dictature du vieux chef, gardait l'espace conquis, se relâchant à peine de la perpétuelle surveillance à laquelle elle s'était astreinte.

Bientôt tomba la neige, le froid devint cuisant, la pâture introuvable. L'heure du départ annuel était depuis longtemps passée. Entêtés, Tiécelin et sa gent résistaient tout de même et sur les arbres grêles, malgré tout, montaient, le ventre vide, d'interminables factions.

Cela dura des jours et des jours. Les corbeaux affamés étaient devenus presque squelettiques ; des jeunes moins résistants crevèrent de faim sur leurs branches. Les autres oiseaux sédentaires les craignaient et les fuyaient ; des défaillances comme des trahisons se manifestaient chez quelques égoïstes qui, domptés par la faim, venaient tournoyer autour des villages.

On n'avait pas revu l'oiseau de proie.

Alors, troublé tout de même lui aussi, dévoré de colère, Tiécelin, le vieux cynique à la carcasse momifiée, au regard halluciné sous les plumes fournies de ses cils noirs, un matin de froid sombre et de bise cinglante, réunit toutes ses cohortes et, donnant enfin le signal du départ, les emmena vers le soleil.

LOUIS PERGAUD.

LA VIE DU POÈTE

—

MIRACLES FUTILES

Les roses que tu crus cueillir,
Folle, en ces jardins défendus,
Fleurissaient entre tes doigts nus
Qui d'ombres vont me revêtir.

Mais tes doigts sont tachés de sang,
Quelles épines, quels buissons
Blessèrent tes doigts innocents
De leurs plus coupables frissons?

L'azur expire et tu te plains!
O tisseuse d'éternité,
C'est ton chef-d'œuvre ce lointain

Qui tempère le faux été,
Lorsque ton silence conduit
L'invisible orchestre des nuits.

APOLOGUE

Ils m'ont donné le droit de rire
Pour ne plus m'entendre pleurer,
Je suis le prince d'un empire
Peuplé de fous désespérés.

Jour de Dieu! l'admirable prince,
Econome de son budget
Et bon protecteur des provinces
Riches des plus mauvais sujets!

Plus de guerre et plus de potence!
Mes galères ont coulé bas,
Dans mon empire il faut qu'on danse,
La plus modeste y perd ses bas.

J'ai dit en mes Capitulaires
L'orgie sainte et le deuil fâcheux;
Les morts en banquets populaires,
A la santé des malchanceux

Boivent au clair des lunes pleines,
Dévorant les coqs des clochers,
Ne laissant aux âmes en peine
Que leurs propres os à ronger.

Qui de vous donc aurait scrupule
D'admettre cette vérité
Que le néant a sa crapule
Faite de saints désenchantés?

Mais ces morts qui se félicitent
M'ennuient et gâtent mes péchés;
Que mendies-tu, mort hypocrite,
Dans la maison du débauché?

Si j'ai des roses, j'ai des armes
Pour me défendre et des valets
Obéissants.
Tu veux des larmes?
Je les verse en secret, prends-les.

LE MASQUE

Un masque de carton, sans art, hallucinant,
Rêve muet et fixe, au-dessus de mes livres,
Témoins d'un songe éteint que mon ennui délivre
Parfois du triste mal de paver le néant.

Ta face de carême et tes lèvres de brique,
Ton sourire accablé de pitre mal guéri,
Masque, te font plus beau que le masque lyrique,
Cher aux rapins pensifs, de Dante Alighieri.

O Poète plus grand que les plus grands poètes!
Tes yeux absents sont beaux des feux que dispensa
Le regard du meilleur ; ô pauvres yeux en fête !
Et ce mufle qu'agace un brin de mimosa!

Un front de carton peint, lourd de bosses mystiques,
Un nez de sacripant et de maigre dévot,
Tes narines, tes yeux, agréables distiques,
Noirs iris des douleurs dans les neiges éclos !

Confident adorable et juge sans angoisse,
Anonyme artisan du repos assuré,
Aïeul de cent auteurs et saint de ma paroisse,
Revenant revenu, cher Pierrot tonsuré!

Orphelin mon ami et père de mes maîtres,
Ne m'as-tu jamais vu pencher sur mon labeur
— Valet de carnaval, fantôme homme de lettres. —
Un visage fardé de tes tristes couleurs ?

GROTESQUE

Au long des quais, au long des rues,
Pour qui fleurit, âme lassée,
Le petit bouquet de pensées
En la potiche biscornue

Qu'est ce crâne, boîte trop lourde?
O pauvre tête sans cervelle,
Disent les forts, tête rebelle,
Pauvre cassette, pauvre gourde!

Car c'est toujours l'anniversaire,
Chaque matin, de quelque chose;
Et chaque jour ton cœur se serre
Si tu n'as pas cueilli les roses

Des Ispahans de tes nuits blanches.
Ce n'est que sur ta propre tombe
Que s'ouvriront les roses blanches,
Roses roses, qu'une palombe

Promène sur l'azur de glace
Qu'est le plafond de tes pensées;
Est-il pour quelqu'un de ta race
Ton petit bouquet de pensées?

Défie-toi du péché suprême,
O tête folle, ô tête lourde!
Et garde-toi de ceux qui t'aiment
Et de la folle et de la sourde.

Anniversaire! Honte ou gloire?
Songez-y, florale caboche,
Astre manqué, sphère qui cloche
Et qui s'allonge, pauvre poire!

DON DE LA SOUFFRANCE

Ah! prêtre, pour me confesser
Tu n'as pas assez de courage,
Ta foi peut-elle se glisser
Dans mon cœur où fleurit l'outrage?

Ton Dieu d'amour n'a pas souffert
Dans les plaisirs, sa chair a-t-elle
Vu s'ouvrir les portes d'Enfer,
Havre de l'humble âme immortelle?

Vos vertus avec vos péchés
Reposent en des reliquaires,
Mais le dieu qui m'a débauché
Ici-bas n'a pas de vicaire.

Pleure! j'attendais ta douleur
Et si ton église est chétive
Je veux être son donateur;
Prends cette relique votive:

Rose teinte d'un sang martyr,
Qui refleurit lorsque la fane
Le vent amer du repentir,
Emporte-la dans ta soutane.

Et tu pourras sur cet autel
Où s'épuise ta servitude
Adorer tout ce qu'un mortel
Connaît de la béatitude.

CAFÉS

Les cafés sont pleins de pendus
Que l'on décroche après minuit,
Des gens les veillent, morfondus,
Qui spéculent sur leur ennui.

Ah! c'est un assez noble sport
Que le nôtre, fiers libertins ;
Cherchons le sens de notre mort
Et des rimes dans le Bottin.

Or ça, messieurs les voyageurs,
Ceci représente un café
Où quelques muets tapageurs
Rêvent leur propre autodafé.

Dans leur verre est tout le printemps,
Ils sont portés sur la boisson,
Cassent de l'or entre leurs dents
Et le reste est pour le garçon.

Vous les verrez, tous ces lépreux,
Sourire à leurs vils compagnons
Quand un squelette scrupuleux
Viendra baisser les luminions.

C'est des poètes en fonction
Pas là pour s'amuser, bien sûr,
Dont les terribles digestions
Préparent l'appétit futur.

Celui-ci, tout jeune, qui dort!
Dans son tourment s'est écroulé ;
Plus tard, lorsqu'il sera plus fort,
Il dormira tout éveillé.

L'œil d'un autre s'est obscurci
Car son désir est trop profond,
Depuis trente ans il n'a souci
Que de se coucher au plafond.

Le plus sceptique croit en Dieu,
Puisqu'il attend tout de demain,
Et le plus petit est bien vieux
Quand le pauvre a lu dans sa main.

On a tout fait pour les chasser,
Mais ils s'obstinent dans leur coin,
On dirait qu'ils vont trépasser
En proie à la fièvre des foins.

Et c'est pour ces lugubres blancs
Que des nègres sont employés
A cultiver le Maryland
Qui mijote dans les Gambiers.

Janvier 1911.

ANDRÉ SALMON.

L'ORIGINE
DE DEUX LIVRES DES « MISÉRABLES »

On a souvent besoin d'un plus petit que soi.
LA FONTAINE

Le 28 février 1833, la Cour d'Assises de la Seine, présidée ›ar M. Dupuy, jugeait un roman intitulé *le Cloître Saint-Méry* (1), par Rey Dusseuil. Dans le texte de ce livre le Parquet elevait une provocation, non suivie d'effet, aux crimes de ébellion et de meurtre.

Rébellion et meurtre : le crime de Rey Dusseuil était de aconter les épisodes de l'insurrection qui, en juin 1832, venait l'ensanglanter Paris, et qui troubla si fort le gouvernement le Louis-Philippe. Le roi-citoyen, issu d'un mouvement popuaire, ne tolérait pas dans les livres l'opinion républicaine dont l s'efforçait de paraître le représentant. Soldat de Valmy, il se éclamait de la Révolution française, mais ne l'acceptait plus, quand, au nom des principes dont il se disait l'élu, des conaincus, même au risque de leur vie, gênaient son trône et on autorité.

Les débats à l'audience révélèrent des circonstances singuières. Ambroise Dupont, l'éditeur du *Cloître Saint-Méry*, olume incriminé, ignorait tout de l'ouvrage qui l'amenait en Cour d'Assises, en compagnie de l'auteur. Certes, il connaisait Rey Dusseuil, et leurs relations dataient de loin. Chez Dupont, en effet, Rey Dusseuil avait publié des romans, sinon emarqués, au moins pas tout à fait indifférents au public litéraire : *la Fin du Monde*, *le Monde Nouveau*, *les Trois Amis*, ne traduction des *Fiancés* de Manzoni, et même une *Histoire 'Egypte*. En tous cas, Rey Dusseuil semblait à Dupont un uteur d'une vente suffisante, puisque d'avance, et sans lire e manuscrit, il acceptait *le Cloître Saint-Méry*. On peut croire u'il souhaitait seulement à l'origine un roman de vague

(1) On écrit aujourd'hui Saint-Merri. Nous respecterons l'ancienne orthographe, ui est celle de Rey Dusseuil et de Victor Hugo.

archéologie littéraire, comme *Notre-Dame de Paris* de Victo
Hugo, ou les fantaisistes études de Paul Lacroix, le biblio-
phile Jacob, sur les quartiers du vieux Paris, bien que, loi
de dissimuler ses opinions, Rey Dusseuil les défendît dans l
presse républicaine, et collaborât au *Caducée*, fondé par Mér
à Marseille. Au lendemain des tragiques événements déter-
minés par les funérailles du général Lamarque, Rey Dusseuil
au lieu d'une rapsodie sur le passé ennuyeux et mort, écrivit
sur les aventures du présent une œuvre d'émotion et de vi
Ainsi arrivèrent tous les embarras.

Dupont ne se méfiait pas de Rey Dusseuil. Celui-ci, san
communiquer son manuscrit à l'éditeur, envoya directemen
sa copie à l'impression, et quand le livre parut le procureu
général révéla à Dupont que, en compagnie de Rey Dusseuil
il attentait gravement à la chancelante majesté du roi Louis
Philippe ; à peine annoncé dans la *Bibliographie de la Franc*
du 15 septembre 1832, sous le n° 4392, le volume était saisi dan
la boutique de l'éditeur, et tous les exemplaires trouvés mis sou
séquestre par mesure de police. On redoutait le succès d'un livr
qui aurait pu réveiller les passions jugulées, mais non détruite
par l'armée et les canons du maréchal Soult. Une instructio
judiciaire était ouverte aussitôt et auteur et éditeur ne tar
daient pas à être renvoyés devant la Cour d'Assises.

Les péripéties du procès ne laissèrent pas de doute sur l
bonne foi de Dupont : des protes, cités comme témoins, éta
blirent que leur patron ignorait totalement la teneur de l'ou
vrage qu'ils avaient composé. Quant à Rey Dusseuil, il accept
avec bravoure devant le jury le danger du livre qu'il ava
écrit, dégagea la responsabilité de son éditeur, comiquemen
coupable de ne point lire les volumes qu'il imprimait, ému
l'auditoire, décida le jury en sa faveur, et finalement fut acquitt
en compagnie de Dupont.

La *Gazette des Tribunaux* (1) donne en ces termes le com
pte rendu de l'audience et le dispositif du jugement, écour
par Drujon dans son catalogue des ouvrages poursuivis (2)

M. M. Rey Dusseuil est l'auteur d'un roman intitulé *le Cloître Sain
Méry*, où il retrace les événements des 5 et 6 juin en les rattachant à

(1) *Gazette des Tribunaux*, n° 2353, 1er mars 1833.

(2) Drujon. Catalogue des ouvrages, écrits, etc., poursuivis et condamnés de 18
à 1877, un vol. in-8°. Rouveyre, 1879.

fable amoureuse obligée, La plus grande partie de l'ouvrage est consacrée à décrire les scènes de lutte et de carnage dont le Cloître Saint-Méry et la rue Saint-Martin ont été le théâtre. Si la partie descriptive de l'ouvrage de M. Rey Dusseuil a fait quelque peu céder la vérité historique aux exigences de son action, nous pouvons du moins attester qu'il y a quelque chose de fidèle dans cette publication, c'est la lithographie représentant le portail de l'église Saint-Méry qui décore la couverture, et nous qui avons lu l'in-8°, nous conseillerons à nos lecteurs de l'acheter. Cependant nous ne pouvons leur assurer que le libraire consente à vendre la couverture sans l'ouvrage.... Il y a bien aussi quelqu'autre obstacle : c'est que le ministère public avait saisi l'ouvrage et avait dirigé des poursuites contre l'auteur, M. Rey Dusseuil, et le libraire, M. Ambroise Dupont. La Cour royale les a envoyés tous deux comme prévenus d'excitation à la haine et au mépris du Gouvernement du Roi, et de provocation, non suivie d'effet à la rébellion et au meurtre, et à des attentats contre le Gouvernement.

Interrogé par M. le Président, M. Rey Dusseuil se reconnaît l'auteur de l'ouvrage incriminé. M. le Président lui adresse la question suivante : Avez-vous livré votre manuscrit pour l'imprimer ?

M. Rey Dusseuil. — Quand j'ai parlé de l'ouvrage à M. Dupont il n'y avait encore que le titre d'écrit, le manuscrit n'existait pas, et il n'a été livré que par feuillets directement à l'imprimeur.

M. Valentin, prote d'imprimerie, vient confirmer ce fait.

M. Dupont. — Aucun des ouvrages de M. Rey Dusseuil n'ayant été incriminé jusqu'à ce jour, j'ai cru pouvoir traiter avec lui en toute sûreté. Aussi, j'achetai un ouvrage à faire, et le manuscrit fut remis directement à l'imprimeur.

M. Bayeux, avocat général, a soutenu la prévention.

Me Joly, avocat-député, a plaidé pour M. Rey Dusseuil qui a donné lui-même sur l'esprit de son ouvrage des explications, qui, écrites avec une profonde conviction et prononcées avec émotion, ont produit sur l'auditoire une très vive impression.

Me Chatard a présenté quelques observations dans l'intérêt de M. Dupont. Après une heure de délibération, le jury a déclaré que l'ouvrage contenait les délits d'excitation à la haine et au mépris du gouvernement, et de provocation à la guerre civile, mais il a déclaré non coupables MM. Rey Dusseuil et A. Dupont, qui ont été acquittés.

Sur le réquisitoire de M. l'avocat général, la Cour a ordonné que les exemplaires saisis seraient lacérés, sans en excepter la jolie couverture.

Ainsi Rey Dusseuil, non condamné, voyait néanmoins son

livre supprimé. Et *la Gazette des Tribunaux*, sans s'émou voir sur l'auteur et sur l'éditeur, exprimait des regrets esthé tiques au sujet de la jolie gravure insérée dans l'intérieur du volume, reproduite sur la couverture, et représentant la faça de de l'église Saint-Méry, un reste de barricade, et un solda en bonnet à poil montant la garde auprès de pavés entassés et du portail très finement dessiné.

On pouvait donc croire *le Cloître Saint-Méry* à jamais perdu pour les curieux et les bibliophiles. Cependant nous en connaissons trois exemplaires : un à la Bibliothèque Nationale, broché, sous couverture jaune illustrée, et portant la cote : Inventaire Y^2 62271 — un autre à la Bibliothèque historique de la Ville de Paris (hôtel Le Peletier de Saint-Fargeau, sous le n° 25.641) — un troisième enfin, celui devant lequel nous écrivons cet article. Il est d'un aspect singulier, cet exemplaire trouvé par hasard dans une boîte de bouquiniste ; et devant cet in-8° à reliure funéraire de maroquin noir, sans autre ornement sur les plats qu'un filet gaufré à froid, sans autre dorure que celle des tranches et du nom de Saint-Méry sur un dos qui ne porte aucune indication d'auteur, nous nous sommes demandé si ce livre n'avait pas été conservé plutôt par souvenir sentimental que par curiosité littéraire. Quand on l'ouvre, sur la page de garde, on lit un nom et une date tracés d'une haute et fine écriture anglaise : *Emilie David, 1832*. Sur le faux-titre, apparaissent très nets les contours d'une fleur de pensée maintenant disparue, mais dont le papier garde la trace bien sensible et toute jaunie. Quelle était cette Emilie David ? Pourquoi a-t-elle écrit cette date 1832 ? Peut-être fille, fiancée, femme ou maîtresse d'un de ces malheureux dont l'aube du 7 juin se levant derrière Saint-Méry éclaira les cadavres entassés au pied de la barricade, gardait-elle comme une relique le livre où elle retrouvait le souvenir de quelque insurgé cher et disparu sans laisser de mémoire... Nous avons pensé aux *Secrets de la Princesse de Cadignan* et à Mme de Maufrigneuse, qui restait toujours en deuil de Michel Chrestien, mort sur les barricades du Cloître.

Or, c'est dans ce roman détruit en apparence et que personne jamais ne semblait devoir connaître, que — nous l'allons démontrer — Victor Hugo prit d'une façon manifeste les

éléments de construction nécessaires à deux volumes des *Misérables : l'Idylle rue Plumet* et *l'Epopée rue Saint-Denis*.

Quel en est le sujet ? On enterre le général Lamarque; une insurrection s'organise ; une bataille de républicains contre la Garde Nationale et la troupe se livre autour de Saint-Méry, où la plus formidable barricade qu'on ait jamais vue au cours d'une émeute est dressée. Soixante-dix braves la défendent et s'y font tuer. Voilà le canevas commun à Rey Dusseuil et à Victor Hugo. Qu'est-ce que le *Cloître Saint-Méry* va fournir aux *Misérables* ? Victor Hugo connaît le livre de Rey Dusseuil, l'a étudié, se sert de ce qu'il croit lui être utile, en élimine ce qu'il juge sans intérêt ou trop caractéristique et susceptible d'éveiller l'idée d'une imitation.

Par précaution, il déplace tout d'abord le lieu de l'action. Rey Dusseuil, écrivant deux mois après les événements, suit fidèlement l'histoire. Hugo prend plus de libertés. La barricade, sans changer de quartier, quitte la rue Saint-Martin pour la rue Saint-Denis, ou du moins, l'affaire de Saint-Méry n'est plus que secondaire; la résistance se concentre rue de la Chanvrerie, et les personnages des *Misérables* en sont les héros. Mais, cette précaution prise, le combat, comme nous le verrons, déroule ses épisodes identiques dans les deux livres.

Identiques aussi sont les considérations politiques et sociales. Hugo s'inspire de Rey Dusseuil pour ses digressions : on les retrouve dans *le Cloître Saint-Méry*. Récit des funérailles du général Lamarque, au début du livre, tableau du mécontentement populaire au chapitre suivant, déception des républicains, considérations sur les barricades et la guerre civile ; ces « lézardes sous les fondations » de la Monarchie de Juillet, cet « enterrement, occasion de renaître », Rey Dusseuil les signale comme Victor Hugo. Il décrit aussi le rôle provocateur de la police en temps d'émeute — raconte l'affaire du passage du Saumon (1), s'étend sur les gardes nationales de la banlieue, sur l'action de l'artillerie dans les insurrections, sur la fabrication des cartouches et la fonte improvisée des balles... Mais tout cela, pourrait-on dire, c'est de l'histoire, ou peu s'en faut, et les coïncidences sur ce terrain ne prouveraient rien à la rigueur, si ce n'est la communauté des sources historiques

(1) Hugo raconte avoir assisté à la fusillade dans le passage. (IVe partie, livre X, ch. 4).

auxquelles les deux écrivains puisèrent (1). Or, les idées, le personnages, l'intrigue et le récit des épisodes, tout, dans cett partie des *Misérables*, dérive du *Cloître Saint-Méry*. Et cepen dant, ni Courtat, ni Tapon-Fougas, ni de Chezelles, ni Biré ni d'autres qui ont patiemment disséqué *les Misérables*, et on établi la filiation et les parentés littéraires de leurs personna ges à travers Balzac, Eugène Sue, Alexandre Dumas père, e même Chateaubriand, n'ont cité Rey Dusseuil (2). Chacun d ceux-ci, comme nous allons le montrer, a son prototype dan *le Cloître Saint-Méry*.

Comme *Marius*, d'abord, bien près de sacrifier ses devoir envers la Patrie et la Liberté à son amour pour Cosette *Charles* — c'est le héros du *Cloître Saint-Méry* — voit le élans de son patriotisme retardés par ses affaires de cœu Fiancé, comme Marius, il hésite à faire le sacrifice d'une vi qui pourrait être si douce dans les bras de la bien-aimée. Ma il triomphe de ses perplexités, « entre dans l'ombre » comm Marius, pour rejoindre ses amis qui attendent la mort à l barricade, et comme lui se bat avec une ardeur terrible.

Cette barricade est commandée par un homme jeune, éne gique, froid, épris de la Liberté comme on est épris d'une ma tresse, honnête profondément, incapable de mensonge au poi de risquer le découragement de ses hommes plutôt que de le leurrer d'un espoir qu'il sait vain, un homme éloquent, ma qui parle peu, un homme qui s'expose au danger comme p plaisir, mais sans bravade.—Cet homme-là, on dirait, n'est- pas, que c'est *Enjolras* lui-même ? Et dans cette « fleur de jeunesse parisienne « qui l'entoure, ne reconnaît-on pas Com beferre, Joly, Bossuet, Grantaire et les autres ?

Si *Gavroche* est à la barricade de Corinthe, *Joseph* est à Sain Méry. Joseph a l'âge de Gavroche ; il en a aussi l'intrépidi gouailleuse. Joseph, c'est Gavroche à l'état embryonnaire. résume déjà tout le gamin de Paris que Victor Hugo, en baptisant d'un nom qui fait image et qui est resté dans langue, a rendu sublime (3). Joseph a fait lui aussi s

(1) On trouve d'ailleurs, dans *le Cloître Saint-Méry*, en appendice, un rapp de police et une lettre particulière relatant les événements décrits dans le cours volume.

(2) Voir dans le *Mercure de France* des 1er et 15 août et 1er septembre 19 l'excellente étude de M. A de Bersaucourt sur *les Pamphlets contre Victor Hug*

(3) Il est intéressant de voir que ce nom n'a pas été trouvé sans hésitations

apprentissage révolutionnaire en juillet. Il était au Louvre comme Gavroche; il s'est comme lui « disputé avec Charles X ». Comme lui il raille fort irrévérencieusement la garde nationale, et en particulier « la Banlieue ».

C'est vers la fournaise de Corinthe que convergent tous les personnages de Victor Hugo. Ceux de Rey Dusseuil se retrouvent au Cloître Saint-Méry. L'intrigue des deux livres est parallèle.

Charles a quitté Lucile, sa fiancée, pour assister aux obsèques du général Lamarque. Quand il la retrouve, le soir du 5 juin, elle ne peut, malgré sa tendresse, l'empêcher de rejoindre ses amis. Bientôt l'un de ceux-ci, Julien, un ouvrier, vient stimuler le zèle de Charles. Comme Marius, ils partent dans la nuit et se dirigent d'abord vers le passage du Saumon. Mais, en route, un blessé tombé aux mains des mouchards, et qu'ils délivrent, leur apprend que tout y est terminé, et que la résistance est maintenant concentrée près de Saint-Méry, dans le bas de la rue Saint-Martin. Quand ils y parviennent, les barricades sont déjà achevées :

Là se sont arrêtés les braves, car là est le chemin qui mène à l'Hôtel-de-Ville, et ce dédale de rues, de monuments en ruines, offre mille moyens d'attaque et de défense. En moins d'une heure, ils ont improvisé une forteresse. Une maison qui fait face à la rue Aubry-le-Boucher est leur quartier-général, et une barricade de cinq pieds de hauteur en défend les approches. Au sud, en avant de l'église, des pierres amoncelées ferment la rue de la Verrerie et celle des Arcis ; en arrière, une autre barricade arrêterait l'ennemi qui voudrait s'avancer par la rue du Cloître ; vers le nord, il n'est aucune issue, ni par le passage de Venise, ni par la rue de la Corroierie. Il faut attaquer ou de front, par la rue Aubry-le-Boucher, ou de revers par la rue Saint-Martin d'une part, et de l'autre par la rue des Arcis. Partout on trouvera de fortes barricades et, derrière, des hommes plus forts qu'elles encore. Ces Thermopyles n'occupent pas en longueur l'espace de plus de cent pas ; leur largeur est celle de la rue Saint-Martin (1).

Victor Hugo. On lit dans une ébauche des *Misères* (premier titre des *Misérables*), manuscrit 26 *bis* de Victor Hugo à la Bibliothèque Nationale, le nom *Chavroche*).

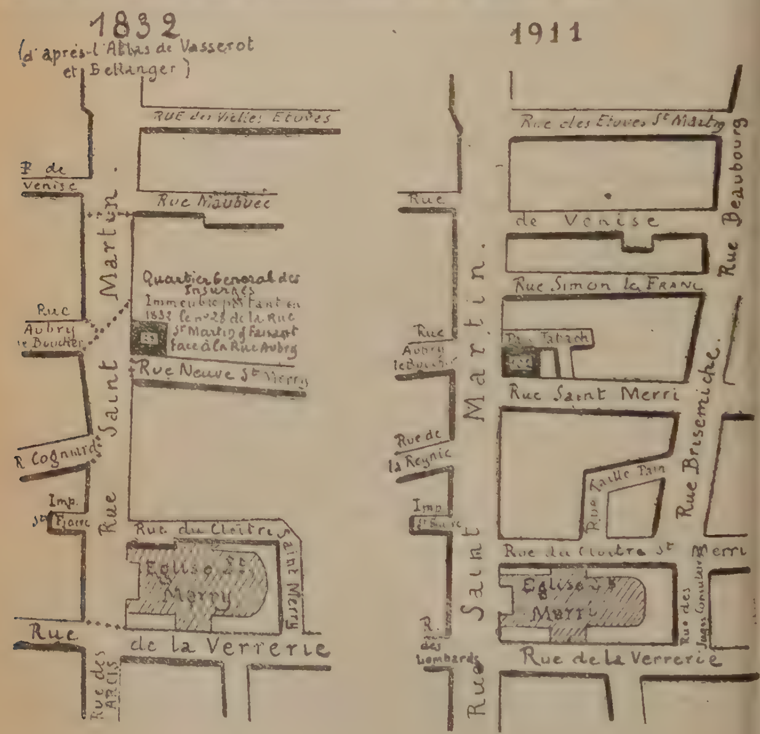
(1) Sur les barricades de 1832, on pourra consulter : Alphonse Pépin, *les Barricades en 1832*, Paris, in-8°, 1832. Cet ouvrage est à la Bibliothèque historique de la ville de Paris (n° 8091 du catalogue).

De plus nous avons dressé d'après l'atlas de Vacherot et Bellanger un plan du quartier Saint-Merri en 1832. L'emplacement des barricades y est figuré ainsi que la maison portant le n° 28 de la rue Saint-Martin (n° 102 actuel), maison ayant servi de

Durant la nuit, l'étroite enceinte a reçu ce qu'elle pouvait contenin de gens de cœur qu'appelle la voix du tocsin. Ils n'ont qu'un cri, qu'un vœu ; inconnus l'un à l'autre, le même dévouement et la même pensée sont le nœud qui les lie. Dans la profonde obscurité qui enveloppe les barricades, on n'a pu ni se voir ni se compter, et toutefois chacun est sûr de son compagnon, car ceux qui vont à de tels rendez-vous ont une âme que rien ne saurait ébranler.

Enfin le jour commence à poindre ; sa douteuse clarté, qui s'échappe d'un ciel orageux, semble ne se répandre qu'à regret sur ces saintes barricades... Ce n'était pas là ce ciel de Juillet si beau, si calme ! Mais le ciel de Juillet s'était paré pour une fête ; et celui-ci se teignait de deuil pour une mort. On se compte, on s'examine alors. C'est la fleur de la jeunesse parisienne qui s'est renfermée dans cette enceinte : ceux-ci pris dans les dernières conditions, ceux-là choisis dans les positions les plus hautes, mais tous amis sincères

quartier général aux insurgés. On suivra facilement sur ce plan la description de Rey-Dusseuil (et aussi celle de Victor Hugo qui la reproduit en changeant le nom des rues, la rue Saint-Martin devenant la rue Saint-Denis, etc...).



de la liberté, et tenant la vie pour peu de chose. Lorsque quelques-uns d'entre eux viennent à se reconnaître, ils se serrent la main, comme s'ils avaient été surpris de ne pas se rencontrer tout d'abord, comme si le doute que l'un d'eux pût y manquer fût une injure ; les autres se disent de ces paroles qu'on a coutume de s'adresser entre hommes de même valeur. Alors l'un d'eux monta, un drapeau tricolore en main, sur la barricade d'Aubry-le-Boucher.

— Battez la charge, sonnez le tocsin, s'écria-t-il. Et maintenant que le ciel fasse un moment silence pour que la voix du tambour et des cloches arrive jusqu'à nos amis ; son tonnerre nous servira de canon pour célébrer la victoire... C'est le dernier avis que nous leur fassions donner, qu'ils prêtent l'oreille pour l'entendre,car dans un moment cette enceinte leur sera fermée et nul ne sera jugé digne d'y être admis.

— Vive la République ! crièrent les combattans.

— Amis,reprit cet homme, en promenant ses regards sur le cercle armé qui l'entourait, nous voici soixante-douze citoyens décidés à vaincre pour peu que Dieu nous soit en aide. Je ne me flatte pas ; je sais que l'œuvre commencée est difficile, mais au moins elle sera prompte. Ou le soleil qui se lève nous verra à l'Hôtel-de-Ville, ou il jouera ce soir de son dernier rayon sur notre tombe. Quiconque craindra plus tard de vouloir regarder en arrière pour mesurer le chemin hardi qu'il a fait n'a qu'à partir.

Chacun se regarda avec étonnement, et un long murmure se fit entendre.

— C'est bien ; je vous aime ainsi. Mais écoutez,c'est un incendie, ceci, qui doit gagner de proche en proche pour éclairer bientôt Paris, la France, et le monde de ses lueurs. Il y aurait péril à le concentrer sur un seul point. N'admettons donc plus personne ici ; et si, après la victoire, nos amis nous reprochent d'avoir gardé, pour nous, le poste d'honneur, nous répondrons qu'il y avait de l'honneur partout où il y avait des ennemis à combattre.

Les tambours battirent aux champs, le tocsin cessa son cri de mort, et les drapeaux tricolores qui flottaient aux barricades s'agitèrent au vent d'orage.

— Amis, reprit-il à voix basse et en se mêlant à eux, si j'avais à parler à des enfants, non à des hommes, j'aurais soin de les bercer d'illusions. Je vous crois assez forts pour entendre la vérité. Soit tiédeur des uns, soit impatience des autres, le mouvement qui devait attirer à lui tout le peuple de Juillet menace de s'éteindre dans l'isolement. Vous savez de quelle infâme tromperie le pouvoir a usé contre nous. Ce sont de ces calomnies qui tuent.

Ainsi donc c'est à nous de raffermir nos âmes et de nous conso-

ler de la vie en songeant à la gloire de la mort, car, mes amis, ne vous abusez pas, nous ne sommes ici que pour mourir.

Qu'importait à l'honneur de notre cause un plus grand nombre de victimes ? Il ne lui fallait qu'un baptême de sang. Nous allons le lui donner.... Rappelez-vous que c'est le propre du dévouement d'exciter à de grandes vertus. Chacun de nos cadavres sera comme un degré par où nos amis monteront à la sainte République.

— Vive la République ! s'écrièrent les combattants, et ils entonnèrent l'hymne saint des Marseillais.

— Tu ne nous as pas leurrés de fausses joies, dit l'un d'eux à l'homme qui venait de parler. Certes, si quelqu'un de nous était entré ici avec un reste d'espérance au cœur, tu lui aurais donné, avec le regret d'y être venu, l'envie d'en sortir au plus vite.

— C'est que je vous connaissais (1).

La stratégie de ces barricades n'est-elle point celle de Corinthe? Ce discours de l'insurgé n'est-il point, comme nous le disions, à rapprocher des propos d'Enjolras ?

Mais le petit Joseph, le fils de Julien, a supplié son père de l'emmener, et Julien, sachant bien que le gamin s'échapperait quand même, a dû céder.

Oui, mon père, c'est moi. J'ai fait de la besogne comme vous voyez.

— Je t'avais défendu de sortir.

— Ah ! ouiche ! Est-ce qu'on écoute ces défenses-là !

— Et ta mère, malheureux, ta mère !

— Ma mère doit pleurer dans son coin. C'est son rôle à elle. Voyez-vous bien ces deux fusils ! ils sont plus lourds que nous, mais nous les avons tirés en appuyant le canon sur une barricade. En joue ! feu !... Le gamin ne connaît que ça.

— Petit serpent !

— Tiens, serpent ! pourquoi donc ? Vous allez bien vous battre, vous ! Je fais ce que fait mon père, moi ; je ne crains pas de mal faire.

— Celui-ci ne reniera pas sa race, murmura Julien. Mais où donc avez vous pris ces armes ?

— Nous avons sauté sur les deux premiers gardes nationaux que nous avons rencontrés (2).

Joseph en effet a trouvé un camarade et n'est pas peu fier auprès de lui de son expérience. Or, notons la coïncidence,

(1) *Le Cloître Saint-Méry*, pages 107 et suivantes.
(2) *Le Cloître Saint-Méry*, page 70 (le Prolétaire).

où l'a-t-il rencontré ce camarade? A l'Eléphant de la Bastille. Tous deux, comme dira Hugo, ont « su tirer parti de Napoléon le Grand », et voici comment :

Joseph, dit l'autre enfant, raconte un peu ce que nous avons fait.

— Oh ! c'est une fière affaire, allez. Nous étions près de ce grand diable d'éléphant, après la débâcle du convoi, ne nous doutant de rien. Tout à coup la garde nationale vient à passer, bien requinquée, bien reluisante. Les réverbères qu'on avait oublié de casser se miraient dans chaque fusil comme dans une glace. Elle allait au petit pas, regardant de côté et d'autre. Elle s'arrête comme si elle avait un soupçon. Pas de milieu, il fallait jouer au fin. Nous nous mettons à crier : *Vive la garde nationale !* Ça la satisfait, et elle passe tranquillement. Nous l'attendions là ; v'lan, v'lan, les pierres à son dos comme s'il en pleuvait, et enfoncée la garde nationale.

—Avec ça que l'éléphant nous cachait derrière sa trompe.

— Ce sont des démons, dit le père en pleurant de joie.

— Viennent les dragons au trot... Il ne fait pas bon plaisanter avec ceux-là. *Vivent les dragons !...* nous aurions crié vive le diable, nous, si le diable avait passé... Et en avant les pierres quand ils eurent défilé, et enfoncés les dragons.

— Et cette pauvre Banlieue !.....

— La Banlieue est arrivée ! dit vivement Julien.

— Elle commence à montrer son nez... Oh ! oh ! la Banlieue !.... S'ils sont laboureurs ils auront trouvé qu'il y avait plus de pierres à Paris que dans leurs champs. Oh ! Oh ! la Banlieue.... elle était toute fière, celle-là, d'entendre crier : *Vive la Banlieue !* Elle marchait plus droite qu'un I. Mais enfoncée, enfoncée la banlieue. Voyez-vous, Monsieur, vois-tu, mon père, rien qu'avec des cailloux nous sommes trente mille gamins dans les faubourgs qui ne craindrions pas trente mille soldats, et je dis des malins. Quand on a frotté la garde royale en juillet, on a du sang dans les veines.

— Mais ces chiens de Banlieue nous ont envoyé des prunes.

— Bah ! un bras cassé, un trou à la cuisse, des riens (1).

Remarquons en passant ces détails sur la « Banlieue » utilisés par Victor Hugo.

Charles, Julien et Joseph ont pénétré dans la barricade, on s'y prépare au combat en fabriquant des cartouches. L'activité qui règne à Saint-Méry règne aussi rue de la Chanvrerie :

(1) *Le Cloître Saint-Méry*, pp. 74 et suivantes (le Prolétaire).

REY DUSSEUIL

Deux réchauds enflammés étaient placés devant la porte : le plomb liquide coulait à flots dans les moules et s'arrondissait en balles, dont chacune semblait avoir sa destination, tant, dans cette guerre, on se devait battre de près... Non loin de là... était une caisse de poudre et des mousquets rangés en faisceaux.

Cloître Saint-Méry, p. 127.

VICTOR HUGO.

Chacun reçut trente cartouches. Beaucoup avaient de la poudre et se mirent à en faire d'autres avec les balles qu'on fondait. Quant au baril de poudre il était sur une table à part, près de la porte, et on le réserva..... on chargea les fusils et les carabines tous ensemble et sans précipitation.

Misérables, IVe partie, livre XII, chap. VI.

Comme Gavroche encore, Joseph à la barricade trouve l'emploi de son agilité et de sa bravoure. Le papier manque pour faire des bourres :

— Cours en maraude ; gamin... sais-tu lire?

— Je connais quelques lettres moulées, on a toujours le temps d'apprendre ça.

— Tâche alors de nous apporter beaucoup d'affiches de police. Il y aura plaisir à envoyer de ce papier-là à ces messieurs avec du plomb au bout, en guise de cachet... Va dans la rue Saint-Martin, arrache à droite, arrache à gauche, c'est le peuple qui paie les frais de ce damné papier ; il le peut bien prendre.

— Je vais et je reviens, dit Joseph en courant à toutes jambes (1).

Il part et n'est pas long :

— Qui nous arrive ici ?

— C'est le gamin ; il est chargé de paperasses comme un procureur.

— Oh ! là ! là ! dit Joseph en se laissant tomber tout essoufflé, et en jetant sa charge. J'ai les bras et les jambes cassés : et il m'a fallu grimper à vingt maisons pour ramasser ceci ; mais je vous garantis qu'on ne trouverait guère à vingt pas à la ronde dans la rue Saint-Martin et collé au mur, de quoi faire...

— Hein ? dit Julien qui lui fit en riant un geste de menace.

— De quoi faire une cartouche, poursuivit l'enfant. Qu'y a-t-il là qui vous fâche ?

— Le gamin en a remontré à son père, dit la foule en riant (2).

Mais la « Banlieue » donne l'assaut. « Les gardes nationaux de la banlieue », comme dans *les Misérables*, sont, dit Rey Du-

(1) *Le Cloître Saint-Méry*, p. 126.
(2) *Le Cloître Saint-Méry*, pages 130 et 131.

seuil, « échauffés par la marche, envieux de se mesurer avec des Parisiens dont ils mettent le courage en doute, parce que ces robustes habitants des campagnes estiment que la bravoure ne saurait se trouver dans des corps blancs et frêles; excités par des promesses, par les cris qu'ils avaient poussés sur leur route, et peut-être par le vin, se ruèrent aux barricades (1).» Ils sont reçus à coups de fusils et déguerpissent.

Si, rue de la Chanvrerie, deux policiers ont pu se glisser parmi les insurgés, si Javert et le faux Le Cabuc se sont mêlés pour les trahir aux compagnons d'Enjolras et de Marius, on voit aussi au Cloître Saint-Méry des mouchards jouer le rôle d'agents provocateurs. Mais ce qui montre le mieux tout le parti tiré par Hugo du *Cloître Saint-Méry*, c'est l'emprunt qu'il a fait à Rey Dusseuil d'un des traits les plus émouvants de son livre. Quand Marius fait porter par Gavroche une lettre à Cosette, « il a deux buts : dire adieu à Cosette et sauver Gavroche. Il dut se contenter de la moitié de ce qu'il voulait (2). »

Or Charles veut sauver Joseph de la même manière et ne réussit pas mieux :

— Mon Joseph ! s'écria Julien en portant une main à ses yeux. Pauvre et cher enfant !... Durant les batailles j'avais presque autant l'œil sur lui que sur l'ennemi.... Une fois... mon cœur bat encore rien qu'à y penser... une fois j'ai cru le voir tomber. Je me serais jeté, à corps perdu, au milieu des assaillans, voyez vous ! J'en aurais dévoré dix au moins avant que d'aller rejoindre mon Joseph... Ce n'était rien; le drôle s'amusait à ramasser les balles mortes.

— Il faut le renvoyer, Julien.

— Eh ! comment ! s'écria le père : prières, larmes, menaces, j'ai tout employé vainement, tout, jusqu'aux coups, Dieu me pardonne ! il ne me veut pas quitter.

— J'ai trouvé un sûr moyen pour l'y décider; je vais le charger d'une commission...

— Vous serez mon sauveur, s'écria Julien; car sa vue m'ôte la moitié de mon courage... Mais, reprit-il d'un air pensif, quand sa commission sera achevée il reviendra.

— Alors tout sera fini, répondit Charles.

— Ah ! dit Julien d'une voix grave et triste, c'est vrai... Ainsi donc je le vais voir, je le vais embrasser pour la dernière fois ! Je ne me

(1) *Le Cloître Saint-Méry*, page 200 (le Marchand).
(2) *Misérables*, Vᵉ partie, livre I, chap. 5 (les Artilleurs se font prendre au sérieux).

peux pas faire à cette idée. Se sentir fort, bien portant,et dire qu'on n'en a peut-être pas pour cinq minutes !.... Pauvre enfant ! qui sait ce qu'il deviendra ? Qui sait si l'œuvre à quoi travaille son père lui profitera un jour ?... Le voici, silence !

— Père, dit l'enfant, ils sont bien lents à revenir, cette fois ! C'est ennuyeux.

— Ecoute, Joseph ; voilà un monsieur qui te veut prier de lui rendre un service.

— De lui charger son fusil ? Très volontiers : maintenant j'y ai la main.

— Mais ce n'est pas...

— Eh bien ? quoi donc ? Il veut des munitions ! qu'il puise dans mes poches : j'ai pillé trois gibernes de municipaux.

— Ecoute posément : il s'agit d'aller porter une lettre...

— Serviteur, dit l'enfant ; je n'ai pas le temps.

— Il te touchera dans la main et t'y laissera quelque chose.

— Il me la remplirait, voyez-vous, qu'il ne ferait pas faire un pas à mes jambes ; je vois la chose, vous me voulez renvoyer.

— Quelle idée ! ce n'est qu'à deux pas.

— Ce serait là, pas plus loin des barricades que l'épaisseur de mon petit doigt, que je ne bougerais pas.

— Est-il entêté !...

— Mon petit Joseph, dit Charles, tu me refuses ?

— Mon Dieu, monsieur ! si j'étais sûr que ce ne fût pas pour vous débarrasser de moi, et surtout que ce fût bientôt fait !

— C'est à la place du Châtelet, tu sais !

— A la maison d'hier !... Mais je parie qu'il y aura un assaut dès que je serai parti, et je ne le voudrais pas perdre.

— Non, sois tranquille, dit Charles en lui mettant son papier dans la main. Tu demanderas M. Auguste ; tu ne le donneras qu'à lui, entends-tu ?

— Il faut vraiment que ce soit pour vous !

— Allons ! dit le père, il a parfois de bon moments.

Il le prit alors dans ses bras, et le serrant étroitement, il lui dit d'une voix étouffée :

— Adieu, Joseph... sois sage, mon fils... sois bien sage... Adieu.

— Oh ! dit l'enfant en le regardant d'un air de défiance. Pourquoi cet adieu ?... Je n'irai pas.

— J'ai peine à comprendre un refus si obstiné, reprit Charles en faisant signe au père de se modérer : quel intérêt ai-je à te tromper, moi ?

— Aucun, je le sais ; mais j'ai vu pleurer mon père, et il n'est pas de ceux qui pleurent de peur ; il faut que ce soit plus sérieux.

— J'ai pleuré ! dit Julien en s'efforçant de prendre un air riant.
— Vous avez les yeux encore gros de larmes.
— Si ton père te voulait renvoyer, pleurerait-il parce que tu pars ?
— Je crois que vous avez raison, dit l'enfant ; j'irai donc à la place du Châtelet, et en cinq minutes vous aurez la réponse à votre lettre.

A ces mots Julien fit un mouvement de joie, et il serra doucement la main de Charles ; mais bientôt il s'éloigna à pas rapides de peur de se trahir. Seulement, tandis que Charles menait Joseph vers la barricade, il jeta vers eux, à la dérobée, un dernier regard ; il vit l'enfant quitter l'enceinte, et il courut aussitôt prier les sentinelles de lui en fermer l'entrée à son retour (1).

Et dans *les Misérables :*

Le gamin, à la voix de Marius, accourut avec sa mine joyeuse et dévouée.
— Veux-tu faire quelque chose pour moi ?
— Tout, dit Gavroche. Dieu du bon Dieu ! sans vous, vrai, j'étais cuit !
— Tu vois bien cette lettre ?
— Oui.
— Prends-la. Sors de la barricade sur-le-champ (Gavroche, inquiet, commença à se gratter l'oreille) et demain matin tu la remettras à son adresse, à Mlle Cosette, chez M. Fauchelevent, rue de l'Homme-armé, n° 7.

L'héroïque enfant répondit :
— Ah bien mais ! pendant ce temps-là, on prendra la barricade et je n'y serai pas.
— La barricade ne sera plus attaquée qu'au petit jour selon toute apparence et ne sera pas prise avant demain midi.

Le nouveau répit que les assaillants laissaient à la barricade se prolongeait en effet. C'était une de ces intermittences fréquentes dans les combats nocturnes, qui sont toujours suivis d'un redoublement d'acharnement.
— Eh bien, dit Gavroche, si j'allais porter votre lettre demain matin ?
— Il sera trop tard. La barricade sera probablement bloquée, toutes les rues seront gardées et tu ne pourras sortir. Va tout de suite.

Gavroche ne trouva rien à répliquer, il restait là indécis, et se grattant l'oreille tristement. Tout à coup avec un de ces mouvements d'oiseau qu'il avait, il prit la lettre.
— C'est bon, dit-il.

(1) *Le Cloître Saint-Méry*, pages 235 et suivantes (le Prêtre).

Et il partit en courant par la ruelle Mondétour.
Gavroche avait une idée qui l'avait déterminé, mais qu'il n'avait pas dite, de peur que Marius n'y fît quelque objection.
Cette idée la voici :
— Il est à peine minuit. La rue de l'Homme-armé n'est pas loin. Je vais porter la lettre tout de suite et je serai revenu à temps (1).

Comme Gavroche, Joseph une fois hors de la barricade n'a plus qu'une idée : y rentrer et prendre sa part des coups qui s'échangent. Il se révèle, en acceptant, un « profond calculateur des distances » et reparaît bientôt. Mais, comme la manière dont Gavroche s'est acquitté de sa commission a eu pour effet d'amener Jean Valjean rue Saint-Denis, Joseph remplit la sienne de telle façon qu'Auguste, le frère de Lucile, le suit rue Saint-Martin.

Il y trouve d'ailleurs une mort prompte, car, rue Saint-Martin comme rue Saint-Denis, le canon a raison des insurgés, qui sont contraints, luttant pied à pied, de se réfugier dans les maisons dont ils coupent à coups de hache les escaliers. La lutte est sans merci. C'est un carnage affreux. Charles, poussé dans une trappe qu'une femme referme, y échappe miraculeusement, comme Marius, sauvé par Jean Valjean.

§

Que Victor Hugo ait puisé nombre de détails pour *l'Epopée rue Saint-Denis* dans *le Cloître Saint-Méry*, la preuve est faite. Mais, si intéressant que cela puisse être de retrouver les sources inconnues d'œuvres célèbres, il faut bien se garder de conclure que les auteurs de celles-ci ont manqué d'originalité.

« Tout est dit, et l'on vient trop tard depuis sept mille ans qu'il y a des hommes et qui pensent. » Depuis que La Bruyère écrivait cette pensée si juste, la littérature s'est encore enrichie et la chance est plus grande de répéter quelqu'un de ses devanciers. Le tout est d'exprimer ce qu'on veut dire autrement et mieux, si possible, qu'ils ne l'ont fait. Et s'il est vrai que le domaine des inventions soit limité, il suffit pour faire œuvre d'art — mais encore est-ce là une condition nécessaire — que l'homme s'ajoutant à la nature, selon la vieille formule

(1) *Les Misérables*, livre XIV, ch. VII (l'Idylle rue Plumet et l'Epopée rue Saint-Denis).

de Bacon, marque sa personnalité à la mesure de son génie, en recréant le monde qu'il veut peindre. Le vrai créateur d'une œuvre est celui qui sait la parer d'un style propre à lui assurer l'immortalité. Et comme l'a écrit justement à propos des *Misérables* un critique non suspect de tendresse et d'hugolâtrie, Edmond Biré : « Le génie a ses privilèges. Les emprunts lui sont permis, dès qu'il les fait tourner au profit de tous et que ses mains changent en or le cuivre dont il s'est emparé. C'est là justement ce qu'a fait Victor Hugo, et pour ma part je ne saurais lui reprocher d'avoir pris son bien là où il l'a trouvé (1). »

R. DUMESNIL.

(1) Edmond Biré, *Victor Hugo après 1852*, 1 vol., Perrin, p. 142.

CHARLES NODIER NATURALISTE

—

La vie et les œuvres de Charles Nodier ont été étudiées, déjà, dans un grand nombre de publications parues, presque chaque année, depuis sa mort, c'est-à-dire depuis 67 ans ; mais si Nodier est bien connu au point de vue littéraire, il l'est moins comme homme de science, comme naturaliste ; malgré quelques consciencieuses mais trop rares études spéciales, ce côté de sa vie intellectuelle, son rôle scientifique, sont encore mal définis et l'objet des jugements les plus opposés : pour les uns, Nodier a été un véritable naturaliste, dans le sens élevé du mot ; pour d'autres, c'est un simple amateur, passionné il est vrai, ou presque un vulgaire collectionneur. Cette diversité d'appréciations s'explique par la rareté des documents pouvant apporter quelque lumière sur la question : les œuvres scientifiques de Nodier, celles publiées, sont peu nombreuses ; il est très difficile de les trouver, quelques-unes n'ayant été tirées qu'à un très petit nombre d'exemplaires; d'autres sont perdues dans des recueils rarement consultés ; les opinions émises jusqu'à ce jour reposent donc, le plus souvent, sur des documents de seconde main, incomplets ou même inexacts, et, partant, susceptibles d'interprétations différentes.

Il était par conséquent utile de reprendre cette étude, en se reportant aux œuvres scientifiques originales de Nodier, en utilisant aussi les renseignements qu'on peut recueillir dans ses autres ouvrages, même dans ses œuvres littéraires, notamment dans sa correspondance, et enfin en compulsant les traités d'entomologie où le nom de Nodier apparaît quelquefois. Notre fécond écrivain avait aussi préparé plusieurs ouvrages sur les Insectes et la Flore du Jura, qu'il n'a pas eu le temps d'achever ou qu'il n'a pas jugé bon de publier plus tard ; il était indiqué de rechercher ces manuscrits ; si on n'a pas toujours pu en retrouver les traces, on a cependant eu la bonne fortune de mettre la main sur une de ses œuvres inédites, ainsi

que sur des parties de sa correspondance déjà publiée, mais que les éditeurs avaient cru devoir supprimer. Ces renseignements nouveaux permettent de porter un jugement déjà mieux motivé sur la valeur scientifique des observations et des publications d'histoire naturelle de Ch. Nodier.

I

Je rappellerai d'abord brièvement les opinions diverses émises par les biographes de Nodier sur l'importance de son œuvre scientifique.

Les *Biographies générales* y font à peine allusion ; elles se bornent à citer ses deux ouvrages de jeunesse sur l'entomologie : la *Dissertation sur l'usage des antennes* de 1798 et la *Bibliographie entomologique* de 1800 ; elles ne mentionnent pas, ou à peine, ses autres mémoires d'histoire naturelle et les traces si nombreuses que le naturaliste a laissées à chaque pages de ses œuvres littéraires.

On lit, par exemple, dans la *Biographie universelle* de Michaud, que, depuis les deux ouvrages cités plus haut, Nodier « s'abstint d'écrire sur l'histoire naturelle des insectes » ; elle reconnaît cependant « qu'il leur a, dans quelques-uns de ses romans, consacré des pages charmantes » ; et plus loin, à propos seulement des *Mélanges de littérature et de critique,* « en bien des pages, dit-elle, l'attachement de Nodier pour les insectes et pour les livres se montre avec effusion » ; et c'est tout : aucune mention de ses observations d'histoire naturelle en Ecosse, de ses essais sur les Sphinx, les Scarabées des hiéroglyphes, de ses contes entomologiques, comme *Sybille Mérian*, et d'autres œuvres analogues.

La *Grande Encyclopédie* de Berthelot est encore plus laconique ; elle ne cite le goût de Nodier pour l'histoire naturelle que dans cette appréciation générale bien vague : « Conteur charmant,... il a mis de la fantaisie dans l'histoire... dans l'entomologie... et jusque dans la bibliographie. » La concision exigée par le plan de l'ouvrage ne justifie pas cette généralisation spirituelle, mais insuffisante et inexacte.

Si nous consultons les nombreux ouvrages publiés sur Nodier, nous constaterons que la plupart de ses biographes, depuis Sainte-Beuve jusqu'à M. Michel Salomon, insistent peu sur la partie scientifique de son œuvre et de ses études.

« S'il étudie la botanique et les insectes, écrit Sainte-Beuve, c'est à un point de vue particulier, toujours et sans s'inquiéter des classifications générales » ; cette dernière assertion est absolument injustifiée, ainsi qu'on le verra plus loin.

Pour M. Michel Salomon, « l'entomologiste n'est pas le Nodier dont la postérité se souvient » ; c'est exact : on le connaît mal, en effet, à ce point de vue ; mais l'argument ne porte pas. M. Michel Salomon précise, du reste, plus loin : « En histoire naturelle, dit-il, Nodier compte pour un amateur précoce et passionné ;... herboriseur et chasseur de papillons... ; il ne reste de lui, en histoire naturelle, que deux minces brochures. » On s'étonnera de ne pas trouver cités, dans cet ouvrage récent, ordinairement si bien informé, les mémoires d'histoire naturelle, les articles de critique, où Nodier se révèle un véritable naturaliste.

Cependant, déjà, dans le *Bulletin du Bibliophile*, en 1857, répondant à Quérard, qui prétendait que Nodier ne pouvait être l'auteur de la *Dissertation* de 1798, M. Albert de la Fizelière avait signalé les divers articles d'histoire naturelle que Nodier avait publiés postérieurement à ce premier travail, et affirmé la valeur de Nodier comme naturaliste : « Il est de notoriété, disait-il, pour ceux qui ont connu Nodier, qu'il était de première force en entomologie et que les Coléoptères surtout et les Lépidoptères n'avaient point de secret pour ses observations ingénieuses et sagaces. J'ai eu, pour ma part, l'extrême bonne fortune de profiter de ses connaissances étendues à ce sujet, et je déclare qu'elles étaient de premier ordre. »

Quelques années plus tard, Paul Lacroix (*alias* le bibliophile Jacob) rappelait aussi, dans le même recueil, diverses recherches scientifiques peu connues de Nodier, comme ses observations sur les animaux réviviscents et montrait l'utilité de la réimpression de ses œuvres d'histoire naturelle.

Plus récemment, deux auteurs, l'un et l'autre médecins, se sont particulièrement occupés de Nodier naturaliste ; mais ils sont arrivés à des conclusions absolument opposées.

Le D[r] Fabre (de Commentry), dans son étude sur *Ch. Nodier naturaliste et médecin*, insiste sur l'intérêt et l'importance des productions scientifiques de Nodier ; il en donne une énumération assez complète et paraît bien considérer l'auteur

de ces recherches comme un naturaliste dans le sens véritable du mot.

Il n'en est pas ainsi pour le docteur Baudin; dans son intéressant mémoire, intitulé *Ch. Nodier médecin et malade*, communiqué il y a huit ans à l'Académie de Besançon, le Dr Baudin ne partage pas l'opinion du Dr Fabre; il ne voit dans Ch. Nodier « qu'un enthousiaste élève de Girod-Chantrans, brillant étudiant de l'Ecole centrale, audacieux théoricien, classificateur érudit et sagace, collectionneur acharné qui sut, jeune encore, conquérir une place d'honneur dans la science entomologique ». S'il a publié la *Dissertation sur l'usage des antennes* et la *Bibliographie entomologique*, « cela ne suffit pas, ajoute le Dr Baudin, pour faire de Nodier un naturaliste au sens élevé et véritablement scientifique du mot ».

Plus loin, le Dr Baudin précise encore mieux son sentiment: « Nodier fut, dit-il, en sciences naturelles, un très bon élève, exceptionnellement doué au point de vue de la mémoire et de l'imagination; très vite spécialisé dans l'entomologie, il demeure un amateur distingué et un collectionneur hors ligne. Là se bornent, en réalité, ses titres de savant, de naturaliste. »

Cette appréciation est trop sévère et inexacte; nous allons voir, en effet, que non seulement Nodier fut « un très bon élève », mais qu'il a été un excellent professeur; il a été aussi mieux « qu'un amateur distingué et un collectionneur hors ligne »; le Dr Baudin reconnaît lui-même qu'il a été « un audacieux théoricien et un classificateur érudit et sagace »; que faut-il de plus pour être un naturaliste dans le sens scientifique du mot? et si l'on ajoute que Nodier a fait des recherches originales sur la classification et la physiologie des insectes, recherches qui dénotent non seulement de l'observation sagace, mais des idées générales, qu'il est l'auteur de plusieurs autres mémoires, il est vrai, moins connus d'histoire naturelle, on ne peut déjà lui refuser le titre de *naturaliste* qu'on a donné à d'autres « amateurs ou collectionneurs » — pour employer l'expression de nos contradicteurs, — moins qualifiés que lui pour le recevoir!

Voici maintenant les preuves de ce que nous venons d'avancer; mais le peu de place qui nous est réservé nous oblige à n'indiquer que les principales, en insistant seulement sur

celles qui n'ont pas encore été signalées par les biographes.

II

Déjà, dans ses Romans, Contes et Nouvelles, Nodier laisse, à chaque page, percer le naturaliste ; nombre de passages de ses œuvres si connues, *Trilby*, *les Emigrés*, *la Fée aux miettes*, *les Souvenirs de Jeunesse*, *Mlle de Marsan*, *Piranèse*, etc., renferment des allusions à ses recherches d'histoire naturelle, des citations de plantes ou d'insectes, des descriptions de paysages botaniques, remarquables par la vérité des détails et l'exactitude de l'observation scientifique.

Par l'abondance des descriptions, quelques-unes de ses Nouvelles, comme *Sybille Mérian* et *l'Homme et la Fourmi*, sont même de véritables Essais entomologiques.

Marie Sybille Mérian, — personnage historique, du reste, — entomologiste « dont le talent exact et soigneux sera, suivant l'expression de Nodier, l'éternel désespoir des peintres d'histoire naturelle », essaie d'intéresser à l'étude des insectes son petit neveu Gustave de Rosander, dégoûté de vivre au milieu des larves, des chenilles et des cocons ; sous la forme de l'apologue, elle lui conte l'histoire « d'un peuple où tout le monde naît adulte et parfait, où tout le monde naît vêtu, habillé de pompeux vêtements » et termine cette description qu'elle a su rendre si vivante, si attrayante, par ces mots : « Je te parlais des insectes » ; et le jeune de Rosander, réconcilié avec ces êtres qui ne l'intéressaient pas d'abord, devient à son tour un fervent naturaliste.

Dans *l'Homme et la Fourmi*, « apologue primitif », Nodier raconte les mœurs des Termites, « de la fourmi Termes », qui se rit de la puissance de l'homme et finit par renverser ses palais et ses villes.

Du reste, Nodier était, pour ainsi dire, tellement imprégné de ses souvenirs de naturaliste, tellement poursuivi par l'obsession des phénomènes intéressants qu'il observait depuis son enfance que, à chaque instant, les comparaisons les plus imprévues, prises dans l'histoire naturelle, arrivent sous sa plume ; en voici quelques exemples typiques.

Veut-il montrer combien il est difficile à un parvenu de cacher son origine véritable, Nodier trouvera une comparaison dans les métamorphoses des insectes : « Tu aurais beau te ca-

cher dans ton faste comme le ver dans son cocon de soie et la chenille dans sa chrysalide dorée », fait-il dire à la Fée aux miettes s'adressant à Daniel qu'elle a comblé de ses richesses.

Et lorsque dans *Piranèse*, « conte psychologique », Nodier veut indiquer que le suicide se rattache toujours à quelque cause immédiate, c'est à la botanique qu'il empruntera l'épithète caractéristique : « Le suicide, écrit-il, n'est pas un acte *sessile*, comme disent les botanistes, c'est-à-dire sans pédoncule, sans tige, sans racine, sans origine sensible » ; l'idée de l'emploi de ce terme technique ne pouvait évidemment venir qu'à l'esprit d'un botaniste de profession !

III

Mais Ch. Nodier a laissé des preuves plus manifestes de ses aptitudes de naturaliste; elles sont assez nombreuses pour que je sois forcé, dans ce rapide résumé, d'en donner une simple énumération, accompagnée d'un commentaire très sommaire.

Plusieurs de ces œuvres sont très connues et ont été l'objet d'analyses critiques qui me dispensent de les analyser ; telles sont la *Dissertation sur l'usage des antennes*, que Nodier publia en collaboration avec Luczot, à l'âge de 18 ans, en 1798, et sa *Bibliographie entomologique*, qui parut trois ans plus tard ; bornons-nous à dire que, dans le premier de ces ouvrages, Nodier et Luczot ont attribué aux antennes des insectes une fonction qui a été reconnue exacte, au moins en partie, par les recherches les plus récentes des physiologistes, et que le second de ces opuscules a été qualifié, tout récemment, par M. Bouvier, l'éminent professeur du Muséum de Paris, d'ouvrage « vraiment pas mal ponr un jeune homme, presque un enfant, et dont la classification des matières ne manque pas d'ingéniosité et indique une maturité d'esprit peu commune ».

Un certain nombre d'articles ou de notes se rapportant à l'*histoire naturelle*, à la *critique scientifique*, à la *physiologie et à la médecine*, parus dans les *Mélanges de littérature et de critique*, dans l'*Examen des Dictionnaires de la langue française*, dans *Piranèse*, dans *la Fin prochaine du genre humain*, etc., ont aussi été cités, déjà, avec éloges par le docteur Fabre (de Commentry), mais on n'a pas donné une attention suffisante aux observations d'histoire naturelle que Nodier

a faites pendant son séjour en Illyrie (en 1813), pendant son voyage dans la région des lacs en Ecosse (en 1820), à ses Essais sur les *Sphinx*, sur les *Scarabées des Hiéroglyphes*, enfin aux curieuses considérations qu'on rencontre dans *Piranèse la Fin du genre humain*, l'*Examen des lettres à Julie sur l'entomologie* de Mulsant, dans *la Fée aux miettes*, dans *la Palingénésie humaine, la Perfectibilité de l'Homme*, etc. concernant l'adaptation aux milieux, le mimétisme, les animaux ressuscitants, la géologie, l'histoire de la terre, l'anthropologie, l'évolution enfin, car Nodier est déjà évolutionniste, mais d'une façon très originale ; pour lui, l'évolution dans le règne animal doit se faire par les insectes ; il a songé cependant à la perfectibilité de l'homme, et la très curieuse description qu'il donne de son *Surhomme* « montre ce que devient la physiologie générale sous sa plume magique ». (Docteur Fabre.)

Deux de ses Essais ont une importance plus considérable : le premier a été rédigé à l'occasion d'un très rare ouvrage de J. Bauhin sur une espèce de papillons qui s'était développée extraordinairement aux environs de Montbéliard, en 1593, et qu'on accusait d'être la cause d'une épizootie survenue en même temps chez les animaux ; grâce à ses connaissances approfondies en entomologie, Nodier put reconnaître que ces papillons se rapportaient à diverses espèces du genre *Sphinx*, notamment au *Sphinx du liseron* et au *Sphinx de la vigne*.

Nodier mit encore à profit sa science entomologique dans un Essai remarquable sur *les Scarabées des hiéroglyphes* : les monuments égyptiens représentent fréquemment cet insecte sacré, qui joue un rôle important dans la symbolique de leur système religieux ; mais ces représentations sont très variées ; contrairement à l'opinion de Cailliaux, pour qui ces variations se rapportaient à la même espèce, l'*Ateuchus sacer*, Nodier démontre que ces diverses figures représentent autant d'espèces différentes, qu'on peut rapporter à douze scarabées actuellement décrits sous les noms d'*Ateucus sacer, laticolis, pilularis*, etc. ; cette dissertation est un excellent article de discussion scientifique et pourait être signée par un véritable naturaliste !

L'œuvre scientifique de Nodier comprend encore trois ouvrages inédits, dont, pour cause, aucun biographe n'a parlé.

Le premier est un manuscrit conservé à la Bibliothèque de Besançon, ayant pour titre : *Descriptions succinctes des insectes qui se trouvent aux environs de Paris... augmentées de plusieurs espèces nouvellement reconnues dans la Franche-Comté.* Nodier y décrit, en effet, plusieurs espèces de Coléoptères et d'Hémiptères qu'il croyait inconnues aux entomologistes, d'après les ouvrages qu'il avait entre les mains. C'est une œuvre de prime jeunesse, étant datée de 1797 ; mais ses descriptions, surtout celle du genre nouveau *Proboscis*, proposé par lui, dénotent déjà une aptitude remarquable pour les sciences d'observation ; Nodier pousse, en effet, l'analyse des caractères bien plus loin que ne saurait le faire un simple collectionneur.

Dans *les Harmonies de l'Entomologie et de la Botanique*, Nodier s'était proposé de donner le tableau des relations qu'on observe entre les insectes, les fleurs qu'ils butinent et les plantes dont leurs larves se nourrissent. Le travail est déjà annoncé dans la *Bibliographie entomologique* de 1801 ; à propos d'un ouvrage de Linné et Forskal, Nodier ajoute : « Le sujet de cet ouvrage est intéressant, mais il est loin d'être complet. J'ai essayé d'y suppléer par un autre que j'ai intitulé : *Hospita florida insectorum seu Harmoniæ botanico-entomologicæ*. Il est encore manuscrit et j'attends, pour l'offrir au public, qu'il ait atteint le degré de perfection auquel ma jeunesse ne m'a pas encore permis de le porter. » Nodier y revient à Quintigny, en 1811 et 1812, ainsi qu'on le voit par sa correspondance avec Weiss.

L'ouvrage dont la perte est la plus regrettable est celui auquel Nodier paraît avoir travaillé depuis son enfance jusqu'à son départ pour l'Illyrie, en décembre 1812. Cet ouvrage était la synthèse de toutes ses recherches entomologiques, de toutes ses observations sur les insectes du Jura. Nodier l'annonce déjà en 1797 dans ses *Descriptions succinctes*, puis en 1801, sous le titre d'*Histoire des insectes avec un nouveau système de classification*, et, circonstance singulière, on trouve cet ouvrage indiqué, sous ce titre, dans des catalogues imprimés de livres d'entomologie, bien qu'il n'ait pas été publié ! Nodier le reprend, le transforme et l'achève à Quintigny, dans les années 1810, 1811, 1812, sous le titre de *Museum entomologicum* ou *Description des Eleuthérates* (c'est-à-dire des Coléoptères), *des Alpes et des Monts Jura ;* il était déjà pres-

que achevé en 1811, puisque Nodier écrit à Weiss, le 16 juillet de cette année : « J'espère le publier dans le courant de l'été prochain, soit en corps, soit par fascicules, avec un nouveau système naturel des insectes qui a eu l'approbation des gens versés dans cette puérile science. On dit que mes recherches, si zélées et si assidues, m'ont fourni au moins quelques observations nouvelles. » L'ouvrage devait être orné de figures que Nodier avait demandées à plusieurs de ses correspondants, mais qu'il s'était décidé à faire lui-même ; le 15 mai 1812, il écrit, en effet, à Weiss : « Mon *Museum entomologicum* ne paraîtra que cet hiver, époque où j'en aurai seulement fini les figures, car je me sens en état de les faire assez proprement. »

Mais six mois plus tard, en décembre 1812, Nodier partait pour l'Illyrie et le *Museum* ainsi que les autres ouvrages entomologiques inédits restaient à achever et à publier.

Il ne nous a pas été possible de retrouver les manuscrits de ces œuvres importantes qui auraient consacré, d'une manière incontestable, le mérite de Nodier comme naturaliste.

IV

Les particularités les moins connues de la vie de Nodier concernent ses *recherches en botanique* et *ses années de professorat d'histoire naturelle.*

Bien que l'étude des fleurs l'ait moins séduit que l'observation des insectes et qu'il l'ait abandonnée assez tôt, sauf à y revenir accidentellement, nous savons, par les souvenirs conservés dans *Séraphine*, dans *François-les-bas-bleus*, et d'autres Nouvelles, que, pendant ses années de jeunesse, Nodier herborisait presque chaque jour dans les environs de Besançon. Pendant les vacances, il explorait le Ballon d'Alsace et les montagnes vosgiennes voisines, la vallée de la Savoureuse, et y trouvait des plantes rares, quelques-unes peut-être nouvelles, découvertes qu'il annonce triomphalement à son ami Weiss. Dans sa fugue à travers le Jura, lorsqu'il se croyait poursuivi par les gendarmes et la police de Napoléon, Nodier herborise et fait profiter de ses trouvailles les personnes chez qui il reçoit l'hospitalité ; fixé à Dôle, il récolte des plantes pour son cours de botanique ; enfin, pendant son séjour à Quintigny, pendant ses trop courtes années de bonheur, de

repos et de travail intense, Nodier rêve de faire une *Flore du Jura ;* préoccupation digne d'être notée : elle prouve que Nodier avait acquis une connaissance assez complète de la végétation de ces montagnes pour se croire capable d'en décrire la flore. D'après Mme Mennessier-Nodier, son père herborise encore avec elle aux environs de Paris ; mais la dernière manifestation de sa vie de botaniste a pour théâtre la région des lacs d'Ecosse, que Nodier visite en 1820 ; sur les indications du botaniste anglais Hooker, il y récolte des plantes curieuses dont il donne des descriptions pittoresques, illustrées par des planches coloriées qu'avait dessinées le botaniste Bory de Saint-Vincent, son ami. Ce chapitre est un des plus intéressants de la relation qu'il a donnée de son voyage.

Charles Nodier professeur d'histoire naturelle est aussi peu connu que *Nodier botaniste ;* et c'est pour cette raison que j'en parlerai plus longuement.

Nodier a manifesté de bonne heure des aptitudes très remarquables pour l'enseignement ; avant d'être professeur à Dole, il aimait déjà à parler de ses études favorites, à raconter ce qu'il savait, ce qu'il avait observé ; il a toujours été un causeur charmant, et ce causeur devenait facilement un professeur étincelant de verve et remarquable de clarté.

Il est vraisemblable que dans leurs réunions amicales, dans les séances des *Philadelphes*, par exemple, les jeunes camarades de Nodier ne se bornaient pas à discuter philosophie, littérature ou politique ; les théories scientifiques y avaient leur place, et Nodier, Luczot, Deis, notamment, devaient entretenir leurs camarades de leurs observations d'histoire naturelle ; on imagine la part que Nodier prenait à cet enseignement mutuel.

Plus tard, dans ses courses à travers le Jura, en fugitif, nous retrouvons Nodier « professeur-amateur ». On a rappelé comment, pendant ses pérégrinations à travers les champs et les bois, trouvant un refuge chez les curés ou les médecins de campagne, il leur laissait en reconnaissance de leur hospitalité « des plantes rares, des insectes curieux, en les engageant à faire des collections ». « Professeur nomade d'histoire naturelle, ajoute Mérimée en 1845, il a formé de nombreux élèves dans le Jura, qui se rappellent les leçons rendues plus attrayantes par le charme merveilleux de sa conversation et l'intérêt

qu'excitait sa mystérieuse existence. » Quels sont ces élèves naturalistes laissés par Nodier dans le Jura ? Il est difficile de les retrouver cent ans après ; mais le fait est intéressant à retenir; il explique peut-être certaines vocations de naturalistes jurassiens, observateurs ou amateurs, remontant au commencement du XIXe siècle ?

C'est à Dole, lorsque Nodier trouve enfin un terme à sa vie d'aventures, qu'il devient professeur sédentaire, autorisé d'abord provisoirement par le sous-préfet, M. de Roujoux, puis autorisé par le gouvernement, fonctions qu'il remplit pendant près de trois ans.

Or, Nodier était arrivé à faire trois cours distincts : un cours de belles-lettres, un cours de grammaire et un cours d'histoire naturelle.

Je passe le printemps à Dole et Lons-le-Saunier, écrit-il fin 1808, poursuivant mon cours de belles-lettres et enseignant la botanique et l'entomologie pour m'y fortifier.

Le 31 mars (1807 ou 1808 ?), Nodier écrit à Weiss :

J'ai besoin de me reposer des travaux presque incalculables qu'à exigés de moi la composition de trois cahiers de systèmes différents, l'un consacré à la grammaire générale, un second aux belles-lettres et un troisième à l'histoire naturelle, que je professe concurremment depuis quatre mois sans un jour de relâche.

Dans la même lettre, il annonce que, ses élèves l'ayant décidé à leur donner encore un mois, il n'ira que le 15 mai ouvrir des cours à Dijon, « où l'on me promet un si grand nombre de souscripteurs qu'il y a de quoi me remettre fort au-dessus de mes affaires ».

L'enseignement de Nodier était, en effet, très goûté de ses auditeurs ; leur empressement à lui demander une prolongation d'un mois le prouve déjà ; mais le succès de ses cours « suivis, dit un témoin, par une foule empressée », est aussi constaté par les biographes : « Ceux qui l'ont entendu, dit Béchet, se rappellent encore avec délices, et cette éloquence naturelle que l'autre ne saurait égaler, et la manière simple et lucide avec laquelle il expliquait nos classiques... » Nodier semble aussi y faire allusion dans *la Fée aux miettes*, à propos des écoliers de Greenock : « Je me flattais au moins de leur avoir inspiré quelque sentiment plus doux par mon

empressement à les aider dans leurs études et à leur apprendre le nom des fleurs et des papillons. »

Nodier a toujours eu la vocation de l'enseignement et, pendant plusieurs années, il a espéré une place de professeur dans l'Université. Sa correspondance avec le préfet J. De Bry, avec son ami Weiss, contient de nombreuses traces de ses démarches; mais jamais on ne lui offrait ce qu'il désirait; aussi refuse-t-il successivement les chaires de belles-lettres et de rhétorique; Nodier voulait être professeur d'histoire naturelle.

Ici se place un épisode qui se rattache au centenaire de la création des Facultés de Besançon.

En 1809, en effet, — il y a juste cent ans, — une Académie universitaire était organisée dans cette ville, avec deux Facultés, une Faculté des lettres, constituée la même année, une Faculté des Sciences, constituée en octobre 1810.

Aussitôt qu'il apprend ces créations, Nodier écrit à son ami Weiss et lui demande : « N'y a-t-il pas de professeurs spéciaux pour les différentes sciences? et qui serait professeur d'histoire naturelle à Besançon? » et il ajoute cette phrase bien significative : « Oh! pour cela je ne ferai pas le modeste, *car je serai très capable* selon moi. »

Certes, dans bien des circonstances de sa vie, Nodier s'est bercé d'illusions que les événements se chargeaient de détruire cruellement; mais ici se trompait-il tellement sur sa valeur de naturaliste? les renseignements que nous avons donnés sur ses travaux scientifiques et sur ses aptitudes à l'enseignement prouvent qu'il était bien préparé à professer l'histoire naturelle dans une Faculté des sciences.

Sa demande ne fut cependant pas accueillie, bien qu'il eût écrit au Recteur de la nouvelle Académie, Jean-Jacques Ordinaire, son ami, qui lui témoignait beaucoup d'intérêt; ce fut le frère de Jean-Jacques, Désiré Ordinaire, qui obtint la chaire. Et voilà comment nous ne voyons pas le nom de Ch. Nodier figurer en tête de la liste des professeurs de la première Faculté des Sciences de Besançon.

Devons-nous le regretter? Définitivement professeur d'histoire naturelle, l'orientation de sa vie, de ses travaux, était complètement changée; les sciences naturelles devenaient l'objet principal de ses préoccupations; Nodier achevait ses ouvrages commencés et non publiés, *les Harmonies de la Bo-*

tanique et de l'Entomologie, le Muséum entomologicum ou Description des insectes du Jura et des Alpes, la Flore jurasienne; il devenait enfin le naturaliste non contesté, qu'il n'est pas encore aujourd'hui; mais aurions-nous eu cette magnifique série de Contes et de Nouvelles qui charmeront toujours le plus grand nombre des lecteurs, mieux que les plus savants ouvrages d'histoire naturelle, fussent-ils écrits par la plume alerte et poétique de Nodier? Le naturaliste serait, du reste, mal venu à s'en plaindre, puisque, — on l'a vu, — il y trouve autant d'intérêt au point de vue scientifique que le profane y trouve de plaisir au point de vue littéraire.

V

Les preuves que je viens d'exposer paraîtront, je l'espère, suffisantes; cependant, je désire apporter encore d'autres arguments que je prendrai dans les pages les plus connues de Nodier; certaines sont même souvent citées par les critiques qui se refusent à voir dans Nodier un naturaliste; mais il faut savoir les lire avec des yeux, sinon prévenus, ce qu'on me reprochera peut-être, du moins suffisamment avertis.

Je cite d'abord les passages de *Séraphine*, où Nodier décrit le monde des papillons avec des couleurs si brillantes et en même temps une si étonnante vérité des caractères. Tout le monde ayant fait, plus ou moins, la chasse aux papillons dans sa jeunesse, tout le monde connaît quelques-uns des noms qu'on leur a donnés, noms souvent empruntés à quelques particularités de leurs mœurs, de leur organisation, ou à la mythologie. Voici comment Nodier les caractérise dans cette énumération, pleine de science et étincelante de poésie.

Il y a quelque chose de merveilleusement doux dans cette étude de la nature, qui attache un nom à tous les êtres, une pensée à tous les noms, une affection et des souvenirs à toutes les pensées; et l'homme qui n'a pas pénétré dans la grâce de tous ces mystères a peut-être manqué d'un sens pour y goûter la vie...

... Voyez-vous ces brillantes familles de papillons, qui ne sont que des papillons pour le vulgaire? C'est une féerie complète...

... Ceux-là sont des chevaliers *grecs* et *troyens*. A sa cotte de mailles, échiquetée de jaune et de noir, vous reconnaissez le puissant *Machaon*, fils presque divin du divin Esculape, et fidèle, comme autrefois, au culte des plantes qui recèlent de précieux spécifiques pour

les maladies et les blessures ; il ne manquera pas de s'arrêter sur le fenouil. Si vous descendez aux pacages, ne vous étonnez pas de la simplicité de leurs habitants. Ces papillons sont des *bergers*, et la nature n'a fait pour eux que les frais d'un vêtement rustique. C'est *Tityre*, c'est *Myrtil*, c'est *Corydon*. Un seul se distingue parmi eux à l'éclat de son manteau d'azur, sous lequel rayonnent des yeux innombrables comme les astres de la nuit dans un ciel étoilé ; mais c'est le roi des pâturages, c'est *Argus*, qui veille toujours à la garde des troupeaux. Avez-vous franchi d'un pas curieux la lisière des bois, défendue par Silène et les *Satyres* : voici la bande des *Sylvains* qui s'égarent au milieu des solitudes, et les *Nymphes*, encore plus légères, qui se jouent de votre poursuite, laissent bientôt un ruisseau entre elles et vous, et disparaissent, comme Lycoris, sans redouter d'être vues, derrière les arbrisseaux du rivage opposé. Tentez-vous le sommet des montagnes les plus élevées ; vous n'aurez pas de peine à vous y rappeler l'Olympe et le Parnasse ; car vous trouverez les *héliconiens* et les dieux : *Mars*, qui se distingue à sa cuirasse d'acier bruni frappée par le soleil de glacis transparents et variés ; *Vulcain*, flamboyant de lingots d'un rouge ardent, comme le fer dans la fournaise, ou bien *Apollon* dans son plus superbe appareil, livrant aux airs sa robe d'un blanc de neige, relevée de bandelettes de pourpre.

Remarquez comment chaque espèce est merveilleusement décrite dans cette série de portraits où le caractère distinctif est brossé, en quelques mots, avec la précision du naturaliste, et l'élégance, la grâce du styliste le plus délicat.

Et il en est ainsi de nombreuses pages des Nouvelles de Nodier, des moins scientifiques, de celles où l'on s'attend le moins à des réminiscences de naturaliste ; en analysant tous les mots de ces descriptions, on se convainc qu'elles ne pouvaient être écrites que par un naturaliste exercé, sachant observer, décrire, représenter avec les détails scientifiques les plus minutieux, peindre avec leurs couleurs naturelles les objets de ses études favorites ; le littérateur le plus habile, doué de l'imagination la plus vive, mis en présence de ces êtres si divers, si variés, pourrait en donner une description aussi brillante, aussi colorée, mais il ne saurait y mettre la précision des caractères distinctifs que seul le naturaliste peut saisir.

Je termine enfin par les observations que Nodier fit dans sa jeunesse, vers vingt ans, probablement, — A. Dumas dit vers sa dix-huitième année, — sur les *animaux ressuscitants* ; Nodier ne les a pas publiées, mais A. Dumas nous les a conser-

vées dans la préface de son roman *les Mariages du père Olifus*, paru en 1849, et elles ont été reproduites par P. Lacroix dans le *Bulletin du Bibliophile* de 1864. Vers l'âge donc de vingt ans, Ch. Nodier, logé, probablement à Paris, au 5e étage, s'amusait à examiner au microscope, à l'exemple de son premier maître Girod de Chantrans, les infiniment petits qui grouillaient dans les gouttières du toit avoisinant sa fenêtre; il aperçoit un jour, dans une pincée de sable humide provenant de la gouttière, un animal étrange, « ayant la forme d'un vélocipède, armé de deux roues qu'il agitait rapidement. Avait-il une rivière à traverser, ses roues lui servaient comme celles d'un bateau à vapeur; avait-il un terrain sec à franchir, ses roues lui servaient comme celles d'un cabriolet... Nodier l'étudie, l'analyse, le dessine..., puis l'oublie... jusqu'à ce qu'un jour une goutte de pluie le ressuscite; « alors, au contact de cette fraîcheur vivifiante, il semble à Nodier que son *Tarantatello*, — c'est le nom qu'il lui avait donné — se ranime, qu'il remue une antenne, puis l'autre; qu'il fait tourner les deux roues, qu'il reprend son centre de gravité, que ses mouvements se régularisent, qu'il vit enfin ».

Dix fois Nodier renouvelle la même expérience, dix fois le sable sécha et le Tarantatello mourut, dix fois le sable fut humecté et dix fois le Tarantatello ressuscita.

Il faut lire ces pages spirituellement écrites que nous regrettons de ne pouvoir citer ici en entier.

Or, ce récit, qui paraît absolument fantaisiste, est la description très exacte des phénomènes présentés par les animaux dits réviviscents.

Ces petits êtres, qui atteignent à peine, pour les plus grands, la taille d'un millimètre, vivent, en effet, dans la mousse des toits ou le sable des gouttières ; dans l'eau, ils nagent au moyen de deux lobes ciliés placés de chaque côté de la bouche et les mouvements de rotation des cils produisent bien l'apparence de deux roues d'engrenage en mouvement ; sur un support humide, ils rampent, se contractent, se roulent de diverses façons, accomplissant les mouvements observés par Nodier et décrits d'une manière si pittoresque par A. Dumas ; enfin, ils ont la propriété de se dessécher sans cesser de vivre (c'est l'état de vie ralentie ou vie latente) et de revenir à la vie active si on les humecte.

Ces phénomènes curieux, observés déjà à l'insu de Nodier par Spallanzani, mais mis en doute par son ami Bory de Saint-Vincent, ont été vérifiés depuis lors par un grand nombre de naturalistes, et reconnus parfaitement exacts.

Les observations de Nodier, remarquables pour l'époque où elles ont été faites, méritaient donc d'être rappelées ; le récit si humouristique en a été écrit par A. Dumas, mais il aurait pu être signé par notre naturaliste bisontin.

En résumé, Nodier fut, en sciences naturelles, plus qu'un amateur; il ne s'est pas borné à récolter des plantes et des insectes et à en faire des collections, mais, doué d'un talent d'observation très sagace, il a étudié, analysé, décrit très minutieusement, très exactement, en véritable naturaliste, les formes qu'il avait su ou cru reconnaître comme nouvelles; il est l'auteur de recherches physiologiques remarquables pour l'époque et pour son jeune âge, de plusieurs mémoires ou notices sur des sujets touchant aux sciences naturelles, qu'il a traités en naturaliste consommé; doué aussi d'un esprit de généralisation très scientifique, il a imaginé non seulement des classifications pour les ouvrages d'entomologie, mais encore des systèmes naturels pour classer les insectes; enfin, il a professé, pendant plusieurs années, un cours d'histoire naturelle, enseignant particulièrement la botanique et l'entomologie, et il s'en est peu fallu qu'il ne devînt le premier professeur d'histoire naturelle de la Faculté des sciences de Besançon, lors de sa fondation; tout cet ensemble d'études, de recherches publiées ou inédites, la persévérance à les poursuivre pendant de nombreuses années, malgré tant d'autres préoccupations d'objets si différents, leur double caractère à la fois analytique et synthétique (descriptions et classifications), l'enthousiasme avec lequel il s'y livrait, — tout cela donne bien l'impression d'un homme de science, d'un véritable naturaliste ; c'est donc avec raison que les spécialistes ont consacré le mérite de Nodier comme entomologiste en attachant son nom à un bel insecte du Midi de la France, l'*Oxypleurus Nodieri*, et que je viens, à mon tour, essayer, dans ce travail, d'ajouter définitivement aux titres universellement admis et non contestés de « littérateur fécond, de brillant écrivain, de bibliophile érudit, de lexicographe, de philologue, de polygraphe », — celui également justifié de « naturaliste ».

ANT. MAGNIN.

L'ÉCOLE DU DIMANCHE

(*Suite*[1])

—

III

Une fois l'an, quand revenait la belle saison, Mme Collignon, notre monitrice, invitait ses élèves et ceux de ses amies à venir passer une après-midi de dimanche dans sa campagne de Bellevue. Une soixantaine d'enfants, garçons et filles, se voyaient conviés à cette petite fête, ainsi que la plupart des moniteurs et monitrices, et le pasteur, M. Babel. Cet événement eut lieu, cette année, le premier dimanche de juin, celui même qui suivit l'envoi de ma touffe d'edelweiss à Mlle Eglantine.

Rendez-vous général avait été pris à la gare. Bien avant le moment fixé pour le départ, — trois heures, heure de Berne, — nous étions là, les neuf du groupe Collignon, depuis Tripet, le fils du modérateur de la Vénérable Compagnie, jusqu'au gros Cuche, en passant par Perrot, Lemagnin, Crotu, le petit Gaufre et, bien entendu, Carcaille, l'indispensable et fidèle Carcaille. J'allais oublier Ducimetière, dont la nombreuse tribu de frères et de sœurs formait un contingent important de l'ensemble. Réunis sous la marquise en groupement sympathique, nous regardions les arrivants gravir le tertre de la gare par la rampe ou l'escalader par les marches. Nous nous intéressions à reconnaître de loin les élèves de l'école mêlés aux autres voyageurs, à les nommer à mesure qu'ils approchaient, à définir les silhouettes de moniteurs et de monitrices, et à attendre l'apparition sensationnelle du pasteur par le travers de la place de Cornavin ou au débouché de la rue du Mont-Blanc, pendant que l'honorable M. Barbon, moniteur du groupe des grands, chargé de l'organisation générale du départ, un grand parasol vert à la main, courait de ci de là sur ses jambes torses, s'agitait, s'affairait, interpellait le chef de gare, objurguait les employés, comptait ses têtes, vérifiait ses tickets

(1) Voy. *Mercure de France*, n° 332.

et confrontait de minute en minute l'allure de sa montre avec celle de la grosse horloge du chemin de fer.

— Voici Léchaud !

— Voici Châble !

— Voici Courvoisier et les filles Rampon !

Et tout à coup Cuche aperçut le pasteur :

— Le voilà ! cria-t-il.

— Où ça !

— Là-bas ! désigna le bras du gros Cuche.



Effectivement, le pasteur apparaissait du côté de la gendarmerie. Mon cœur aussitôt ne fit qu'un tour. Coiffée d'un joli chapeau de Montreux, la blonde nièce du pasteur Babel, en robe blanche et ceinture paille, avançait son petit pas en marge du sien, donnant gentiment la main à son oncle qu'abritait un grave panama en tout point semblable à celui du missionnaire africain du *Messager de l'Ecole du dimanche.*

— Il va prendre l'escalier, dit Tripet.

— Non, la rampe, fit Cuche.

— Je parie pour l'escalier !

— Et moi pour la rampe !... Que paries-tu ?

— Ma part de gâteau chez Mme Collignon.

— Bonne pache, pache faite ! Trente sous pour la défaite !

— Que c'est vilain de parier ! fit à côté de nous un jeune moniteur qui arborait la casquette blanche d'une société d'étudiants. « Que votre oui soit oui et que votre non soit non, est-il dit, afin que vous ne tombiez pas sous le jugement. »

— Jacques, cinq, douze, compléta savamment Carcaille.

Malgré ce fâcheux présage, nous étions tous au pari de Tripet et du gros Cuche.

Du coin de la gendarmerie, le pasteur, agrémenté de sa compagne, dirigeait une marche oblique sur la butte de la gare. Il opéra un écart à droite, évita un tombereau, contourna à gauche un char de foin, s'arrêta un instant pour recevoir le salut d'un paroissien... et s'engagea résolument sur la rampe.

— J'ai gagné ! triompha le gros Cuche.

Le pasteur signalé, tout le monde s'était massé à l'entrée, les garçons tête nue, les filles tapotant leurs jupes pour une révérence, pendant que, le chapeau d'une main, de l'autre le grand parasol vert déployé en dôme sur son crâne cramoisi, M. Barbon se portait respectueusement au-devant de lui.

Mais je n'avais d'yeux que pour Mlle Eglantine, dont l'approche m'étourdissait comme celle d'une jeune fée.

Trois heures, heure de Berne, marquaient leur angle droit au cadran de la gare et à celui de M. Barbon, et les derniers retardataires traversaient hors d'haleine le terre-plein, quand nous passâmes sur le quai. Deux grands wagons de la Suisse Occidentale nous avaient été réservés. Sous la surveillance de nos moniteurs, nous en envahîmes avec ordre les compartiments. J'étais très ému. Si ému que, le hasard m'ouvrant l'accès du même compartiment que ma petite fée, je me sentis incapable de profiter de cette faveur et m'enfuis cacher mon trouble dans le compartiment voisin, entre les rotules aiguës de Ducimetière, les coudes de Carcaille et les rotondités charnues du gros Cuche.

Le train cria sur ses essieux, cracha sa fumée, tandis qu'accompagnés de l'assourdissante cymbale d'une plaque tournante s'élevaient, des vingt fenêtres de nos deux wagons, les accents du cantique :

En marche ! en marche ! Allons en Canaan !
Volons à la terre promise !

Nous étions partis.

Le voyage n'était pas long : quinze courtes minutes. La double voie de Lausanne glissait entre ses fils télégraphiques, ses arbres, ses campagnes, historiée ci et là de belles échappées. Le limpide paysage circulait sous nos yeux. Successivement s'encadrèrent à nos fenêtres les parcs du coteau de Pregny. Puis ce fut Chambésy, avec sa gare fleurie. Des haies, des vergers, des jardins nous montrèrent tour à tour leurs aspects, que venait parfois éclipser, énorme, la tête d'un employé cheminant le long du marchepied extérieur.

Ce fut aux sons d'un second cantique que nous abordâmes Bellevue :

> Debout ! sainte cohorte,
> Soldats du Roi des rois !
> Tenez d'une main forte
> L'étendard de la foi !

Radieuse, printanièrement empanachée, toute épanouie, Mme Collignon nous attendait sur le quai de la petite gare, entre ses deux filles, Mlles Esther et Sarah.

— Loué soit Dieu, chère Madame, quelle admirable journée ! s'écria le pasteur Babel en l'accostant les mains tendues, pendant que nos dix portières nous dégorgeaient à la fois.

Le temps, en effet, était délicieux. Sous un ciel idéalement pur, une prairie, presque aussi verte que le parasol de M. Barbon, montait en pente douce vers le village de Genthod, dont on apercevait les premières maisons entre les arbres.

— Ces chers enfants !... que je suis heureuse ! s'ébrouait la monitrice, du milieu de l'assaut des bras, des fronts et des chapeaux.

Le train parti sur Versoix, nous traversâmes les voies pour sortir du côté du lac, qui apparut aussitôt, considérablement bleu, derrière une petite esplanade de platanes. Blanche, blonde et rose, Mlle Eglantine me semblait une fleur vivante. Nous dévalâmes vers les toits de Bellevue, entre des vignes, des espaliers, des jardins et de petits vergers. Un tonnelier dressait à gauche le foudre de son enseigne. Des capucines grimpaient aux kiosques. Sur la route de Lausanne, des guinguettes ouvraient leurs tonnelles, *Au Mont-Blanc*, *Au Bon Crépy*, et l'on voyait leurs tables et leurs bancs descendre en gradins jusqu'au bord de la vague. Non loin, le poids public présen-

tait sa plaque de bois, tandis, que derrière un tilleul, une confortable gendarmerie offrait l'aspect officiel de sa lanterne rouge et jaune.

Entre trois colonnes de pierre surmontées de vases à fleurs, la belle grille de la campagne Collignon ouvrait ses fers de lances sur la courbe gracieuse d'une allée pénétrant une pelouse gonflée de parterres.

— Mâtin, c'est cossu par ici! s'émerveilla Le magnin, qui, dans la rue des Chaudronniers, où son père rétamait les cuivres, n'avait aucune idée d'un pareil luxe.

Le fait est que beaucoup d'entre nous eussent considéré comme un palais l'élégante loge-chalet, toute tapissée de vigne de Canada, qui gardait l'accès de ce somptueux domaine.

Un saint respect nous envahit, comme devant la preuve visible de la munificence de Dieu pour ceux qui le servent.

Sur deux étages de riche maçonnerie, la maison de maîtres en élevait un troisième de charpenterie sculptée, coiffé d'une gigantesque toiture oberlandaise aux chevrons ouvragés et aux mansardes dentelées. Tout un guillochis de galeries ajourées et de balcons chantournés en ornementait les façades, tandis qu'une vérandah aux serrureries renaissance la prenait de plain-pied et qu'un portique toscan donnait entrée à son vestibule empire. Ensemble composite et qui eût peut-être ébouriffé un architecte, mais dont la fastueuse ordonnance ne pouvait manquer d'emplir nos âmes simples d'une vaste admiration.

Bouqueté d'arbres magnifiques, le parc inclinait noblement ses ondulations vers le lac, où il se terminait par une large terrasse qu'un mur bas couvert de lierre arrêtait sur le flot. C'est là qu'attirés naturellement par la pente du sol, la lumière et la surprenante beauté de la vue, nous nous portâmes tout d'abord. Après quelques instants d'une muette contemplation, la voix du pasteur Babel s'éleva :

— Comme nous sommes privilégiés de vivre dans un si beau pays! s'écria-t-il avec enthousiasme et sans se préoccuper autrement de l'injustice qu'il prêtait à son Créateur. Bénissons chaque jour Dieu, mes enfants, d'avoir fait ces belles montagnes et de nous avoir donné ce beau lac bleu.

Injustice divine à part, il était certain que le spectacle était merveilleux.

Ourlée par la courbe molle du rivage, l'éblouissante mante

du lac étendait sans un pli sa trame d'azur. Des traînées blanches et des glissements de lumière en faisaient chatoyer la soie. Sous l'angle du soleil, une zone miroitante la galonnait comme une ceinture de feu. Masquée en partie par les sinuosités de la rive, Genève se manifestait vers le sud par la longue échappée des Eaux-Vives qui projetaient leurs lignes claires jusque sous le coteau de Cologny. Au-dessus se dressait le vaste écran du Salève, déployant son envergure du double sommet des Pitons au morne bas d'Etrembières. En face, sous le dos vert foncé des Voirons, le coteau vert clair de Vésenaz se piquetait de ses maisons éparses ou groupées, hissant en l'air le réservoir de Bessinge et trempant dans l'eau les villas de Bellerive et leurs mâts oriflammés. La ligne de la côte se continuait à gauche jusqu'à Hermance, dominée par le monticule de Boisy portant son château blanc, puis, au moment où elle allait devenir savoisienne, disparaissait, mangée par la pointe suisse du Creux de Genthod, dont les peupliers bleu pâle s'effilaient dans le ciel bleu vif. Sur ces plans successifs et versicolores, la chaîne des hautes montagnes posait, comme sur un écrin ouvert, le diadème scintillant de ses cimes. Elle s'enchâssait, magnifiquement ouvrée, entre l'or massif du Salève et le bronze patiné des Voirons, fixée par la forte griffe du Môle. C'était tout d'abord le formidable diamant du Mont-Blanc, la pièce souveraine, colossal et resplendissant joyau, taillé à grands éclats, entouré des précieuses gemmes du Goûter et de l'Aiguille du Midi. Puis venaient les trois somptueuses roses du Plan, de Blaisière et de Charmoz suivies par la superbe couronne dentelée des Grandes Jorasses. A leur gauche étincelaient les deux splendides brillants de l'Aiguille du Dru et de l'Aiguille Verte. Ebloui, le regard se portait alors sur la dernière et la plus limpide peut-être de ces pierres royales, la radieuse Aiguille d'Argentière, dont l'eau était si pure que l'on voyait pâlir sur elle l'azur du ciel.

— Que c'est beau ! continuait à s'extasier le pasteur, qui décidément paraissait renoncer en ce jour de fête à sa sévérité coutumière pour ne plus s'abandonner qu'à des sentiments de sérénité et d'universelle bienveillance. Que c'est beau ! Devant de pareilles merveilles, on ne peut qu'admirer la puissance du Créateur ! Dire qu'il a tiré toutes ces choses du néant !...

Et Mme Collignon, participant à l'exaltation générale, s'écri elle aussi, bien qu'elle eût chaque jour ce même panoram devant les yeux :

— Que c'est beau !



Nous ne crûmes mieux faire. pour manifester dignement notre enthousiasme, que d'entonner, sous l'élan de nos moniteurs, l'hymme national bien connu :

O monts indépendants,
Répétez nos accents...

que nous chantâmes sur l'air de *God save the Queen*.

Puis le pasteur Babel clôtura ces premières impressions par une éloquente prière où il éleva congrûment vers le Très-Haut la reconnaissance de nos cœurs et l'offrande de nos âmes, tandis que mon regard, quittant l'Aiguille d'Argentière, revenait tout ému se poser sur le visage, à l'eau non moins pure, de ma petite amie, qui se tenait douce et recueillie auprès de son oncle. Aussi, pendant l'invocation du pasteur Babel, me surpris-je à mon tour adressant à ce même Dieu, créateur du Mont-Blanc, du lac et du coteau de Vésenaz, cette humble mais instante prière :

— O mon Dieu, donne-moi le courage d'aborder en ce jour ma petite Eglantine et inspire-moi pour elle des paroles charmantes, afin qu'elle puisse savoir combien elle m'est chère !

— Amen ! fit en même temps que moi le pasteur Babel.

Fut-ce l'effet de cette prière ou la honte de n'avoir pas mieux su profiter jusqu'ici de la faveur des circonstances, le fait est que je me sentis aussitôt plein d'une bravoure admirable. Je voyais bien aussi que jamais je ne retrouverais une occasion pareille d'exercer ma tendresse et cette grave pensée contribuait encore à stimuler mon ardeur. Je me disposai donc valeureusement à attendre, prêt aux grandes actions, ce qui allait se passer.

Ce qui allait se passer, c'était bien simple. Comme l'après-midi ne pouvait s'écouler tout entière à admirer les montagnes et à louer le Seigneur, des jeux allaient nous offrir un salutaire intermède, dont la prévoyance de l'excellente Mme Collignon avait agréablement assuré la variété. Des engins de gymnastique, reck, parallèles, trapèze, pas de géant, invitaient les fervents d'exercices d'agilité. Dans le petit port de la villa, des bateaux de plaisance attendaient les amateurs de canotage. Toute une collection de volants, de raquettes, de paumes et de cerceaux se proposaient aux demoiselles. Une partie de barres s'organisa sur la terrasse. Les boules et les quilles quêtaient des pointeurs, et il n'était pas jusqu'à un populaire jeu de tonneau, dont une magnifique grenouille béante ne sollicitât les adresses.

Allais-je être séparé toute la journée de ma petite amie ? Inquiet, nerveux, attentif, je suivis la répartition des joueurs, sans vouloir rien décider pour moi-même avant de connaître le choix d'Eglantine. Je vis Mlle Sarah Collignon s'avancer vers elle et l'entraîner du côté d'une pelouse où Tripet, le fils du Modérateur de la Vénérable Compagnie, un maillet à la main, disposait les arceaux d'un jeu de croquet. Je m'élançai à leur suite.

— Nous sommes sept, comptait Tripet. Cela ne va pas. Il faut un nombre pair. Qui est-ce qui sait encore jouer au croquet ?

— Moi ! m'écriai-je.

— Très bien. La partie sera complète. Nous allons maintenant tirer au sort les couleurs.

Il rassembla derrière son dos le faisceau des maillets et les distribua au hasard, gardant pour lui le dernier. Eglantine eut le bleu ; je reçus le rouge. O bonheur ! nous étions dans le même camp. Ma vaillance grandit.

— Je suis votre partenaire, mademoiselle, lui dis-je de l'air le plus dégagé que je pus, mais non sans un tremblement infini qui me parcourut des talons aux cheveux.

Elle sourit et parut me reconnaître. Mlle Sarah nous présenta :

— Nicolas Pécolas, un des élèves de maman ; notre amie Eglantine, la nièce du pasteur Babel.

— Etes-vous fort au croquet ? me demanda Eglantine d'une voix que je jugeai descendre tout droit du ciel.



— Pas précisément, mademoiselle ; mais je ferai mon possible pour ne pas me montrer trop indigne du camp dont vous faites partie.

Décidément, Dieu m'inspirait. Je n'aurais jamais trouvé ça tout seul.

Nous prîmes nos boules, chacun selon la couleur correspondant à celle de son maillet. Nous avions encore dans notre camp la jaune et la verte, que personnifiaient Ducimetière et l'une de ses sœurs. Tripet avec la boule brique, Mlle Collignon avec la boule crème, et deux autres joueurs que je ne connaissais pas, en possession de la noire et de la blanche, formaient le camp adverse.

La boule crème de Mlle Sarah avait la main. Elle passa, l'un

après l'autre, les deux premiers arceaux, y adjoignit sans incident le troisième, mais vint butter contre la cloche, qu'elle ne réussit pas à franchir. Ducimetière suivait avec la jaune. Son début fut fâcheux; après avoir dû reprendre deux fois le départ, il ne parvint qu'à grand'peine à passer le premier arceau, et choppa si malheureusement sur le fer du second qu'il en ricocha dans une position ridicule. La jolie bouche de Mlle Eglantine eut une moue dont l'infortuné Ducimetière ne dut pas se sentir fier. La boule noire, du camp ennemi, ayant sur ces entrefaites doublé sans encombre le cap de la cloche, la sœur de Ducimetière, qui lui succédait, ne crut devoir moins faire, pour relever l'honneur de sa famille et par surcroît la fortune de notre camp, que de prendre deux coups sur Mlle Collignon et de ne s'arrêter qu'à l'orée des deux derniers arceaux qui donnaient accès au piquet de tête. Par malheur, la boule blanche en fit tout autant. Ce fut alors au tour d'Eglantine. Elle s'avança sur ses bottines, le maillet en main, le poignet fin, plaça du bout du pied sa boule sur la ligne de départ, pinça sa robe, leva légèrement son maillet, dont le manchon bleu décrivit un arc de cercle, et d'un petit choc sec, bien ajusté, franchit d'un coup les deux premiers arceaux.

— Bravo ! m'écriai-je flatteusement.

Le troisième arceau fut passé avec non moins de maestria. Mais, prudente, elle ne voulut point tenter le coup ardu de la cloche et se contenta de se placer avantageusement pour le tour suivant.

Hélas ! Tripet allait tout gâter. Le passage de sa boule brique opéra un véritable ravage. Négligeant Ducimetière, dont la position ne pouvait être pire, il fonça comme un sauvage sur sa sœur trop bien placée, la croqua sans pitié, prit deux coups sur la blanche pour aller passer son troisième arceau, roqua sur Mlle Sarah, qu'il plaça, franchit la cloche, retrouva la boule blanche au sortir du cinquième arceau, l'emmena toucher avec lui le piquet, la reprit dans son jeu de retour, puis, tombant sur la boule bleue d'Eglantine, l'envoya d'un grand coup de maillet, voltiger hors des limites.

— Ah ! mon Dieu ! s'écria celle-ci, je suis frite !

Je n'eus plus qu'une pensée : voler au secours de ma petite amie. C'était mon tour. J'assurai mon poignet et invoquai le bon Dieu pour la seconde fois. Mes deux premiers arceaux

passés, je me mis tout d'abord en devoir d'exercer sur l'ennemi de justes représailles. Je débusquai Mlle Sarah de sa position; puis, m'attaquant à Tripet, je l'expédiai d'un maillet vengeur à l'autre bout du jeu. Je pris ensuite deux coups sur la noire, pour aller chercher Eglantine. Je fus assez heureux pour l'atteindre, et plus heureux encore pour la rejeter par un carambolage audacieux sur sa cloche, tandis que j'allais moi-même ricocher sur la blanche, que je délogeai, tout en me servant d'elle pour m'adjuger un troisième arceau. Je pus alors venir doucement retoucher Eglantine, que ce léger heurt acheva de placer.

— Faites-moi passer ! supplia-t-elle, les yeux encore pleins de la terreur de Tripet.

Le coup était délicat. Je le risquai cependant. Je coulai ma boule derrière la sienne. Les deux sphères se jumellèrent en un mince contact. Je maintins ma rouge du pied, puis, d'un choc bien dirigé, j'en fis sonner le bois. Toc ! La bleue partit en avant, tandis que Mlle Eglantine retenait son souffle. Un second coup : ma rouge s'élançait à sa suite, et, l'une après l'autre, les deux boules franchissaient la cloche, dont le grelot sonnait joyeusement à notre double passage.

— Ça y est ! respira-t-elle.

J'essuyai mon visage trempé de sueur. J'étais bien content.

— Vous êtes très fort, me dit-elle. Je n'aurais jamais cru que vous réussiriez.

Je me serais entendu décerner le prix de thème latin aux promotions du Collège que je n'eusse pas été plus orgueilleux.

Le second tour se passa à réparer les ruines. Chacun avait à reconquérir une place, sauf Eglantine et moi, qui en profitâmes pour mettre derrière nous quelques arceaux. Au troisième tour, Tripet était corsaire, désormais libre de se livrer sans frein à sa redoutable activité ; la noire, la blanche et la crème de Mlle Sarah n'étaient pas loin non plus de terminer ; quant à nous, nous étions plus ou moins avancés sur le chemin du retour, à l'exception toutefois de Ducimetière, qui se battait toujours contre son deuxième arceau.

— Ce malheureux Ducimetière, dis-je, va nous enterrer.

Ce mot eut le privilège de faire rire Mlle Eglantine. Mais notre position n'en était pas moins critique.

Le quatrième tour vit deux nouveaux corsaires, dont l'un dans le camp de Tripet; j'étais l'autre. A la fin du cinquième tour, il y avait trois corsaires dans chaque camp. Mais tandis que Mlle Sarah tentait sa cloche de retour, notre malencontreux Ducimetière n'avait pas avancé d'un pas.

Ce fut alors que les maillets s'en donnèrent. D'un bout à l'autre du jeu les boules bondissaient, roulaient, s'entrechoquaient, zigzaguaient, croquant et toquant leurs couleurs, sonores, vibrantes, géométriques, acharnées à se poursuivre, à s'expulser et à rayer d'éclairs bleus, blancs, noirs, rouges le tapis plane du gazon ras. Une frénésie de chasse animait les corsaires. La terrible brique de Tripet courait d'effroyables bordées. Je dois dire que je ne lui en cédais que le moins possible et que la douce nièce du pasteur Babel elle-même sentait son fin poignet s'endolorir sous la vivacité de ses touches.

Un cercle de spectateurs avait fini par se former autour de nous. Le pasteur Babel nous fit l'honneur d'y mêler un instant sa redingote.

— Quel est le meilleur joueur ? demanda-t-il, s'intéressant avec condescendance à nos prouesses.

— Monsieur le pasteur, c'est Tripet, déclarai-je, tandis que le désastreux maillet brique sévissait avec une fougue à laquelle le digne Modérateur de la Vénérable Compagnie eût eu peine à reconnaître son sang.

—Oh ! mon oncle, fit alors la voie tout animée de Mlle Eglantine, si monsieur Tripet est le plus vigoureux, moi je dis que le plus adroit, c'est monsieur Pécolas.

Je me sentis rougir de plaisir.

Sur quoi le pasteur Babel daigna nous gratifier d'un petit signe indulgent et continua sa promenade.

Lorsque j'eus préconisé un plan de campagne, consistant à faire convoyer le désolant Ducimetière par la boule bleue et la boule verte pendant que je ferais bonne garde, le jeu se serra. Il me fallait à la fois protéger le périlleux voyage de la boule jaune de Ducimetière contre les entreprises des corsaires ennemis et maltraiter le plus possible la boule crème de Mlle Sarah pour lui interdire l'accès de ses derniers arceaux. C'est à quoi je m'employai de mon mieux. Ce que furent les péripéties de cette lutte finale, où les grands coups de Tripet, les énervements des maillets féminins, l'incomparable mala-

dresse de Ducimetière et l'ubiquité de ma boule rouge entrecroisèrent cent fois leurs rayons, je m'abstiendrai de le narrer. Qu'il suffise de savoir qu'au vingt-huitième tour, par une astucieuse manœuvre, nous réussissions à amener notre lamentable traînard, de conserve avec nos trois corsaires, droit devant le piquet de but, où ce furent le petit pied et le maillet bleu de Mlle Eglantine qui eurent la gloire de leur conférer la touche de la victoire, à la barbe éplorée de nos adversaires déconfits.

Mieux que tout ce que j'aurais pu rêver, cette partie de croquet, d'autant plus heureusement terminée qu'elle avait été chaudement disputée, comblait l'espace qui me séparait de ma petite amie et qu'une heure avant je pouvais encore juger incommensurable. Je sentis que je venais d'entrer indiscutablement dans ses bonnes grâces. J'en fus si transporté que je ne me souviens pas d'avoir jamais éprouvé depuis un pareil frémissement. Est-il besoin de dire que jamais non plus auparavant je n'avais rien connu d'analogue ? C'était un sentiment nouveau, indéfinissable, extraordinairement troublant, qui m'inondait d'une joie mystérieuse et me semblait jeter tout à coup sur ma vie un grand rayonnement. Le lac, les montagnes, l'air, le ciel, tout en participait, tout y baignait comme moi-même et en voyait soudainement décupler sa beauté.

Nous descendîmes vers le lac sous les ramures lumineuses. Des tables étaient dressées sur la terrasse, entourées déjà de groupements animés. Debout sur le parapet et sous son grand parasol vert, l'honorable M. Barbon envoyait des gestes à un canot retardataire. L'embarcation approchait, glissante et grossissante, entre les pattes obliques de ses rames. L'étudiant en casquette blanche la gouvernait, et parmi ceux qui la montaient je reconnus Carcaille et le petit Gaufre. Un chant s'en élevait, dont nous recevions l'harmonie, mêlée au clapotis de l'eau contre les pierres de la rive. C'était le cantique :

> Une nacelle, en silence,
> Vogue sur un lac d'azur ;
> Tout doucement elle avance
> Sous un ciel tranquille et pur.

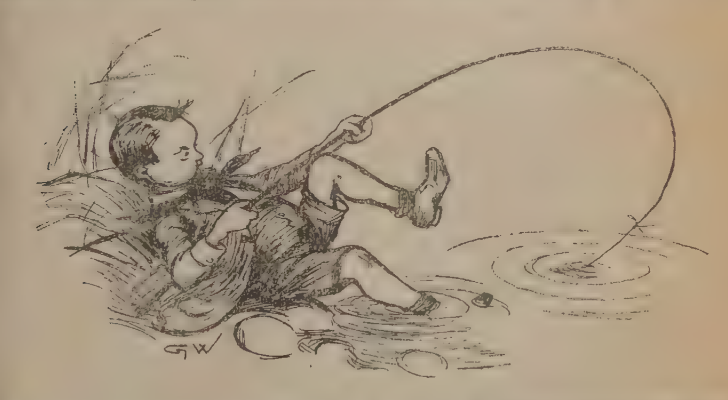
La voix mélodieuse d'Eglantine se mit doucement à accompagner les chanteurs. Jamais cantique ne m'avait paru si joli !

Pourquoi fallut-il qu'une note intensément comique vînt

déranger l'ordonnance de ces impressions poétiques ? Des vêtements, une culotte, un veston et jusqu'à une chemise qui séchaient au soleil ayant requis notre curiosité, nous ne tardions pas à apprendre que pendant que nous étions occupés à notre croquet un incident, qui aurait pu avoir des suites fâcheuses, s'était produit sur la berge. Deux ou trois de nos condisciples, dont le gros Cuche, ayant découvert des engins de pêche, n'avaient rien eu de plus pressé que d'aller se poster sur les rocs qui protégeaient la terrasse contre les lames et de tenter l'amorçage par l'immersion de multiples hameçons, convenablement pourvus de mie de pain et de vers de vase. Au commencement, tout alla bien. En une heure, nos pêcheurs avaient bien réuni une dizaine de sardines. Mais tout à coup le gros Cuche avait senti au bout de sa ligne une résistance inaccoutumée. C'était une énorme perche qui s'était égarée dans ces parages. Il en vit émerger de l'eau, dans un tourbillon d'écume, le mufle argenté. Peu expert dans l'art d'amener la grosse bête, le malheureux Cuche, qui tenait pourtant de toutes ses forces à sa capture, avait lutté désespérément, suant à longues gouttes, tirant, secouant, se cramponnant, appelant au secours.

— Par ici ! criait-il. Venez m'aider ! C'est la pêche miraculeuse !

Hélas ! le miracle s'était bien produit, mais en sens inverse. Entraîné par le poids de sa bête, vaincu par ses com-



motions, perdant l'équilibre, le gros Cuche était tombé dans le lac. On l'en avait retiré non sans peine, car, l'endroit étant

assez profond, notre imprudent ami, que dominait au surplus la fatale lourdeur de son derrière, y avait enfoncé jusqu'aux oreilles, pendant que sa ligne, plus légère, filait rapidement à la remorque de la perche dans la direction du haut lac.

Ruisselant, soufflant, jetant l'eau, il avait été vivement transféré dans la maison, dépouillé de ses habits, frotté et changé. Ce n'était heureusement qu'un bain. Effectivement, nous le vîmes reparaître, affublé de vêtements empruntés à la garde-robe du banquier Collignon et dans lesquels, malgré son excès d'embonpoint, il flottait comme dans une nasse. Le spectacle était si risible qu'une hilarité générale accueillit sa rentrée dans le monde des hommes. Mme Collignon elle-même, bien qu'encore sous le coup de son émotion, ne put se retenir d'y participer, et l'on vit jusqu'au pasteur Babel, dont la figure paraissait pourtant imperméable à toute gaîté, s'enfouir un instant dans son mouchoir pour y déplisser à son aise ses lèvres minces.

C'est à peine si un calme relatif put s'établir pour nous permettre d'entendre, avec la déférence convenable, la prière que l'inlassable ecclésiastique crut encore de sa mission de prononcer préalablement au goûter qui nous attendait.

Ma ferme intention était d'y prendre part dans le voisinage immédiat de ma petite amie. Pour la troisième fois, le Seigneur daigna exaucer ma prière. Il le fit d'autant plus facilement que les joueurs de croquet prirent tous place à la même table. Je n'eus qu'à m'installer d'autorité auprès d'elle, ce dont elle parut d'ailleurs enchantée. Nous avions en outre avec nous Carcaille, Crotu et le gros Cuche, qui, dans ses habits, occupait bien double place à lui tout seul.

J'ai beau rassembler mes souvenirs, je me vois tout à fait incapable de me rappeler ce qui, durant ce goûter, nous fut servi. Fut-ce l'onctuosité des crèmes ou la croustillance des pâtisseries qui donna le ton à cette collation ? Y eut-il des sandwichs, des cakes, des sorbets ? Bûmes-nous des sirops, du thé, du laitage ? Les fromages y développèrent-ils leurs arômes et les confitures leurs bouquets ? Tout ce dont je me souviens, c'est que Cuche, qui en avait d'ailleurs grand besoin, n'oublia pas de réclamer le bénéfice de son pari et se fit impitoyablement adjuger la part de gâteau de Tripet. J'étais tout

à l'exquis émoi de me sentir près d'Eglantine ; je n'avais d'autre impression que celle de sa robe blanche qui vivait à quelques pouces de moi, que celle de ses longs cheveux qui noyaient ses épaules, de son bras qui frôlait le mien, de sa tête souriante et rose qui se tournait souvent de mon côté. Mais d'elle je me rappelle tout, ses mouvements, ses gestes, ses regards, je me rappelle ses paroles, tout, jusqu'au moindre mot.

Nous ne nous parlâmes pas tout de suite. Il fallut d'abord entendre Cuche raconter son accident, Carcaille sa promenade en bateau ; puis on revint longuement sur les péripéties du croquet. Mais quand ces divers sujets eurent été épuisés, je songeai à en aborder de plus intimes avec ma jolie voisine. Le rêve que j'avais fait se réalisait : j'allais pouvoir lui confier quelques-uns de mes sentiments, et peut-être la questionner sur quelques-uns des siens.

— Ah ! dis-je tout ému, quel beau jour ! quel temps superbe !...

— Oui, fit-elle gentiment.

— Quand on pense qu'il aurait pu pleuvoir !...

Elle me regarda, sourit, puis dit :

— Vous n'aimez pas la pluie ?

— Oh ! non, fis-je, j'aime mieux le soleil que la pluie !... Pas vous ?

— Ça dépend, fit-elle. J'aime le soleil dans le canton de Vaud, mais à Genève je préfère la pluie.

— Tiens ! m'étonnai-je. Pourquoi ?

— C'est que Genève me semble faire bien...je veux dire s'allier naturellement avec la pluie... tandis que le canton de Vaud... ah ! le canton de Vaud !...

Sa voix sa nuança d'enthousiasme, son œil brilla, toute sa figure s'anima sous son joli chapeau de Montreux.

— Alors, demandai-je, vous aimez mieux Vevey que Genève ?

— Oh ! s'écria-t-elle, il n'y a pas de comparaison !...

Puis elle reprit, intriguée :

— Vous savez donc que je suis de Vevey ?

— Mais oui, fis-je, on me l'a dit.

— C'est vrai, je suis Veveysanne... Mais ce n'est pas seulement Vevey, c'est toute la contrée qui l'entoure... Cully, Lutry,

Clarens, Montreux... C'est le plus beau pays du monde !

Elle me parla de ce pays, son pays, comme elle disait. Elle m'en décrivit les aspects, les sites enchanteurs ; elle évoqua les courbes de ses rives, leurs vignes en gradins, leurs corniches, leurs monts, les innombrables bourgades qui les animent, Saint-Saphorin sur son golfe, Chexbres sous son signal, Marsans, Glérolles, la Tour-de-Peilz et sa ruine, Blonay et son manoir, Clarens, ses quais, ses platanes, son bois de châtaigniers, son cimetière, le vieux castel du Châtelard, l'élégance de Montreux entre sa double baie, Vernex, Glion, Territet, Veytaux et, comme pour garder décorativement ce magnifique ensemble, le grandiose et romantique château de Chillon, plongeant dans le miroir du lac le reflet de ses neuf tours.

— Il n'y a pas de comparaison ! répétait la petite Vaudoise.

— Genève, objectai-je un peu piqué, Genève est pourtant une belle ville.

— Oui, il y a des rues, des ponts, des monuments... mais il n'y a pas la nature, le cadre... Ah ! si Genève était sur le coteau de Lavaux, ce serait évidemment une belle ville.

Je restai un instant rêveur. Je songeais à ce pays doré où je n'avais jamais été. Le plus loin que j'étais allé, c'était à Nyon. Je me rappelai avoir vu là le lac s'ouvrir comme une mer, le ciel s'élargir et de nouvelles montagnes apparaître bleuâtres vers l'est. C'était là-bas, là-bas... De grands steamers s'y dirigeaient à travers l'immensité bleue ; des trains y tendaient de toutes leurs fumées. Mais je n'avais pris ni les uns, ni les autres. L'azur du ciel semblait s'y éclaircir et celui du lac s'y accentuer. C'était de là-bas qu'elle venait, de la côte enchantée, du pays du soleil, des vignes et des châteaux.

Je la regardai, je vis le tissu léger de son cou palpiter finement sous son oreille nacrée, mon cœur remua et je n'hésitai plus à me convaincre qu'une pareille petite fée ne pouvait en effet venir que d'une contrée merveilleuse.

— Je voudrais connaître Vevey, dis-je.

— Est-il possible que vous n'ayez pas été à Vevey ? Vous n'allez pas quelquefois dans le canton de Vaud ?

— J'ai été à Nyon.

— Vous n'êtes pas même allé jusqu'à Lausanne ?

— Non.

— Vous n'avez jamais vu le fond du lac ?

— Non.

— Vous n'avez jamais vu la Dent du Midi ?

— Jamais, avouai-je.

Je crus qu'elle allait me considérer comme un phénomène, mais elle soupira :

— Il est vrai que Genève est si loin !...

Je me sentis néanmoins diminué à ses yeux de ne pas connaître la Dent du Midi.

— Est-elle plus belle que le Mont-Blanc ? demandai-je.

— Beaucoup plus belle. Elle a sept pointes.

— Alors, dis-je, ce n'est pas une dent, c'est toute une mâchoire.

Elle rit, et je pus contempler ses petites dents à elle, blanches, fines, émaillées, reposant comme un double rang de perles sur la soie rose de leur mignon coffret.

On passait une coupe où elle prit une orange.



C'était une énorme orange de Jérusalem, rouge et cortiqueuse. Elle emplissait ses deux mains de sa lourde sphère.

— Oh ! dit elle en commençant à la dépouiller, elle est trop grosse pour moi. Voulez-vous partager ?

Je me sentis devenir plus rouge que l'orange de Jérusalem.

Mon cœur battit violemment. Je n'eus pas la force de répondre.

Son ongle rosé brilla dans la pulpe sanglante. Elle détacha la moitié du fruit pour me l'offrir. Mes doigts tremblèrent en la recevant. Adam devait avoir tremblé ainsi sous l'arbre du jardin d'Éden. Mais bien que sachant ce qu'il en était survenu, ma conscience ne me fit nullement entendre que je succombais au même péché. Mon tremblement était une jouissance exquise, et quand le jus parfumé, précieusement pressé par mes lèvres, coula dans mon gosier, remplissant ma bouche de sa fraîche saveur, je me sentis transporté en plein paradis.

Je disais que je ne savais pas ce que j'avais mangé chez Mme Collignon : je me rappelle et me rappellerai toujours que j'y ai mangé la moitié d'une orange.

Mais il me fallait dire quelque chose pour cacher mon trouble.

— Quel est votre fruit favori ? balbutiai-je.

— Le raisin, répondit-elle. Et vous ?

Je n'osai pas répondre l'orange. Je m'en tirai par une nouvelle question :

— Le raisin blanc ou le raisin noir ?

— Le raisin blanc, cela va sans dire ; le noir n'existe pas pour une Vaudoise.

— C'est vrai, approuvai-je, le blanc est bien meilleur.

Nous dégustions chacun notre dernière tranche d'orange, elle en rêvant peut-être à ses raisins blancs de Lavaux, moi en pensant sûrement aux jolis doigts qui l'avaient séparée.

— L'avez-vous trouvée bonne ? fit-elle avec un petit coup de langue sur le bout de son index.

— Oh ! très bonne, délicieuse... Je me demande si elle vient réellement de Jérusalem.

— Je ne pense pas ; ce doit être le nom de cette sorte. Je ne crois pas d'ailleurs qu'il soit nulle part question d'oranges dans la Bible.

— Je ne vois pas non plus, dis-je en faisant de vains efforts de mémoire.

J'aurais pu demander sur ce point l'avis autorisé de Carcaille, mais je me trouvais si bien de notre conversation à deux que je ne jugeai pas à propos de le faire intervenir.

— Tandis qu'on y rencontre beaucoup de raisins, ajoutai-je. Le raisin est un fruit biblique.

— Oui, il y a les raisins du songe expliqué par Joseph.

— Les raisins et les ronces de la parabole.

— La grappe rapportée par les Israélites.

— La vigne de Noé.

— Celle de Naboth.

— Les fruits de la Bible, dis-je, sont le raisin, la pomme, la figue, l'olive, la grenade, la pistache...

— Et le fruit de l'arbre de Vie...

— Celui-là, c'était peut-être l'orange.

— Mais non, puisque personne n'en a jamais mangé, Dieu craignant que nous ne devenions éternels comme lui.

— C'est juste, dis-je, confus, en me rappelant le passage de la Genèse. Vous êtes forte sur les Ecritures. Lisez-vous beaucoup la Bible ?

— Mon oncle m'en fait apprendre un chapitre chaque matin.

— Et ça vous plaît ? Vous aimez la Bible ?

— Ça dépend : j'aime les histoires de l'Ancien Testament ; je n'aime pas les prophètes ; j'aime les paraboles ; je n'aime pas les épîtres.

— Et quel est le personnage de la Bible qui vous est le plus sympathique ?

Ses mignons sourcils se rapprochèrent un moment, puis elle dit :

— Comment voulez-vous que je réponde ?... Je suis bien obligée de dire Jésus, puisque c'est lui qui nous a sauvés.

— Oui, sans doute... Mais Jésus n'est pas un personnage, c'est le Fils de Dieu. Mettons-le à part.

— Alors, voyons... Eh bien, je pencherais... je pencherais pour Rebecca.

— Pourquoi ?

— Parce que son histoire fait rêver toutes les jeunes filles... Et vous, quel est votre personnage préféré ?

— Moi, répondis-je sans hésiter, c'est le roi Salomon.

— Pourquoi ?

— Parce qu'il a écrit le *Cantique des Cantiques*.

Un coup de tonnerre éclatant inopinément dans l'atmos-

phère paisible qui régnait sur le lac n'aurait pas produit pareil effet.

— Oh! fit-elle, toute rouge à son tour, serait-ce vous qui avez écrit cette carte que j'ai reçue ?

— C'est moi, dis-je avec une forte étreinte intérieure, mais décidé à soutenir courageusement ma responsabilité. C'est moi. Est-ce qu'elle vous a plu ?

— Oh ! si vous saviez comme mon oncle s'est mis en colère !

— Le pasteur Babel s'est mis en colère ?

— Horriblement.

— Un pasteur se mettre en colère !...

— Il a été terriblement fâché.

— Mais pourquoi ?

— Il a dit que c'était une chose épouvantable...

— Oh !...

— Que celui qui avait écrit cela était un monstre...

— Un monstre ?... Mais pourquoi ?

— Je ne sais pas.

— Ce n'était pourtant qu'un verset de la Bible.

— Mais qui disait des choses...

— Cependant tout ce que la Bible dit est excellent !

— Il paraît que non.

— Et vous, êtes-vous fâchée ?

— Moi, non... Mais je n'ose plus vous regarder.

— Je ne croyais réellement pas...

— Oh ! soyez tranquille, je ne dirai jamais que c'est vous!

— J'ai peut-être eu tort, pardonnez-moi...

— Je...

— C'est que je ne savais pas comment vous dire... Ç'a été plus fort que moi... Je...

Mais elle n'écoutait plus. Elle s'était levée. J'étais devenu tout pâle. Heureusement que comme tout le monde se levait aussi, vu que le goûter était fini, son brusque départ ne parut nullement insolite. Je vis disparaître sa taille blanche, couverte de ses blonds cheveux, au milieu d'un remous d'enfants. Le pompon de son chapeau de Montreux émergea encore quelques instants d'entre les têtes, puis je le perdis aussi de vue. Il me sembla que je tombais dans un vide sans fond. Toute mon énergie fondait à grandes bulles et se dissolvait. Une faiblesse étrange m'envahissait. J'allai m'affaisser contre le mur

bas de la terrasse, les coudes sur le parapet, et je restai là je ne sais combien de temps, des larmes plein les yeux, tandis que le lac clapotait doucement au-dessous de moi.

Le moment du départ arrivait. Les moniteurs assemblaient leurs élèves et l'honorable M. Barbon, que l'ardeur déclinante du soleil avait enfin engagé à fermer son parasol vert, organisait l'évacuation en bon ordre de l'hospitalière campagne Collignon.

Le retour à Genève devait s'effectuer par le bateau à vapeur. Cet épilogue de la petite fête n'en était pas la partie la moins attrayante, et le temps de plus en plus délicieux, dans la quiétude du soir qui tombait, semblait inviter lui-même au charme d'une promenade sur l'eau.

La campagne Collignon était proche du port de Bellevue. Nous l'atteignîmes en peu de minutes. Notre foule bigarrée se répandit sur sa petite place, qu'abritaient deux tilleuls. Elle envahit sa berge de pierre et son embarcadère de bois. Devant nous, les Voirons faisaient le gros dos sous les caresses obliques du soleil couchant.

— Le bateau ! cria le premier Tripet, voici le bateau !...

On n'en apercevait encore que la cheminée empanachée glissant derrière les peupliers de la pointe de Genthod. Mais il ne tarda pas à émerger des verdures et à doubler l'extrémité de la mince langue de terre que houppetaient deux petits arbres verts. Puis il s'équilibra, piqua droit sur nous, semblable à un gros insecte, avec la corne de sa cheminée, l'antenne de son mât et les deux yeux rouges de ses prises d'air. D'aplomb sur ses tambours, il paraissait immobile ; mais il grandissait à vue d'œil. Nous perçûmes bientôt le bruit de ses roues. Il poussa un long sifflement sourd et commença à se présenter de flanc.

— C'est *le Bonivard !* annonça de nouveau Tripet.

Les lettres se dessinaient en jaune sur le fond bleu du tambour : *Bonivard*. Au-dessous se voyaient, accotés, les trois écussons de Suisse, de Vaud et de Genève. Mes yeux se portèrent sur l'écusson vaudois. Il était à gauche, coupé de vert et de blanc, et je lus sa devise : *Liberté et Patrie.*

Lentement, calmement, *le Bonivard* accostait les pilotis.

M. Barbon fit procéder avec méthode à l'embarquement et

nous passâmes tous devant lui. Il ne resta bientôt plus sur la plateforme que Mme Collignon et ses deux filles, Esther et Sarah, qui avaient déjà le mouchoir à la main pour nous saluer. Le pasteur Babel leur adressait, à la coupée, de dernières formules d'adieu, d'édification et de remerciement.

Dans l'entrepont, autour des machines, je retrouvai Carcaille, le petit Gaufre et le gros Cuche. Celui-ci avait endossé ses vêtements, secs, mais si rétrécis qu'il s'y trouvait ficelé et gonflé comme une andouille. Un sifflet brusque, un ronflement, les machines bougèrent, s'animèrent dans leur huile. J'étais très triste.

Je quittai l'entrepont, ses bielles, ses bagages, ses affiches d'hôtels, de messageries et de chocolats, pour aller m'appuyer contre le bastingage. L'eau filait, s'engouffrait sous le tambour. Insensiblement, Bellevue s'éloignait, ses arbres, ses auberges, son débarcadère au bout duquel les trois silhouettes Collignon agitaient encore leurs mouchoirs.

Tandis que nous longions la terrasse où j'avais été tour à tour si heureux et si malheureux, une petite main me prit tout à coup le poignet. C'était Eglantine.

— Venez, me dit-elle. Allons à l'avant. J'aime tant sentir le vent du bateau et voir se fendre l'eau!

Fou de joie, je la suivis. Sa petite main ne quittait pas la mienne.

Nous nous faufilâmes entre les bancs, les chaises et les pliants, le long du pont encombré de passagers. A mesure que nous avancions vers l'extrémité du steamer, la brise se développait et faisait flotter les boucles de la jeune fille. Un léger roulis se précisait. Des chaînes, des filins dormaient enroulés. Au delà de la cloche d'argent du bateau et de l'engrenage des ancres, il n'y avait plus personne. Par les regards des sabords, on voyait glisser l'eau que venait de couper l'étrave.

— Vous n'avez pas peur ? dis-je.

— Un peu... mais c'est si agréable!...

Elle m'attira contre l'angle de proue. Nous nous adossâmes à des cordages. Nous étions là presque cachés, seuls, séparés de tout, n'ayant derrière nous que le bruissement du vapeur, et devant nous, autour de nous, que l'eau, l'eau miroitante et subtile, l'eau dans le cadre lointain et reflété de ses rives, l'eau attirante, limpide, toute l'immensité de ce somptueux décor

lacustre, où nous ne nous sentions plus qu'un double et imperceptible point.

— On est bien, ici, murmura-t-elle.

— Oh ! oui, on est bien ! soupirai-je en écho.

Au bout d'un instant, elle enleva son chapeau.

— Tenez-moi, dit-elle en se penchant par-dessus le bord.

Je sentis mon bras se couler autour de sa taille, tandis qu'elle avançait craintivement sur l'abîme.

— Oh ! fit-elle en se rejetant en arrière, cela donne le frisson !

Et je crus sentir courir sur elle comme un léger tremblement.

— Avez-vous froid ? demandai-je.

— Oh ! non, il fait si doux !

La soirée était en effet délicieusement molle : présage de mauvais temps, peut-être ; mais, pour le moment, sans autre souffle d'air que la brise provoquée par le mouvement du vapeur et dans cette pureté extraordinaire qui rapprochait et colorait les montagnes, on ne pouvait rien rêver de plus exquis.

— Ah ! dit-elle, c'est bien différent de mon premier voyage !

— Quel voyage ?

— Il y a quelques mois... quand je suis venue à Genève...

— Il était plus long, observai-je.

— Je crois bien, quatre heures !... presque tout le lac Léman...

Elle appelait le lac : le Léman ; moi, je l'appelais : le lac de Genève.

Alors, la petite Vaudoise me raconta son grand voyage.

Son oncle était venu la chercher à Vevey. Elle s'était embarquée avec lui un matin. Le temps était beau, presque chaud, quoiqu'on fût en hiver. Le lac — le Léman — s'étendait admirablement bleu et calme entre les montagnes grandioses de la Savoie et les riantes Alpes vaudoises. Au loin, la Dent du Midi étincelait de toutes ses cimes. Successivement, Chillon, Montreux s'étaient effacés, puis Glion et la Tour-de-Peilz. La vieille église Saint-Martin était restée plus longtemps visible. On avait abordé tour à tour Cully, Lutry, Pully, sous leurs étages de vignobles ensoleillés. Puis on avait touché Ouchy. Le temps était toujours beau, mais un petit air froid commençait à tomber de Lausanne. Le lac s'of-

frait là dans toute sa largeur et l'on entrevoyait à peine la côte d'Evian. En avançant vers Morges, l'atmosphère avait encore fraîchi. En même temps,le ciel et l'eau perdaient graduellement leur belle couleur, pour revêtir des teintes plus pâles et plus dures.Le Jura,que l'on n'avait pas aperçu jusque-là, manifestait vers l'ouest ses croupes monotones. A Rolle, le vent du nord était devenu intolérable. Il se précipitait rude et rapide dans la direction de Genève. C'était la bise, la sinistre bise. Le lac moutonnait. Ses courtes vagues hargneuses harcelaient le bateau. Puis les côtes s'étaient resserrées, les horizons rétrécis. Le triste et sombre Jura y faisait prédominer maintenant ses formes revêches. Coppet, Versoix. La figure du pasteur Babel semblait s'émacier et se durcir avec le paysage, à mesure qu'on approchait de Genève. La bise cinglait, sifflait, glaçait. Ses âpres morsures gerçaient douloureusement la peau et ses assauts fanatiques empêchaient presque de se tenir debout. Alors, la ville apparut, morne, grise, menaçante. Tapie sous les trois tours noires de sa cathédrale,sa lourde masse obstruait le lac, et de ses deux bras pâles projetés en avant semblait vouloir en étrangler le courant. L'arrêt d'un pont rectiligne y traçait sa barre rigoureuse, devant un îlot muré d'où quelques hauts arbres dépouillés dressaient dans un ciel d'acier leurs squelettes.C'était Genève. En compagnie du pasteur Babel, sévère et terrible comme sa ville,la pauvre petite Eglantine du pays de Vaud avait débarqué transie de froid sur le sol de sa nouvelle patrie.

Ce petit récit m'impressionna vivement.

— Comme vous avez dû être malheureuse ! m'écriai-je.

— Oui, les premiers jours... J'ai bien pleuré. Mais je m'y suis faite .. Et aujourd'hui... aujourd'hui, répéta-t-elle, c'est bien différent.

Oui, c'était différent. Au lieu de la bise glaciale d'hiver, c'était le zéphyr odorant de juin. Les rives estompaient doucement leurs verdures dans l'ombre du soir qui montait. Une suave teinte rose s'était répandue sur la chaîne des hautes Alpes,où le dôme du Mont-Blanc rougeoyait comme un brasier céleste. Un flot serein nous berçait. Mélodique, un orchestre italien faisait soupirer ses violons. La ville s'éployait langoureusement entre ses jardins, ses parcs, ses terrasses. Derrière les arches festonnées du pont du Mont-Blanc, les peupliers de

l'île Rousseau enlevaient leur bouquet harmonieux. Une première étoile brilla faiblement au-dessus du Salève. Quelques fenêtres s'allumèrent aux façades déjà mystérieuses de la ville haute.

— Oui, oui, aujourd'hui... murmurait presque défaillante ma petite amie, aujourd'hui, cela me rappelle Clarens...

A ce mot qu'elle prononça d'une voix si tendre que je crois en entendre encore l'accent, mon bras, qui, je ne sais comment, était demeuré autour de sa taille, crut devoir presser cette dernière avec la plus chaude sympathie.

— Voulez-vous être mon ami? me demanda Eglantine toute émue.

Si je voulais!... Le cœur bouleversé par cette question, je ne trouvais pas de mots pour répondre. Mais tandis que nos têtes s'étaient inclinées l'une vers l'autre, un souffle de brise vint enrouler autour de mon cou une boucle de ses cheveux. Ma joue en sentit le contact; le bout en frôla ma bouche. Alors, fou, l'esprit perdu, ma tête se pencha encore plus vers la sienne, et mes lèvres touchèrent sa peau fine, tiède et veloutée... Je crus que j'allais m'évanouir de bonheur.

Mais si je m'étais vraiment évanoui de bonheur, il eût suffi, pour me faire revenir à moi avec la plus grande promptitude, du poids d'une main dure qui vint au même moment me tomber sur l'épaule. Je me retournai brusquement. Une grande ombre était derrière moi, ombre trop matérielle, hélas! car, à en suivre l'arête sombre montant inexorablement de bouton en bouton, et au cri d'effroi de ma compagne terrorisée, je n'eus pas de peine à reconnaître le spectre du pasteur Babel en personne et parfaitement vivant.

— Petits misérables!... proféra-t-il, tandis qu'on passait les jetées de Genève.

Je suppose, par ce qui suivit, qu'il prononça ces mots avec une intention de pluriel; mais pour l'instant je ne les pris que pour moi, et je me sentis tout aussitôt précipité comme par un coup de tonnerre au plus profond de l'étang de soufre et de feu dont parlait Carcaille et dont avait si peur le petit Gaufre.

— Oh! pardon! pardon!... balbutiai-je épouvanté et le cerveau tournoyant... Monsieur le pasteur! je ne le ferai plus!...

— Tu l'as fait, Nicolas Pécolas !... Ne nie pas, je l'ai vu !

Songeais-je à nier ?

— Tu viendras me parler demain, chez moi, à quatre heures



et demie. Quant à toi, ajouta-t-il en se retournant sur Eglantine, ne crie pas ! Je te défends de crier, entends-tu ? Je t'interdis de pleurer !... Pas de scandale ici ! objurgua-t-il sourdement.

Il l'entraîna rapidement. Eglantine étranglait ses sanglots. J'entendis un instant le claquement convulsif de ses dents.

J'étais anéanti.

Comment débarquai-je ? Que se passa-t-il ? Quittai-je *le Bonivard* sous l'œil vigilant de M. Barbon ? Pris-je congé de mes camarades de l'école du dimanche ? Serrai-je les mains

de Carcaille, de Crotu, du gros Cuche, de Ducimetière ? Ou m'enfuis-je comme un voleur, comme un coupable? Je ne sais. Je dus sans doute tituber le long des quais. Peut-être songeai-je à me jeter au Rhône. Ce qu'il y a de certain, c'est que je finis par rejoindre la maison, où je fis ma rentrée pâle comme un mort.

— Ah ! mon Té ! mon Té !... s'écria tante Bobette en m'apercevant. Que t'est-il arrivé, mon pauvre enfant ?

Ma mine devait être bien décomposée, car mon père et le cousin Gobernard, qui était là, ne manifestèrent pas moins d'inquiétude.

— As-tu mangé quelque chose qui t'a fait mal ? fit mon père.

— C'est ça !... cria tante Bobette, je suis sûre que c'est une indigestion !

— Qu'as-tu mangé ?

— Je ne sais pas.

— Du pouding ? de la tourte ?

— Je ne sais pas.

— Comment, tu ne sais plus ce que tu as mangé?

— Non.

— Voyons, rappelle-toi.

— Une orange.

— Ce n'est pas une orange qui t'a indigéré !

— A moins qu'elle ne fût gâtée, opina le cousin Gobernard.

On m'entourait, on me pressait, on m'accablait de questions.

— J'y suis ! fit tante Bobette, le nez décisif. C'est la crème !... Je parie que la crème était tournée !... Ce n'est pas étonnant avec cette chaleur !

Elle m'emmena dans ma chambre, me déshabilla, me mit au lit, puis, malgré mes vives résistances, m'administra de force un vomitif.

Bien entendu, cette médication me rendit encore plus malade. Sur quoi une nouvelle hypothèse se fit jour dans l'esprit anxieux de tante Bobette :

— Dis-moi, Nicolas, le lac était-il agité ? As-tu eu le mal de mer ?

— Je ne sais pas.

— Mais enfin, qu'y a-t-il donc, mon enfant ? qu'y a-t-il, au nom du Seigneur ?

Alors, devant les angoisses de tante Bobette, effondré, prostré, lamentable, n'ayant plus la force de mentir, ni de rien cacher, je bégayai, tout hoquetant et le cœur décroché :

— Oh ! tante Bobette !... oh ! tante Bobette !... J'ai embrassé la nièce du pasteur Babel !

IV

— Allons, allons, fit le cousin Gobernard, qui était venu le lendemain prendre de mes nouvelles et auquel il avait bien fallu raconter toute l'histoire, allons, allons, ce n'est pas si grave !

— Ah ! vous trouvez ?...

— Bon sang ! ma cousine, vous vous mettez aussi dans des états... Ce garçon aurait assassiné père et mère que vous n'en seriez pas plus suffoquée !...

— Mon Té ! mon Père ! persistait à se lamenter tante Bobette, qui aurait jamais pu penser que notre Nicolas... C'est la fin du monde !...

— Non, vraiment, ma bonne Bobette, permettez-moi de dire que vous exagérez. Tout ça parce que ce petit a embrassé une jolie fille !...

— Au nom du ciel ! Gédéon !... s'effarait ma pauvre tante en se bouchant les oreilles.

Et comme j'assistais, consterné, à ces explications, le cousin Gobernard, prenant en pitié ma détresse, ajoutait pour me remonter :

— Puisque tu dois aller te faire admonester par le pasteur, vas-y. Mais ne te frappe pas, mon garçon. Ta peccadille ne tire pas à conséquence. Après tout, cela vaut mieux que d'avoir manqué un examen ou de t'être donné une entorse. Et si ce Babel entonne ses grands airs et tape trop fort sur la poêle du nommé Satan, ne te laisse pas étourdir, mon garçon, et envoie-le carrément bouler. C'est mon avis, conclut-il.

Heureusement que tante Bobette n'entendit pas la façon pittoresque dont le cousin Gobernard formulait cet avis, car c'est alors qu'elle aurait été bien réellement suffoquée.

Un peu réconforté par la cordiale allure du cousin Gobernard, je me sentis capable d'envisager sans trop de tremblement la perspective de mon redoutable tête-à-tête avec le pas-

teur Babel. Aussi mon désir irrésistible de fuir à l'autre bout de la Suisse, plutôt que d'affronter le terrible ecclésiastique, fit-il bientôt place à une plus juste évaluation des choses, je veux dire des dangers immédiats que je courais. Je ne risquais évidemment ni d'être mangé, ni d'être saigné vif, ni d'être battu, et tout se réduirait, vraisemblablement, à un formidable savon évangélique, que je n'avais plus qu'à me préparer à essuyer avec le plus complet héroïsme. Quant aux dangers ultérieurs, la perte du repos de ma conscience, le ver rongeur du remords ou même la damnation éternelle, j'aurais le temps d'y songer.

A quatre heures donc, à l'issue des classes, au lieu de prendre comme d'habitude le chemin de la maison, je sortis du collège par la porte de Saint-Antoine et je m'engageai, d'un pas peu fringant, dans la direction de Champel. Je passai les ponts des Tranchées. L'observatoire bombait sa coupole grise vers un ciel ironique, qu'interrogeaient aussi, quelques pas plus loin, les bulbes dorés de l'église russe. Pour moi, j'avais abandonné tout essai de prière, sentant que, de ce côté, le pasteur Babel avait toute chance d'être plus écouté que moi. Sans tenter l'illusoire protection du moindre parapluie, je m'inclinais d'avance sous l'orage divin, quitte à chercher à en recevoir le moins possible et à me secouer après du mieux que je pourrais.

C'est dans ces dispositions résignées que j'atteignis le chemin de Champel. Je revis la place triangulaire et son herbe roussie. Je me retrouvai enfin devant le clédal de *Monsieur Babel, pasteur*, comme quatre heures et demie sonnaient à l'hôpital cantonal. J'en fis jouer le battant. Puis je traversai le petit jardin d'un pied morne et j'allai, sans aucune espèce d'enthousiasme, soulever le heurtoir de la porte, qui tomba en rendant un son mat.

Une bonne intimidante m'ouvrit. Je lui déclinai mon nom d'une voix sourde en demandant le pasteur.

— Suivez-moi. Monsieur le ministre est dans son cabinet.

Je la suivis dans un vestibule nu, puis le long d'un escalier sévèrement décoré de textes bibliques. A ce moment, je dois le dire, j'aurais réellement préféré être à cent lieues de là. Mais il n'y avait maintenant plus à reculer.

Mon cerbère en jupons s'arrêta devant une porte feutrée,

qu'elle poussa et me fit franchir assez rudement par les épaules, en aboyant :

— Monsieur le ministre, c'est le jeune Nicolas Pécolas.

Je me trouvai dans une pièce assez sombre, où je ne distinguai d'abord qu'un grand bureau de chêne massif, derrière lequel, siégeant dans un fauteuil de bois sans capiton, le pasteur Babel profilait sa maigreur ascétique. Courbé sur son pupitre entre deux piles de bouquins ouverts, le pasteur travaillait. Complètement médusé par cette présence, je restais là debout, le chapeau entre les doigts, l'œil sur ce crâne inquiétant, attendant qu'il daignât porter son regard sur ma chétive personne et que sa bouche irritée commençât à me signifier sa vitupération.

Au bout de plusieurs longues minutes, comme aucun changement ne survenait, je me hasardai à promener les yeux sur les autres parties de la chambre, au clair-obscur de laquelle je m'habituais peu à peu. J'en considérais les murs chargés de reliures à dos noir, les chaises de cuir, la cheminée de marbre gris et sa pendule au sujet de bronze représentant le patriarche Abraham levant le couteau sur son fils Isaac pour obéir à l'ordre de Dieu. Une robe pastorale et un rabat étaient rangés sur un dossier. Dans un coin, un petit harmonium luisait. Mais ce qui attira surtout mon attention, ce fut un grand portrait de Calvin, gravé sur bois, qui, de son cadre d'ébène, semblait dominer toute la pièce. Fortement éclairé par la fenêtre, dans le rectangle de laquelle venait s'inscrire un coin de la pelouse brûlée de Champel, le réformateur présentait de trois quarts son facies émacié, ses lèvres serrées, le mince flot pointu de sa barbe et son long nez qui ressemblait à celui du pasteur Babel. Sa tête était prise dans une calotte qui couvrait ses oreilles et que surmontait un bonnet plat. Une queue de renard entourait son cou. La gravure portait en exergue ces mots : JEAN. CALVIN. FIDELLE. MINISTRE. DE. LA. PAROLLE. DE. DIEV.

J'examinais ce portrait depuis un bon quart d'heure et je commençais à me sentir fatigué, n'osant ni bouger, ni m'asseoir, lorsqu'un remuement provenant du fauteuil ramenèrent instantanément mes yeux à leur première position. Effectivement, le pasteur Babel remuait. Je vis sa plume se poser, sa tête se lever, ses mains prendre appui contre son pupitre pour reculer un peu le fauteuil, dans lequel le buste se redressa ; je

vis ses bras se croiser, son regard s'attacher sur moi, sa bouche s'ouvrir enfin...

Tout figé, j'attendais.

— Ah! te voilà!...

Bien décidé à rester muet comme un poisson ou à ne répon-



dre que par les monosyllabes indispensables, je ne bougeai pas un muscle.

— Te voilà, Amalécite!...

Amalécite!... Il me fallut pourtant tressaillir. C'était le nom du plus méchant de ces peuples païens qui s'opposèrent en leur temps aux enfants d'Israël et que Dieu finit par extermi-

ner. Aux yeux du pasteur Babel, je n'étais plus qu'un Amalécite!

— Je me demande avec effarement et consternation, je me demande avec douleur et déchirement, prononça alors le pasteur, si j'ai devant moi l'un des élèves de mon école du dimanche ou un de ces affreux gredins sans feu ni lieu, sans foi ni loi, qui rôdent par nos rues et désolent notre ville! Voilà donc le résultat de mes efforts! voilà le fruit de l'enseignement chrétien que je t'ai inculqué! Quelle épreuve, Seigneur! Quelle amertume, ô mon Dieu!...

Il s'arrêta pour juger de l'effet de son petit exorde. Je ne bronchais pas. Il poursuivit :

— Hélas! le péché est partout; il pénètre les cœurs les mieux gardés; il exerce en tout lieu son horrible puissance. Malheureux Pécolas, tu aurais été le dernier que j'eusse soupçonné d'une mauvaise action. Aussi ma douleur est profonde. Mais qu'est-elle, Pécolas, qu'est-elle auprès de celle de Dieu, qui t'a vu comme moi, et que tu as cruellement offensé?

Je commençai à trouver qu'il allait un peu loin, je veux dire un peu haut. Que pouvait faire à Dieu, le Créateur du ciel et de la terre, le Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob, le Dieu des armées, le Dieu des cohortes célestes, que j'eusse été surpris, sur l'avant du *Bonivard*, en train d'embrasser modestement la blonde nièce du pasteur Babel?

Mais celui-ci continuait :

— Lorsque Adam, sous l'arbre du jardin d'Eden, mangea du fruit défendu, il ne se doutait pas des conséquences de son acte. Mais le péché venait d'entrer en lui. Et les conséquences du péché sont terribles. M'entends-tu, Pécolas?

— Oui, monsieur le pasteur.

— Pour avoir simplement mangé de ce fruit, Adam fut chassé du paradis terrestre, astreint à travailler la terre, enfin condamné à mort. Mais ce n'est pas tout. De par ce premier péché, ce triple châtiment frappa en outre tous ses descendants, le genre humain tout entier! Ah! s'il avait prévu cela, Adam aurait-il goûté de cet abominable fruit?... M'écoutes-tu, Pécolas?

— Oui, monsieur le pasteur.

— Eh bien, cette histoire est celle de tout pécheur. C'est la tienne, Pécolas, car une fois engagé dans la voie du péché,

on ne sait où on va. Demain tu en commettras un plus grave, après-demain un plus grave encore, et de péché en péché, de chute en chute, tu en arriveras à l'état de pécheur endurci, incapable de repentance et dès lors voué inexorablement à la condamnation éternelle. — Me comprends-tu, Pécolas ?

— Oui, monsieur le pasteur.

— Arrête-toi pendant qu'il en est encore temps, malheureux garçon ; ne continue pas à glisser sur la pente fatale, amende-toi, pleure, repens-toi, tombe à genoux, demande-moi pardon et surtout demande pardon à Dieu, à Dieu qui est plein de miséricorde, mais qui est aussi rempli d'horreur pour le péché... de courroux, de justice !...

Mais je ne tombai pas à genoux. J'étais trop occupé par une réflexion nouvelle qui venait de naître dans mon esprit. Si Adam avait péché, me disais-je, c'était qu'il avait contrevenu à un ordre de Dieu. Dieu lui avait dit : « Tu ne mangeras pas du fruit de l'arbre de la science. » Et Adam en avait mangé. Il avait désobéi. Mais moi, avais-je désobei ? Où était-il dit : Tu n'embrasseras pas la nièce du pasteur Babel... ou n'importe quelle autre jeune fille ?... J'avais beau chercher, je ne voyais aucun texte qui pût m'être appliqué. Si tel était le cas, avais-je donc commis un péché ?

— Eh bien, Pécolas ? attendait le pasteur.

Il fallait que j'en eusse le cœur net. Je me hasardai :

— Monsieur le pasteur, je voudrais auparavant vous poser une question.

— Parle, je suis là pour t'écouter... et pour t'éclairer, s'il en est besoin.

— Monsieur le pasteur, où est-il dit dans la Bible que Dieu défend d'embrasser une jeune fille ?

La tête que fit le pasteur Babel, à cette simple question, fut des plus surprenantes. Complètement ahuri par ma demande, il se la fit répéter, comme si ses oreilles hésitaient à l'avoir entendue. Puis il se tira la barbe, fronça le sourcil, me considéra pour voir si je n'avais pas l'air de me moquer de lui, et comme je n'en avais pas l'air du tout, il se retira la barbe, se gratta le front, puis finit par manifester son réel embarras en barbotant :

— Mon enfant... mon enfant...

Alors, plein d'assurance, je m'écriai :

— Monsieur le pasteur, cela n'est dit nulle part !

— Comment, nulle part ?...

— Non, monsieur le pasteur, vous ne pouvez me citer aucun texte, et c'est injustement que vous m'accusez de péché. Je n'ai pas péché.

— Tu n'as pas...

Certes, j'avais commis des péchés, de nombreux péchés dans ma vie ; j'avais menti, j'avais trompé, je m'étais mis en colère, j'avais souhaité le mal, j'avais plus ou moins violé les neuf dixièmes des commandements ; et beaucoup de ces péchés, à ma honte, avaient été découverts. Or, jamais on ne m'en avait fait des reproches aussi vifs que pour celui-ci, qui n'en était pas un, qui ne violait rien du tout, ou qui, s'il en était un tout de même, paraissait bien petit en comparaison des autres, une simple peccadille, comme disait le cousin Gobernard. C'était incompréhensible.

Mais le pasteur s'était ressaisi :

— Eh bien, non, articula-t-il, je ne te citerai pas de texte. Mais j'en appellerai à un autre témoignage, plus probant peut-être : ta conscience. Lorsque je t'ai mis la main sur l'épaule, pourquoi t'es-tu troublé ? pourquoi as-tu tremblé ? pourquoi aurais-tu voulu te cacher, disparaître, comme Adam à l'ouïe de la voix de l'Eternel se cacha loin de sa face ? C'est ta conscience qui parlait, ta conscience, Pécolas, et elle te disait : Ce que tu as fait est mal !...

Ce fut à mon tour d'être embarrassé ! Evidemment, ma conscience avait parlé. Je ne pouvais le nier. Elle avait même parlé beaucoup plus longtemps que ne le croyait le pasteur Babel, puisqu'elle était allée s'épancher jusque sur le sein bouleversé de tante Bobette. Ma conscience s'était, en effet, amplement manifestée. Mais était-ce bien ma conscience ? N'était-ce pas plutôt un assemblage obscur de craintes artificielles, faites de défiance de moi-même et des autres, d'appréhension de l'inconnu, de peur irraisonnée de l'opinion d'autrui, et qui n'avait rien de commun avec la véritable conscience ? Plus j'y réfléchissais, moins je parvenais à discerner dans mon acte le moindre reflet d'un péché. Le bonheur dont j'avais été inondé en l'accomplissant me semblait contradictoire à la notion même de péché. Jamais je n'avais été heureux lorsque j'avais réellement péché. Aussi répondis-je au pasteur Babel :

— Je me suis effrayé, il est vrai; mais, je le vois maintenant, bien à tort. Je n'aurais dû avoir aucun sujet d'alarme, car je ne commettais aucun mal. Aucun mal, monsieur le pasteur, aucun péché. Non! non!... Il n'y a qu'un cas où un baiser donné constitue un péché, et l'Ecriture le dit en propres termes (décidément je devenais aussi fort que Carcaille) : c'est quand ce baiser est un baiser de haine. Mais, monsieur le pasteur, m'écriai-je, ce n'était pas un baiser de haine que je donnais, c'était un baiser d'amour!

A peine avais-je prononcé ce dernier mot, que je crus que le pasteur Babel venait d'être touché d'un fer rouge. Il bondit hors des bras de son siège, marcha à moi tout maigre et hérissé d'indignation. Sa manche se leva. Je baissais déjà la tête en haussant le coude, prêt à recevoir le coup... Mais il se retint ; son bras retomba. Il devint tout pâle.

— Tu oses discuter avec moi ! frémit-il. Lorsque je te dis, moi, ton pasteur, moi, ministre du Saint Evangile, que tu as commis un péché, tu ne me crois pas ? ... Mais alors, alors, tu n'es qu'un révolté !...

Sa fureur était semblable à celle du Dieu d'Israël. Je croyais voir Jéhovah lui-même sur le mont Sinaï, et son collier de barbe paraissait lancer des flammes.

Mais je me sentais maintenant animé d'une force puissante. Il me semblait presque que je devenais un homme. Je le défiais. Soulevé par l'injustice de ses paroles, je ne le craignais plus.

Révolté! Le mot revenait dans sa bouche. Il l'y roulait, le faisait sonner, s'en grisait. Il avait trouvé le mot, le mot définitif, le mot qui me jugeait et me stigmatisait. Révolté! révolté ! je n'étais qu'un révolté!

Révolté! jetait-il comme une écume. Malheur à ceux qui se révoltent !...

— Je ne suis pas un révolté!

— Satan te tient. Tu es la proie de l'Être du Mal.

— Monsieur le pasteur !...

— Et cette ignoble carte, car c'est évidemment toi qui l'as écrite, l'envoi de cette carte, oses-tu dire aussi que ce n'est pas un péché ?

— Elle portait un texte de la Bible.

— Quel texte!...

— Un passage d'un cantique, du Cantique des cantiques, ce qui signifie, monsieur le pasteur, comme vous l'avez dit un jour vous-même, le plus beau des cantiques !

— Polisson !...

Puis il se reprit, furieux et se mordant les lèvres :

— Je veux dire... je veux dire... que tu ne sais pas ce que tu dis !

— Mais, monsieur le pasteur...

— Suffit ! je ne veux plus entendre un révolté !... Va-t'en !... Je prierai Dieu pour toi.

— Monsieur le pasteur, je...

— Va-t'en, va-t'en, te dis-je !... Et je t'interdis, je t'interdis, entends-tu, de remettre les pieds à l'école du dimanche !

A ces mots, je fus pris d'une grande angoisse.

— Oh ! mais c'est impossible ! m'écriai-je... Je veux revenir à l'école du dimanche !

Je pensai que je ne reverrais plus Eglantine.

— Tu n'y reviendras jamais !

— Monsieur le pasteur !

— Tu n'y reviendras que quand tu te seras humilié, que quand tu auras pris le sac et la cendre, que tu seras convaincu de ton péché et que tu seras revenu ici me demander pardon... pardon à genoux !

— Monsieur le p...

— Va-t'en ! va-t'en !...

Acculé à la porte, sous son grand geste frénétique, je dus sortir.

Mais à peine avais-je repassé cette porte, à peine avais-je été ainsi poussé dans le corridor, que des cris aigus partis d'une chambre voisine vinrent me glacer d'effroi. Je n'hésitai que l'ombre d'une seconde à en reconnaître la source. Ces cris provenaient indubitablement du gosier d'Eglantine. D'autres voix s'y mêlaient. Que se passait-il ? Que lui faisait-on, à elle ? On la terrorisait, on la maltraitait, peut-être !...

Mon sang ne fit qu'un tour. Je m'élançai dans la direction du vacarme, tandis que, sorti sur mes talons, le pasteur Babel se précipitait après moi et tentait de me saisir au collet pour me jeter dans l'escalier. Mais ma force était à ce moment herculéenne. Je ne sentis pas plus la poigne du pasteur Babel

que je ne me laissai arrêter par ses injonctions. Affolé par les cris de ma petite amie, qui retentissaient de plus belle, je bousculai une porte, par laquelle nous pénétrâmes, l'un sur l'autre, le pasteur et moi, dans une pièce plus claire que le cabinet et de même exposition que lui.

Là, un spectacle imprévu vint me remplir d'épouvante. Fortement maintenue par les deux bras osseux de Mme Babel, Eglantine, la figure décomposée, se débattait avec désespoir sur un haut escabeau, le corps enveloppé d'un peignoir comme



d'un suaire. Ses magnifiques cheveux dénoués la baignaient tout entière et coulaient jusqu'à terre. Derrière elle, une paire d'immenses ciseaux luisants à la main, sautillait une silhouette étrange, en laquelle je ne tardai pas à reconnaître M. Paradis, le coiffeur de la rue Tabazan.

— Ze ne vous ferai pas de mal, mademoiselle, ze ne vous ferai pas de mal, zézayait-il au milieu des sanglots éperdus de la jeune fille.

— Je ne veux pas ! je ne veux pas !... hurlait-elle. Je ne veux pas qu'on me coupe les cheveux !...

Paraissant avoir oublié ma présence, le pasteur Babel s'était porté vers le groupe.

— On te les coupera, malheureuse enfant !... Tes cheveux ont été pour toi une occasion de chute, on te les coupera !...

— Je ne veux pas !...

— Opérez, monsieur Paradis.

Mais M. Paradis hésitait.

— Le fait est, monsieur le ministre... une si belle zevelure... le fait est que c'est dommaze.

— Précisément, monsieur Paradis, ses cheveux étaient trop beaux. Elle en était vaine. Or, a dit le Seigneur, si ton œil droit te fait broncher, arrache-le ; si ta main droite te fait pécher, coupe-la, car il vaut mieux pour toi qu'un seul de tes membres périsse et que ton corps entier n'aille pas dans la géhenne.

— Très zuste, très zuste, monsieur le ministre. Mais tout de même... Sans ses zeveux, mademoiselle ne sera plus si zolie.

— C'est justement ce que je veux. Je veux l'enlaidir.

— C'est dommaze, c'est dommaze... Comment les couperai-ze ?

— Ras.

M. Paradis plongea la main dans le fleuve d'or, en rassembla un flot et ouvrit ses grands ciseaux. Mais il suspendit encore le coup fatal pour demander :

— Qu'allez-vous faire de ces zeveux, monsieur le ministre?

— On les brûlera.

— Miséricorde !... Mais ça vaut très zer, des zeveux pareils !... Ze vous les azète, moi... Ze vous en donne cinq cents francs.

D'émoi, Mme Babel lâcha d'une main sa victime.

— Cinq cents francs! s'exclama-t-elle, béante, en jetant un œil allumé sur son mari. Mon ami !... cinq cents francs !...

Le pasteur Babel eut un léger spasme des paupières. Un combat intérieur se livrait en lui. Mais ce fut très court. Sa lèvre se contracta, son cou se raidit, et il répéta durement :

— On les brûlera !...

— Cinq cents francs!... Mon ami!... Pour l'Église! supplia Mme Babel.

— On les brûlera! on les brûlera! fulminait le pasteur avec une violence croissante...

— Mon ami... Pour les pauvres!...

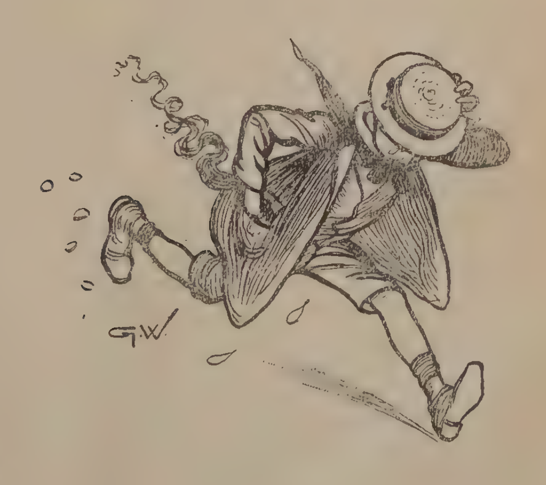
— On les brûlera!...

Jugeant un plus long délai superflu, l'homme aux ciseaux commença sa besogne. Les lames crièrent dans la chevelure et les premières boucles tombèrent. Eglantine sanglotait à me fendre l'âme.

Je ne pus en supporter davantage. Tout sanglotant aussi, je m'élançai, je m'emparai d'une des boucles tombées, celle peut-être qui avait frôlé ma bouche, et je m'enfuis... je m'enfuis, poursuivi par les « pour les pauvres! » suppliants de Mme Babel et les sinistres « on les brûlera! » du pasteur Babel, dont je croyais toujours voir le bras noir se profiler furieusement sur le champ de Champel, pendant que je dégringolais l'escalier, que je traversais le jardin et que je détalais comme un fou dans la direction de la ville, la poche toute gonflée de cette mèche chaude qui vivait sous mes doigts.

LOUIS DUMUR.

(A suivre.)



REVUE DE LA QUINZAINE

ÉPILOGUES

Solitude. — Renan se souhaitait volontiers deux ou trois mois de prison, de temps à autre, ou davantage, afin d'avoir la paix et d'assurer la continuité de sa pensée. Maintenant que les geôles sont fort confortables, paraît-il, ce vœu serait assez raisonnable. On sent parfois le besoin d'une claustration. Diminuer sa vie de relation est peut-être le seul moyen de vivre davantage, de la véritable vie, qui est la vie intérieure. Ceux, il n'y en a guère, qui éprouvent ce besoin songent parfois avec regret aux monastères de jadis, sans réfléchir que le but premier de la vie monacale était précisément de ne jamais laisser l'homme seul avec lui-même. Pour cela, on morcelait les journées et même les nuits en une infinité de petites obédiences dont l'inutile minutie tenait toujours l'esprit en éveil et détournait des longues méditations. Il n'était pas de lieu moins solitaire qu'un monastère; les hommes s'y retrouvaient toujours face à face, étonnés de l'ombre que leurs corps traînaient le long des murs et sur le sol. La vie monacale n'a jamais été qu'une machine à broyer les volontés individuelles. Le résultat de la vraie solitude, au contraire, doit être de les exalter par le repos et d'en préparer, par la concentration, l'expansion extérieure. La recherche de la solitude constante est absurde et plus malsaine encore à l'individu que ce que Pascal appelait la dissipation, mais, comme on dit à cette heure, il est bon de la pratiquer quelquefois comme une cure intellectuelle. Dans ce cas, elle doit être bénigne et, pour l'accomplir, il n'est besoin ni de prisons, ni de monastères, ni de forêts, ni de déserts, ni d'absolus changements au train ordinaire de sa vie. Il suffit de s'enfermer dans sa chambre. Outre ce qu'une telle claustration a de souverain pour l'esprit, la santé physique s'en trouve du même coup toute renouvelée. On a mis à la mode, ces dernières années, le plein air. Cela peut être bon, mais cela n'agit jamais que par contraste. Je n'ai pas observé que les gens qui vivent dehors se portassent mieux que ceux qui vivent enfermés. Ils vivent plus vite, voilà tout, mais vivre plus vite, sans plus, ce n'est pas, il me semble, un grand bénéfice. Le poêle qui brûle à grande marche consume plus vite le charbon qu'on lui a mesuré, voilà tout. Vivre vite, il faut que cela soit aussi vivre avec intensité. Ce ne peut être que transitoire, sous peine de consommation prématurée.

Au fond, la vie dans un cachot sans air ni lumière n'est pas plus malsaine que la vie au grand air. Je pense quelquefois aux prisonniers de jadis, au cardinal de La Balue, qui passa onze ans dans sa cage, en sortit fort gaillard et reprit aussitôt l'exercice de ses méfaits, comme, après avoir secoué ses pattes, un renard échappé du piège.

On jouit de la solitude et du bienfait qui s'ensuit dès que l'on peut, dans le silence et le repos de l'esprit, s'abstraire des obligations de la vie et ne plus penser qu'à soi. Ceci est le principe même de la solitude. On n'y considère plus les autres hommes qu'ainsi que des bruits lointains dont on ne cherche même plus la cause. La solitude que l'on peut se procurer aujourd'hui, par des moyens fort ordinaires, est bien supérieure à celle même des ermites et des reclus du christianisme, qui s'ingéniaient à se donner Dieu pour compagnon. Heureusement que Dieu ne vient que quand on l'appelle. Ceux qui ne lui font pas signe, il ne se mêle pas d'embellir leur vie, et leur vie, vraiment et pleinement seule, en est aussi plus belle. On peut alors, en toute paix, se contempler soi-même dans sa gloire et dans son néant, dans sa force et dans sa fragilité, dans sa vie et dans sa mort, dans cet absolu que nous sommes tant que nous sommes, mais que nous sommes pour si peu de temps. Le monde qui est en nous s'ouvre alors et rit d'être contemplé avec sérieux. Il y a une gaîté en lui qui vient de sa certitude d'être une fusée à la parabole inévitable. C'est une sorte d'infini, mais qui connaît ses limites. Curieuse, cette faculté de se dédoubler et de dialoguer avec soi-même. C'est probablement le principe même du bovarysme. Nous ne savons pas ce que nous sommes, parce qu'il y a une voix en nous, et pas toujours la même, qui nous répond plus fermement que nous n'avons questionné. Mais on se retrouve quand on a soufflé sur l'illusion, et d'ailleurs il n'est peut-être pas bien nécessaire qu'un phénomène aussi transitoire que l'homme ait une plus nette conscience de lui-même. On voit que la méditation solitaire peut mener à certaines divagations. Un esprit solide ne s'y arrête pas; il sait qu'il s'y enliserait. Il ne faut pas rester debout sur les sables mouvants de la pensée, moins encore que sur les autres. La vie n'est que très peu faite pour être songée; elle est faite pour être vécue. La vraie solitude, du reste, ne devrait pas comporter de pensée. Mais ne pas penser, que c'est difficile! Ah! pourtant, ce serait le vrai repos. Au moins, n'avoir pas conscience que l'on pense! Ignorer comment se trament nos motifs d'agir, et agir pourtant, et jouir de l'action! Oui, mais c'est peut-être le rêve d'un imbécile?

La vie est-elle vraiment faite pour être vécue ou uniquement pour être vécue? On nous a peut-être bien leurrés avec cet aphorisme. Son balancement de formule retombe trop élégamment d'aplomb. J'ai

peur que cela ne soit que du verbalisme, et il me semble que je suis plus disposé, aujourd'hui du moins, 18 avril 1911, à dire : la vie est faite pour être pensée. Qui ne pense pas sa vie, ne la vit pas. Ce serait un leurre d'essayer de la penser à vide ; il faut au moins une sensation initiale. Sans la sensation rien n'est possible au delà de la rêverie, et la rêverie n'est point la pensée, ce n'en est que l'imitation artificielle. Le roman d'une jeune fille qui a beaucoup rêvé à l'amour, et qui ne le connaît pas, ressemble toujours aux discours passionnés de Hadaly offrant à son amant la fausse fleur de sa virginité. Mais quelques sensations d'amour vrai peuvent très bien alimenter durant des années la pensée économe d'une femme. Comme elles l'étirent et en distendent la trame, alors légitime, de leurs songes ! Les femmes, quels ruminants ! Elles sont pareilles à ces plantes qui n'ont besoin que d'un peu de soleil et de quelques gouttes d'eau pour verdir et fleurir, ou à sainte Marie l'Egyptienne qui vécut toute une année avec quatre petits pains apportés dans sa solitude. Dans l'esprit des hommes les plus bornés d'imagination et d'aventures il y a un petit fait, alors énorme, qui domine leurs souvenirs et entretient un peu la faible activité de leur pensée. Les femmes, plus adroites, plus secrètes aussi, savent le ranimer et le faire durer. Infatigablement elles jettent aux charbons leur petit souffle et les font rougeoyer, tant qu'il reste une parcelle combustible.

On reconstruirait le monde sur une sensation. Tout devient lumineux. On comprend l'histoire, les guerres, les révolutions et les inventions, l'art et la beauté, qui est sa mère. C'est dans la solitude que s'exalte le rayonnement des sensations profondes ; ce n'est que là qu'il s'épanouit, gagne et sensibilise l'être entier. C'est pourquoi les amants se quittent sans pleurer, et même volontiers, quand ils sont satisfaits. Ils emportent le point de feu qui va s'étendre selon toute leur âme et d'où jaillira une inextinguible gerbe de pensées. Leur vraie vie va commencer, non celle qui est la plus intense, mais celle qui est la plus durable, celle qu'on peut appeler la vie éternelle.

La vie éternelle est une création de la pensée, qui elle-même est créée par la sensation. C'est pour cela que ses racines sont si solides et si fécondes, elles sont terrestres. Rien de durable ne naît que de là. C'est la matière nerveuse qui a tout créé. Tout est né de la vibration constante de ses petits filets, de ses noyaux répandus dans la chair et massés dans le cerveau, tout, jusqu'aux plus délicates et immatérielles imaginations, tout, jusqu'à l'inexistence des chimères qui volent à travers l'infini. Ah ! comme ils frémissent dans la solitude, ces nerfs fécondés, et quelles ondes ils émanent, où jouent avec facilité les ions de la pensée !

REMY DE GOURMONT.

LES POÈMES

Mme Jeanne Perdriel-Vaissière : *Et la lumière fut...* Sansot, 3 fr. 50. — Lucien Rolmer : *Le Second volume des chants perdus ;* « Mercure de France », 3 fr. 50. — Jean Thogorma : *Le Crépuscule du monde ;* Henri Falque, 3 fr. 50.

Et la lumière fut. Aussi justement qu'une parole de l'apôtre Paul ou une pensée de M. Maurice Maeterlinck, Mme Jeanne Perdriel-Vaissière aurait pu prendre pour épigraphe la phrase de Dante : « Ici commence la Vie nouvelle. » Elle connut autrefois les vaines rêveries, le sourire ambigu de Mona Lisa, l'angoisse de celles qui attendent en regardant la mer et qui pleurent sur le sable des grèves. Maintenant tout cela n'est plus ou elle s'imagine que tout cela n'est plus ; elle l'annonce avec une grande allégresse :

> J'ai une robe neuve, mes sœurs...

La tunique dont elle était fière autrefois et qu'elle gardait par habitude, bien qu'elle se fût déchirée aux ronces hostiles, lui mordait le corps comme un cilice, comme une haire, comme une cangue ; elle a éclaté, elle ne subsiste que dans le souvenir :

> Je sens sur tout moi-même une gloire étalée,
> Le baiser d'un destin prodigue et fastueux.
> . . . .
> Mes sœurs hors de la gaîne où je vivais raidie,
> Mon cœur n'a pu, d'un coup, battre assez largement.
> Trop longtemps opprimé mon geste balbutie :
> Il est un écolier, car le bonheur s'apprend.
> Mais peu à peu, mes mains s'attachent à la soie,
> Mon cœur apprivoisé la goûte et s'y complaît,
> Sa richesse m'épouse : il me faut désormais
> Un seul manteau, un seul joyau, un seul abri : *Ma joie.*

Mais ce n'est pas par une grâce soudaine que le miracle s'est accompli : Mme Perdriel-Vaissière a, un jour, trouvé son maître, le Maître : elle lui doit la révélation de toute la sagesse ; c'est lui qui tout autour d'elle a fait craquer les vieilles enveloppes

> Comme un manteau sordide et méprisé.

Il n'est pas le maître selon la chair :

> Celui qui nous a désirées
> Ne sera jamais notre *Maître.*
> . . . .
> Jamais il ne prendra mes lèvres :
> Je n'appartins jamais qu'à lui.

Non dans son ombre, mais dans sa lumière, elle marche maintenant ; « au travers de lui », seulement elle « sait l'Intelligence » ; sa présence même n'est plus nécessaire :

Le mot *partir* revêt un sens extérieur.

Lui absent, il reste la certitude qu'il a enfin donnée à une volonté hésitante ; elle le dit dans des vers d'un mysticisme didactique qui ne sont pas de ses meilleurs :

Vous êtes autre chose et mieux que mon amour :
Mon éclat permanent, ma loi, ma *certitude*.
De vous à moi, je n'ai touché que l'absolu ;
Le temps n'est qu'un rapport, le mouvement n'est plus,
Vous portez le futur de moi-même en puissance
Et pressentez déjà la saveur de ses fruits ;
Qui saurait m'imposer l'angoisse d'une absence,
Puisque dans *l'unité* vous êtes et je suis ?

Si le Maître n'eût inspiré que des poèmes d'un si sévère agrément, il faudrait regretter qu'il fût venu et que ses paraboles aient été entendues. Mais il n'a pas détruit les dons natifs de Mme Perdriel-Vaissière, il semble même qu'il lui ait enseigné à en user mieux. *La Flamme* est une belle composition, ample et fougueuse, tandis que brûle

Le chêne noir et goudronneux des bateaux morts,

tandis que les pays à ses marins réapparaissent, variés et fugaces, avec des rehauts de couleur à la Rimbaud et que s'évoque toute l'épopée de la flamme :

Le viol rouge et sifflant des villes saccagées,
Le travail, les métaux découpés et réduits,
La matière vibrant à toutes ses puissances,
Le halètement sourd des forges dans la nuit,

la méditation se tourne vers d'autres lumières :

Tout croule, les contours, les couleurs, les saveurs,
Les tapis de rayons et les colliers de baumes ;
Je les veux ; ils seront mes fermes et mes bois,
Mon domaine d'atour, l'apport complet des choses
Et la libation du monde à travers moi.
Eclat fixe, chaleur qui rassemble et confronte,
Amour qui définit l'univers répandu,
Droite au bord de l'illimité, ah ! n'être plus
Qu'une flamme, qu'une flamme inlassable qui monte.

Si, tranquille et sereine, elle goûte aujourd'hui la douce lumière du soir, les calmes jours d'été au pays de Léon, si elle s'aime dans ses fils, elle n'est pas cependant si certaine qu'elle le voudrait être ; avec une sorte de crainte elle retrouve sous leur bouche

Le long sourire de Vinci.

Aux amitiés légères de son âme ancienne :

Ah ! mes fils ! au miroir si cher de votre enfance
Dans la crainte et l'orgueil, dans l'amour et les pleurs
Dois-je avec un frisson reconnaître mon cœur ?

Malgré qu'elle en ait,son âme ancienne n'est pas morte et c'est elle qui sous les hêtres et les merisiers de La Chesnaye ressuscita l'ombre inquiète de Maurice de Guérin et vit auprès de lui « la vierge aux lauriers qu'il n'avait pas connue ».

Sa gloire nue au seuil des forêts et du soir.

Le second volume des chants perdus. M. Lucien Rolmer, en une de ses *Epigrammes*, rend un fervent hommage au « Souvenir d'un roi qu'il n'a point connu » et, pris d'un noble zèle, veut renoncer à la foule et vivre

A l'ombre du divin Stèphane Mallarmé.

Mais il n'est pas demeuré ferme dans son vœu ; il a écouté les voix du dehors et il y a mêlé la sienne, sans la contraindre jamais, sans se demander si sa chanson de l'heure valait la peine d'être conservée et s'il n'eût pas été sage de se la chanter à nouveau avant de la rendre sous une forme définitive, prisonnière du livre. Il s'en faudrait de peu que *le Chant de l'Amour*, *le Chant de l'Eau vive* et *l'Hymne* qui termine *les Appels* fussent d'excellents dithyrambes ; ils abondent en vers sonores et purs ; mais le désordre des images y est excessif et d'extraordinaires fautes de goût empêchent de jouir pleinement des inventions les plus heureuses :

Fille du vent, j'entends ta voix et je succombe
Sous ton rire d'oiseau de poule et de colombe,
Ton rire heureux et las comme un gémissement.

Il n'est pas nécessaire d'avoir la superstition du mot noble pour être choqué par ce rire de poule, non plus que pour regretter, dans l'*Ode à la Comète*, au cours d'une énumération lyrique où la comète qui fut déjà appelée fléau de la lumière et glaive de l'abîme, reine de Saba, Ménade, vengeance, aurore, panthère des dieux, reine des bêtes fauves, soit saluée par cet étrange alexandrin :

Je desire ton souffle et ta patte et ton ongle,

devant que de devenir lionne des airs, fille des Titans, artère du génie, Judith, Rachel, torche de Chaldée, bacchante et sirène de l'espace. Le pire malheur de M. Lucien Rolmer provient de ce qu'il ne sait pas choisir ; les mots se présentent à lui en tourbillons nombreux, il a peur apparemment qu'ils ne s'échappent pour ne plus revenir et il les saisit au hasard, aussi bien quand il s'abandonne à la grande éloquence que lorsqu'il écrit sur des feuilles d'album, ce que l'on eût, au temps de l'*Almanach des Muses* et des *Etrennes*

aux Dames, intitulé : « Poésies fugitives. » Mais alors il sacrifie volontiers à l'euphuisme et à la préciosité :

Comme mon âme est heureuse
De ne pas te voir souffrir :
Peu m'importe de souffrir
Pourvu que tu sois heureuse :
Peu m'importe de mourir
Si tu ne dois pas mourir ;
Peu m'importe que tu m'aimes
Ou que tu ne m'aimes pas,
Puisque je ne m'aime pas
Et puisque c'est toi que j'aime.

Mais à la page voisine on lisait une autre épigramme délicate de sentiment et d'expression :

Laissez ce piano, l'été brûle dans nous ;
Attendons le soupir de l'heure balsamique ;
Je suis mortellement jaloux de la musique,
C'est moi seul que je cherche et que j'aime dans vous.
Laissez cette maison que le soleil obsède
Et réfugions-nous là-bas dans la pinède
Jusqu'à ce que le ciel tremble comme un miroir ;
Alors vous entendrez dans la campagne sombre
Le chant de mon esprit comme un soleil de l'ombre
Et les grillons qui sont les cigales du soir.

M. Lucien Rolmer ne manque pas de sens critique, il ne peut pas ne pas discerner, une fois passée l'ivresse créatrice, ses propres erreurs. Pourquoi ne consent-il pas à se relire et castoyer lui-même? pourquoi préfère-t-il soupçonner de malveillance envers Dionysos et Pierre Puget quiconque lui reprocherait non pas d'avoir la fièvre sacrée, mais d'oublier que le délire même des Corybantes était soumis aux lois d'une harmonie supérieure ?

Le Crépuscule du Monde. Pour complaire à son serviteur Abraham, Jahveh aurait épargné les habitants de Sodome s'il se fût trouvé seulement dix justes parmi eux : au jour du jugement il suffira que la voix des poètes qui auront contemplé le monde *sub specie æternitatis* s'élève vers Dieu pour rédimer l'humanité de s'être criminellement substituée à lui ; ainsi finit l'apocalypse de M. Jean Thogorma. Le nom même qu'il s'est choisi montre que M. Jean Thogorma a subi l'influence de Leconte de Lisle et tels épisodes de son œuvre, telles expressions l'indiquent également ; mais c'est seulement en tant que Leconte de Lisle négligea de raconter des anecdotes contemporaines ou de céder trop souvent aux effusions élégiaques : car le vaste poème du *Crépuscule du Monde* est l'exacte antithèse du *Qaïn*. La pensée maîtresse de Leconte de Lisle, c'est la glorifica-

tion d'un avenir où l'humanité révoltée, libre de tous les dieux et en particulier du dieu judéo-chrétien, sera la seule dominatrice d'une terre heureuse ; elle se résume dans la strophe :

Je ressusciterai les cités submergées
Et celles dont le sable a couvert les monceaux ;
Dans leur lit écumeux, j'enfermerai les eaux,
Et les petits enfants des nations vengées,
Ne sachant plus ton nom, riront dans leurs berceaux.

La pensée maîtresse de M. Jean Thogorma est entièrement différente ; ce poète est un réaliste mystique pour qui les seules réalités, comme pour Platon, sont les Idées invisibles et éternelles, ou mieux celle qui les enveloppe toutes, l'idée de Dieu, et il fulmine contre un siècle de « matérialisme puéril, abject et désordonné ». Si un instant, comme M. Florent Parmentier et comme M. J. M. Mestrallet, il put s'en évader jusqu'en plein ciel, il y est revenu parce qu'il n'avait pas le droit de s'affranchir seul, et non par la perversité originelle dont firent preuve les âmes qui, selon la gnose, voulurent choir dans la matière. Le monde futur que découvre son apocalypse, ainsi que tous les mondes des apocalypses, n'est autre que le monde présent démesurément grandi ; Paris, symbole de tout mal et de toute laideur, a envahi la terre entière qui n'est plus qu'une immense ville de métal et de pierre, montant à l'assaut de l'azur, ivre de négation et de haine, folle de luxure et de cruauté :

Et des palais de fonte aux toitures fumantes,
Des hauts fourneaux, volcans et cuves où fermentent
        Les laves des soleils ;
Et des tours sur des tours, en énormes spirales
De pierres, par-dessus toutes les cathédrales
        Dressant leurs murs vermeils,
Elargissant partout les frontières de l'ombre
Multiplient dans la nuit leur entassement sombre.
        — Et c'est ici le lieu,
Où désormais sans but et sans fin se répondent
La tragédie humaine et le drame des mondes
        Dans l'espace sans Dieu. —

C'est là que gémissent les vaincus, que les sages acceptent le destin, que le héros nietzschéen transmue la douleur en joie, que le poète « affirme la liberté et la puissance infinie de l'âme humaine et la possibilité de changer le chaos en harmonie par l'acte et par l'œuvre ». M. Jean Thogorma a fait le louable effort de se hausser au grand poème ; il ne manque pas de force dans l'invective ni de grâce harmonieuse, lorsqu'il voit dans un ciel rayonnant à côté d'Eurydice d'Antigone et d'Ophélie la lente théorie des poètes, des philosophes, des héros et des sages; mais force et grâce ne vont point sans quelque

monotonie ; et c'est un risque presque inséparable de ces grandes entreprises à quoi n'échappe pas Lamartine dans *la Chute d'un Ange*, qui, parmi les tentatives de ce genre, est l'une des moins importantes et contient d'admirables parties.

PIERRE QUILLARD.

LES ROMANS

Edmond Jaloux : *L'Eventail de crêpe*, P. Laffitte, 3.50. — Louis de Robert : *Le Roman du malade*, Fasquelle, 3.50.— Georges Perrin : *Les Rameurs*, B. Grasset, 3.50. — Emile Hinzelin : *Le Trésor de Marie-Anne*, Librairie Universelle, 3.50. — Alain Valvert : *La Plus forte*, Perrin, 3.50. — Mme Hector Malot : *Eve de France*, E Flammarion, 3 50. — Georges Farre : *Le Manuscrit de Cécilia*, Fontemoing, 3.50. — Maurice Duplay : *Ce qui tua Farget*, Fayard, 3.50. — Henry Frichet : *Les Deux maisons*, Librairie Nationale, 3.50. — Jean et Paul Fiolle : *Les Patibulaires*, « Le Feu », 3 50. — Tancrède Martel : *Châteaux en Espagne*, H. Falque, 3.50. — Jeanne Schultz : *Cinq minutes d'arrêt*, Calmann-Lévy, 3.50.

L'Eventail de crêpe, par Edmond Jaloux. Quand le cœur n'est pas précédé par les sens, il arrive souvent trop tard ! C'est là l'histoire de M. du Puget. Il devrait aimer son amie avant d'être son ami et s'apercevoir que c'est une femme, au moins quand il lui raconte ses fredaines de garçon ; mais elle est mariée, elle garde ses distances par pudeur encore plus que par inexpérience et elle attend discrètement l'appel de la passion alors que le passionné se disperse ailleurs. Cela se voit entre gens du monde qui ont le temps de se faire des visites. L'amour y prend *un jour* comme chez ceux qui ne veulent se montrer qu'avec tous leurs avantages et des fleurs convenablement disposées dans les grands vases du milieu... On papote, on flirte, on médit des voisins, on lorgne les voisines, on a surtout peur du qu'en-dira-t-on et l'on oublie le principal sujet, le motif même de son entraînement à venir. Puis, le frac endossé pour le dîner prié, on se surprend dans l'état d'âme des gens ordinaires, on consulte le menu, la douce chaleur qui règne, et les beaux yeux de Mlle Une Telle, fille de la maîtresse de la maison, vous convient à manger, selon les usages, le pot au feu conjugal. M. du Puget, en épousant Marthe Hérouin, aurait obéi au vœu de la nature qui incline l'une vers l'autre certaines branches des arbres, mais le vent des aventures souffle et détruit les belles harmonies. Le vent de l'aventure pousse toujours un homme plus loin que les paisibles frondaisons du parc familial. A Velars-sur-Ouche, ces deux enfants étaient prêts à tomber dans l'idylle heureuse. Ils sont obligés de choisir l'idylle malheureuse, celle que doit ombrer l'aile noire de cet éventail de crêpe, offert comme un gage de mort. Il faut aimer le bon ton de ce roman, la politesse un peu précieuse de ses sentiments les plus excessifs. On y rencontre des femmes honnêtes dont les gestes réservés vous reposent des détraquements cérébraux n'amusant guère que les romanciers qui se

complaisent à leurs descriptions. Le type de l'ami aveugle est aussi d'une jolie composition. Ce pauvre Etienne Derval aime son amie du fond de sa nuit physique beaucoup plus que les héros errant à travers son crépuscule moral. Il devine ses tourments et ses fièvres même lorsqu'on les nie pour le ménager, il sent très bien qu'on la lui tue sous ses yeux fermés aux lueurs mondaines et la dernière scène devant le lit funèbre est d'un effet très poignant.

Le Roman du malade, par Louis de Robert. Le malade a dominé le monde sain depuis « le jeune poitrinaire qui s'en allait à pas lents » et il a fait terriblement du chemin, ce pauvre jeune homme ! Il a même engendré, sans le vouloir, tous les neurasthéniques de notre époque. Jadis, je veux parler des commencements de la bonne société, on préférait le personnage bien portant au personnage bien pensant, mais... que les temps sont changés ! Je ne médirai point d'André Gilbert, car, parmi tous les malades romantiques, il est certainement le plus inoffensif. J'oserai même ajouter qu'il est d'esprit sain. Il a une noble conception de la mort et sa philosophie ne sacrifie pas que les autres à ses rêves trop égoïstes. Cependant je le blâme de ne pas avoir mieux compris la petite Javotte. Elle n'a eu que le tort de vouloir faire de la vie avec un mourant, pure illusion de femme en mal de tendresse, et peut-être aurait-elle sauvé son patient s'il ne s'était trouvé un malade plus dangereux sur leur chemin. Les dernières pages du livre sont certainement les meilleures, toutes détachées du passé et déjà si tremblantes au vent de l'infini qu'elles touchent au mystère même de l'au delà par leur envol généreusement fataliste.

Les Rameurs, par Georges Périn. Dans la loyale acceptation d'une existence de devoirs ennuyeux, il y a place pour un mystérieux enthousiasme, et qui pourrait accepter la vie quotidienne sans un besoin d'héroïsme quotidien ? La bravoure d'une mission seule peut nous aider à supporter la lâcheté des autres, parce qu'elle nous dissimule nos lâchetés personnelles. Cette petite institutrice se réveille forte après un demi-sommeil de sa conscience ; elle ramait, isolée, sur la mer décevante et voici qu'un compagnon lui arrive et rythme ses gestes par la douce chanson d'amour. Il y a des détails descriptifs charmants au cours de cette traversée sentimentale.

Le Trésor de Marie-Anne, par Emile Hinzelin. Il s'agit d'un vrai trésor gardé au fond d'une eau assez trouble lequel ne revient à la surface que pour porter malheur aux héritiers de l'avare. Dans une apothéose guerrière les deux héros meurent un peu mélodramatiquement. Un type de vieux domestique à moitié fou, qui mange le chat, met une note déplaisante sur cette étude patriotique. Dans une préface pleine de bonnes intentions, je relève cette naïveté, autre note déplaisante à mon avis : « Etait-ce cruauté d'enfant ? Non. J'aimais les oiseaux... Je les cueillais comme on cueille des fruits. » En les

tuant, naturellement. L'auteur comprend l'amour de la patrie un peu de la même façon. Il aime les apothéoses et les coups de revolvers. Le fiancé tue la fiancée pour lui épargner les horreurs de la guerre. Tout finit dans l'éclat d'un baril de poudre.

La Plus forte, par Alain Valvert. C'est la femme indépendante qui refuse son propre bonheur parce qu'il l'enrichirait. Cette orgueilleuse personne, malgré toute sa fierté d'artiste avertie, se trompe un instant sur la qualité d'un amour qu'on lui offre illégitimement, puis, apprenant que l'homme riche est devenu pauvre, elle court se réfugier dans ses bras.

Ève de France, par Mme Hector Malot. Cette enfant, élevée entre un Bourbon d'Espagne et un Bourbon de France, ne pouvait, en effet, que devenir une héroïne de contes de fée. Après avoir perdu le fiancé idéal qui va mourir au loin en exil, elle trouve un peintre célèbre qui s'éprend de sa beauté, de son art, et ils s'unissent dans un luxe de féerie.

Le Manuscrit de Cécilia, par Georges Favre. Récit d'une vie chastement païenne se terminant dans un miracle amoureusement catholique. Le mari et la femme vont à Lourdes pour y découvrir leur parfait accord intellectuel.

Ce qui tua Farget, par Maurice Duplay. Ce fut l'éternelle querelle politique. Bon vivant, courageux, aimant son métier de médecin, Farget tombe dans un nid de guêpes méridionales et est en proie à leurs cruautés ineptes. Dans le Midi, quand les gens sont bêtes, ils sont également fous et s'hallucinent au moindre propos calomnieux. On tue le président de la République durant une fête nationale et Farget doit le soigner, le sauver. Malheureusement, il ne peut que le prolonger et ses ennemis l'accablent de leurs malédictions. Frappés de vertige devant la mort du pauvre fantoche qu'est Ramazeilles, ils l'en rendent responsable, l'écharpent grâce à la complicité de plusieurs poltrons. Il y a des portraits de braillards très réussis dans cette étude un peu cruelle des mœurs gasconnes.

Les deux Maisons, par Henry Frichet. Un puits mitoyen permet à deux enfants d'apercevoir la vérité dans leur cœur. Ils s'épousent après les honnêtes tribulations d'usage.

Les Patibulaires, par Jean et Paul Fiolle. Il s'agit de médecins. Ils sont peut-être d'autant plus dangereux, ces *morticoles*, qu'ils me paraissent avoir toujours le mot pour rire. Dans une préface cependant sérieuse, on nous avertit que Messieurs les docteurs s'entendent comme larrons en foire et ont, entre eux, une sorte d'organisation franc-maçonnique. Mon Dieu, on s'en doute quand il s'agit de maintenir ses prix, mais au sujet du secret professionnel le livre lui-même nous renseigne suffisamment.

Châteaux en Espagne, par Tancrède Martel. Le peintre

noblement inspiré par son pauvre modèle et avili par l'épouse trop riche. On se sépare et on épouse le modèle, femme-artiste qui seule pouvait comprendre le cher Maître. Tous les châteaux somptueux sont habités par des peintres de génie qui épousent des bons génies préposés à la garde de leurs trésors futurs. La peinture mène à tout et aussi à l'exagération de la couleur locale.

Cinq minutes d'arrêt, par Jeanne Schultz. Puisque la vie est un voyage, il n'est pas besoin de plus de cinq minutes d'arrêt au buffet de l'amour pour affirmer ses goûts et les légitimer.

RACHILDE.

LITTÉRATURE

André Gide : *Nouveaux Prétextes*, 1 vol. in-18, 3. 50, « Mercure de France ». — Adrien Chevalier : *Études littéraires*, 1 vol. in-18, 3. 50, Sansot. — Alfred Joubert : *Choses de Paris et d'ailleurs*, 1 vol. in-18, 3. 50, Figuière. — Vicomte de Broc : *Les Femmes auteurs*, 1 vol. in-18, 3. 50, Plon. — Auché Billy : *L'Évolution actuelle du Roman*, 1 vol. in-12, 1. 50, Eugène Roy.

Nouveaux Prétextes, par André Gide, prétextes à notations psychologiques, à réflexions morales et artistiques. L'auteur se pâme comme une femme amoureuse, devant une flaque de couleur, une petite fleur exotique ou une petite sensation qui vient de le piquer. M. Gide est un artiste, une sorte d'impressionniste pointilliste qui décrirait ses impressions au lieu de les peindre. C'est qu'il est aussi un penseur, et, malgré le titre d'un de ses romans, un moraliste. Il donne asile, dans son temple, aux rêves métaphysiques et religieux abandonnés, dont les savants et les philosophes ont tant de peine à détruire l'espèce. M. Gide se persuade que l'idée religieuse fertilise l'œuvre d'art, parce que Jammes s'est converti, que Claudel croit en Dieu et que Charles Guérin est mort dans les bras de l'Eglise. Mais Jammes a écrit des Bucoliques païennes, que certains préfèrent aux chrétiennes ; la foi de Claudel n'ajoute rien à la beauté et à la singularité de ses images, et si l'*Amour sacré* de Vielé-Griffin est de l'art, c'est parce qu'écrit indépendamment de toute croyance. Les mythes et les croyances d'une religion ne deviennent matière d'art que lorsqu'ils sont sentis intellectuellement et non plus sentimentalement. Ce n'est pas la foi du néophyte qui fait la poésie de *Sagesse*, c'est que le poète y traite la Vierge comme une amante, parallèlement aux autres, quoique avec un respect humilié : femme du monde céleste, inabordable. Les vrais chrétiens ne s'y sont pas mépris, qui ont renié cette poésie catholique et païenne et non chrétienne.

Cet élément de croyance n'ajouterait ou n'enlèverait de la valeur qu'à une œuvre de pensée ou de philosophie ; or, il s'agit ici de poésie, et la poésie vit en dehors de toute pensée. Mais M. Gide généralise : seules ont un art, dit-il, les Sociétés dont « l'esprit quiet

repose dans l'acceptation d'une religion ou d'un dogme. Le scepticisme est peut-être le commencement de la sagesse; mais où commence la sagesse finit l'art. » Et c'est un pur sophisme de concevoir le scepticisme négateur comme néfaste à l'œuvre d'art : les plus grands philosophes ont toujours été des destructeurs d'idoles, et les vrais artistes sont ceux qui aiment la vie toute nue débarrassée de l'immoral tutu de la morale.

« Concevoir la psychologie comme une simple affaire de mécanisme, s'indigne M. Gide, prétendre ne pas tenir compte de la qualité morale des actes ni de leur retentissement intime !!! » La qualité morale des actes ! il y a donc une morale absolue. Mais, ce retentissement intime, cela fait partie du mécanisme : « Ce serait, ajoute-t-il, Phèdre sans rougeurs, Prométhée sans vautour, Andromaque sans résistance... » Les rougeurs de Phèdre font encore partie du mécanisme humain de l'amour, et quant à la vertu d'Andromaque, ce serait la méconnaître que de la vouloir morale et chrétienne et de la réduire à l'adultère des héroïnes d'Alexandre Dumas fils.

M. Gide, qui défend le christianisme et la pudeur, est blessé qu'on puisse assimiler les amours humaines aux pariades animales. Il veut que les gestes de l'amour soient régis par une morale. Au nom de qui et de quoi, cette morale ? M. Gide se défend de prêcher une morale protestante, il avoue même détester Calvin ; c'est sincère, mais l'idée morale a subsisté dans son esprit à toute croyance confessionnelle, et ceci c'est très grave. Tout ce qu'il écrira aura le goût de cette doctrine, dont il est imprégné, de façon indélébile.

Lisez ces *Nouveaux prétextes*, et vous serez convaincus de cette vérité. Dès qu'on attaque la religion ou la pudeur, M. Gide se redresse et tire sa plume comme une épée de combat. Jamais il n'admettra que lutter contre le christianisme et la vertu, c'est conseiller aux hommes de prendre une attitude pour vivre (la religion étant seulement une attitude pour mourir). Jamais il ne comprendra que la volupté, la sensualité sont les ferments de l'art et que c'est sans doute à sa valeur sexuelle qu'on peut mesurer la valeur d'un artiste. Il y a des hommes qui ne sont que réceptifs, il leur manque le levier qui soulève : comment pourraient-ils créer ? Mais d'où vient cette timidité craintive devant les images réelles? Qu'importe qu'on affiche dans les kiosques de médiocres cartes postales : *le Coucher de la Mariée*, *Cherchons la puce* ; il n'y a pas de quoi se coaliser avec M. Bérenger. Si les jeunes gens, et plus timidement les jeunes filles, ont la curiosité de voir ce qu'il y a sous les chemises, c'est une curiosité bien naturelle, et c'est cette ignorance où on les tient qui les énerve, bien inutilement. Je sais des villages de Normandie où, grâce à une promiscuité bucolique, les petits garçons et les petites filles peuvent, dès l'âge le plus tendre, jouer avec leurs dissembla-

bles nudités en attendant qu'on leur inculque des idées morales. Mais, tout de même, M. Gide comprend que M. Bérenger est dangereux : « Votre mobile est noble, lui dit-il, mais votre désintéressement vous fait exagérer votre tâche. Purifiez la rue en localisant le plaisir et nous vous prêterons main-forte. Mais ne pourchassez pas le plaisir partout où il se réfugie. Surtout ne le délogez pas de la littérature et des arts ; j'aime que le *talent* en fasse le plus inviolable des asiles — eh oui ! l'asile du plaisir. » J'aime cette localisation du plaisir, et cet euphémisme : ne délogez pas *le plaisir* de la littérature. Mais au fond, en quoi le talent peut-il moraliser l'obscénité et qu'est-ce que l'obscénité ? Sans doute *le plaisir* non *localisé*.

§

Ces **Etudes littéraires** d'Adrien Chevalier sont d'une touche délicate et enferment sous le verre une psychologique poudre de pastel. J'ai aimé ce portrait de Maurice Barrès. D'autres, dit-il à l'auteur d'*Un homme libre*, « vanteront en vous l'esprit net, aux lucides analyses, qui sut se forger une méthode, une discipline. Si distingué qu'il soit, ce penseur, pour nous, le cède, en vous, à l'inituitif, à l'enthousiaste, à celui qui sait percevoir et transmettre la « petite secousse ». Et Barrès, en effet, malgré les apparences, est plus un artiste qu'un philosophe, il a brûlé beaucoup de philosophies dans le creuset de sa sensibilité, et dans les cendres chaudes, c'est une esthétique qu'il a trouvée.

A côté de Paul Bourget « devenu aujourd'hui presque un père de l'église » et dont l'œuvre est ici analysée avec une gravité allégée d'ironie, voici Maurice Donnay, que l'auteur compare un peu légèrement à Musset ; Anatole France, qui, penseur, « détruit tout et aboutit au nihilisme »... afin de tout reconstruire sur de nouvelles assises ; Louis Le Cardonnel, poète chrétien, dont les sensualités se sont transposées en mysticités, et qui prolonge sur l'orgue l'oratorio de *Sagesse*.

§

Choses de Paris et d'ailleurs, par Albert Joubert, chroniques éphémères qui fixeront tout de même quelques gestes, quelques paroles de nos contemporains. Ce sont peut-être dans ces recueils sans prétention que nos petits-neveux découvriront le fugitif décor de notre vie. Ils apprendront avec quelle piété les femmes du monde venaient écouter les conférences de MM. Richepin et Hugues Le Roux, et ils ne comprendront pas ce temps perdu. M. Albert Joubert écrit avec esprit et fait parfois songer au Jean Lorrain des *Pall-Mall-Semaine*. Il devrait apprendre, comme lui, à glisser dans ses propos le nom et l'œuvre d'un véritable écrivain. Si on ne leur dit pas,

à ces pauvres petites dames, que Marcel Prévost et Hugues Le Roux n'ont pas de génie, elles ne s'en apercevront jamais.

§

Cet ouvrage du Vicomte de Broc : **Les Femmes auteurs**, est plus anecdotique que critique. Il nous évoque l'image de quelques femmes célèbres depuis Marie de France jusqu'à Eugénie de Guérin et Anaïs Ségalas. Dans sa préface, l'auteur nous dit sagement que les femmes doivent plutôt être les reines de l'aiguille que de la plume, mais, s'appuyant sur l'autorité de MM. Legouvé père et fils, il leur reconnaît des dons artistiques « qu'elles doivent à leur sensibilité, à leur imagination, à leurs enthousiasmes ». Mais elles n'ont pas la faculté créatrice, et aucune œuvre vraiment grande ne peut être revendiquée par une femme. Ainsi parle M. Legouvé.

§

M. André Billy a réuni dans ce petit volume les opinions d'une trentaine de jeunes romanciers sur l'**Evolution actuelle du Roman**. M. Paul Acker croit que le roman d'amour est bien malade : « On a tant écrit sur l'amour qu'on ne saurait rien dire de nouveau. » Ce qui est intéressant, ajoute-t-il, ce sont « les changements apportés dans les mœurs par l'évolution des idées et des hommes, les questions vitales et toutes neuves qui se posent dans la société contemporaine... » Comme si le roman traitait un sujet ! Il n'y a de questions vitales et neuves que celles qui s'imposent à l'auteur, et si c'est l'amour, son roman sera bien, parce que chaque être réagit différemment à la passion. Je conseille aux jeunes écrivains qui désirent étudier les questions sociales d'aborber directement la question, et d'abandonner le roman. Le roman n'est pas une thèse.

Paul Reboux souhaite l'avénement d'un roman dont le sujet serait l'étude d'une âme étrangère. Oui, si l'auteur a connu ou aimé une étrangère : autrement quel intérêt ! Combien plus justes de ton ces paroles d'une femme, qui, elle, comprend qu'on ne connaît et qu'on ne peut révéler que soi.

Je crois surtout, écrit Aurel, dans l'avenir du livre qui trahira l'homme intérieur ; on ne perdra plus ses instants à dépayser l'œuvre, c'est-à-dire à attribuer ses visions à tel ou tel personnage étranger... Les lettres viendront ainsi à leur destination première qui fut de peindre la vie intérieure en ses variations. Elles laisseront à la peinture de peindre les paysages, comme elles auraient toujours dû le lui laisser....

Je pourrais citer beaucoup d'autres réponses : il y en a d'intéressantes, et celle de M. Eugène Montfort en particulier. M. Montfort, qui est un romancier de valeur, est aussi critique. Oserai-je dire que

la plupart des romanciers qui ont répondu à cette enquête me semblent totalement dépourvus de sens critique? Mais aussi quelle singulière idée d'interroger des romanciers sur les tendances du roman! Ils ne savent que généraliser leurs propres tendances. Le roman, disent-ils, évolue vers ma méthode, et c'est très bien ainsi.

M. André Billy a mis beaucoup de bonne volonté à tirer une conclusion de ces aveux. Mais ce qu'il dit du roman prochain, on pourrait le dire du roman de tous les siècles: « Le nouveau roman se bornera à établir les réactions réciproques des hommes et des milieux. » C'est la méthode de Balzac, elle est très simple, mais très difficile à réaliser. Un grand romancier, c'est aussi rare qu'un grand poète.

JEAN DE GOURMONT.

HISTOIRE

Jean Cordey : *Les Comtes de Savoie et les Rois de France pendant la Guerre de Cent Ans;* Champion, 10 fr. — Comte de Rilly : *Une Page de l'Histoire d'Alsace au XVIIe siècle ; Le Baron d'Oysonville* ; Champion, 5 fr. — André Mabille de Poncheville : *Mémoires touchant mes voyages, négotiations* (sic), *entremises, etc., pour la très illustre Maison d'Egmont et mes traverses, etc.;* Bernard Grasset, s. p. — Camille Piton : *Paris sous Louis XV, Rapports des Inspecteurs de Police au Roi,* 3e série; « Mercure de France », 3 fr. 50.— Hector Fleischmann : *Fouquier-Tinville intime;* Société d'éditions et de publications parisiennes, 5 fr. ill.

Au XIVe siècle, dans la lutte contre l'Anglais, le comte de Savoie mêla souvent son « pennon rouge barré d'une croix blanche » aux « oriflammes fleurdelisées » du roi de France. Dans cette savante étude sur **les Comtes de Savoie et les Rois de France pendant la Guerre de Cent Ans**, M. Jean Cordey a fait connaître cette participation des alliés savoyards aux guerres défensives de Philippe VI, Jean le Bon, Charles V et Charles VI. Le comte Aimon de Savoie combattit pour Philippe VI à diverses reprises, de 1339 à 1347 ; Amédée VI, le fameux « Comte Vert », après avoir signé avec le Dauphin (Charles V) le traité de Paris (1355), qui fixait les limites des deux Etats et rétablissait l'accord entre les deux Maisons, participa à l'expédition de 1355, et de plus aida le roi de France dans la lutte contre les Grandes Compagnies. C'est le tuteur du même Amédée VI, Louis de Savoie, qui, quelques années auparavant, était arrivé trop tard à Crécy. Enfin, le successeur du Comte Vert, Amédée VII, dit le Comte Rouge, assista, sous Charles VI, aux expéditions de Flandre en 1383 et 1386.

Militairement, le concours des trois Comtes de Savoie, dont M. Cordey étudie en détail les rapports avec les rois de France Philippe VI, Jean le Bon, Charles V et Charles VI, ne semble pas avoir été très efficace. En divers cas, il se réduisit à des promenades militaires. Les contingents savoyards, non par leur faute d'ailleurs, ne figurèrent point dans les grandes rencontres. « Ils n'ont pas pris

part aux deux grandes batailles de la Guerre de Cent Ans au XIVe siècle, Crécy et Poitiers; mais leur présence n'aurait rien changé, sans doute, à la triste fin de ces deux journées; ils se seraient fait bravement massacrer, comme tant d'autres, auraient sauvé leur honneur, mais entraîné dans une certaine mesure leur pays dans la ruine du malheureux royaume de France ».

Mais cette participation militaire qui, dans la grande lutte du XIVe siècle, ne compromit pas la politique généralement heureuse des Comtes de Savoie, n'est qu'un des côtés du sujet traité par M. Cordey. Elle se rattache, cette aide militaire des alliés savoyards, de même que leur aide diplomatique, à l'histoire générale de la Maison de Savoie au XIVe siècle, et c'est toute cette histoire qu'on trouvera dans le présent livre. Elle est étudiée, dans cette thèse, avec la science qui distingue les publications qu'accueille la Bibliothèque de l'Ecole des Hautes Etudes. — Nous ne saurions résumer ici, d'après M. Cordey, et fût-ce très sommairement, cette histoire de la Savoie sous les trois Comtes que la Maison de France compta parmi ses alliés au Moyen-Age. Retenons seulement deux ou trois traits essentiels. Cette période de l'alliance de la maison de Valois et de la maison de Savoie est assez distincte. Elle succède à celle où les souverains de Savoie orientaient de préférence leur politique vers l'Angleterre et vers l'Empire ; et elle précède l'époque où ils recommencèrent à montrer, après le règne de Louis XI, une tendance vers l'empereur (règne de Philibert II). C'est donc, en quelque sorte, peut-on dire, la période la plus française de la maison de Savoie. Ceci se marqua, de Philippe le Bel à Louis XI, par la substitution graduelle de l'influence capétienne à l'influence impériale dans la discussion des problèmes « qui se posaient à propos des contrées traversées par le Rhône et adossées aux Alpes ». Dans son effort vers les frontières naturelles de la France au sud-est, dans son avance persévérante à travers la plaine du Rhône et la région des Alpes (acquisitions, définitives ou temporaires, du diocèse de Viviers et de Lyon, du Dauphiné, de la Franche-Comté et de la Provence), la dynastie capétienne avait à résoudre la vieille question du Royaume d'Arles, question impériale (comme, en Guyenne, question anglaise). Dans cette lutte, les comtes de Savoie, — ceux de la période étudiée par M. Cordey, — contribuèrent à diminuer l'influence impériale (compliquée de l'influence angevine) en fortifiant, par leur exemple, la tendance qui portait les seigneurs du royaume d'Arles à devenir vassaux du monarque français.

Celui-ci, de son côté, se préoccupa toujours de ménager, dans les Savoyards, les dominateurs de la vallée du Rhône et « les portiers des Alpes ». Les progrès de ces derniers vers l'Italie en furent rendus plus faciles, et, d'ailleurs, en quelque sorte, nécessités. En effet, l'on

pourrait déterminer avec précision, géographiquement et politiquement, ces effets de la politique des rois de France, au XIVe et au XVe siècle, sur cette direction définitive que prit l'ambition de la monarchie de Savoie. Et c'est d'ailleurs la démonstration d'ensemble qui ressort des savantes recherches de M. Jean Cordey.

Le rôle diplomatique du **Baron d'Oysonville** durant la guerre de Trente Ans était à peu près ignoré, bien que M. d'Avenel eût publié dans sa collection la teneur des instructions que Richelieu remit à ce diplomate. Né, en 1606, de bonne noblesse, présenté au cardinal de Richelieu par son oncle, le secrétaire d'Etat de Noyers, le baron d'Oysonville débuta dans la diplomatie en 1636. Chargé d'une mission auprès du duc Bernard de Saxe-Weimar, les instructions qu'on lui fit tenir à cet effet témoignent des inquiétudes que le Cardinal avait à propos du célèbre Général, du désir où il était de pénétrer les vues de cet allié que l'on soupçonnait de vouloir se créer une souveraineté — et une souveraineté *allemande* — dans cette Alsace qu'il venait de conquérir, pour le compte de la France, sur les Impériaux. Et, de fait, le duc Bernard fit les plus grandes difficultés pour remettre Brisach, clé de l'Alsace, à la France. Après sa mort, arrivée sur ces entrefaites (1639), le baron d'Oysonville fit partie de la mission chargée de traiter avec l'armée weimarienne, laquelle resta au service de la France, et vint tenir garnison à Brisach, sous les ordres du général weimarien d'Erlach, à qui, par prudence, l'on adjoignit le baron d'Oysonville, d'où de longs démêlés entre ces deux personnages. L'ouvrage contient aussi des documents curieux sur l'ambassade du baron en Suisse, pour conclure un accord particulier avec l'Electeur de Bavière, chargé par ailleurs de discuter, au nom de l'Empereur, l'armistice qu'avait à celui-ci demandé Richelieu. Il s'agissait, en général, de détacher l'Autriche de l'Espagne, et, immédiatement, de gagner le temps nécessaire à l'organisation de l'Alsace conquise. La longue dépêche que le baron d'Oysonville adressa de Bâle à M. de Chavigny contient de très curieux détails sur cette affaire. Il s'y montra diplomate plus appliqué que doué d'initiative : mais cela même semble avoir dû faire le jeu de Richelieu, qui voulait surtout gagner du temps. Là paraît s'arrêter la période essentielle de l'activité diplomatique du baron d'Oysonville dans les affaires relatives à la Conquête de l'Alsace. Après cela, l'histoire de son séjour dans cette province comme lieutenant-gouverneur de Brisach est surtout celle de ses démêlés avec d'Erlach, gouverneur en titre Ces démêlés mêmes ajoutent à notre connaissance de la politique française d'alors touchant l'Alsace. Cette politique éprouva beaucoup de difficultés, et l'on songe involontairement à ce qui devait se passer deux siècles plus tard. Soutenu, tant que vécut Richelieu, dans sa tâche, qui était en réalité celle d'adminis-

trateur du pays conquis le véritable organisateur de l'Alsace, a dit un ancien ministre des Affaires étrangères, Berthelot) et d'informateur du cabinet français, le baron d'Oysonville fut disgracié par Mazarin et Anne d'Autriche: ceci, au gré de M. de Rilly, auteur de cette biographie, indiquerait, chez ce ministre et cette reine, l'un Italien, l'autre Espagnole, des vues moins françaises que chez le Grand Cardinal. — Quoi qu'il en soit, il était utile de retenir, dans l'histoire de l'Alsace au XVII[e] siècle, la page modeste, mais nullement vide, qu'y ajouta le baron d'Oysonville, et il faut savoir gré à M. de Rilly de l'avoir fait.

M. André Mabille de Poncheville compte parmi ses ancêtres l'avocat de la Maison d'Egmont. Ce dernier, Jean-André Mabille de Poncheville, né, de famille de robe, à Arras, le 11 septembre 1675, eut, en qualité de juriste homme d'affaires, à tirer au clair la situation pécuniaire fort embarrassée où se trouva cette grande maison après la mort du dernier représentant direct du nom, le comte Procope-François d'Egmont, mort en 1707. Notre avocat a soigneusement noté les péripéties de cette déconfiture (qu'il parvint d'ailleurs à conjurer en partie) dans un curieux écrit intitulé : **Mémoires touchant mes voyages, négotiations** (*sic*), **entremises, etc., pour la très illustre Maison d'Egmont et mes traverses, etc.** M. de Poncheville a joint à ce document une intéressante introduction sur la vie de son ascendant. L'écrit de l'avocat d'Arras eût fait la joie de Balzac : embarras financiers d'une grande famille historique, créanciers acharnés, intendants infidèles, sauf le classique serviteur dévoué et désintéressé (l'auteur de ces « Mémoires »), qui promène infatigablement sa procédure dans les riches cités de Flandre et des Pays-Bas, tout y est. Cet écrit, qu'on sent rédigé avec une sincérité absolue, où l'homme d'affaires interrompt de temps en temps son exposé pour nous faire connaître ses illustres clients, pour nous dire aussi ses remarques de touriste observateur, ou lâcher des réflexions pleines de prudhomie solennelle et pieuse, cet écrit contient les données d'une très sûre chronique de mœurs historiques. L'histoire y cherchera les destinées de la Maison d'Egmont, destinées qui, à la postérité respectueuse, font toujours l'effet de s'être achevées, — glorieusement achevées ! — dans la lueur illustre du coup de hache politique, sur le noble échafaud de 1568 ; mais qui se continuèrent obscurément jusqu'en 1707. A cette date, le nom passa, par substitution, à Procope-Marie Pignatelli, neveu du dernier comte d'Egmont, fils de Dom Nicolas Pignatelli, duc de Bisacha (Bisaccia), général des armées de Philippe IV (V), roi de Naples, et de la duchesse née d'Egmont.

Jean-André Mabille de Poncheville remplit d'autres missions durant sa vie d'avocat et de magistrat. Il fut «député en cour» pour

le tiers de la province d'Artois, en 1713, et de plus eut l'occasion, de 1724 à 1726, comme porte-parole du Tiers à l'Assemblée Générale des Etats d'Artois, de défendre avec succès les intérêts de sa province.

M. Camille Piton publie au «Mercure de France», dans la « nouvelle collection documentaire » de cette librairie, la troisième série de ses «Rapports des Inspecteurs de Police au Roi ». L'on a ici la fin des « Rapports » de l'exempt Marais, qui contiennent un si réaliste tableau de **Paris sous Louis XV**. Réalistes, en effet, et plus encore, sont les aperçus donnés par cette littérature policière, — non, je me trompe au détriment de ce remarquable M. l'exempt Marais (quelque grimaud d'esprit ne retoucha-t-il pas sa rédaction ?) et dois dire, en termes plus propres : par ces policiers littéraires, — sur la vie de tant de gens appartenant à toutes les hautes ou confortables classes de la société. Noblesse, Finance, Robe, Epée, haute et moyenne Bourgeoisie sont ici déshabillées, par la poigne adroitement brutale d'un argousin qui portait manchettes. Des figures passent : Mme du Barry, et M. du Barry lui-même ; le duc de Chartres (plus tard Philippe-Egalité), le prince de Conti, — et cette Duthé dont le portrait, très pastellisé, qui fut récemment donné, reçoit ici, de la main de notre exempt, quelques correctifs cyniques, quoique toujours dans le goût léger, quelques mouches de boue. D'ailleurs, «la vérité avant tout », injonction qui peut s'appliquer à d'autres temps que le XVIIIe siècle. « Si un jour... l'on nous initie aux dessous de la troisième République, nous retrouverons encore les mêmes hommes et surtout les mêmes femmes... »

Ce qui précède vise l'intérêt psychologique et littéraire de ce recueil. Aux travailleurs, signalons-le, de plus, comme un utile document d'archives.

§

Fouquier-Tinville intime, je ne comprends pas beaucoup le soin, ou, si cela lui fait plaisir, le scrupule (puisqu'il s'agit d'une réhabilitation), que M. Hector Fleischmann met à rechercher ces intimités-là ! S'il s'agissait simplement d'observation, cela se concevrait. Mais il est question de « réhabilitation », on vient de le voir, et cette justification m'inquiète, — ou plutôt elle me laisse froid, elle manque le vrai but psychologique, selon moi, qui serait de me faire comprendre Fouquier-Tinville tel quel, en admettant que cela soit possible, ou en vaille la peine.

Cependant, énumérons, d'après M. Fleischmann, ces douces intimités du procureur de la guillotine. Mariage désintéressé, d'amour à n'en pas douter ; seconde union contractée dans des sentiments non moins honorables ; probité, activité, intelligence apportées dans l'exercice de la charge juridique, avant la Révolution ; régularité de

vie (il ne me paraît pas, toutefois, que M. Fleischmann ait dissipé les accusations, — passionnées, sans doute, et dont il n'y a pas lieu de tenir exagérément compte, — taxant Fouquier de libertinage) ; sobriété ; causes nullement inavouables des revers, quoique demeurées obscures (cela est acquis, et peut-être explique tout : Fouquier, naguère aisé, était un besoigneux quand éclata la Révolution) : belle fibre paternelle ; et ajoutons à tout cela deux ou trois actes de modération, généralement ignorés, au cours des affreuses fonctions près le Tribunal Révolutionnaire : voilà, par ma foi, un recommandable Fouquier-Tinville intime ! Auprès des bonnes et simples âmes, M. Fleischmann est en droit de compter sur un bel effet d'étonnement ; car c'est ici l'effet cherché. (Il en a cherché de pires.) Vous croyiez que c'était un tigre, ce Fouquier? Point du tout ! Un ange, au contraire. Pas possible ? Que c'est donc intéressant!

C'est précisément l'intérêt qui me paraît manquer à la démonstration de M. Fleischmann. Je n'entends nullement me faire ici l'écho de quelques contestations acerbes que l'érudition de cet auteur a suscitées de la part de certains confrères. C'est affaire entre spécialistes. Je me contenterai de remarquer que M. Fleischmann a passé sous silence quelques incidents du procès de Danton, comme cet échange de notes, en cours d'audience, entre Fouquier et le Président, à l'effet de hâter, d'étouffer les débats (à côté de cela, il est juste de le dire, M. Fleischmann croit pouvoir avancer qu'il n'a pas dépendu de Fouquier que certains témoins à décharge fussent cités). Mais, je le répète, la démonstration me paraît porter à faux, parce que M. Fleischmann en a négligé, selon nous, le véritable objet psychologique, — c'est-à-dire, quoi ? la *platitude* de Fouquier dans sa situation formidable. Cet intérêt tel quel, plus réel qu'on ne pourrait croire, M. Fleischmann ne l'a pas discerné, ou bien il n'en a pas voulu. Cela n'aurait pas fait assez d'effet. Et l'on embouche à propos de ce pauvre procureur qui, sous la Révolution même, fut, intrinsèquement, un procureur comme un autre, la trompette héroïque ! Résonnances fausses ! Antithèse bruyante et vaine du soi-disant brave homme et du « magistrat » en proie à un terrible devoir ! Un devoir, cela ! La réalité est plus simple. La psychologie de Fouquier-Tinville, celle qu'il fallait me montrer pour me faire toucher l'homme et m'intéresser, c'est l'abrutissement, et rien de plus ; c'est l'aplatissement de cet homme sous la méthode intensive d'insensibilité à quoi la Terreur assujettissait ses créatures. Je suis persuadé que Fouquier-Tinville, à part une ou deux hésitations frissonnantes qu'on a pu surprendre, en était venu à trouver tout cela très « légal », très naturel. L'impossibilité ou l'insuffisance des réactions, chez un homme déjà de souche rustique et dure, dans une situation affreusement empoisonnée dont le malheureux était devenu le tranquille Mithridate, a

permis, dis-je, au plus fort de l'horreur, cette platitude, ce terre-à-terre, cette prudhomie subalterne de procureur. Tout cela, à mille lieues d'un débat de conscience. La conscience de Fouquier-Tinville? Mais c'était une chose toute calme et unie! Point de ces contradictions formidables auxquelles on voudrait nous intéresser ici. Jusque dans les dernières fibres de l'individu anesthésié qu'était le Fouquier-Tinville des « grands jours de la Hache », la sélection naturelle s'était faite par l'horreur. En sa rigidité parachevée, ce Fouquier-Tinville-là était bien tranquille. De là sa platitude, — infiniment sinistre (1).

La place nous manque pour un Memento où nous voulions faire quelques mentions urgentes. A quinzaine!

EDMOND BARTHÈLEMY.

LE MOUVEMENT SCIENTIFIQUE

M. Caullery, Ch. Pérez, L. Blaringhem, Ed. Bordage, etc.: *Bibliographia evolutionis*, Bulletin scientifique de la France et de la Belgique, Paris, 3, rue d'Ulm, 30 fr. par an. — Fr. Houssay : *La Morphologie dynamique*, Collection de morphologie dynamique, Hermann, 1 fr. 50.

En France, les naturalistes commencent à se dégager de l'influence des Cuvier, des Milne-Edwards, des Lacaze-Duthiers, c'est-à-dire des anatomistes purs, et à s'intéresser aux questions de biologie générale. Le regretté professeur Giard est celui qui a le plus contribué à ce changement d'orientation des esprits, et ses élèves ont pris à cœur de continuer son œuvre.

Ce sont eux qui publient maintenant le *Bulletin scientifique de la France et de la Belgique*. J'ai déjà signalé ici un certain nombre des mémoires parus dans les deux derniers tomes : de M. Bordage sur les mutations et sur l'hérédité des caractères acquis; de M. Delcourt sur la variabilité de certains insectes et la notion de l'espèce, etc. — On voit par ces exemples qu'il s'agit de travaux se rapportant à la théorie de l'Evolution. Il a semblé à la rédaction du Bulletin qu'elle compléterait utilement son programme en y groupant, en outre, des analyses de mémoires ou de livres récents traitant soit de cette théorie même, soit des questions de biologie générale qui s'y rattachent. Le mouvement scientifique dans cet ordre de recherches est particulièrement difficile à suivre, à cause de la dispersion des documents et de la variété des sujets. Aussi, on ne pourra trop savoir gré à la rédaction du Bulletin de donner, chaque trois mois, les analyses en langue française des travaux les plus importants qui viennent de paraître, analyses signées de noms faisant autorité en biologie : MM. Caullery, Pérez, Blaringhem, Bordage...

(1) Il y aurait aussi à faire un rapprochement entre Fouquier-Tinville et les inquisiteurs espagnols.

La nouvelle **Bibliographia evolutionis** sera désormais une mine de documents précieux relatifs aux questions d'hérédité, de sexualité, de variation, d'adaptation, de biologie expérimentale, de cytologie, de fécondation naturelle ou artificielle, d'embryogénie, de régénération, etc. Le premier fascicule qui vient de paraître donne, en 162 pages, l'analyse de 345 notes et mémoires. Les lecteurs du *Mercure* connaissent déjà ceux de Russo, de Smith, sur le déterminisme des sexes. Une autre question très discutée encore est celle de l'hérédité des caractères acquis. A cet égard, M. Caullery attire particulièrement l'attention sur les récents travaux de l'Américain Tower.

Ce savant étudie depuis dix ans l'action du froid et du chaud, et, d'une façon générale, du climat, sur un Coléoptère, le *Leptinotarsa*, et la série remarquable de ses expériences nous fait entrevoir les conditions nécessaires pour qu'une modification individuelle devienne héréditaire.

Le *Leptinotarsa decemlineata*, dit Colorado, était autrefois confiné à l'Est des Montagnes Rocheuses, vivant sur une plante voisine de notre Pomme de terre, le *Solanum rostratum*. Vers 1850, il a passé sur la Pomme de terre, et aussitôt il a menacé d'envahir le monde entier ; en 1870, il était à New-York, et en 1875, en Europe. Cette espèce et d'autres voisines sont très polymorphes ; dans l'Amérique du Nord, on observe ici et là des races locales.

Tower a obtenu des modifications très nettes des adultes, en faisant agir le froid et le chaud, ou bien encore l'humidité et la sécheresse, sur les chrysalides. La teinte de l'adulte devient plus foncée ou plus claire, selon que l'écart de température par rapport à la normale est faible ou plus prononcé ; le froid se trouve avoir ainsi la même action que le chaud. Mais toutes les modifications ainsi provoquées ne s'héritent pas.

Dans d'autres circonstances, cependant, on peut obtenir des modifications héréditaires. Voici un exemple. Quatre mâles et quatre femelles de *Leptinotarsa decemlineata*, prêts à se reproduire, ont été exposés à une forte chaleur (30°), à une sécheresse prononcée et à une basse pression. Les œufs qui se développaient alors dans le corps de la mère ont donné, sur 98 individus, 14 normaux, 82 de la variété *pallida*, et 2 de la variété *immaculothorax*. On a croisé alors les *pallida* ainsi obtenus avec des individus normaux ; à la première génération, il n'y a eu que des individus normaux, mais à la seconde les *pallida* ont réapparu dans la proportion de un quart. On a donc obtenu par l'action de la chaleur et de la sécheresse sur les éléments reproducteurs une nouvelle race à caractères transmissibles par la voie de l'hérédité et soumis à la loi de Mendel.

Cette expérience et bien d'autres montrent que, pour obtenir des effets qui persistent dans les générations suivantes, il faut faire agir

les facteurs du milieu extérieur au moment de la maturation sexuelle, ou mieux au moment même de la fécondation. Dans son mémoire le plus récent (1910), Tower fait bien ressortir *l'importance des conditions du milieu au moment de la fécondation*. Il montre, entre autres, que, suivant les conditions externes (température, humidité) lors de la fécondation, le croisement de *L. signaticollis* et de *L. diversa* donne des résultats tout à fait différents et que ces divers résultats peuvent être obtenus *avec le même couple*, en le soumettant à des conditions diverses lors de ses pontes successives. A côté de ces expériences analytiques, l'auteur a fait des expériences synthétiques dans les conditions de la nature. Il a introduit par exemple dans un terrain d'une étendue de 1 acre, semé de *Solanum rostratum*, des lots de *L. signaticollis* et *L. undecimlineata* d'hérédité connue et les y a laissés se reproduire et se croiser en liberté, en même temps que s'exerçait entre elles la concurrence vitale. L'expérience a duré plusieurs années, fournissant une dizaine de générations contrôlées une à une sur des milliers d'individus. Or, le résultat a été tout à fait différent suivant les localités, c'est-à-dire suivant les conditions extérieures. A Cuernavaca, on obtient à côté des deux types une forme intermédiaire, mais, au bout de six générations, la forme *signaticollis* a complètement éliminé les deux autres, quoique, dans cette localité, la forme *undecimlineata* prospère très bien si elle est protégée contre l'hybridation. A Paraiso, c'est au contraire le type *undecimlineata* qui élimine les autres.

On voit ainsi l'importance des facteurs externes du milieu. Et beaucoup de disciples de Lamarck invoquent les expériences de Tower à l'appui de la théorie qu'ils professent. Mais, en même temps, les disciples de Weismann font remarquer que ces expériences donnent raison à leur maître contre Lamarck. Nous touchons à la grande querelle qui a partagé les biologistes en deux camps, depuis que le célèbre savant allemand Weismann a établi, quelque peu artificiellement d'ailleurs, au sein de chaque être vivant, la distinction entre le *soma* et le *germen*, c'est-à-dire entre la matière vivante dont est construit le corps et celle dont sont faites les cellules reproductrices. Pour les Weismanniens, le milieu peut modifier le *soma* aussi bien que le *germen*, mais ce serait seulement dans le second cas que les modifications pourraient se maintenir dans les générations suivantes ; autrement dit, au moment de la maturation sexuelle, l'organisme serait plus sensible aux influences du milieu extérieur qu'à tout autre moment. C'est ce qui ressort précisément des expériences de Tower. L'idée la plus essentielle du Lamarckisme est que des modifications fonctionnelles du système nerveux, de l'appareil locomoteur, c'est-à-dire les modifications locales de l'individu, peuvent devenir héréditaires. Et c'est à cela que Weismann se refuse de croire.

§

Actuellement la plupart des biologistes français se disent Lamarckiens. Parmi les plus convaincus, on doit citer le professeur Houssay, esprit très original et persuasif, dont le cours de Philosophie zoologique à la Sorbonne est fort goûté aussi bien des philosophes que des naturalistes.

En véritable Lamarckien, M. Houssay considère comme artificielle la distinction, l'opposition entre la morphologie et la physiologie. Il reconnaît qu'à l'époque de Claude Bernard la séparation des deux points de vue, morphologique et physiologique, a été utile et féconde, mais il croit que maintenant elle a donné tout ce qu'on en pouvait extraire. Pour M. Houssay, « la forme et la vie sont l'une et l'autre variables entre certaines limites : elles varient ensemble ; leurs variations sont liées par des lois qui apparaîtront à force de patience dans les investigations étendues. Si la forme des vivants et le fonctionnement vital sont l'un et l'autre des phénomènes changeants, leur étude est analogue à celle d'un mouvement, analogue à une mécanique, que l'on peut envisager et que l'on a effectivement envisagée sous les trois points de vue de la statique, de la cinématique et de la dynamique. »

C'est le dernier point de vue qui intéresse le plus M. Houssay. « La dynamique recherche, et jusqu'ici à travers les extrêmes difficultés d'un début, les causes et les déterminations de tous les phénomènes de la forme et de la vie dans les propriétés physiques et chimiques du milieu ambiant. » M. Houssay en arrive ainsi à la conception de **la Morphologie dynamique**. Dans la brochure qui vient de paraître, et qui inaugure une nouvelle collection scientifique, il en retrace en quelque sorte le programme ; c'est sur le terrain de la dynamique que les morphologistes et les physiologistes se réconcilieront. Les recherches sur les métamorphoses, sur la phagocytose, ont déjà amené un rapprochement entre ceux-ci.

La première accession à la morphologie dynamique est l'étude à grands traits des rapports entre les milieux et les formes, ce que Giard a appelé l'*éthologie*. Cette étude, quoique encore peu précise est fort suggestive, et nous laisse au moins entrevoir les lois de causalité. Bien intéressantes également sont les recherches sur la mécanique embryonnaire, d'après lesquelles le développement d'un être nous apparaît comme soumis aux forces du milieu extérieur.

Mais, à côté de tous ces travaux accomplis, combien ne reste-t-il pas à faire ? Les travaux de M. Houssay nous font espérer, pour la Morphologie dynamique, un avenir brillant. Ainsi ses *Etudes sur six générations de Poules carnivores* l'ont conduit à considérer la formation de la plume comme une réaction excrétrice, capable de

s'exagérer quand les besoins excréteurs augmentent. « Les organismes mâles, plus intoxiqués que les femelles, sont en même temps les plus garnis de plumes et de poils, sans qu'il y ait pour nous lieu d'invoquer le désir ou le besoin de plaire aux femelles et pas davantage la sélection des plus beaux. » Récemment, un élève de M. Houssay, J. de la Riboisière, a démontré l'étroite liaison qui existe entre la plume et le foie. Par suite, « toutes les questions de parure, d'ornement, de protection et autres sont des problèmes de nutrition et d'excrétion ». On le voit, les recherches de biologie dynamique conduisent à rejeter les explications finalistes, qui ont toujours été une entrave au développement de la science.

M. Houssay nous annonce la publication très prochaine d'une étude sur les poissons, où il montrera « que la résistance de l'eau, dans des conditions définies de vitesse, a modelé le poisson plastique ».

Ce travail et ceux qui paraîtront dans la nouvelle « collection de morphologie dynamique » auront certainement une grande influence sur l'orientation des recherches biologiques et montreront si, oui ou non, Lamarck avait raison en admettant l'hérédité des modifications fonctionnelles provoquées par des changements dans les conditions de milieu.

GEORGES BOHN.

QUESTIONS JURIDIQUES

Nouvelle législation argentine concernant les droits des auteurs étrangers. Journal de droit international privé (1911, nos III et IV). — Victor Dubron : *Les Histoires d'un vieil avocat.* Paris, Fasquelle édit., 1 vol. 3.50. — *Les Vols dans les Grands Magasins.*

M. Emile Daireaux, ancien avocat à la Cour d'appel de Paris et qui, actuellement, occupe une situation éminente au barreau de Buenos-Ayres, publie dans *le Journal de droit international privé* un article d'une précision et d'une logique remarquables sur la **Nouvelle législation argentine concernant les droits des auteurs étrangers**.

A la lumière de ce commentaire, la fameuse loi, dite loi Clémenceau, n'a plus les séductions, les sourires et les promesses qu'on exaltait aux premiers jours de sa naissance. Le charmant visage, sous le grand jour brutal, apparaît irrégulier, maussade et même inquiétant, au point que beaucoup, comme M. Emile Daireaux, estiment qu'il vaudrait mieux que cette loi ne fût pas née.

M. Emile Daireaux démontre en effet que les auteurs étrangers étaient beaucoup mieux protégés par l'ancienne législation, et que la loi Clemenceau, loin d'étendre leurs droits, les a restreints et en a compliqué l'exercice.

La constitution nationale, dans son article 17, avait reconnu la propriété intellectuelle : « Tout auteur ou inventeur est propriétaire exclusif de son œuvre, de son invention ou de sa découverte pour le temps que la loi accordera. » Donc la loi nouvelle n'a pas créé la propriété intellectuelle en République Argentine. Sous le régime de l'article 17 de la Constitution nationale, toute personne, qu'elle appartînt à la nationalité argentine, ou à toute autre, qu'elle fût domiciliée ou même non résidante dans la République Argentine, pouvait faire valoir ses droits de propriété littéraire devant les tribunaux, en invoquant simplement cet article et l'article 20 de la même constitution aux termes duquel « les étrangers jouissent dans le territoire de la Nation de tous les droits civils du citoyen ».

La situation des auteurs étrangers est aujourd'hui moins favorisée, car les dispositions de la nouvelle loi ne leur sont applicables qu'autant qu'ils appartiendront à des nations ayant adhéré aux conventions internationales sur ce sujet, ou ayant passé des conventions spéciales avec la République Argentine.

Et M. Emile Daireaux de conclure :

La fameuse loi ne réalise donc pas un progrès sur la situation antérieure; bien loin de là, elle constitue un recul... Aujourd'hui, de par la loi nouvelle, l'exercice des droits de l'auteur étranger est limité ; il faut que l'étranger propriétaire d'une œuvre ou d'une invention fasse une demonstration préalable : qu'il établisse que le pays auquel il appartient — car la loi va jusqu'à exiger que l'auteur fasse cette démonstration, quant à la nation à laquelle il appartient, et non pas, comme on pourrait s'y attendre, au pays où son œuvre a été publié — a traité avec l'Argentine ou adhéré aux résolutions du Congrès de Montévideo.

Il ajoute que cette disposition est inconstitutionnelle, violant l'article 20 de la Constitution nationale, et que, comme telle, les tribunaux devront la considérer comme non écrite.

La loi crée en outre un rouage administratif, jusqu'ici inconnu en Argentine, et dont la création était désirée par les bibliothécaires et les collectionneurs. Il s'agit du dépôt obligatoire des publications de tous genres. Par une singulière extension de cette obligation administrative, la loi exige le dépôt même des statues, tableaux, gravures. C'est un peu exagéré. Ainsi l'œuvre d'un statuaire français est contrefaite ou imitée en Italie, et vendue en Argentine ; l'auteur n'est pas protégé, ses droits sont suspendus, parce que, dans l'ignorance de ces faits délictueux, il n'a pas fait, en Argentine, le dépôt de sa maquette. C'est aller un peu loin, et donner à l'omission d'une formalité administrative une sanction spéciale disproportionnée. Ajoutons que le contrefacteur aura soin de remplir la formalité légale du dépôt et que, lui, sera si bien protégé que si le véritable auteur apporte son œuvre sous une forme quelconque sur le marché, c'est lui qui sera traité en contrefacteur.

La loi contient d'autres dispositions de détail dont aucune n'est très fa-

vorable aux œuvres qu'il s'agit de protéger et dont toutes sont des limites imposées à la propriété.

Ainsi, l'article 5 limite à dix ans la propriété littéraire et artistique transmise aux héritiers : les œuvres posthumes jouiront des droits de propriété pendant vingt ans après leur publication. S'il y a plusieurs collaborateurs, le délai de vingt ans commence au jour de la mort du dernier survivant des auteurs.

Une disposition particulière limite le droit de reproduction des articles de journaux et revues; le reproducteur devra citer l'organe auquel il aura emprunté la citation ; il est permis aux auteurs d'interdire la reproduction de leurs articles de sciences et arts.

Quelles sont les sanctions aux atteintes portées à la propriété intellectuelle ? Elles consistent uniquement en réparations civiles.

M. Emile Daireaux estime ces sanctions insuffisantes, les contrefacteurs ayant souvent le soin de se mettre à l'abri derrière une insolvabilité apparente, sinon réelle.

Les plagiaires n'ont pas souvent pignon sur rue, et la responsabilité civile, après de longs procès, ne donnera aucun résultat pratique, autre que des dépenses très lourdes à la charge du poursuivant.

Et voici sa conclusion peu réjouissante pour les auteurs étrangers :

De quelque côté que l'on envisage la nouvelle loi tant vantée, on reconnaît vite qu'elle n'a pas été élaborée avec tout le soin désirable et qu'elle ne donne aux intéressés français, les plus visés par elle, qu'une satisfaction illusoire. Hors le droit de suspendre une représentation théâtrale annoncée, la loi ne met aucune arme pratique entre les mains des victimes : tout au plus peut-on dire qu'elle leur ouvre avec une certaine solennité le maquis, ou, pour être plus couleur locale, la pampa de la procédure, avec toute sa brousse inculte ou inexplorée.

Après avoir salué avec enthousiasme cette loi venue de loin et bruyamment annoncée, il convient donc de relire la fable des bâtons flottants.

§

Les Histoires d'un vieil avocat, tel est le titre sous lequel M. Victor Dubron a réuni une série de *fantaisies* (c'est le terme choisi par lui) qu'il publia dans *le Nord Illustré*. Victor Dubron est avocat à Douai ; c'est un très grand avocat, unissant à une science juridique considérable l'éloquence la plus chaude servie par une haute culture intellectuelle.

Lorsqu'on écoute M. Dubron avocat ou M. Victor Dubron conférencier (car son activité ne se satisfait point de plaider chaque jour, et les affaires les plus importantes) on est de suite frappé par deux caractéristiques de sa parole : d'abord une très grande pureté de

langue ; ensuite une extrême variété dans la forme des phrases. Ceux qui, par métier, doivent écrire ou parler beaucoup sont naturellement exposés à adopter un petit nombre de constructions verbales où se glisse sans effort leur pensée. De là des répétitions et une lassante monotonie. M. Victor Dubron a le rare don de la variété dans l'abondance. Sur ses lèvres,les phrases se succèdent, non pas comme des troupes défilant du même pas, sous le même uniforme, mais comme une foule vivante, bariolée, pittoresque

Il était certain que le jour où ses loisirs lui permettraient d'écrire, les lignes sorties de sa plume seraient aussi alertes que ses paroles. Le livre qu'il vient de publier confirme pleinement ce pronostic.

Servi par son grand sens de ce qui convient, M. Dubron a évité le danger vers lequel on le poussait en lui demandant de publier ses souvenirs; il n'est point tombé dans l'erreur de publier « ses mémoires », tâche ingrate où, malgré les meilleures intentions, se sont épuisés tant d'efforts. Simplement, fouillant dans ses riches souvenirs, il en a extrait des anecdotes et des récits ; et à les lire on croirait entendre la conversation endiablée d'un hôte spirituel.

§

Il y a quelques jours, nous lisions dans les faits-divers qu'une femme avait été arrêtée pour avoir dérobé un objet dans un grand magasin. L'événement n'était rapporté que parce que la délinquante s'était suicidée au poste où elle avait été conduite après son arrestation. Elle avait une soixantaine d'années ; son passé était irréprochable. Aucun des journaux qui signalèrent cette mort tragique n'eut un mot de pitié pour la malheureuse. Personne ne se demanda si cet « accident » ne révélait pas un mal méritant quelque réflexion.

Chaque jour, devant les chambres correctionnelles de la Seine, défilent des prévenus inculpés de **vol dans les grands magasins**. Presque toujours, ce sont des femmes. Si l'avocat, suivant l'argumentation que lui dicte sa conscience, plaide la tentation organisée par l'établissement, et le moment d'égarement provoqué par cette tentation, le Président l'interrompt dès le début : « Maître, nous « connaissons cela... l'opinion du Tribunal est faite à cet égard... passez. » Et cependant !...

M'entretenant un jour avec un administrateur d'un de ces « grands magasins », je lui demandais pourquoi les marchandises étaient ainsi livrées au public qui pouvait librement les manipuler, sans surveillance apparente. N'était-ce pas favoriser le vol !

« Evidemment, me répondit-il, mais c'est cette facilité qui nous procure les ventes colossales que nous réalisons. Notre clientèle est surtout féminine. Il faut la tenter ; c'est là notre but. Une femme désire un objet qu'elle voit; mais lorsqu'elle a touché cet objet,

lorsqu'elle l'a appréhendé, palpé, c'est bien mieux ; regardez, c'est déjà presque une prise de possession, et remettre la marchandise sur le comptoir lui paraît aussi cruel que de se séparer d'une chose à laquelle elle tiendrait d'autant plus qu'elle la posséderait depuis quelques minutes seulement. Alors, pour conserver l'objet, la cliente fait une folie ; et ce sont ces folies qui assurent notre fortune. »

Le mot est exact : la fortune des grands magasins est faite en grande partie par les « folies » de leurs clientes. Mais la folie ne se résoud pas toujours en une simple dépense inutile ou exagérée créant d'anodines difficultés budgétaires. Il y a des budgets particuliers qui ne sont pas extensibles comme ceux de l'Etat. Cette circonstance n'empêche pas la tentation savamment organisée d'opérer, et la malheureuse qui se laisse prendre au piège n'a que deux issues : le vol ou la prostitution.

Voilà de bien gros mots, dira-t-on ; cependant, ils traduisent une exacte réalité. J'en prends à témoin tous ceux qui, par profession, ont été appelés à connaître le fond de ces misères.

Au lieu d'ennuyer les artistes, les écrivains, sous prétexte de défendre la morale et la famille, M. Bérenger et ses amis agiraient plus utilement en luttant contre ce mal. Ils seraient d'ailleurs en plein dans leur élément : ne combattent-ils pas tout ce qui est de nature à provoquer au mal ? Eh bien ! le piège tendu à la coquetterie, la faiblesse, la légèreté des femmes, des jeunes filles, des enfants, n'est-il pas aussi dangereux qu'un dessin grivois ?

Georges Courteline, à propos de cette tentation sciemment organisée par les grands magasins, me disait : « Si j'étais souverain juge en ces matières, chaque fois qu'il y aurait un vol dans un grand magasin, je flanquerais six mois de prison au directeur ; et je vous garantis que les vols cesseraient aussitôt. Au lieu de provoquer les gens, on prendrait des précautions. — Que répondriez-vous au Monsieur qui, après avoir fait coucher un ami dans le même lit que sa femme, viendrait se plaindre d'être cocu ? Eh bien ! c'est la même chose ! ! ! »

Des législations ont considéré comme faute la tentation résultant du fait de laisser des marchandises à la portée de tous venants. Si mes souvenirs ne me trompent pas, une application en fut faite, il y a peu de temps, en Angleterre. Un boulanger poursuivait un vagabond ayant volé un pain placé devant sa boutique sur un étalage non surveillé. Le juge condamna légèrement le vagabond, mais, en même temps, exhumant un édit de la reine Elisabeth, il infligea une forte amende au boulanger pour le punir d'avoir, par cette exposition de sa marchandise, provoqué le vol. Et n'était-ce pas justice, comme on dit au Palais !

JOSÉ THÉRY.

LES REVUES

Les Marges : un poème de M. Louis Codet. — *La Nouvelle revue française* : quatrième série des lettres de Charles-Louis Philippe. — *France semeuse* : un document sur l'ingénuité charmante des mœurs littéraires. — *La Monarchie française* : le vrai roi de France est Jacques Ier, et non pas Philippe VIII. — *La Revue de Paris* : un projet politique d'Emile de Girardin présenté par M. A. Lebey. — Memento.

Voici des vers délicieux que j'éprouve un extrême plaisir à recopier des **Marges** (avril), la revue toujours intéressante de M. Eugène Montfort. Ils sont de M. Louis Codet, de qui les œuvres en prose révélaient un poète, dans l'analyse des personnages comme le dessin réel des décors où sa fantaisie charmante les place et les dirige.

CHANSONS DES BELLES FAÏENCES

Que sur les buffets noirs sont belles ces faïences,
Assiettes à la Rose, au Coq ou à l'Œillet,
Vieux plats réjouissants des auberges de France !
Que tu me plais, superbe œillet rose garance,
O coq chantant, que tu me plais !...

Fontaines de Rouen, toutes blanches et bleues,
Ayant des cornes d'abondance
Et des poissons nouant leurs queues,
Je veux que vous orniez ma maison de plaisance...

Vous ornerez aussi cette maison des champs
De votre forme gaie et vos grâces vermeilles,
Pots fleuris de Strasbourg, pots fleuris de Marseille,
D'un style Louis Quinze alerte et paysan.

Vous y serez, petits bonshommes toujours verts
Qu'on voit peints sur ce vieil huilier
Que Delft a fait si singulier ;
Vous y serez, nobles aiguières de Nevers,
Et charmantes assiettes jaunes
Où trône
La rose bleue de Montpellier.

O pots bariolés, soupières,
Biberons,
Que vous me ranimez de gaillarde manière,
Pots rustiques, pots délurés et francs lurons

Merci à vos fraîches couleurs,
O chères assiettes à fleurs,
Qui chantez comme des clairons !...

Vieux pots peinturlurés, jouets de mes yeux las
Où très ingénuement font dînette mes rêves,
O vieux pots ébréchés où je mets des lilas,
Tous les ans, quand l'hiver s'achève,

Vous me faites vraiment respirer et sentir
Les éclatantes joies de l'âme populaire...
Ces Roses et ces Coqs sont-ils pas, sans mentir,
Hardis comme l'amour, beaux comme la colère ?

Chantez devant mes yeux, chantez dans ma maison
Votre ancienne romance,
O vieux pots décorés avec tant de raison,
O superbes vieux plats des auberges de France !...

§

Je ne puis me priver d'emprunter à la quatrième série des lettres de Charles-Louis Philippe à M. H. Vandeputte, que publie **la Nouvelle Revue française** (1er avril). Elles disent la rencontre de l'écrivain et de cette femme qui vivra éternellement parce qu'il l'a si bien fait vivre dans son *Bubu de Montparnasse*. Elle a 21 ans, elle « a récolté la syphilis ». « C'est bien triste », dit simplement l'épistolier. Il lui donne l'hospitalité quand elle sort de l'hôpital.

Je l'avais un peu retapée. Elle était retournée à l'atelier, un jour, et ç'avait été pour moi un bien beau jour. Elle rentrait dans l'existence régulière, son parti était pris de ses malheurs. Elle faisait des rêves innocents. Un soir elle me disait : Je vais louer une petite chambre à côté, rue Saint-Martin, et nous pendrons la crémaillère. Nous ferons un fricot épatant. J'achèterai un poulet. C'est précisément la nuit où elle me racontait cela qu'on est venu frapper à ma porte, à 3 h. du matin. Une femme se nomme. J'ouvre, et la femme entre, accompagnée d'un marlou énorme et d'un autre jeune homme qui était le bonhomme à Maria. Ils avaient découvert son adresse et venaient chez moi pour la chercher. J'ai vu là une scène lamentable. Je n'avais aucun droit sur elle. Je n'étais pas en force. Je pense qu'elle ne protestait pas pour ne pas m'attirer de désagréments. Enfin, après m'avoir juré « sur sa conscience d'homme » qu'il ne lui ferait aucun mal, le bonhomme l'a emmenée. Voilà. Il y a 8 jours. Je ne sais plus ce qu'elle est devenue. On doit lui avoir soigneusement interdit ma maison, et ça me fait beaucoup de peine parce qu'elle deviendra maintenant une prostituée. Elle ne se soignera pas, elle sera bientôt vicieuse comme celles de son métier, et elle ne tardera pas à mourir. Je te raconte bien mal ces choses, mon cher Henri. Et puis il faudrait avoir connu cette jeune fille d'une intelligence supérieure, et qui était une des meilleures femmes de ce monde.

Et voilà Philippe plein du roman qu'il écrira : « Je continue mes études sur la prostitution », écrit-il. Elles lui apprennent des choses « horribles ». Il a une profonde et fraternelle pitié pour les misérables filles qui se vendent.

Une prostituée, mon ami, est souvent une pauvre créature chaste que la destinée a choisie pour faire le mal. Elle n'est plus elle-même, mais une partie du Destin. *Toutes les prostituées ont la syphilis* et la prennent en

général au début de leur profession. Alors, elle se promène chaque soir en riant pour attirer les hommes et leur communiquer son mal. Comprends-tu cela, mon bon vieux : c'est la fin du mois, cet employé qui vient de toucher de l'argent mange, boit, est gris et se sent une âme enfantine. La Nature nous rend comme des petits enfants lorsqu'elle veut nous tenter. Cet homme passe une rue, il rit comme un ange, et il rencontre cette femme. C'est fait, ils sont ensemble, il y a l'homme et le Destin. L'homme va avoir la syphilis.

Ma petite amie Maria est chaste et bonne, et je la vois marquée de cette marque ineffaçable qui fait les héros et les prostituées. Elle me raconte ses histoires et c'est un trésor de documentation. Elle a perdu son père il y aura bientôt quinze jours. Elle a pleuré. Elle était pleine de douceur et de mystère comme une pauvre désolée. Mais la veille de l'enterrement de son père, elle a dû « travailler » sur les grands boulevards jusqu'à 4 h. du matin. Pour avoir un chapeau de deuil et du pain.

Et ces pauvres familles parisiennes ! Le père de cette enfant était un ouvrier peintre en bâtiments. Il laisse 7 enfants, dont 3 en bas âge : 12 ans 10 ans, 7 ans. La sœur aînée, mariée à un couvreur, et qui a un enfant, et qui va en avoir un autre, a pris le 2e. Le frère, ouvrier-trempeur pour la fleur, qui a 20 ans, qui est collé, et qui va être père, a pris les deux autres. Il partira au service l'année prochaine. Que deviendront cette femme et ces trois enfants ? La plus jeune fille, qui a 17 *ans*, qui est syphilitique depuis un an déjà, est en ce moment-ci à Saint-Lazare. Mon vieux, à l'âge où nos sœurs sont de jolies jeunes filles délicates, celle-ci est déjà une vieille prostituée. Est-ce assez triste ? L'agonie du pauvre père devait être affreuse. J'ai passé trois jours noirs en pensant à ces choses, j'en souffre encore, et quand je réfléchis, je me dis que cela se voit dans des milliers de familles parisiennes.

§

C'est une joie que l'on puisse découvrir parfois un document capable d'amender un peu l'opinion pessimiste qu'on peut avoir des mœurs littéraires d'aujourd'hui ! Nous devons cette joie et ce document à **France Semeuse** (avril), une petite revue rose que dirige Mme Jeanne France, l'auteur, didactique toujours, des *Théories de Tante Grognon* et d'un roman dialogué : *Du berceau à la tombe*, qui a pour sous-titre tout un programme de puériculture : *Histoire de deux enfants trop adorés*.

Or, voici le document, et puissiez-vous devoir à M. Achille Magner, qui le signe, la joie saine, réconfortante, dont je lui suis redevable :

Note de l'imprimeur. — Au moment de mettre sous presse, nous recevons la note suivante, que nous croyons devoir insérer d'office sans en référer à la direction de *France-Semeuse*.

PALMES ACADÉMIQUES

Nous croyons être agréable aux nombreux amis et lecteurs de Mme Jeanne France, en leur signalant que son fils, M. le lieutenant Gomien (Alphonse France), vient d'être promu officier d'Académie.

Nous ne pouvons qu'applaudir à cette distinction si bien méritée, alors qu'on en constate si souvent une attribution abusive.

Nous ne rappellerons pas, dans cette note succincte, les titres littéraires du jeune et distingué officier; mais nous noterons ses nombreuses conférences, militaires, si remarquables, de claire documentation et de haute moralité, et qui lui ont valu plusieurs médailles de la Société des Conférences Populaires, sans parler de celles décernées par la Société d'Encouragement au Bien à ses ouvrages.

Nous applaudirons d'autant plus sincèrement à cette distinction, que nous croyons savoir qu'elle était vivement désirée, *pour son fils*, par Mme Jeanne France.

Ainsi que le dit M. Henri Carnoy, dans son *Dictionnaire des écrivains ?* Mme Jeanne France, qui devrait avoir depuis longtemps la rosette de l'Institution Publique (1), a toujours été oubliée, et n'a jamais daigné protester contre cet oubli.

Les Palmes, attribuées à leur heure à son fils, constituent donc pour elle la seule revanche qu'elle ait souhaitée.

§

Il y a état d'inquiétude sociale aiguë qui permet de croire à une résolution prochaine de la crise que traverse la France. Si les prétendants ne s'agitent point, on s'agite pour eux. Le gouvernement passera-t-il, des mains debiles qui le tiennent si peu, au pouvoir des socialistes, du prince Victor Napoléon, du duc d'Orléans, ou d'un agiteur que susciterait l'occasion? On verra bien.

En attendant, **la Monarchie Française** (25 mars) affirme les droits de Jacques Ier d'Anjou au trône vacant depuis qu'en fut chassé Charles X. Le comte de Maillé expose ces droits « légitimes » dans une lettre ouverte au comte de Cathelineau-Montfort. Il y fait des déclarations corollaires d'un intérêt considérable.

Vous ne vous êtes pas trompé en présumant le plaisir que j'aurais à agréer la Revue, et je ne manquerai pas, aussitôt que je le pourrai, de déposer aux pieds de S. M. le Roi Jacques, de votre part et de la part de nos amis qui s'y consacrent, son premier numéro, que je viens de lire d'un seul trait. A la bonne heure ! enfin, c'en sera fini une bonne fois des demi-vérités, des équivoques et des mensonges à la faveur desquels l'Orléanisme, cette forme hypocrite et pire de la République maçonnique, se recrutait des partisans. Fi aussi de l'influence mauvaise exercée, par quelques grands noms revendiqués par cette faction. Il y avait longtemps que, pour ma part, je désirais ce que voilà réalisé.

« Cent fois plutôt la République ! » que la restauration des Orléans, s'écrie M. de Maillé, et, heureusement, il n'est pas le seul à penser ainsi !

(1) « Officier de l'*Institution* publique », heureuse coquille que nous vaut, sans doute, le fait que l'honorable directrice n'a pas corrigé l'épreuve de cet article émouvant!

Le *Parti de Dieu* c'est nous-mêmes. Nous sommes les seuls, en politique, qui cherchons avant tout le règne de Dieu et sa justice. Nous sommes donc les seuls à qui le *surcroît* soit promis. Tôt ou tard, nous triompherons. Dieu veuille que ce soit bientôt, car, vraiment, il y a urgence.

Cette urgence signalée à Dieu est inestimable! Cependant, voici des lignes écrites, en 1851, par le marquis de Valdegamas, que M. de Maillé appelle « un très grand homme » ou « le grand marquis » :

Jamais la France, écrivait-il, à moins qu'elle ne soit inondée de sang, ne fera une Restauration : il faut qu'elle passe par le socialisme pour revenir à la Monarchie... La dictature est possible, l'anarchie est possible, la guerre civile est possible; le socialisme, le communisme, les systèmes les plus extravagants et les plus absurdes peuvent tomber comme des avalanches sur la nation française. Avec le temps, la Monarchie elle-même n'est pas impossible : si aucune autre cause ne la rend possible, les désastres le feront.

Cela est assez curieux. D'aucuns songent, actuellement, qu'une restauration monarchique quelconque préparerait les voies au socialisme, et rien de plus.

Quant au Roi, mon auguste maître, l'apparition, enfin, d'un périodique français voué à l'affirmation de son Droit ne peut que Lui être agréable, surtout étant donné que, comme vous me l'avez écrit, les principes y seront tout, rien les personnes. L'impersonnalité, voilà bien, en effet, la caractéristique foncière du Droit et de la Vérité. Cette Revue, qui Le désigne à ses loyaux sujets de France ainsi qu'un principe incarné, sera pour Jacques Ier d'Anjou ce que fut autrefois pour Charles VII la voix de la Bienheureuse Jeanne. Non que Sa Majesté ait besoin de personne pour se rassurer sur Son Droit. Elle n'a, vous l'avez dit, jamais cessé d'en être sûre. Mais, traditionnellement, en France, l'investiture du Droit royal comporte l'acclamation, qui, dans le rituel du Sacre, doit même précéder l'onction sainte...

Tout cela est un tantinet confus, mais M. de Maillé et ses amis s'entendent, je le gage, à demi-mot. Ce style a des grâces rococo. Il est comparable à ces cabinets imités de l'ancien et qu'on a garde de vendre pour du neuf, afin de flatter la perspicacité de l'acheteur, plutôt que dans le dessein de lui prendre davantage, en monnaie.

Le vrai manifeste d'un Roi, et d'un Roi de France surtout, s'adresse au Dieu qui fait les rois bien plus qu'aux hommes qui les défont quand les rois ont oublié Dieu. C'est ainsi que pensait le feu Roi Charles XI, mon maître, dont l'acte principal en qualité de Roi de France a été, vous le savez bien, un acte de consécration de son royaume au Sacré-Cœur.

Cet acte de consécration, souhaitons que Jacques Ier le refasse bientôt, à Montmartre, le drapeau blanc près de l'autel, entouré de l'Episcopat, au

retour de Reims et du Sacre. Et souhaitons que, pour demander à Sa Majesté Très Chrétienne d'accomplir ainsi la prière de Notre Seigneur Jésus-Christ « AU FILS AÎNÉ » Louis XIV, la France n'attende pas d'avoir passé par les épreuves épouvantables prévues par Donoso Cortès. Au train dont nous allons, d'ailleurs, ces épreuves viendraient très vite. Et quand il nous faudrait passer par une nouvelle Terreur avant de toucher le salut, réconfortons-nous à l'avance en pensant et en proclamant que c'est nous et nous seuls qui, serviteurs du Droit, serviteurs de la Vérité, pouvons proposer le remède à tous les maux de la Patrie.

Ce Charles XI, dont parle M. de Maillé, a été plus connu sous le nom de don Carlos. Il a été roi de France, à Venise, de 1887 à 1909. La première date est celle du décès de Henri V (*alias* comte de Chambord) qui fut roi de France, à Frohsdorf, de 1844 à 1887. Ce dernier succédait à Louis XIX, autrement dit le duc d'Angoulême, fils de Charles X, lequel perdit la couronne avec la vie, en 1836, et non pour avoir été détrôné en 1830, au profit de l'usurpateur Louis-Philippe, descendant d'Egalité, le régicide... Ouf!...

Quand on excipe de la tradition française, à propos de la famille d'Orléans, on fait bon marché des seuls authentiques dépositaires de cette tradition : la Maison n'est pas au coin du quai, si j'ose dire...

Le marquis de Scorraille écrit de son château du Bruka, dans le Gers, rappelant qu'il partagea le dernier repas de son Roi, Henri V, à Goritz, que celui-ci disait à M. de Chevigné :

— Ah ! si ce n'était pas mal, je voudrais bien revenir trois jours après ma mort pour voir quels sont ceux, même de mon entourage, qui seront restés fidèles à mes principes, à mon Drapeau !

A ces derniers mots, deux grosses larmes remplirent les beaux yeux de Monseigneur, et après un soupir il reprit :

— Scorraille, vous qui partez pour Paris, tâchez de ne pas y respirer cet air libéral que même tous ceux qui se disent mes fidèles y respirent et revenez-moi dans six mois tel que vous partez. Vous remercierez de ma part votre père de vous avoir élevé dans les bons principes. Jeune homme, restez toujours fidèle comme lui à votre Dieu, à votre Roi, à mon Drapeau.

C'est en souvenir de cela que, quelques mois après, lors des funérailles d'Henri V à Frohsdorf, je refusai d'être présenté au Comte de Paris, disant :

— Je suis venu ici pleurer mon Roi, et non chercher une place auprès de votre roi-soleil, qui n'est pour moi qu'un d'Orléans, prince illégitime.

Nous n'aurions pas donné une impression fidèle de *la Monarchie française*, si nous omettions cette note insérée pour « avis » :

Exceptionnellement, tout membre du clergé qui nous procurera quatre abonnés sera inscrit *ipso facto* pour un service gratuit d'un an.

Enfin, les amateurs que la question Naundorff intéresse trouve-

ront, dans ce numéro de la revue, une lettre inédite de Louis XVIII, datée du 31 juillet « de l'an 1795 et de notre règne le premier » et adressée à l'évêque de Nancy, cardinal de la Fare. Elle prouve, selon ses éditeurs actuels, que Louis XVIII connaissait alors la mort du « monarque enfant » Louis XVII.

Les Bourbon-Naundorff inclus, nous ne manquons pas de candidats au trône royal. Plus il y en aura...

§

Pour revenir à des choses plus sérieuses que ce jeu du Roi qui pourrait être un rajeunissement de l'innocent jeu de l'Oie, — lisons M. André Lebey qui résume, avec l'autorité d'un historien arrivé à l'Histoire par la poésie et le roman, « les idées politiques d'Emile de Girardin en 1840 ». C'est l'objet d'une étude publiée par **La Revue de Paris** (1er avril) — M. Lebey n'a point de peine à nous convaincre que plusieurs projets de Girardin n'ont pas vieilli.

En voici un, tel que l'expose M. André Lebey, qui pourrait valoir une réputation d'audace au parlementaire actuel tenté d'en adopter l'économie ;

Girardin propose de réduire à trois les départements ministériels : la Présidence du Conseil ; le Département des Finances publiques ou des Recettes ; le Département des Services publics ou des Dépenses.

La Présidence du Conseil comprendrait dans ses attributions la présidense du Conseil d'État et les conseils supérieurs de l'Agriculture, de l'Industrie, du Commerce ; plus six directions générales : les relations extérieures, — la police, — les télégraphes, — la statistique universelle, — les encouragements publics et les récompenses nationales, — la presse périodique, la librairie et l'imprimerie royale.

Le Département des Finances publiques ou des Recettes comprendrait le recouvrement des revenus de l'État et l'administration des fonds du Trésor public ; plus douze directions générales : les contributions directes, — les forêts, — les contributions indirectes, — l'enregistrement, le timbre et les douanes, — les tabacs, sels et poudres, — les postes, — les contraventions et amendes, — la dette inscrite, — le mouvement des fonds, — la comptabilité, — le contentieux des Finances.

Le Département des Services publics ou des Dépenses comprendrait quinze directions générales : les armées de terre, la marine, — la garde nationale, — les cultes, l'instruction publique, — la justice, — l'administration départementale et municipale, les hospices, établissements de prévoyance et de charité, monts-de-piété, caisses d'épargne, — les prisons, maison de détention, de correction, de refuge et bagnes, — la santé et la salubrité publiques, les travaux publics, ponts et chaussées, mines, — l'agriculture, — les manufactures et fabriques, — le commerce, — les monuments publics et beaux arts.

Chacun des trois départements aurait son secrétaire général, de qui relèverait le personnel, et un sous-secrétaire d'Etat, duquel on parlera plus loin.

Cette classification, qui nous semble et qui est, en effet, très audacieuse, Girardin la trouvait toute simple, « aussi rigoureuse que les *Doit* et *Avoir* d'une comptabilité commerciale : la volonté qui conçoit, la force financière qui en est l'instrument, l'emploi et la répartition de cette force, ainsi se décompose l'unité administrative ».

Memento. — *Vers et Prose* (janvier-février-mars). — Lettres retrouvées d'A. Rimbaud à M. G. Izambard. Poèmes de MM. Suarès, Milocz. « L'aventure éternelle », ballades de M. Paul Fort. Un conte de M. Stuart Merrill. « Feuilles de Route » de M. André Gide. « La promesse », par M. Han, Ryner.

L'Indépendance (15 mars). — « César Franck », par M. Vincent d'Indy.

Les Marches de l'Est (15 mars.) — Poèmes de M. Léo Larguier. — « Les Pamphlets annexionnistes d'août 1870 », par M. P.-A. Helmer.

Le Feu (1er avril). — Notes sur Jean Moréas ou de la négation des Ecoles, par M. Martin-Mamy. — « La Cryptodidaxie », par M. Jules Fouquet.

Le Correspondant (25 mars). — « M. Briand », par anonyme. — « La Compagnie du Saint-Sacrement », par M. G. de Grandmaison.

Revue des Français (25 mars). — « Mes frères, mes sœurs, aimez-vous les uns les autres », œuvre inédite de Tolstoï.

La Phalange (20 mars). — Poèmes de Mme M. Audoux, de MM. F. Vielé-Griffin, A. Spire, L.-P. Fargue. — Préface de la première édition des *Feuilles d'herbe*, de Walt Whitman, traduites par M. L. Bazalgette. — La suite du roman de M. J.-A. Nau, « Cristòbal le Poète ».

Le Spectateur (avril). — L'argument « vous en êtes un autre », par M. Jean Paulhan. — « Art et réalité », par M. Martin-Guellot.

L'Ile sonnante (avril). — M. E. Gazanion : « Orage manqué. » — M. F. Carco : « Music-Hall. »

Entretiens idéalistes (25 mars). — M. J. Malye : William Butler Yeats.

Revue bleue (1er avril). — « De la morale esthétique », par M. Péladan.

La Revue critique (25 mars). — « Auguste Angellier, poète », par M. F. Plessis. — « Le Dogme de la tradition en peinture », par M. Emile Bernard.

Nouvelle revue (1er avril). — « L'affaire Régnier (1870) », par le général Palat. — M. Ch. Méré : « Molière et la comédie italienne. »

Les Facettes (avril). — Poèmes de MM. T. Derême, G. Ferin, G. Gaudion, E. Gazanion, Beauduin, E. Dalichoux, Michel Puy, etc.

La Revue (1er avril). — Dr Max Nordau : « Un pouvoir naissant. » — H. Coupin : « L'Arithmétique chez les animaux. »

Pan (février-mars). — M. G. Polti : « La Science du cœur humain. » — M. Robert Scheffer : « Un aspect de Léon Tolstoï. » — Sonnets de M. Emile Cottinet. — Poème de M. E. Raynaud.

Revue du Temps présent (2 avril). — Enquête sur l'orientation actuelle de la peinture moderne.

La Grande Revue (25 mars). — M. André Suarès : « le Grand Dostoïweski. » — « Le miracle de la Fermière », une nouvelle, de tout premier ordre, de M. Alain-Fournier.

CHARLES-HENRY HIRSCH.

LES JOURNAUX

Le Latin politique (*Paris-Journal*, 16 avril). — Un pape et le pantalon des femmes au IXe siècle (*L'Opinion*, 8 avril).

Le Latin politique, tel est le titre d'un article de **Paris-Journal**, où M. Eugène Montfort raconte son entrevue avec l'honorable M. Steeg, ministre de l'Instruction publique et des Beaux-Arts, ainsi que les raisons qui l'ont motivée. M. Montfort, qui est un esprit très lucide, ne comprenait pas grand'chose, avant cette entrevue, à la politique, qui n'avait jamais sollicité ses méditations ; maintenant, il sait. Mais laissons-le raconter son expérience :

Je n'entends pas grand'chose à la politique, et, jusqu'à la semaine dernière, j'ignorais à peu près ce que c'était. Mais, il y a huit jours, j'ai vu un ministre ; maintenant, je sais ce que c'est que la politique : c'est l'art de mêler et d'embrouiller les questions.

Les Marges avaient pris l'initiative d'une pétition au ministre de l'Instruction publique, dont voici le texte :

Emus de l'infériorité grandissante de la culture générale, que d'excellents esprits viennent de mettre en si vive lumière, et convaincus comme eux qu'il existe une étroite relation entre l'étude des langues anciennes et la persistance du génie français, nous avons l'honneur d'attirer votre bienveillante attention sur une révision nécessaire des programmes de l'enseignement secondaire, élaborés en 1902, *lesquels ont à peu près aboli l'étude du latin dans les lycées et en même temps affaibli déplorablement l'étude du français.*

Cette pétition avait été signée par plusieurs milliers de personnes, dont certaines illustres, beaucoup notoires, et la plupart notables. J'eusse désiré, là-dessus, l'envoyer au ministre, par la poste, simplement comme une lettre ; on m'engagea vivement, au contraire, à la lui remettre en mains propres. Cela ne m'amusait qu'à moitié, parce que, de ma vie, je n'avais mis les pieds dans un ministère. Mais il paraît que, pour la pétition, c'était préférable.

Donc, le ministre me reçut, et c'est pénétré de respect que j'approchai d'un si grand personnage. Je le regardai. C'est un homme tout noir. Il est austère et impressionnant. Il se tient au centre d'un vaste cabinet, assis dans un large fauteuil, derrière une grande table. De temps en temps, une porte donnant sur le cabinet, à droite ou à gauche, s'ouvre : il en sort un autre homme tout noir, lequel vient parler à l'oreille du ministre. M. Steeg prononce quelques mots, l'homme s'incline, il regagne sa porte et disparaît.

M. Steeg prit notre pétition, il la feuilleta et il commença un discours. Je n'ai pas retenu textuellement celui-ci, mais je dois à la vérité de dire qu'il ne me sembla pas fort remarquable ; c'était un discours ordinaire. De temps à autre, j'essayais de placer une phrase, mais le discours n'étant pas fini... Je pus cependant savoir que M. Steeg ne connaissait pas l'enquête importante que *le Gil Blas*, a menée, il y a quelques mois sur la question qui nous intéresse. D'ailleurs, il se méfiait de ce mouvement pour la réforme de l'enseignement ; il savait bien, affirmait-il, « de quel côté cela venait ».

— Je ne dis pas ça du tout pour votre pétition, ajoutait-il d'ailleurs courtoisement.

Cependant, en feuilletant cette pétition, les yeux de M. Steeg tombèrent sur le nom d'Agathon. Il leva les bras au ciel : « Agathon !... Agathon !... » murmura-t-il avec un sourire sardonique. Et je compris que cet Agathon devait être quelque terrible ennemi de l'Etat.

Cependant le ministre regardait dans le vague. Il dit bientôt :

— Réformer ! Vous souhaitez une réforme... Mais les réformes ne servent jamais à rien... Quand on en a fait une, après on vous en réclame une autre... Il y a toujours des gens qui trouvent que rien n'est parfait...

Il me demanda ensuite à quoi le latin servait et j'essayai de le lui expliquer. Puis, nous parlâmes du grec. Il me déclara qu'il avait fait beaucoup plus de grec que son père. Or, son père comprenait mieux le grec que lui : il en concluait que, plus on allait, moins on avait de penchant pour le grec. Comme on s'en doute, je me gardai bien de faire remarquer à M. le ministre qu'on pouvait aussi bien conclure que M. Steeg père avait peut-être tout simplement plus de dispositions que lui pour cette étude là. Il me demanda également avec intérêt à quoi le grec servait et je répondis que, si mal qu'on l'ait appris et si mal qu'on l'ait retenu, avoir un peu fréquenté Sophocle et Euripide, et Homère, cela dispose du moins à sentir ensuite une certaine beauté, une certaine perfection et un certain art supérieur qui ne furent que grecs. Cela vous ouvre à l'hellénisme, bon pour l'esprit comme pour le cœur. Mais cet homme tout noir ne se souciait pas de l'hellénisme...

Il paraît donc que la pétition des *Marges* présente une tendance politique. Désirer qu'on apprenne un peu plus de latin aux jeunes gens, qu'on continue à leur donner une discipline intellectuelle que l'expérience tient pour bonne, c'est être un mauvais républicain. Moi, qui n'entendais pas grand'chose à la politique, je fus consterné d'avoir, comme M. Jourdain faisait de la prose, fait la politique sans le savoir.

Les Marges ont donc sur l'heure envoyé une circulaire aux signataires de leur enquête, pour leur poser cette question :

Ne jugez-vous pas qu'on peut, sans arrière-pensée politique, désirer que soit rétabli l'enseignement du latin ? Le but n'est-il pas idéal et supérieur à toute « politique » ?

Nous savons bien d'avance ce qu'ils répondront. Mais convaincront-ils le ministre et les députés ? Et faudra-t-il donc se battre pendant quinze ans et attendre qu'on ait formé deux générations d'illettrés, et « faire de la politique » pour obtenir une réforme de l'enseignement ?

Quelqu'un a répondu à la seconde circulaire qu'on n'apercevrait bien que dans une dizaine d'années les ravages causés par la quasi-suppression du latin. Je vois que cette opinion concorde assez bien avec celle de M. Montfort. A ce moment-là, on sera très effrayé, on essaiera de réagir, et il sera trop tard. Mais comment jamais faire comprendre à des hommes politiques qu'étudier le latin ce n'est en somme qu'étudier le français sous sa forme la plus ancienne, et celle

qui le fait le mieux comprendre ! Le latin ! Ils voient l'Eglise, Rome. Le latin, pour eux c'est la messe. *Sancta simplicitas !*

§

Cependant, on peut trouver dans le latin les éléments d'un article d'actualité, d'une chronique boulevardière, d'une causerie sur la mode. C'est ce que vient de faire M. André Fribourg, qui raconte dans **l'Opinion** l'aventure, au IXe siècle, des Bulgares et du pape Nicolas Ier.

S'étant convertis au christianisme, les Bulgares avaient conservé certaines coutumes anciennes, dont ils eurent scrupule. Ils envoyèrent donc des ambassadeurs au pape, qui était Nicolas Ier, ou le Grand, pour lui soumettre leurs doutes, dont quelques-uns témoignent d'une grande candeur. « Pouvait-on garder comme étendard une queue de cheval ? — Pouvait-on manger de toutes sortes de viandes ? — Etait-il admissible que la femme portât culotte comme un homme ? » Voici sur cette dernière question ce que répondit le pape, d'après Migne, *Patrologie latine*, tome CXIX, col. 978-1016 :

Reponsa Nicolai ad consulta Bulgarorum angelos. — A mes yeux, dit Nicolas, c'est là une question secondaire ; c'est moins vos vêtements que vos sentiments que je veux voir changer (*quod de femoralibus sciscitamini supervacuum esse putamus, nos enim non exteriorem cultum vestium vestrarum sed interioris hominis mores mutari desideramus*). Que vos femmes portent des pantalons au lieu de jupes, cela m'est égal ; ce dont je me soucie, c'est de la foi et des bonnes œuvres (*sed quomodo in fide ac bonis operibus proficiatis inquirimus*). Vous avez des habitudes qui ne sont pas celles des autres chrétiens, vos femmes portent la culotte et vous craignez que cela ne vous soit compté comme péché, car vous savez que, dans nos livres, il est écrit que les *culottes ont été faites non pour les femmes mais pour les hommes* (*quoniam in libris nostris jussa sunt femoralia fieri, non ut his mulieres uterentur sed viri*), c'est pourquoi vous avez cru devoir venir me consulter. — Ne vous inquiétez pas de cela ; agissez comme vous l'entendrez (*quod placet agite*), conservez vos anciennes habitudes, ou adoptez les nôtres, puisque, en quelque sorte, vous devenez des hommes nouveaux en devenant chrétiens ; et après tout, que vous et vos femmes vous gardiez ou vous abandonniez la culotte cela n'aidera en rien à votre salut ni n'accroîtra votre vertu (*nam sive vos sive feminæ vestræ, sive deponatis, sive induatis femoralia, nec saluti officit, nec ad virtutum vestrarum proficit incrementum*). — Cependant, le pape s'avisa que la culotte avait son utilité au point de vue du maintien de la pureté des mœurs, et qu'elle constituait un obstacle qui n'était pas à dédaigner ; il le dit alors en toute simplicité, et termina sa consultation par une petite théorie sur l'origine du vêtement, qu'il faudra que nos lecteurs se contentent de lire en latin : « J'apprécie la culotte, déclara-t-il, *nam illa loca femoralibus constringuntur, in quibus luxuriæ sedes esse noscuntur quamobrem fortasse primi homines post peccatum in membris suis illicitos sentientes motus, ad arboris ficulneæ folia concurrentes sibi perizomata* (Gen., III)..., les premiers hom-

mes avaient eu recours à des ceintures, tant que vous avez été païens vous avez dû employer des culottes; maintenant que vous êtes chrétiens, la foi nouvelle vous fortifiera contre le péché et vous donnera, à vous et à vos femmes, des culottes spirituelles (*femoralia spiritualia*).

« J'apprécie la culotte, dit le pape, parce qu'elle serre ces parties du corps qui sont le siège de la luxure et que nos premiers parents s'empressèrent de couvrir de feuiles de figuier, y ayant senti après le péché (serait-ce pas plutôt avant ?) des mouvements illicites... »

R. DE BURY.

LES THÉÂTRES

Odéon : *Rivoli*, pièce en 4 actes et 5 tableaux, vers et prose, de M. René Fauchois (28 mars). *La Lumière*, pièce en 4 actes, de M. Georges Duhamel (8 avril). *Matinée Boileau. La Revanche de Boileau*, à-propos en un acte, de Mlle Jeanne Galzy (30 mars). — La campagne contre M. Antoine. — Une lettre. — Memento.

C'est une chose connue que les auteurs dramatiques se plaignent de ne pouvoir se faire jouer. Je ne sais pas s'ils disent vrai, mais je souhaite vivement que cela continue, au moins tant que je tiendrai cette rubrique. En effet, depuis que j'ai repris cette chronique, je ne fais que d'aller au théâtre. Ce que j'ai déjà vu de pièces est inouï, relativement. Je me sens tourner au Mac-Mahon de la critique dramatique : « Que de pièces! que de pièces! » Jugez vous-même. J'ai recommencé le 1er avril. J'avais déjà vu deux spectacles. Depuis, et j'écris ceci le 16, je suis allé aux Nouveautés, à la Renaissance, à l'Odéon, trois fois, au Théâtre des Arts, au Théâtre Antoine et à la Comédie-Française, chaque fois pour une pièce nouvelle. Voyez ce que ce serait si tous les gens qui font des pièces arrivaient à les faire jouer. Et celles que j'ai vues ne sont pas les seules qu'on a données. D'autres théâtres nous en ont offert aussi. J'aurais voulu les voir toutes que je n'aurais pas passé une soirée chez moi. Voulez-vous mon avis ? Un vrai critique dramatique, mais un critique, là, qui aurait la vocation et qui voudrait faire son métier sans défaillances, devrait être célibataire, n'avoir ni famille, ni maîtresse, ni relations, ne rien posséder, en linge, vêtements et papiers, qui ne puisse tenir dans une valise, et loger d'hôtel en hôtel, selon le quartier où l'appellerait le nouveau spectacle du jour. A ce compte-là seulement, il pourrait tout voir, sans être dérangé dans ses habitudes. Il pourrait même étendre son domaine et visiter la province. Quel rêve! Dieu me garde d'y prétendre. Le mien est même tout différent. Je verrais très bien nos théâtres tenir un succès, qu'ils joueraient pendant un an, pendant deux ans, plus, même. J'écrirais une chronique par ci par là, je parlerais d'autre chose. Les sujets ne manquent pas, le théâtre n'est pas tout, ou plutôt il est partout. Hélas! je n'aurai pas cette

chance. Nous sommes si avides de chefs-d'œuvre qu'on continuera à nous en offrir un, quand ce n'est pas deux, toutes les semaines.

Notez, au surplus, que j'ai beau être rentier, j'ai tout de même mes petites affaires, dont il faut que je m'occupe. Par exemple, j'ai des chiens ; il faut que je les promène. J'ai quelques valeurs ; il faut que je surveille la cote. J'ai mes journaux, mes revues, un ou deux livres de temps en temps ; il faut bien que je les lise, que je les parcoure, au moins. J'ai mon cercle aussi, où j'ai besoin d'aller quelquefois. On n'a plus le temps de rien, avec tous ces théâtres. Ainsi, j'ai vu dans le dernier *Mercure* le commencement d'un nouveau roman de M. Dumur : *l'Ecole du Dimanche*, une suite au *Père Maire* et au *Centenaire de Jean-Jacques*, sans doute. Je me disais : Je vais lire cela. Ça m'amusera. C'est dans le ton que j'aime, simple, familier, plein de bonhomie, une raillerie aimable. Eh bien ! il n'y a pas eu moyen. J'ai dû remettre à plus tard. Je n'ai même pas eu le temps d'aller voir aux Variétés la reprise de *la Vie Parisienne*, qui vaut pourtant bien la plupart des pièces que j'ai vues. Heureusement que j'ai passé l'âge des plaisirs amoureux, qui d'ailleurs n'ont jamais été mon fort. Je ne sais pas comment je ferais. Car il faut bien aussi que je me repose un peu, au milieu de tout cela. Je ne suis plus un jeune homme. Je dois me ménager. Vous verrez que le théâtre me tuera, si je continue à me surmener ainsi. Vous riez? Parbleu ! cela vous est facile, de rire. Vous n'avez pas à vous déplacer, à écouter des acteurs, à subir des entr'actes, à écrire des comptes rendus. Vous n'avez qu'à lire, et encore, si vous voulez. Moi, je serai bien avancé, quand je serai mort. Personne ne parlera de moi. Tout au plus dira-t-on, comme pour la fameuse jeune fille, — avec variantes et apocopes :

Il aimait trop l'théâtr c'est ce qui l'a tué.

Cette ironie me fera une belle jambe, n'est-ce pas ? En attendant, plaignez-moi : je travaille, je suis aux pièces.

Je prendrai les meilleures, pour aujourd'hui. Les autres viendront ensuite, la prochaine fois. D'abord **Rivoli**, la nouvelle œuvre de M. Fauchois, que l'Odéon a représenté. M. Fauchois a voulu nous montrer Bonaparte à la veille de Rivoli, et l'armée de l'époque, avec ses officiers aussi braves que peu scrupuleux. En plus, la légèreté de Joséphine ne songeant qu'à flirter, qu'à se faire courtiser pendant que son mari est au camp. En réalité, sa pièce est sans action sans intrigue, sans aucun fond. Ce n'est qu'une suite de tableaux, ni neufs, ni beaux, un mélange de mélodrame et de féerie, et sa grandiloquence, car sa poésie ne va pas plus loin, ne fait que fausser jusqu'à l'excès le caractère de ses personnage. Où M. Fauchois a-t-il pris, par exemple, le Bonaparte qu'il nous présente ? Bona-

parte, ce bavard cet agité, ce fantoche tout extérieur ? Jamais il ne fût devenu Napoléon, s'il eût été ainsi. La manière dont M. Desjardin a joué le rôle a d'ailleurs mis encore en relief tout ce côté fantaisiste. Il criait, il gesticulait, il se démenait ! Le bonheur d'être habillé en militaire, sans doute, de jouer au général, d'être un personnage historique ? Tout cela n'était pas drôle. Au deuxième acte, Bonaparte dit leur fait aux officiers pillards, évoquant la patrie, l'honneur, la République. Les autres sont là qui écoutent, muets, confondus. Ainsi Ruy Blas semonçait ses ministres : « Bon appétit, messieurs...» Un autre tableau nous montre Bonaparte pendant la nuit qui précède la bataille. Il vient de donner ses derniers ordres à ses officiers. Puis il les prie de le laisser seul. « Laissez-moi méditer », leur dit-il. Ce « laissez-moi méditer » dans la bouche de Bonaparte, sur un champ de bataille ! Resté seul avec Marmont, Bonaparte, — que ne médite-t-il ! — se met à lui faire un grand discours en vers. C'est si beau que Marmont s'endort. Cela, au moins, c'est d'une bonne psychologie. A ce même moment, sans qu'on sache pourquoi ni comment, une voix appelle : César ! César ! Cela amène Bonaparte à penser à César, et à s'endormir à son tour. Un buisson qui se trouve sur la droite du théâtre s'éclaire alors soudainement, et le fantôme de César apparaît, qui prédit à Bonaparte tout son avenir. C'est Bonaparte chez la somnambule. Le dernier tableau nous montre l'apothéose, comme dans les pièces du Châtelet. La bataille, dont on ne sait rien, dont on n'a rien vu, est gagnée. Bonaparte est juché sur un tertre, au milieu du théâtre, et reçoit ses officiers, qu'il embrasse. Musique. Chant du Départ. Marseillaise. Drapeaux. Effets de lumière. *Marceau ou les Enfants de la République*, ou les pièces militaires qu'on jouait, dans mon enfance, au Cirque de l'Impératrice. Et voilà l'œuvre d'un jeune écrivain, d'un poète, dit-on. Avoir trente ans, ou trente-cinq, — je suppose que c'est l'âge de M. Fauchois, — et en être encore à cela, à une pièce militaire, à des tirades, à des lieux communs, aux pires trucs du théâtre, à cette friperie de vieux habits, vieux galons ! Tout de même, Racine est plus relevé. Je sais d'ailleurs très bien ce que c'est, *Rivoli*. M. Fauchois a été comédien. Sa pièce, ses pièces sont du théâtre de comédien. Un théâtre où il ne faut rien chercher de senti et d'observé. Un théâtre tout en dehors, en effets, en déclamation.

J'ai vu aussi à l'Odéon **La Lumière**, de M. Georges Duhamel. On m'en avait parlé comme d'une jolie chose. Deux dames, qui y étaient allées avant moi m'avaient résumé ainsi leur impression : « J'ai pleuré ! » Comment s'y reconnaître ? *La Lumière* est bien le spectacle le plus ennuyeux qui soit. M. Duhamel a mis à la scène un jeune homme aveugle de naissance, à côté d'une jeune fille clairvoyante. Le premier célèbre les voluptés du toucher, développé chez

lui comme chez tous ses pareils, pendant que la seconde célèbre les voluptés de la vue. Cela pendant quatre actes, sur le mode ultra-littéraire. La jeune fille devient aveugle à son tour, pour avoir trop regardé le soleil. Puis les deux jeunes gens s'aperçoivent qu'ils s'aiment, et l'amour leur fait enfin voir clair. C'est d'une puérilité ! Je ne dis pas qu'il n'y ait pas de jolies choses. Ce serait peut-être très beau à lire, quoique, pour moi, cette sorte de littérature, tout ce lyrisme et toutes ces mièvreries... Le livre me tomberait des mains dès la première page. Mais à la scène, c'est franchement insupportable. Nous n'allons pas au théâtre pour entendre des pages de livre, des couplets poétiques, des métaphores bien filées, rien que de la littérature, en un mot. Il y faut de l'action, de la vie, de la réalité, surtout quand on nous présente des personnages contemporains. Dans *La Lumière,* il n'y a que des phrases. Quant au sujet de la pièce, je connais un roman de M. Descaves : *Les Emmurés*, où il y a autrement plus de choses, et plus vraies, que dans les quatre actes de M. Duhamel. C'est M. Grétillat, qui jouait l'aveugle. On le sent plein d'intelligence et de talent. Mais pourquoi, parce que, jouant un aveugle, et quoique en veston et dans un décor d'aujourd'hui, rappeler à chaque instant M. Mounet-Sully dans *Œdipe-Roi* ? Serait-ce devenu une tradition ?

Vous voyez si j'ai eu de la chance : *Rivoli* et *La Lumière!* J'avais tellement besoin de m'éclaircir l'esprit, après cela, que j'ai relu *Le Misanthrope*.

L'Odéon a d'ailleurs donné une matinée intéressante consacrée à Boileau. On a joué *Le Repas ridicule*, *Chapelain décoiffé*. *Les Héros de Roman*, et un excellent à propos de Mlle Jeanne Galzy : *La Revanche de Boileau*, écrit en vers francs, clairs, pleins, de bons vers de théâtre, qui disaient bien ce qu'ils avaient à dire. Le tout bien joué, par de bons acteurs, dans le ton qu'il fallait, le ton répertoire, tradition. Ce n'est pas désagréable, de temps en temps. Il y avait là Racine, Boileau, La Fontaine... L'imagination marchait. On croyait les voir, les entendre pour de bon. Cela changeait du théâtre contemporain et de ses héros de pacotille.

Tout ce que j'ai dit plus haut ne me fait pas méconnaître les mérites de M. Antoine, le directeur de l'Odéon. Loin de là. Je sais tout ce que lui doit notre théâtre, l'art dramatique de ces vingt-cinq dernières années. On mène contre lui en ce moment une campagne de dénigrement. On lui reproche de jouer surtout des pièces d'inspiration étrangère, et de négliger les auteurs français. C'est peu intelligent, et c'est surtout injuste. Il n'y a qu'à consulter les programmes de l'Odéon pour s'en rendre compte. On y joue le répertoire, avec reconstitution de la mise en scène originale, engagements spéciaux d'artistes, innovations toujours très heureuses. On y donne des ma-

tinées classiques avec conférences. On y joue également les auteurs contemporains, et les matinées inédites du samedi, organisées depuis quelque temps, produisent des œuvres de nos tous jeunes auteurs. Je doute qu'il y ait à Paris un théâtre où l'on travaille autant.

A propos de ma dernière chronique, j'ai reçu la lettre suivante :

Paris, 16 avril 1911.

Monsieur,

J'ai lu avec infiniment de plaisir et un peu d'attendrissement votre chronique théâtrale où vous faites si bien revivre le Paris de 1875 à 80, celui de ma vingt-cinquième année. Le boulevard avait ce même âge pour vous, n'est-ce pas ? *L'Evénement* de Magnier était mon journal préféré, ma manne spirituelle : je n'ai jamais rencontré son égal depuis. Aurélien Scholl, Léon Chapron et Charles Monselet! Quelle trinité pour un journal! Etaient-ils les amis dont vous parlez? Si oui, j'envie votre bonheur de les avoir vus et connus, car j'ai lu leurs chroniques pendant des années et tous les trois sont morts sans que je les aie rencontrés, moi qui les aimais tant! Scholl, l'esprit du boulevard par excellence! Monselet, l'érudit gastronome, fin diseur et passionné bibliophile! Chapron, stendhalien hors ligne, si fervent du *Rouge et Noir* qu'il trouvait moyen de le citer dans presque toutes ses chroniques, même à propos de l'incendie du Printemps! avouant crânement, dans sa préface de l'édition Conquet, qu'il ne saurait « faire montre d'impartialité », étant trop fanatique du chef-d'œuvre de Beyle. Nous ne pouvions pas nous rencontrer, vous et moi, car si vous alliez au Gymnase et aux Variétés, théâtres trop chers pour ma bourse, je fréquentais l'Eldorado à vingt-deux sous le pourtour, demi-tasse comprise, où je voyais débuter Paulus dans *La Tour Saint-Jacques*, romance attendrissante dans sa simplicité. Ducastel la parodiait avec *Autour de l'Obélisque*. Perrin, Amiati, Bonnaire, etc., donnaient tous les soirs. Cependant, vers le cinq du mois, je me fendais d'un fauteuil aux Variétés. C'est ainsi que j'entendis Judic, qui vient de mourir, dans *La Femme à papa* et *Mam'zelle Nitouche*. J'allais applaudir Céline Chaumont au Palais-Royal et Céline Montalant ailleurs. Dans mes « notes biographiques » — jalons pour quand j'aurai perdu la mémoire — je retrouve : Mes amours de théâtre : Irma Marié (sœur de Galli et de Paola), Jeanne Devriès (sœur de Fidès, Opéra), Anna Judic, Mlle Chapuis (*Pré aux Clercs*) Adèle Issaac (*Noces de Figaro*). Comédiennes très goûtées : Croizette et Granier. Représentation parfaite à mes yeux : *Philémon et Baucis* avec Taskin, Belhomme et Mlle Marguiller. J'ai vu Faure dans *la Favorite* et Mme Carvalho dans *Faust*. Que je voudrais vous connaître pour vous montrer *l'Evénement* d'alors en volumes, c'est-à-dire les œuvres de Scholl, Chapron et Monselet, que je relis pour rajeunir! Mais je vous importune, avec mon radotage d'homme de cinquante-sept ans! C'est votre faute, votre chronique m'a été au cœur, et c'est dans ces sentiments que je vous prie de croire, Monsieur, à toute ma sympathie.

AD. PAUPE.

On m'assure que cette signature n'est qu'un pseudonyme et cache

un jeune écrivain qui joue au vieux monsieur. Jeu plus facile que de jouer au jeune homme quand on a mon âge!

Memento. — Cluny : *La Boniche*, vaudeville en 3 actes, de MM. Henry Moreau et Marc Sonal (5 avril). — Capucins : *Midi bouge*, revue en 2 actes, de MM. André Barde et Michel Carré. *Coup d'essai*, comédie en un acte, de M. Fernand Guizet. *Aimé pour soi-même*, pièce en un acte, de M. Pierre Meusnier (6 avril). — Folies-Dramatiques : *Le Coup de Piston*, comédie vaudeville en 3 actes, de M. de Poilux (8 avril). — Variétés : *La Vie Parisienne* (reprise), opéra-bouffe en 5 actes, de Meilhac et Halévy, musique d'Offenbach (9 avril). — Théâtre Antoine : *Judas*, pièce en 4 actes, de M. Achille Richard (13 avril). — Ambigu : *A la Nouvelle*, drame en 5 actes et 7 tableaux, de M. Jacques Dhur (13 avril).

MAURICE BOISSARD.

MUSIQUE

Les grands Concerts. — La *Messe en ré* de Beethoven. — Concerts Theodor Szanto et Ricardo Vines : *Frans Lisst*. — Concert Wanda Landowska. — Memento.

La saison se traîne stérile, pauvre de nouveautés intéressantes, dénuée de révélations extraordinaires, puisque *le Cavalier à la Rose* passe directement de Dresde en Amérique et que nous attendons toujours même *Elektra*. Au milieu de ce désert sonore, le *Festival Wagner* donné par les Concerts Colonne semblait promettre une réconfortante oasis. Il est si rare de pouvoir écouter toute une après-midi de la musique sans chevilles, où nulle mesure, nulle note n'est vaine, où le génie se divulgue intangible au temps comme à l'accoutumance et pour quoi le présomptueux Marot paraît avoir fait l'épigraphe : « La mort n'y mord ». Malheureusement les bayreuthons interprètes n'étaient rien moins qu'à la hauteur de la tâche. Mme Leffler-Burckard, avec un beau médium, possède un organe d'intonation mal assurée dans l'aigu et M. Heinrich Hensel chante avec une voix de Polichinelle et une prononciation ridiculement affectée, parfois véritablement grotesque. Est-ce là ce que nous envoie Bayreuth après quinze ans d'autocratie de la fille de Liszt désormais associée au jeune Siegfried? Les os du Titan en doivent tressauter de rage dans sa tombe. Décidément Mme Litwine est et demeure ici inégalable.

Que la **Missa solennis** en *ré* de Beethoven ait pu trois dimanches durant, plus un Vendredi-Saint, accaparer l'affiche du Châtelet, j'avoue que cela constitue pour moi une énigme déconcertante. Un demi-siècle après *Tristan*, douze années après *Pelléas*, il semblerait à priori inexplicable que la sensibilité mélomane pût prendre encore quelque plaisir à un art de ce genre. On le comprendrait mieux d'outre-Rhin, des admirateurs de M. Gustav Mahler, par exemple,

de ceux qui éprouvent de la musique tout bonnement ce qui s'y exprime, sans se soucier de la manière dont cela en est exprimé. N'était l'insuccès flagrant chez nous des mastodontes du compositeur autrichien, on en déduirait volontiers que le grand public de nos concerts soit en forte majorité composé d'auditeurs de cette espèce. Mais il importe de compter ici avec le nom et l'ascendant de Beethoven, duquel il est toujours convenu qu'on doit tout admirer, surtout ses productions dernières ; et cet état d'esprit est particulièrement favorable à la vibration sympathique, à la communion d'âme indispensable pour accepter une expression musicalement aussi abstraite d'une sentimentalité ascétique. Nulle autre part qu'en cette longue et fervente prière, Beethoven ne s'atteste aussi totalement détaché de la terre, — mais non moins détaché peut-être des radieuses beautés de l'art sonore. Le sourd qu'il était irrévocablement devenu ne priait plus qu'avec son cœur, et c'est dans un pareil renoncement qu'il faut se joindre à l'oraison mystique afin de ne pas remarquer l'effort et l'embarras du musicien, et, jusque dans le *Benedictus* aux intentions sublimes, de supporter l'arabesque obstinée et bientôt fastidieuse d'un violon solo massenesque. Ailleurs l'inspiration est le plus souvent terne, morne ; l'harmonie ou la modulation, d'une banalité presque déjà « néo-classique » à quoi quelques mélodramatiques éclats ne sauraient musicalement remédier. Mais le pire, ce sont les fugues interminables et têtues, sans aucune exception dépourvues d'intérêt purement musical, dénonçant à la fois quelque mégalomanie maladive et un épuisement de la spontanéité créatrice. On peut dire que là Beethoven a bâclé de l'incontestable musique de *Kapellmeister*. Il est infiniment probable que, si la *Messe en ré* était signée d'un humble contemporain du maître, l'œuvre en soi eût été impuissante à le sauvegarder de l'oubli. Il faut s'appeler Beethoven pour forcer à ce point l'admiration sentimentale, et on doit espérer, à l'excuse de notre sensibilité musicale, que l'invraisemblable succès qui salua cette *Messe en ré* ne fut sans doute pas exempt de quelque respectueux snobisme.

§

L'indolence de nos chefs d'orchestre n'a pas daigné accorder l'hommage ou la réparation d'un « Festival » à **François Liszt** (1811-1886). Le glorieux centenaire fut pourtant dignement fêté en deux récitals de piano dus par aventure, en notre insouciant pays de France, au Hongrois Theodor Szanto et à l'Espagnol Ricardo Vines. La grippe m'interdit en janvier d'assister à la première de ces séances ; mais j'avais eu l'aubaine d'en entendre de M. Szanto le programme à peu près complet et je n'ai pas été surpris qu'il y ait récolté de chaleureuses ovations. La *Fantaisie sur Don Juan*, par laquelle il voulut terminer son programme, avait l'attrait de l'inconnu, d'un genre

aujourd'hui délaissé où Liszt fit ses brillants débuts. Nonobstant l'enthousiasme de M. Theodor Szanto pour tout ce qui sortit de la plume de son compatriote, je ne puis guère trouver à cette *Fantaisie* célèbre d'autre intérêt que celui d'une écriture pianistique alors insoupçonnée, mais pour nous révolue, et manifestement contaminée de virtuosité oiseuse. On n'en doit pas moins louer M. Szanto d'avoir exhumé cet échantillon d'un art instrumental où Liszt, comme ailleurs se montra d'emblée novateur. Il faut se souvenir que cette virtuosité à panache, à esbrouffe, qui désormais nous choque et dont la *Fantaisie et Fugue sur le nom de Bach* porte quelques fâcheux stigmates, était presque imposée à cette époque, non seulement par la mode, mais par le goût des musiciens et l'unanime approbation de la critique et, tandis que Paganini y restait puérilement enlizé, c'est quasiment miracle que Liszt ait su s'en affranchir pour, parti de là, rénover génialement la technique et le style du piano. Il est remarquable, en effet, que même des traits à la Chopin paraissent détonner dans une œuvre de Liszt, et que ce soit chez celui-ci tout d'abord, réalisant certaines velléités de Weber, que la virtuosité pianistique s'amplifie et s'exhausse à l'illusion orchestrale. Cette illusion avec ses nuances innombrables, ses chatoiements et sa puissance, on l'eût en écoutant Ricardo Vines qui oncques ne se décela en meilleure forme. Le programme intelligemment composé servait à souhait l'interprète et le créateur. Auprès de la fantasmagorie des *Irrlichter* et de *Mephisto-Walzer*, *les Jeux d'eau de la Villa d'Este* évoquaient curieusement l'œuvre analogue de M. Maurice Ravel et de tetralogiques remembrances, et, avec la prodigieuse *Sonate* en *si*, qui valut à Ricardo Vines le plus mérité des triomphes, il semblait que surgissait soudain toute la symphonie moderne jusqu'à l'épanouissement des *Nocturnes*. Malgré l'indifférence de ceux dont cela eût été le devoir, ainsi fut par deux fois noblement célébrée la mémoire du précurseur.

§

Les Concerts de Mme **Wanda Landowska** sont toujours extrêmement intéressants rien que par leurs programmes. Elle est l'une des rares, sinon la seule, de qui le répertoire ne se borne pas aux publications populaires des Editions Peters et consorts. Dans cet art du passé qu'elle adore et semble avoir fait sien par une sorte de divination instinctive, elle découvre des choses exquises et ressuscite pour nous tout un monde harmonieux de beauté délicate ou robuste. Les *Virginalistes anglais de l'époque de Shakespeare* (1550-1620) qu'elle dévoila cette année, remplissent une ère de l'évolution musicale inexplorée jusqu'il y a bien peu, un stade qui, rejoignant l'ancêtre Frescobaldi, conduit de là tout droit aux clavecinistes des XVIIe

et XVIIIe siècles français. Les délicieuses pièces que joua d'eux Mme Wanda Landowska sont d'une musicalité la plus pure et la plus spontanée, avec une sensibilité harmonique déjà si naturelle et si profonde que parfois on y peut pressentir Couperin. Plus près de nous deux *Polonaises* de W.-Fr. Bach étalaient une inspiration si libre et si moderne qu'elles semblaient moins loin de Schubert que Haydn ou Mozart même en personne. Mais les révélations étaient diverses, et la moindre n'a pas été celle dont le vieux Jean-Sébastien fut le prétexte. Nos petits-neveux ne seront pas peu stupéfaits d'apprendre que Mme Wanda Landowska dut lutter pour faire admettre l'exécution au clavecin de la musique écrite pour cet instrument. La tyrannie de l'habitude est telle qu'il fallut, en effet, violenter nos oreilles pour acquérir l'accoutumance nécessaire à accueillir ce revenant, à comprendre et goûter son langage complexe, discerner ses multiples voix sous son cliquetis de ferraille, admirer l'inépuisable richesse et variété de ses registres, avec ses pincements incisifs, ses ronronnements de cornemuse, ses timbres de flûte, de trompette, son clair-obscur de jeux d'orgue, ses envols ou frémissements d'arpèges et la puissance décuplée des sonorités associées comme en un véritable orchestre. Pour moi, je m'avoue convaincu, quoique ayant regimbé naguère, et, après avoir entendu ainsi la *Fantaisie chromatique et Fugue*, j'aurais du mal à l'aimer mieux d'autre manière. Certes, ce fut une révélation savoureuse, que cette réalisation intégrale de l'œuvre d'art en son originel et authentique aspect. Pourtant, on pourrait presque soutenir que Mme Wanda Landowska fait preuve au clavecin de quelque abnégation en faveur de l'art pur. Sans doute, nul ne sait en user comme elle. Mais, justement à cause de la singularité de l'instrument, combien de finesses expressives ou pittoresques ne lui sont-elles pas attribuées au détriment du talent de l'interprète ? Il semble volontiers, — et rien n'est plus faux, — qu'au clavecin l'intervention de ce talent soit confinée dans l'ingéniosité des combinaisons registrales et quelque mécanique agilité des doigts, tandis que l'uniforme sonorité de nos pianos apparaît aisément plus propice à l'objectivation la plus subtile de la personnalité de l'exécutant, lequel en garde tout l'honneur et en reçoit les compliments. Or, précisément là, Mme Wanda Landowska se démontre une artiste incomparable. Elle joue du piano d'une façon qui n'appartient qu'à elle, inimitable, où mélodie et accompagnements de la composition la plus naïve aussi bien que toutes et chacune des parties d'une polyphonie touffue s'imprègnent de l'expression nuancée la plus délicate et la plus sûre qui se puisse rêver, dans la force comme dans la douceur. On croirait que Mme Landowska possède deux mains droites ; mais la virtuosité n'a ici qu'un office de moyen subalterne et, fougueuse, grave, allègre ou solennelle, l'expression est d'une impeccable jus-

tesse, d'une véracité incorruptible. Et toute cette musique d'un passé qui chaque jour s'estompe revit pour nous dans sa fraîche jeunesse, enrobée d'une grâce immaculée des siècles, sous ses traits caractéristiques et saisissants retrouvés par l'artiste qui nous en livre le secret perdu jusques hier. On ne peut guère imaginer tout ce qu'enclôt d'inopiné génie, de verve vigoureuse et neuve la brève et ingénue *Sonate en ré majeur* de Mozart, sans l'avoir entendu jouer par Mme Wanda Landowska. C'est vraiment dans cet art la perfection suprême, indépassable et par surcroît divinatrice, devant laquelle il n'y a qu'à s'incliner.

Memento. — Chez Breitkopf et Haertel : *Chaîne de Laendler et Valses* de Franz Schubert, choisies, réunies et doigtées par Mme Wanda Landowska. Séries I et II. — A l'Edition Mutuelle : *Zortzico, la Vega* de J. Albeniz; *Paysage* d'André Pujol ; *2e Ballade en si b majeur*, de J. Jemain : pour piano. — *Quatre Chansons d'enfants* de Joseph Civil y Castellvi. — Chez E. Demetz : *Sevilla*, de Joaquin Turina, pour piano. — Chez G. Astruc et Cie : *le Printemps*, poème musical pour piano et voix ; *Impromptu*, pour piano ; *Hélas ! tout travaille ! A l'Epreuve, la Prière du Poète*, pour piano et chant, de Maurice Desrez.

JEAN MARNOLD.

LETTRES ALLEMANDES

Fréderich Lienhard : *Oberlin, Roman aus der Revolutionszeit im Elsass* : Stuttgart, Greiner u. Pfeiffer, M. 4,50. — Memento.

Oberlin. — La grande figure d'Oberlin, ministre du culte protestant dans le Ban de la Roche, était faite pour séduire l'imagination d'un romancier. On s'est demandé parfois si Balzac connaissait la vie de l'humble pasteur qui régénéra par l'exemple une des régions les plus sauvages des Vosges, quand il écrivit son *Médecin de Campagne*. D'Oberlin à Benassis, il y a plus d'un trait commun. Leurs efforts de culture sont identiques et il semble bien qu'ils restent tous deux dans la grande tradition française quand ils poursuivent leur idéal de simplicité et de noblesse.

M. Fr. Lienhard a abordé Oberlin du côté allemand. Cet écrivain fécond et inégal essayait déjà depuis quelques années de s'imprégner des idées gœthéennes. Il a rassemblé les résultats de ses investigations dans une série de brochures, *Wege nach Weimar*, où les problèmes les plus divers, les personnalités les plus dissemblables sont jugés conformément à une doctrine dont l'Allemagne d'aujourd'hui s'es trop détournée. Ecrire une apologie de l'individualisme allemand tel fut donc ensuite le premier but de M. Lienhard. Oberlin incarnait-il complètement cet idéalisme? C'est peut-être douteux.

Mais ne discutons pas les prémices et voyons le cadre.

Le candidat en théologie Victor Hartmann, élève de la faculté de

Strasbourg, hésitant entre les diverses voies qui s'ouvrent à lui, inquiet du monde moral autant que du monde matériel, sensible à l'excès, autant qu'il est orgueilleux et humble, cherche dans la vie spirituelle la réalisation de son « moi ». C'est par excellence le type du roman allemand tel qu'on le concevait autrefois. *Wilhelm Meister* a servi de modèle à tous les *Weltanschauungsroman* éclos depuis plus d'un siècle. Nous avons simplifié le problème. Jérôme Paturot nous suffit et nous ne comprenons guère que l'on philosophe dans les nuages pour résoudre des questions qui ne se posent plus.

Que le jeune pédant Victor Hartmann s'amourache d'une charmante Française de l'ancien régime, qu'il aille se consoler en écoutant à Iéna la forte parole de Schiller, lequel lui enseigne la philosophie de la raison pratique, qu'il se détourne des horreurs de la Révolution, cela ne nous intéresse que fort médiocrement. L'auteur aurait pu « situer » son héros n'importe où et Oberlin ne semble pas être pour grand'chose dans son évolution vers un personnalisme épuré. Mais M. Lienhard n'avait pas seulement pour dessein d'écrire une apologie de l'individualisme allemand, il voulait encore présenter à ses lecteurs une histoire de la Révolution en Alsace. Par un artifice un peu forcé, l'une a donc servi de décor à l'autre.

Ce décor, M. Lienhard s'est appliqué à le peindre avec une infinie patience et il y a tout mis de ce que pouvaient lui offrir les innombrables mémoires et documents que nous possédons sur une des époques les plus curieuses de l'histoire contemporaine. Reconnaissons-lui le mérite d'avoir su fondre très habilement les différents motifs qui se présentaient à lui. Si quelques-uns manquent de relief, s'il s'est abstenu de brosser de grandes fresques, comme fit Stendhal pour la bataille de Waterloo, vue par les yeux de Julien Sorel — et la défense des lignes de Wissembourg en 1793 pouvait lui offrir un thème analogue, — s'il accumule les détails, au point de composer une mosaïque plutôt qu'un tableau, c'était surtout parce que, dans un volume de 480 pages, il a voulu accumuler tout ce qu'il savait. La méthode didactique interdisait le *sacrifizzio nel arte*, qui seul permet l'œuvre d'art véritable.

Les souvenirs du séjour de Gœthe en Alsace, l'Académie militaire de Pfeffel à Colmar; la *Correspondance* des demoiselles de Berckheim, les *Lettres* de la baronne Degérando, née Anne de Rathsamhausen, les innombrables monographies sur la Révolution en Alsace d'une part, sur Oberlin d'autre part, n'y avait-il pas là de quoi fournir la matière de dix romans ?

M. Lienhard aime les rapprochements imprévus. Il fait se rencontrer, à Rothau, Frédérique Brion, l'héroïne de l'idylle de Sesenheim, avec Lili Schœnemann, de Francfort, devenue baronne de Dietrich, autrefois fiancée à Gœthe. Son héros passe à Strasbourg,

chez le maire Dietrich, précisément la même soirée où Rouget de l'Isle, dans un moment d'inspiration unique, compose *la Marseillaise*. Chez le vieux Dominique de Diétrich, ancien Stettemeister, il met en scène un médecin de Paris qui parle des « *Contes immoraux* de Chanfort » et des « vers de Diderot ». Mais il y a quelque chose de plus grave encore, c'est que tous ces personnages sont mis en scène avec le recul que leur prêtent cent années d'études historiques. Ils raisonnent comme des manuels d'enseignement laïque à l'usage des écoles protestantes. Ils formulent au sujet de leurs contemporains des jugements qui sont le propre des critiques rétrospectifs et non pas des acteurs. « Dans cent ans, s'écrie le vieux Dietrich en pleine Terreur, l'absolutisme de la populace remplacera l'absolutisme des rois. » Le gentilhomme alsacien aurait-il par hasard lu *la Gazette de la Croix?*

Transporté dans une époque aussi féconde en catastrophes que propre à développer le talent, que deviendra le jeune Victor Hartmann? Sera-t-il représentant du peuple à Paris pour défendre à la Constituante les revendications alsaciennes? Le verrons-nous à la tête des volontaires sans-culottes repousser l'invasion de son pays?... Les événements les plus tragiques ne lui prêtent aucune grandeur. Petit pédant raisonneur, il l'est au début du livre, petit pédant raisonneur, il le sera encore quand la vague de la Terreur aura passé sur son pays et quand il pourra enfin se reposer sur une existence médiocre et idyllique.

Au début du roman, nous le voyons précepteur dans la maison du baron de Berckheim (que M. Lienhard appelle Birkheim), au château de Schoppenwihr. Ces demoiselles sont encore presque des petites filles : c'est Amélie, qui épousera en 1807 le baron Fritz de Dietrich ; Octavie, qui sera l'année suivante baronne de Stein ; Henriette, dont on fera Mme Augustin Perrier ; Fanny, morte prématurément en 1801. Leur amie intime, Marie-Anne de Ratsamhausen, plus tard Mme Joseph Degérando, vit auprès d'elles. Parmi les garçons, l'aîné est déjà à l'Académie militaire dirigée par le poète aveugle Théophile Conrad Pfeffel. M. Robert Boubée nous a initiés récemment à ce petit milieu (1) sur lequel Pfeffel exerce une influence considérable. Il est le président de cette « Union pour devenir meilleur » qui tient ses séances dans le parc de Schoppenwihr, et communie avec les meilleurs esprits du temps, Lavater, Swedenborg et enfin Oberlin, le pasteur du Ban de la Roche, dont on évoque la silhouette de temps en temps.

Sa timidité et sa gaucherie tiennent Victor Hartmann éloigné de ces manifestations d'une sensiblerie charmante. Mais il s'amourache d'une belle voisine, la marquise Eléonor de Mably, qu'il initie à

(1) Robert Boubée, *Camille Jordan en Alsace et à Weimar*. Paris, Plon, 1911.

la littérature allemande, tandis qu'elle le fait communier dans la grâce française. Ils lisent Werther, dont ils oublient de tourner les pages, tandis que de Paris arrivent les premiers échos de la prise de la Bastille. Mme de Mably périra plus tard sous les coups de la Terreur, tandis que sa fille viendra mourir d'une maladie de cœur dans une paisible demeure d'Alsace.

Hartmann passe deux ans à Iéna et quand il revient à Strasbourg la Révolution gronde dans le pays. Nous assistons aux luttes entre le maire constitutionnel Dietrich et le terroriste Eulog Schneider; nous voyons un à un les foyers paisibles se désagréger, les pères mourir sur l'échafaud, tandis que les fils tombent sous les balles autrichiennes. C'est peut-être la meilleure partie du livre de M. Lienhard, partie purement anecdotique du reste, où les deux figures de Hartmann et d'Oberlin s'effacent presque complètement. Celui-ci reparaît enfin au premier plan dans la troisième partie du roman. Nous le voyons tenir tête à l'orage dans ses sauvages montagnes où la sinistre guillotine ne vient pas accomplir ses ravages. La scène où lui, pasteur protestant, donne asile au prêtre non assermenté Léon Hitzinger est infiniment émouvante. C'est là-haut aussi que Victor Hartmann, après la mort de la petite Adélaïde de Mably, connaîtra la joie simple dans l'amour, en prenant pour femme Léonie Franck, dont le frère tomba à ses côtés, à Wissembourg, mortellement blessé. Des dissertations sur le bonheur servent d'épilogue à ce roman touffu.

N'essayons pas de diminuer, pour terminer, le louable effort de M. Fr. Lienhard. Certes, il a voulu introduire dans son œuvre des « problèmes nationaux » à une époque où il n'en existait point. Rendons-lui cette justice, qu'en présentant un fragment de l'histoire d'un « pays-frontière » son art s'est exercé sans chauvinisme. Il ne faut pourtant pas qu'il se fasse d'illusions. Victor Hehn, dans ses *Pensées sur Gœthe*, a parlé d'un grand poète qui naîtrait un jour en Alsace pour succéder au génie de Weimar, de même que, dans le domaine politique, Bismarck avait succédé à Frédéric II de Prusse. Ce grand poète, dont parle le critique allemand, ce n'est certainement pas H. M. Fr. Lienhard.

§

Memento. — La revue *Pan* continue à jouir des bienveillances particulières de la police berlinoise. De nouveau, un de ses fascicules vient d'être saisi, celui du 1er avril, qui contient un article de M. Herbert Eulenburg, intitulé « Lettre d'un père de notre époque ». Ce qui y est dit ne peut nous sembler que très anodin. Mais la morale allemande est, paraît-il, très différente de la morale européenne. Les vieilleries qui, depuis George Sand et Dumas fils, ont été ressassées mille fois sont poursuivies là-bas comme de dangereuses nouveautés. Pourtant M. Eulenburg a émaillé son plaidoyer pour la liberté morale d'expressions un peu crues. Ce sont sans doute celles-là

qui ont choqué l'oreille pudique de M. de Jagow, car leur suppression lui a aussitôt fait lever l'interdit qui pesait sur *Pan*. Une nouvelle édition du fascicule incriminé a donc pu voir le jour quarante-huit heures plus tard où les vocables incriminés ont été soigneusement « caviardés ». Cela vous a quelque chose de russe qui, depuis l'entrevue de Potsdam, ne pourra que plaire en Allemagne. Une comparaison entre le texte primitif et le texte maculé au moyen de gros traits à l'encre d'imprimerie ne manquera pas moins d'être fort édifiante. Des mots comme « maison de joie », « avant » et « après » ont paru répréhensibes et ce sera pour les collégiens berlinois un petit jeu de société que de deviner quels sont, dans les phrases châtrées, les expressions primitives.

Naturellement, dans le fascicule suivant, M. Herbert Eulenburg a protesté avec indignation contre le procédé dont il avait été victime en ajoutant que son article n'était que le canevas d'une conférence qu'il avait faite l'année dernière devant les membres de la Société libre des étudiants de l'Université d'Iéna, en présence de nombreuses étudiantes.

Dans *Deutsche Rundschau* (avril), M. Fr. Wiegand publie une étude sur « Schleiermacher et les femmes ». Le professeur H. Oncken, de Heidelberg, étudie les rapports de l'Autriche et de l'empire allemand depuis 1871.

Les *Süddeutsche Monatshefte* (avril), reproduisent le discours prononcé par l'historien bavarois S. Riezler, à l'Université de Munich, sur « le culte de l'art chez les souverains de la maison de Wittelsbach ».

Les deux fascicules d'avril de *Das literarische Echo* débutent par un essai de M. Jules Hart sur « le style et la création littéraire ». M. Joseph Ettlinger annonce qu'il quitte la direction de cette intéressante revue fondée par lui le 1er octobre 1898 et qu'il sera remplacé par M. Ernest Heilborn, critique et romancier de talent, dont nous avons souvent parlé ici même. Si nous regrettons le départ du savant commentateur de Benjamin Constant, nous ne pouvons cependant que le féliciter d'avoir dorénavant plus de loisirs pour produire des œuvres de longue haleine, dont l'histoire de la littérature comparée ne pourra que bénéficier.

Das neue Elsass (17 février) publie une courte étude sur l'œuvre de Pierre Quillard, où le talent d'un des collaborateurs les plus appréciés du *Mercure* est jugé avec beaucoup de sagacité et une parfaite compréhension de la poésie française contemporaine. L'auteur, M. Paul Richard, fait suivre son étude de deux poèmes excellemment traduits par lui.

Der Sturm continue son enquête sur la dépopulation. Des dessins d'Emile Nolde et L. Kainer illustrent les récents fascicules.

HENRI ALBERT.

LETTRES ANGLAISES

Bernard Shaw : *The Doctor's Dilemma, Getting Married, and the Shewing-up of Blanco Posnet*, 6 s., Constable. — Granville Barker : *The Madras House*, 1 s., 6 d., Sidgwick and Jackson. — Gilbert K. Chesterton : *Blake*, 2 s., Duckworth. — Havelock Ellis : *The World of Dreams*, 7 s. 6 d., Constable. — Duncan Schwann : *The Magic of the Hill*, 6 s., Heinemann. — X. Marcel Boulestin et Francis Toye : *The Swing of the Pendulum*, 6 s., Eveleigh Nash. — Vados : *The Belmont Book*, 6 s., Smith Elder. — Memento.

Un nouveau volume de Mr Bernard Shaw vient de paraître et il

contient trois pièces : **The Doctor's Dilemma, Getting Married and the Shewing up of Blanco Posnet**, chacune d'elles précédée, selon l'habitude, par une copieuse préface. Il conviendrait d'examiner séparément les pièces et les préfaces. Mr Shaw met en scène des médecins, et vite il écrit une préface sur la profession médicale, et il traite tour à tour de chloroforme, de bactériologie, de vivisection, d'inoculation, de trade-unionisme, de vaccination, de statistique, de routine, etc. Dans une comédie, les personnages dissertent sur les liens conjugaux, mais avant de les écouter nous subissons la préface inévitable sur la signification du mariage, sur les familles nombreuses, sur la dépopulation, la maternité, la monogamie, la polygamie, l'esclavage économique de la femme, les droits de la vieille fille à la maternité. La censure refuse d'autoriser la représentation d'un mélodrame qu'il lui soumet, et tout aussitôt Mr Shaw rédige une interminable dissertation sur la censure et le Lord Chamberlain, avec une conclusion et un post-scriptum. Tout cela est sans contredit fort amusant, si on l'absorbe par petites doses et à condition d'oublier chaque page à mesure qu'on la tourne, car Mr Shaw n'hésite jamais à se contredire ; on croirait qu'il y prend un malin plaisir. Rien ne tient dans ce verbiage spirituel, et il est inutile de vouloir le coordonner, d'y chercher une argumentation solidement basée et logiquement développée. Il faut admirer la verve humoristique de l'auteur et son extravagante facilité littéraire, et convenir que ses dons intellectuels, si brillants soient-ils, sont gaspillés, par suite de l'incapacité dont il fait preuve de raisonner logiquement, d'enchaîner ses pensées, de procéder autrement que par des culbutes et des sauts périlleux pour rattacher entre eux ses paradoxes. Dans la préface du *Doctors' Dilemma*, Mr Shaw prétend qu'il traite le sujet « comme un économiste, un politicien, un citoyen exerçant son sens commun ». Mais on pourrait lui répondre que c'est justement le sens commun qui manque dans ces abracadabrants paradoxes. Il n'est pas de méthode moins scientifique que celle qu'il emploie, malgré toute son adresse pour dissimuler ce défaut derrière le feu d'artifice de ses facéties et de ses bouffonneries. Mr Bernard Shaw n'écrit que pour le bien de la communauté ; il est un moraliste utilitaire en même temps qu'un démolisseur. Il a des idées arrêtées sur tous les problèmes que présente l'incohérence de notre civilisation, et ces idées sont aussi incohérentes que les sujets auxquels elles s'appliquent. Ce sont là les caractéristiques des pièces réunies dans le présent volume. Celles-ci n'ont aucune valeur dramatique : elles sont amusantes ; les personnages sont fort bien caricaturés, et ils expriment spirituellement, dans une même langue, les idées et les préjugés de l'auteur. En tant que théâtre, elles ne sauraient intéresser le spectateur ; comme lecture, on y prend grand

plaisir, comme aux bouffonneries d'un bateleur. Mr Bernard Shaw n'est pas un dramaturge ; il n'est pas non plus un penseur : il est un humoriste, un prédicateur, un satiriste, un brillant chroniqueur.

§

De même que Mr Bernard Shaw dans *Getting Married*, M. Granville Barker s'en prend au mariage moderne dans **The Madras House**; et en lisant cette pièce on ne peut s'empêcher de penser à *Maison de Poupée* et aux *Revenants* d'Ibsen. Il apparaît nettement que, dans ce problème du conflit des sexes, les auteurs anglais sont gênés par la crainte de choquer les susceptibilités de leurs compatriotes, de se heurter et de se meurtrir aux redoutables barrières des convenances. Alors qu'il est loisible aux écrivains des autres pays d'aborder ces questions en toute liberté, sans danger d'être taxés d'immoralité, d'offense envers la décence, les malheureux auteurs britanniques peuvent à peine effleurer ces sujets et il leur est interdit de présenter des situations qui se rencontrent fréquemment dans la société, comme en témoignent les innombrables instances en divorce basées sur l'inconduite des époux, et les interminables enquêtes sur le divorce par de graves commissions composées de personnages éminents devant qui défilent, pour exposer leurs vues, d'innombrables témoins appartenant à toutes les classes de la société. Sans doute juge-t-on que le mal est assez grand dans la réalité et qu'il vaut mieux ne pas le révéler, de crainte que ces tares exposées au grand jour ne paraissent par trop formidables. Tous ceux qui s'intéresent aux mœurs véritables de l'Angleterre devront lire la pièce de Mr Granville Barker.

§

On a beaucoup écrit sur William Blake, en ces dernières années, et nous avons eu même, sur cet extraordinaire artiste, quelques ouvrages français. Au fur et à mesure qu'ils paraissaient, ces ouvrages ont été signalés ici. Voici qu'à son tour Mr Gilbert K. Chesterton consacre une monographie à **Blake**, dans la Popular Library of Art. Mais ce n'est pas dans ces pages qu'il faut chercher une appréciation de l'œuvre de Blake et une explication de son art singulièrement inégal. Mr Chesterton est trop personnel, trop original, pour se dissimuler entièrement derrière son sujet. Dès les premières lignes de la préface, on sait à quoi s'attendre : Mr Chesterton ne peut s'empêcher d'être fantaisiste, et tour à tour il nous fera part en passant de ses opinions sur la poésie et la peinture, sur la vie et les mœurs ; il nous parlera de Mr Bernard Shaw et du Home Rule et tiendra mille autres propos aussi captivants que déplacés en la circonstance. Mais néanmoins ce genre de critique est attrayant et il est toujours agréable de lire les opinions d'un écrivain aussi

érudit, aussi primesautier et indépendant que Mr G. K. Chesterton.

§

Les livres sur les rêves offrent un attrait pour tous les lecteurs, car la question passionne tout le monde de savoir quels éléments de vérité ou d'illusion renferment ces manifestations obscures de l'activité cérébrale. Pourtant la plupart sont si peu scientifiques et si superstitieux qu'ils découragent la saine curiosité. L'ouvrage que Mr Havelock Ellis appelle **The World of Dreams** échappe à ce reproche. Il traite des rêves normaux plutôt que des rê ves exceptionnels et il donne le résultat des recherches faites jusqu'ici sur ce sujet, en même temps qu'il est basé sur l'observation personnelle de l'auteur, qui met en œuvre des matériaux accumulés depuis près de vingt ans. C'est un livre sans prétention, mais d'un intérêt captivant autant pour le psychologue que pour le simple curieux. Mr Havelock Ellis distingue trois méthodes pour étudier les rêves: la méthode clinique, la méthode expérimentale, et la méthode introspective. Sans en écarter aucune, il pratique davantage la dernière, que préconise Maury, dans *Le Sommeil et les Rêves* (1861). Il serait trop long d'analyser en détail cet ouvrage capital, d'autant plus qu'il y faudrait une compétence spéciale que nous ne nous arrogerons pas. Contentons-nous de le signaler à ceux qui, s'intéressant aux phases de la vie subconsciente, lisent l'anglais, et d'annoncer aux autres qu'une version française est en préparation qui leur permettra de satisfaire leur curiosité.

§

En général, lorsque les Anglais se mêlent de décrire la vie joyeuse de Paris, ils commettent d'assez grosses balourdises ; leur vision des choses et des êtres n'est pas au point, semble-t-il ; ils envisagent ce genre de vie factice sous un angle spécial qui déforme les contours et déplace les valeurs. Mais dans son roman **The Magic of the Hill**, Mr Duncan Schwann a su voir avec plus de précision que la plupart de ses confrères. La colline à laquelle ce titre fait allusion est celle de Montmartre, du haut de laquelle le regard s'étend sur un océan de toits. Le jeune Anglais qui cède au charme de Montmartre est un fils de famille qui occupe un poste diplomatique à l'ambassade, et son père, un soldat, espère que la vie parisienne sera meilleure pour son rejeton que la monotone vie de province en Angleterre. Bien qu'à Paris il soit reçu dans la meilleure société, le jeune homme préfère la vie de Bohême; mais il est assez intelligent pour en voir tout le leurre, pour comprendre tout ce qu'a d'illusoire ce genre d'existence. Certes, elle enseigne à qui la pratique une précieuse philosophie, à condition d'en sortir, et le jeune diplomate en sort pour se fiancer, dans le parc Monceau, à une jeune personne

qui sera la femme qu'il lui faut. Tout ce récit est d'une lecture agréable, plein d'esprit et de vivacité, de belle humeur et d'enthousiasme junévile.

§

Un Français, M. X. Marcel Boulestin, et un Anglais, Mr Francis Toye, se sont réunis pour écrire un roman : **The Swing of the Pendulum**, dont on pourrait définir le genre comme mi-français et mi-anglais, sans, du reste, qu'il soit possible de déterminer où et quand il est français, où et quand il est anglais. Il serait même aussi américain, puisqu'aux principaux personnages : une Française, Colette, et son époux anglais, Kenneth Bulford, vient s'ajouter un Américain, Milton K. Jones, qui s'intitule lui-même « une sorte de don Juan inconscient et récalcitrant ». Voilà l'ordinaire trinité qui se rencontre non moins fréquemment dans les mœurs anglaises que dans nos mœurs françaises : il suffit de suivre, dans les grands quotidiens, la rubrique fort longue et savoureusement détaillée des divorces. Ici, les auteurs ont réussi à combiner la responsabilité puritaine et britannique, qui interdit l'adultère dans une œuvre d'imagination (ça se fait, mais ça ne s'invente pas), avec la situation qu'ont présentée sous des aspects si divers les romanciers français (encore que l'adultère soit moins fréquent en France que chez nos pudiques et passionnés voisins). La preuve en est que cette écervelée de Colette reste fidèle à son hurluberlu de mari, et que l'Américain, don Juan peu expert, se montre un piètre écornifleur. Et tout cela nous est raconté avec une profusion de verve, d'esprit, de drôlerie, qu'on voudrait parfois un peu moins apprêtée, plus spontanée, mais qui n'en est pas moins fort divertissante.

§

Depuis qu'il est parvenu à la grande célébrité, Mr Arnold Bennett écrit volontiers des préfaces. Il en écrivit une pour la version anglaise de *Marie Claire*, et il vient d'en écrire une pour **The Belmont Book**, qui est signé du pseudonyme « Vados ». L'auteur qui se dissimule ainsi est une femme qui, elle aussi, écrit des romans, et habite Paris, au cœur même de Paris; mais Mr Bennett est trop discret pour nous dire exactement les titres des romans et le nom de la rue : nous en sommes réduits à deviner. Bien qu'elle soit si Parisienne, cette dame écrit : « banlieu, où ont-ils cherchés tout ça, veut-tu boire à la tirer la Rigault », et cite incorrectement le vers fameux de la chanson de Dupont : « Deux beaux bœufs blancs marqués de rouge. » Par contre, ses romans doivent être remarquables, si l'on en juge par ces chapitres, ces tableaux de vie rurale observée avec finesse et perspicacité. Depuis des années, l'auteur passe les vacances de Pâques à Belmont, en Normandie, et elle décrit

la calme et vieille petite ville, esquisse un pittoresque portrait du patron du Lion d'Or, s'intéresse aux charbonniers et aux bûcherons de la forêt, relate une histoire locale, les fêtes de village, les mariages et les noces de paysans ; et tout cela est délicieusement écrit, et les moindres détails sont habilement disposés dans l'ensemble pour animer les personnages d'une véritable vie et peindre le décor avec une réalité frappante qui n'a jamais rien de désagréablement sordide.

Memento. — Le numéro d'avril de la *Quarterly Review* contient un long article sur Leopold Delisle et ses travaux d'érudition. Mr Edward Armstrong étudie le caractère et le rôle de Catherine de Médicis d'après sa correspondance et des documents connus. La correspondance d'Erasme fait l'objet d'une autre savante étude par le Rév. William Hunt. M. André Chéradame suppute la valeur de la nouvelle armée turque et son rôle en vue de l'équilibre européen. Sir H. H. Johnston examine les moyens de préserver la flore et la faune africaines. MM. Allan Greenwell et J. V. Elsden étudient l'inflammabilité des poussières dans les mines et les moyens de la combattre. Trois articles traitent du referendum : en Suisse, par le professeur W. Oechsli, de Zurich ; aux Etats-Unis, par le professeur A. Lawrence Lowell, président d'Harvard ; en Australie, par le professeur Harrison Moore, de Melbourne, et Mr Ernest Scott. Ce sont ensuite des articles anonymes sur les sociétés coopératives de crédit, sur l'exode des trésors d'art anglais, sur la réforme de l'Université d'Oxford, sur la réciprocité entre le Canada et les Etats-Unis, sur la déclaration de Londres, sur le service obligatoire et les opinions de Lord Roberts et de Lord Haldane sur ce sujet, et enfin sur le conflit entre la Chambre des Communes et la Chambre des Lords.

The Bookman, d'avril, publie des articles du professeur George Saintsbury sur Thackeray, sur Londres à l'époque de Thackeray, par M. Lewis Melville ; sur Fogazzaro, par Mr L. G. Brock, et la préface que Mr. Arnold Bennett a écrite pour l'édition américaine de son beau roman : *The old Wive's Tale*.

HENRY-D. DAVRAY.

LETTRES HISPANO-AMERICAINES

Les hommages au Centenaire : Rubén Dario : *Chant à l'Argentine*, Buenos-Aires. La Nacion. — Manuel Ugarte : *L'Avenir de l'Amérique Latine*, Valencia, Sempere et Cie.

Les principales Républiques hispano-américaines viennent, on le sait, de célébrer solennellement le premier centenaire de leur indépendance, de leur vie de peuples libres. A cette occasion, nos écrivains les plus renommés ont publié différentes œuvres comme hommage ou tribut à l'heureux événement. Nous nous occuperons aujourd'hui de deux d'entre elles, parmi les plus significatives.

Sous le titre de **Chant à l'Argentine**, M. Rubén Dario a dédié au Centenaire de la République de la Plata une œuvre lyrique d'un grand souffle, qui a paru dans le numéro de *la Nacion* de

Buenos-Aires publié à l'époque des fêtes, numéro colossal, véritable encyclopédie du pays, d'environ huit cents pages. Dans notre chronique précédente, nous avons esquissé à grands traits la personnalité littéraire de M. Rubén Dario. Cette œuvre nous permettra de présenter un exemple de sa poésie.

Rien de plus difficile que ce genre poétique de célébration nationale, dont on a tant abusé modernement, surtout dans nos pays démocratiques où le moindre anniversaire patriotique a provoqué une infinité d'odes ou d'hymnes. On en est arrivé, par suite du caractère limité et invariable du motif, à constituer un cliché où s'entremêlent expressions et images obligées : « le nom immaculé de la Patrie », le « soleil heureux » de la date qu'on célèbre ; « les couleurs sacrées » du pavillon national ; cliché qu'il devient, à cause précisément de cette limitation et de cette invariabilité, bien difficile d'esquiver.

M. Rubén Dario, grâce à son puissant tempérament, qui lui permet de mettre un cachet propre, quel que soit le thème qu'il traite, a réussi à faire de son *Chant* une œuvre profondément originale, solennelle comme la Pampa illimitée, exubérante comme les forêts vierges, âpre comme ces rudes sculptures que la nature a ciselées sur les cimes des Andes. Ce qu'il célèbre, ce n'est point la Patrie guerrière, armée jusqu'aux dents, celle des apothéoses officielles : il chante la terre jeune et hospitalière, ouverte « comme une grenade », gonflée « comme une mamelle », dressée « comme un épi », « à toute race affligée, à toute humanité triste » :

Argentine ! région de l'aurore, oh ! terre ouverte à l'altéré de liberté et de vie, terre dynamique et créatrice !... Voici la région de l'Eldorado, voici le paradis terrestre, voici la fortune espérée : voici la Toison d'or, voici Chanaan la pleine, l'Atlantide ressuscitée ; voici les champs du Taureau et du Veau symboliques ; voici l'existence qu'en songe ont contemplée les mélancoliques, les plaintifs, les souffrants, poètes ou visionnaires, qui dans leurs Olympes ou leurs Calvaires ont aimé tous les hommes...

Il annonce la bonne nouvelle, le Centenaire, aux hommes de la « Polycolonie » : Juifs « à la rude empreinte », Espagnols « comme faits d'antiques racines », Français « fils du coq de Gaule » ; Italiens, Suisses, Russes. Il s'adresse aux déshérités du monde, aux parias de partout, et il s'écrie :

Arrivez ! Il vous attend le royaume odorant du trèfle que foule le bétail, océan sacré de terre pour l'agriculteur laborieux qui guide le timon de la charrue. La Pampa ! la steppe sans neige, le désert sans la soif cruelle, où pleut bienfaisante l'eau qui féconde et grossit les sèves de Déméter ; belle de profonde poésie, suave d'immensité sereine, de large mélancolie et pleine de silence grave, ou, sous l'écusson du soleil et la grâce matinale, retentis-

sante de la diane pastorale de corne, cor ou trompe du troupeau de vaches... O Pampa ! O, entrailles robustes, mine de l'or suprême !

Puis il chante le grand événement ; il s'incline devant la Patrie forte et prolifique ; il salue l'ombre vénérée des héros :

Salut, Patrie, qui es aussi la mienne, puisque tu l'es de l'humanité ; salut, au nom de la Poésie, salut, au nom de la Liberté !... Saluons les ombres épiques des capitaines espagnols, des orgueilleux vice-rois, dans les ouragans de l'Amérique aigles terribles des « gestas » ou gerfauts des rois ; dures poitrines, têtes barbues, et fine épée de Tolède... Et Gloire ! Gloire aux patriotes, côtoyeurs de précipices et escaladeurs de montagnes, comme l'ancêtre séculaire (San Martin) qui, fatigué de triompher et las de souffrir, s'en fut mourir face à la mer, au loin, là-bas à Boulogne-sur-Mer ! Héros de la guerre « gaucha » : lanciers, enfants, soldats, tous, mille héros sacrés, Centaures d'une fable vraie, sacrifiés de la glèbe, grenadiers le rayon au poing, fous de gloire, l'esprit éveillé au soleil ! La Renommée les proclame tous illustres, elle nomme leurs faits remarquables, elle en constelle l'ombre et en forme un halo dans l'azur à la dantesque Croix du Sud...

Ensuite il célèbre « la Vénus créole », « créée de diverses sèves », il exalte la jeunesse, « la génération en fleur, cuirassée d'audace et empanachée d'illusion ». Finalement, il envoie ses vœux de paix et de félicité au peuple qui porte « dans son sang le fer et le rubis des quatre points du globe » :

Héroïque nation bénie, arme-toi pour te défendre ; sois la sentinelle de la Vie et non l'adjudant de la Mort... Paix pour que la pensée domine sur le globe et aille ensuite, tel un char biblique de feu, de firmament en firmament... Au peuple qui cherche l'idéal, qu'offre une nouvelle Académie ses doctrines contre le mal, sa philosophie de lumière ; que la haine n'empoisonne plus et qu'un rameau de paix repousse du bois de la Croix...

Et moi enfin, que te dirai-je, comme vœu du cœur, Argentine ! Que ton vaisseau ne rencontre point de syrte, que ta mine soit inépuisable, interminables tes troupeaux, et que les peuples étrangers mangent le pain de la farine. Puissé-je le manger, moi, dans les dernières années de ma carrière errante, caressé par les brises de la Plata !

M. Rubén Dario est originaire de Nicaragua, mais on pourrait dire que sa patrie est l'Amérique espagnole entière. Avant de célébrer l'Argentine, il avait chanté, avec le même accent filial, le Chili, dans une pièce lyrique : *Chant aux Gloires du Chili*, qui est à ranger parmi les œuvres les plus fortes de sa première jeunesse.

M. Manuel Ugarte nous offre un livre d'une haute transcendance, **L'Avenir de l'Amérique Latine**, qui est un hommage, non pas à une République déterminée, mais à tous les peuples latino-américains. Ce fécond publiciste, collaborateur assidu de la presse d'Amérique et d'Europe, a déjà publié une infinité de volumes. Malheureusement, ils sont faits de morceaux de sa production de journa-

liste; exceptons pourtant trois recueils de nouvelles : *Contes Argentins*, *Un soir d'Automne* (Garnier, Paris) et *Contes de la Pampa* (Rodriguez Serra, Madrid). Le livre qu'il vient de publier nous paraît, au contraire, une œuvre homogène et solide, bien pensée, suffisamment documentée, à l'argumentation forte, et écrite avec une simplicité voulue et une chaleur persuasive. C'est une étude synthétique de la personnalité ethnique et morale de l'Amérique latine; des périls qui guettent ce continent, dans sa vie de peuple libre, et de la tâche qui s'impose pour lui donner l'impulsion définitive qui lui permette de remplir son rôle historique. De là ses trois parties : *la Race*, *l'Intégrité territoriale et morale*, *l'Organisation intérieure*.

L'Amérique latine est peuplée par une race plus ou moins homogène, formée, en majeure partie, d'hommes blancs, purs ou métis, descendants des colons espagnols. Le Brésil, colonisé par les Portugais, constitue une variante sans importance, étant donnée la proximité ethnique de l'Espagnol et du Portugais. L'immigration, européenne et, en grande partie, latine, ne peut pas non plus établir une diversité appréciable. Quant aux Indiens aborigènes, qui subsistent dans tous les pays, et aux nègres, anciens esclaves, qui végètent dans quelques-uns d'entre eux, ils forment des groupes inférieurs destinés à périr ou à s'incorporer à la population blanche. On peut donc dire que l'Amérique latine est peuplée par une race unique. Un Chilien ou un Argentin présentent, avec un Colombien ou un Mexicain, des affinités beaucoup plus manifestes que celles que nous vérifions entre les habitants de certaines nations européennes, la France et l'Espagne, par exemple, où coexistent des populations si différentes, comme les Andalous et les Catalans, les Bretons et les Provençaux. Cette race se caractérise par les qualités de noblesse et d'obstination héritées de l'Espagnol; par l'esprit de liberté et d'aventure développé par le milieu primitif ou par les gouttes de sang indien; par l'amour du progrès, le libre examen et le bon goût déterminés par la culture et l'art français qui ont eu tant d'influence sur la politique et sur la littérature. Quant à la paresse et à l'incapacité de se gouverner, qu'on a coutume en Europe de nous attribuer, il suffit de citer l'exemple de l'Argentine et du Brésil, qui sont arrivés à une parfaite stabilité gouvernementale. Ajoutons-y le cas du Chili qui, dès les débuts de sa vie indépendante, a donné le spectacle d'un ordre intérieur ininterrompu.

Sur un territoire deux fois plus grand que l'Europe, l'Amérique Latine forme un assemblage de quatre-vingts millions d'hommes, unifié par la race, par l'histoire, par la langue, mais fractionné en plusieurs républiques indépendantes, éloignées entre elles par le manque de communications rapides et par l'égoïsme des patriotis-

mes régionaux. En face d'elle, l'Amérique anglo-saxonne, sur une superficie un peu plus réduite, constitue une masse de cent millions d'habitants, réunie en un seul Etat et vivifiée par le grand progrès et la richesse énorme. Ce sont deux mondes à part, parfaitement distincts, que tout, la race, la religion, les coutumes, contribue à séparer. Or, dévorés par l'avidité impérialiste, les Etats-Unis, sous prétexte de protéger leurs intérêts et de sauvegarder l'ordre, viennent, depuis quelque temps, pousser leurs frontières vers le Sud, en absorbant ou en régentant des territoires qui font partie de l'Amérique Latine. Tel est le cas de la Californie arrachée au Mexique, de Panama détaché de la Colombie, de Cuba réduite à un odieux protectorat. Pour arriver à ses fins, ce pays de la liberté trouve bons tous les moyens. On sait comment il aide les révolutions hispano-américaines organisées contre des mandataires qui ne lui sont pas sympathiques ; comment il exagère aux yeux de l'Europe nos troubles intérieurs, pour nous discréditer, et comment, chez nous, il agite le fantôme d'un chimérique espionnage européen, pour se rendre intéressant. C'est un péril certain, imminent, qui, pour ne pas atteindre avec la même intensité tous les peuples latino-américains, ne laisse pas de les inquiéter tous. Les Républiques du Sud qui, grâce à leur éloignement et à leur grand développement, semblent être à l'abri de l'avalanche, ne peuvent voir avec indifférence le progrès de l'envahisseur, l'avancement de « la frontière en marche ». En une telle conjoncture, que faire? Ce que conseillèrent les fondateurs de l'Indépendance, Bolivar et San Martin : s'unir. Bien que la chose paraisse difficile, à cause de l'inégalité du progrès dans les différentes Républiques, rien n'autorise à la croire impossible. En outre il ne s'agit pas de la constitution d'un Etat unique, mais d'une unité de vues et de forces capable de sauvegarder l'hégémonie. Les Républiques les plus avancées, comme l'Argentine, le Chili, le Brésil, doivent prendre l'initiative au moyen de mesures discrètes et pratiques. Rien des Congrès Panaméricains qui sont nés de l'erreur la plus funeste, car il est évident qu'il ne saurait y avoir de communauté d'intérêts entre nos pays et les Etats-Unis. Par contre, les congrès latino-américains seraient un premier pas excellent vers le rapprochement. Puis la construction de télégraphes et de voies ferrées internationales, avec des capitaux propres ou européens, jamais avec l'or yankee, poursuivrait l'unification grâce à l'échange des idées et des productions. Une propagande opiniâtre et bien dirigée, menée par des hommes supérieurs, et surtout par la jeunesse, ferait le reste.

Pour réaliser cette œuvre, les Républiques latino-américaines doivent songer à se vivifier, en s'épurant intérieurement. Dans beaucoup d'entre elles s'imposent d'urgentes réformes dans les coutumes politiques, dans l'administration, dans l'éducation. « Mais si l'on peut

dire que plusieurs de nos pays sont mal guidés, on ne peut pas dire qu'ils sont corrompus. Il existe au fond de la race des énergies capables de transformer le milieu. » Le progrès extraordinaire réalisé en peu de temps par l'Argentine, le Brésil, le Chili, l'Urugnay en est une preuve éloquente. Il n'est donc pas douteux que l'Amérique Latine unie et bien dirigée n'arrive à résister à la poussée impérialiste des Etats-Unis et ne parvienne à être un grand peuple capable de remplir sa haute fin historique : prolonger dans l'avenir le triomphe de la race et de la tradition latines.

M. Manuel Ugarte a toujours été un polémiste ardent. Notre désir est de le voir continuer à mettre son esprit combatif au service d'une cause aussi élevée que celle qui fait l'objet de son présent livre.

FRANCISCO CONTRERAS.

LA VIE ANECDOTIQUE

Rousseau le Douanier. — Le violon. — La guerre du Mexique. — 1870. — Les fantômes.— Les poemes.— La Cour d'assises.— Rousseau amoureux.— Rousseau et les petits commerçants de Plaisance. — Les soirées chez Rousseau. — La Société des Artistes Indépendants.

M. Henri Rousseau fut surnommé le Douanier parce qu'il avait été employé de l'octroi et qu'en effet *douanier* peut être considéré comme le terme noble qui désigne cette qualité.

Le Douanier avait été découvert par Alfred Jarry, dont il avait beaucoup connu le père. Mais, pour dire le vrai, je crois que la simplicité du bonhomme avait beaucoup plus séduit Jarry que les qualités du peintre.

Celui qui le premier encouragea les essais du primitif de Plaisance fut incontestablement M. Remy de Gourmont. Il le rencontrait parfois à certains carrefours de la Rive gauche où le vieux Rousseau jouait, sur **le violon**, des mélodies de sa composition et faisait chanter aux petites ouvrières l'air en vogue. La musique nourrissait la peinture, et si le violon d'Ingres a passé en proverbe, sans le violon du Douanier, nous n'aurions point ces décorations étranges qui sont l'unique chose que l'exotisme américain ait fournie aux arts plastiques.

C'est qu'en effet Rousseau avait été à l'Amérique, ayant servi pendant **la guerre du Mexique.**

Quand on l'interrogeait sur cette époque de sa vie, il ne paraissait se souvenir que des fruits qu'il avait vus là-bas et que les soldats n'avaient pas le droit de manger. Mais ses yeux gardaient d'autres souvenirs : les forêts tropicales, les singes et les fleurs bizarres...

Les guerres ont tenu une place importante dans la vie du Douanier. En **1870**, la présence d'esprit du sergent Rousseau épargna à je ne

sais plus quelle ville les horreurs de la guerre civile. Il aimait à détailler les circonstances de ce haut fait et sa vieille voix avait des inflexions singulièrement orgueilleuses quand il en venait à dire que le peuple et l'armée l'avaient acclamé en criant : « Vive le sergent Rousseau ! »

Ceux qui ont connu Rousseau se souviennent du goût qu'il marquait pour les fantômes. Il en avait rencontré partout et l'un d'eux l'avait tourmenté pendant plus d'une année, au temps où il était à l'octroi.

Le brave Rousseau était-il en faction, son revenant familier se tenait à dix pas de lui, le narguant, lui faisant des pieds de nez, lâchants des vents puants qui donnaient la nausée au factionnaire. A plusieurs reprises, Rousseau essaya de l'abattre à coups de fusil ; mais un fantôme ne peut plus mourir. Et s'il essayait de le saisir, le revenant s'abîmait dans le sol et reparaissait à une autre place ...

Rousseau affirmait encore que Catulle Mendès avait été un grand nécromant :

« Il vint me chercher un jour à mon atelier, disait-il, et m'amena dans une maison de la rue Saint-Jacques, où, au troisième étage, se trouvait un moribond dont l'âme flottait dans la chambre sous la forme d'un ver transparent et lumineux... »

Il est bien possible qu'après tout Rousseau attigeât la cabane et que l'histoire n'eût rien d'authentique, mais il la racontait telle que je la rapporte et ses récits de revenants étaient innombrables.

Rousseau n'était pas seulement peintre et musicien ; il était encore auteur. Et il a laissé des fragments de Mémoires, des drames et des poèmes.

Celui qu'il écrivit pour son cadre du *Rêve* mérite d'être conservé :

Yadwigha dans un beau rêve
S'étant endormie doucement
Entendait les sons d'une musette
Dont jouait un charmeur bien pensant.

Pendant que la lune reflète
Sur les fleurs les arbres verdoyants,
Les fauves serpents prêtent l'oreille
Aux airs gais de l'instrument.

On n'aurait pas de peine à retrouver dans ses papiers de gentils morceaux aussi bien tournés.

A la suite d'une affaire compliquée de chèque et qu'il n'avait pas très bien comprise, Rousseau fut une fois condamné par la Cour d'assises. On lui appliqua cependant la loi Bérenger. Et il avait

été plus imprudent que criminel, ayant été roulé par un ancien élève à lui auquel il avait donné des leçons de clarinette.

Quand il apprit qu'il bénéficiait de la loi de sursis, le Douanier ne se tint pas de joie et dit poliment : « Mon président, je vous remercie, et, si vous voulez, je ferai le portrait de votre dame. »

Cette affaire ne laissa point de gâter ses vieux jours. Il avait aimé toute sa vie, d'abord une Polonaise et ensuite ses deux femmes, dont il a laissé les simples et gracieuses effigies.

A 64 ans, il s'amouracha d'une personne de 54 ans, qui lui demanda le mariage. Il alla chez les parents solliciter la main de leur demoiselle. Mais ceux-ci ne voulurent rien entendre, disant qu'il avait été condamné et qu'il était un peintre ridicule.

Voilà le pauvre douanier désolé.

Il alla chez ses amis solliciter des certificats de talent et d'honnêteté. C'est tout attendri que je lui en rédigeai un. Son marchand de tableaux, M. Vollard, lui en écrivit un autre sur papier timbré. Mais rien n'y fit. Et je pense aussi que la demoiselle ne l'aimait point. Il lui acheta un jour pour cinq mille francs de bijoux et elle ne vint même pas à son enterrement.

Rousseau, depuis qu'il s'était adonné à la peinture, vivait misérablement et laborieusement. Il faisait beaucoup de tableaux de famille pour les petits commerçants du quartier de Plaisance, où il habitait. Et on commence déjà à rechercher ces portraits.

Cependant, pendant les dernières années de sa vie, les Etrangers s'étaient mis à lui acheter de la peinture. M. Vollard lui en commanda ; et le Douanier connut une petite aisance, mais pendant fort peu de temps, l'amour l'ayant rendu magnifique et l'obligeant à dépenser tout ce qu'il avait mis de côté.

M. Rousseau aimait à donner des soirées où il invitait des gens de lettres, quelques peintres, des belles Etrangères et les demoiselles de son quartier. Ses élèves donnaient un petit concert, on récitait des vers, Rousseau chantait gaîment les chansonnettes de sa jeunesse, et après avoir bu un un verre de vin, l'on s'en allait tout content d'avoir passé quelques heures en compagnie d'un brave homme.

Le Douanier fut une des illustrations de la Société des Artistes Indépendants, où la jeunesse artistique a tenu à l'honorer en organisant pieusement une exposition rétrospective de ses œuvres. Devant ces toiles on a prononcé les noms de Taddeo Gaddi, de Cézanne, de Poussin, on a mentionné les primitifs siennois, pisans et hollandais... On n'a pu obtenir de M. Georges Courteline qu'il prê-

tât les toiles de Rousseau, qu'il avait achetées pour mettre dans sa fameuse collection de peintures grotesques... M. Courteline ne sait plus où donner de la tête...Il ne peut se faire à l'idée que Rousseau puisse passer maintenant pour un Maître...On dit qu'il a l'intention de léguer ses tableaux du Douanier au musée du Louvre.

MONTADE.

PUBLICATIONS RÉCENTES

Esotérisme

H.-C. Agrippa : *La Philosophie occulte*, 2e et 4e livres, tome II; Chacornac. 7 50

Folklore

Paul-Yves Sébillot : *La Bretagne pittoresque et légendaire;* Daragon. 3 50

Histoire

Pietro Orsi : *Histoire de l'Italie moderne, 1750-1910 ;* Colin. 5 »

Joseph Turquan : *Les Femmes de l'Emigration;* Emile Paul. 5 »

Albert Savine : *Saint-Domingue à la veille de la Révolution;* Michaud. 1 50

Littérature

Jeanne Broussan-Gaubert : *La Nouvelle Bourgeoise;* La Belle Edition. 2 »

André Chénier : *Œuvres complètes publiées d'après les manuscrits par Paul Dimoff, II;* Delagrave. 3 50

Pages choisies de Fénelon; Colin. 3 50

M. Pinès : *Histoire de la littérature Judéo-Allemande;* Jouve. 8 »

Philosophie

C. Coignet : *De Kant à Bergson;* Alcan. 2 50

Edme Tassy : *Le Travail d'idéation;* Alcan. 5 »

Maximilien Winther : *La Méthode dans la Philosophie des Mathématiques ;* Alcan. 2 50

Poésie

René Bonnamy : *Le Frisson des Eaux;* Régis. 2 50

L. Cubélier de Beynac : *La Naissance du Verbe;* Edition de Paris. » »

Alexandre Goichon : *L'Orgueilleuse solitude;* Figuière. » »

R. de Manoël-Saumane : *L'Ombre du Temple;* Falque. 3 50

André Mary : *Le Cantique de la Seine;* Emile-Paul. 3 50

Louis Mercier : *L'Enchantée;* Calmann-Lévy. 3 50

Noël Nouët : *Les Etoiles entre les feuilles;* Falque. 3 50

Hélène Picard : *Nous n'irons plus au bois;* Sansot. 3 50

Gaston de Raimes : *La Gloire du Bibelot;* Figuière. 6 »

Charles Richet : *Pour les Grands et les Petits;* Libr. des Annales. 1 50

Charlet Thuriet : *Paraboles;* Besançon, A. Cariage. » »

Publications d'Art

C.-L. Dake : *Josef Israëls;* Libr. artist. intern. » »

Questions coloniales

Jules Saurin : *L'Œuvre française en Tunisie;* Challamel. » »

Questions militaires

Lieutenant-Colonel Dulac : *Les Levées départementales dans l'Allier sous la Révolution, I;* Plon. 8 »

Jean Jaurès : *L'Armée nouvelle;* Rouff. 3 50

Roman

Charles Briand : *Jeux de Chair;* l'Acropole. 3 50
G. de Cassagnac : *L'Agitateur;* Plon. 3 50
Gabriel Clouzet : *Jeanne Moreau;* Figuière. 3 50
Conan Doyle : *Le Capitaine Micah Clarke*, trad. de Savine; Stock. 3 50
Lady Fullerton : *L'Oiseau du bon Dieu*, traduction par Mlle de Saint-Romain; Hachette. 1 »
Edmond Haraucourt : *Amis;* La Renaissance du Livre. » 45
Paul Heyse : *L'Amour en Italie*, trad. de Victor Tissot; Flammarion. » 95
Jean Lorrain : *La Jonque dorée, conte Japonais;* Sansot. 6 »
M. A. Monnets : *Le Curé d'Auzenas;* Nodot. 3 50
J. Valcler : *La Domination de la vie;* Figuière. 3 50
Me Humphry Ward : *George Anderson*, trad. de l'anglais par B. de Marmé; Hachette. 3 50

Sciences

Ant. Magnin : *Charles Nodier, naturaliste;* Hermann et fils. » »
L'abbé Th. Moreux : *Quelques heures dans le ciel;* Fayard. 1 »

Sociologie

Capitaine d'Arbeux : *L'Officier contemporain; la Démocratisation de l'armée, 1899-1910;* Grasset. 2 »
Bourgin, Croiset, Lanson, etc. : *L'Enseignement du français;* Alcan. 6 »
John Grand-Carteret : *Les Trois formes de l'Union sexuelle à travers les âges, Mariage, Collage, Chiennerie;* Méricant. 7 50
Edw. Montier : *De l'Education sociale et sentimentale des filles;* Soc. française d'imprimerie. 3 »
Alfred Poizat : *Classicisme et Catholicisme;* Jouve. 3 50
G. Rozet : *La Défense et illustration de la race française;* Alcan. 3 50

Théâtre

Henry Bernstein : *Après moi;* pièce en 3 actes; Arth. Fayard. 3 50
Armand-Louis de Gontaut-Biron, duc de Lauzun : *Le Ton de Paris ou les Amours de bonne compagnie*, comédie en 2 actes; Champion. » »
Marcel Henry : *Le Théâtre à Montréal;* Falque. 3 »
L. Michaud d'Humiac : *Le Cœur de Se-Hor*, tragédie et 4 actes, en vers. Figuière. 3 50
Rémy Montalée : *Le Bonheur*, pièce en 4 actes; Figuière. 3 50
C. Perceval : *Le Prince Mélik*, pièce en 2 actes; Revue mauve. » »
Georges de Tellemonde : *Chroniques en action*, théâtre en vers, I et II; Sansot, 2 vol. 7 »
Oscar Wilde : *Théâtre*, traduction de Albert Savine, III; Stock. 3 50

Voyages

Louis Bertrand : *Le Livre de la Méditerranée;* Grasset. 3 50

MERCVRE.

ÉCHOS

Une rectification de M. Georges Brandès. — Une lettre de M. le docteur Cabanès. — Le Monument de Paul Verlaine. — Correspondance de Voltaire et de Frédéric le Grand. — A la mémoire de Charles Guérin. — Le Salon d'Art Religieux. — Journées régionalistes. — Le Comite des Ombres. — Les six âges de la femme. — Publications du *Mercure de France*. — Le Sottisier Universel.

Une rectification de M. Georges Brandès.

Paris, 20 avril 1911.

C'est avec quelque étonnement que je trouve dans le *Mercure de France* l'article *Une singulière polémique*. Je ne savais pas avoir été en polémique avec M. Guilbeaux, n'ayant jamais écrit une ligne sur lui ni contre lui et laissant ses attaques dans la presse allemande sans réponse.

Je croyais qu'en France on regardait la publication de lettres privées et confidentielles comme une malhonnêteté. Il paraît qu'on la trouve toute

naturelle, théorie qui ne laissera pas de mener loin, et qui, en tout cas, supprimera la notion : *gentleman*.

Après un an M. Guilbeaux s'est servi de quelques lettres privées, qu'il avait reçues de moi, les publiant en prétendue fidèle traduction allemande pour s'en faire un piédestal en Allemagne. Il accompagne ces lettres de commentaires, où il me décrit comme le nationaliste danois étroit et borné ; lui est l'esprit universel et libre qui sait apprécier l'Allemagne et les Allemands, et à qui j'ai reproché son enthousiasme. Je crains que ces pauvres feuilles de papier ne soient un piédestal trop mince pour rendre l'élévation de M. Guilbeaux imposante. Le *Mercure de France* a trouvé les épanchements qu'il a écrits en allemand contre ces vieilles lettres assez raides, mais cependant très dignes. Les idées sur la dignité sont multiples.

Dans la traduction allemande il y a des choses qui me paraissent des faux. Comme je ne prends pas copie de mes lettres privées, je n'ai pu d'abord contrôler les textes. Je n'ai vu en allemand qu'une de ces lettres. Mais à présent, comme je puis comparer les deux textes je trouve que, pour exaspérer les Allemands contre moi, ce monsieur a traduit les mots « C'est *une crânerie* de votre part de louer Berlin et les Allemands » par *Es ist eine Tollheit* (une folie), ce qui n'est pas très gentil ». Quant au texte original je ne puis le contrôler. Mais d'abord jamais de ma vie je n'ai écrit le mot Slesvig : *Schleswig*. Jamais de ma vie je n'ai cité le mot de Metternich : « Le superlatif est le cachet des sots » ainsi : « Les superlatifs sont la marque distinctive des sots. » Et ce texte contient des mots comme *mirmidon*, que je n'emploie jamais. J'ai tous les soupçons.

Mes relations avec M. G... ont été très simples. Je n'ai guère besoin de dire que ce n'est pas moi qui ai été le chercher. Il m'envoyait, l'été 1908, un essai sur Verhaeren avec la dédicace : *Au plus grand esprit de ce temps*. Je trouvai le compliment un peu exagéré. Le 23 novembre 1908 il m'écrivait : « Je maintiens mon expression : *Au plus grand esprit de ce temps*, que j'écrirai d'ailleurs en tête d'un livre qui va paraître (livre de poèmes sur Berlin) en attendant que je l'imprime en tête d'un autre livre dont je vous prierai d'accepter la dédicace. »

Au mois de février 1909 il me faisait une visite à Paris. C'est la seule fois que j ai eu l'honneur de le voir, et j'avoue avoir oublié son visage, ne devinant point quel rôle il jouerait un jour dans ma vie. Quelques jours après cette visite, M. G... m'écrivait pour me dire la misère dans laquelle il vivait et pour me demander d'obtenir pour lui, par mes relations, à Paris, un emploi quelconque. Par compassion je fis de mon mieux, et ce n'est que juste que j'en sois puni. Une dame spirituelle, morte depuis, qui fut témoin de mes efforts, me disait : « Taisez-vous donc ! En récompense, il vous fera injurier dans tous les journaux. » Et elle en appelait à l'expérience de M. Anatole France, présent, citant un cas où quelqu'un avait récompensé France ainsi. Je répondis en souriant : « Madame, la généralisation n'est pas juste. » C'était elle qui avait raison. J'ai été insulté comme *mangeur d'Allemands* dans la presse allemande, de Hambourg jusqu'à Francfort-sur-le-Mein et de Berlin jusqu'à Vienne.

Un an après, M. G... a écrit en allemand qu'après une seule visite chez moi, pendant laquelle je ne disais que des sottises, toute son admiration

s'était changée en mépris. Et il m'a injurié de toutes ses forces, qui sont considérables.

Comme on a vu, malgré son mépris il me demandait des services, et ce fut une manière assez originale de me formuler son mépris.

Il a raconté dans le *Zeitschrift* que sa visite chez moi eut lieu au mois de mars. C'est une contre-vérité assez facile à démontrer. Tout le mois de mars j'étais à Copenhague. C'est en février que j'ai eu le plaisir de le voir : je quittais Paris le dernier jour de février. Mais je possède de la main de M. Guilbeaux son livre *Berlin* avec cette dédicace du jour de mon départ :

A Georges Brandès
Au plus grand esprit de ce temps,
hommage d'admiration et de sympathie.
HENRI GUILBEAUX
Paris, le 28-2-9.
5, rue Servandoni.

C'est donc très longtemps après, que M. G... a vu qu'il y avait pour lui avantage à changer d'opinion. N'avait-il pas besoin d'un repoussoir pour briller en Allemagne par ses sympathies allemandes ? Entre la visite historique et cette dernière époque, il m'envoyait même un long poème satirique, imprimé dans un journal français, où il ridiculisait l'empereur Guillaume de son mieux, décrivant ses entrées triomphales à Berlin et les Berlinois courbés sur son passage. Il les apostrophait : *Esclaves !*

Il devrait faire traduire et publier ce poème en Allemagne. On y parlerait encore une fois de lui.

Stendhal a écrit l'innocent blasphème : « Ce qui excuse Dieu, c'est qu'il n'existe pas. » — Il y a peut-être des gens qui sous ce rapport trouveraient une ressemblance entre l'Etre suprême et M. Guilbeaux. Ils auraient tort. M. Guilbeaux est tout excusé, mais il existe et il arrivera sûrement à l'espèce de célébrité qu'il mérite.

GEORGES BRANDÈS.

§

Une lettre de M. le docteur Cabanès.

Paris, le 25 Avril 1911.

A M. le Directeur du *Mercure de France*.

Monsieur le Directeur,

J'avais bien l'intention de ne pas m'occuper de M. Paul Frémeaux, estimant que les querelles de personnes n'ont d'intérêt que pour ceux qui les suscitent.

Je n'avais entendu faire allusion qu'à une des pièces dont il a été question dans un journal du matin et autour de laquelle il a été mené grand tapage. Or, j'ai dit et je répète que cette pièce m'est connue depuis plus de quinze ans ; si je n'en ait pas tiré le parti qu'a cru devoir en tirer M. Frémeaux, c'est qu'elle n'avait à mes yeux qu'une importance très relative, n'apprenant rien que l'on ne sût déjà, par des ouvrages très répandus, comme ceux d'O'Méara et d'Antommarchi.

M. Frémeaux me fait grief de projeter depuis longtemps un livre sur la santé de Napoléon et de tarder à le mettre au jour. C'est, il me semble,

la preuve que je tiens à me documenter patiemment et consciencieusement, avant de livrer à la publicité le résultat de mes recherches.

Pour ce qui est du jugement que porte sur mes travaux cet Aristarque sévère et impeccable, je n'en ai cure. Sans discuter sa compétence, ignorant les titres de mon contradicteur, il me suffira de renvoyer ceux qu'auraient pu émouvoir ses allégations : au *Journal des savants*, où M. Berthelot a jugé, avec sa haute autorité, le *Cabinet secret de l'Histoire*; et au *Bulletin de l'Académie de Médecine*, où sont consignées les appréciations des membres de cette docte assemblée qui ont bien voulu présenter, au fur et à mesure de leur apparition, mes ouvrages médico-historiques.

Je renverrai encore, pour leur édification personnelle, les lecteurs du *Mercure* à cette revue même et, plus spécialement, aux articles de votre distingué critique, M. Edmond Barthèlemy. Ils pourront, de la sorte, se faire une opinion raisonnée sur ma valeur d' « historien médical », pour employer le titre dont veut bien me gratifier M. Frémeaux.

Je n'ajouterai qu'un mot : avant de me donner des leçons de style, M. Frémeaux ferait sagement de se relire, mais pour ne pas infliger à ses lecteurs la même torture, je me contenterai de détacher de son factum cette unique phrase :

« Ainsi c'est un chirurgien anglais, décédé en 1855, *qui*, en 1911, a mis en émoi le monde napoléonisant, *qui* en ces temps derniers a dupé la librairie et *que* M. Cabanès a dénoncé. »

Quoi qu'il advienne, je continuerai à ne pas prendre la prose de M. Paul Frémeaux pour modèle; je n'aurai davantage souci de ses conseils en matière de documentation.

Et, pour terminer, comme lui, par un souhait, j'exprime le vœu que ses livres trouvent auprès du public la faveur que les miens ont rencontrée; ceux qui les éditent seront, j'en suis certain, les derniers à s'en plaindre.

Veuillez recevoir, mon cher Directeur, l'assurance de mes plus sympathiques sentiments.

Dr CABANÈS.

§

Le monument de Paul Verlaine. Les travaux de fondations sont complètement terminés; le monument sera en place dans le courant de cette semaine, et l'inauguration est prévue pour la fin du mois de mai.

Nous avons reçu les souscriptions suivantes.

M. Lucien Alphonse-Daudet	40 »
M. M. P.	50 »
	90 »
Report des listes précédentes	5.938 »
Total...	6.028 »

§

Correspondance de Voltaire et de Frédéric le grand. — *Le Mercure*, en annonçant cette publication faite par MM. Koser et Droysen à Berlin, concluait que ces éditeurs auraient gagné à ne point négliger par principe les collections françaises. J'ai en effet tiré du manuscrit français 12936 de la Bibliothèque nationale une lettre importante de la main de

Frédéric, que la *Grande Revue* a publiée dans son numéro du 10 février dernier. Voici, du même manuscrit, un billet autographe, qu'on doit placer à la fin de juillet 1757, Sophie Dorothée, reine douairière de Prusse, à laquelle il fait allusion étant morte le 28 juin 1757 :

Je vous remercie de la part que vous prenez à mes succès et à mes malheurs; j'ai à peu près toute l'Europe contre moi : il ne me reste qu'à vendre cher ma vie et la liberté de ma patrie. Mes yeux seraient devenus des sources de larmes, si ces temps d'horreur ne faisaient que je trouve ma digne et respectable mère heureuse de ne pas voir ce qui arrive et ce qui peut arriver encore.

FR.

Ce qui rend ce billet important, et même décisif pour l'histoire des relations de Frédéric avec le poète, c'est la version donnée par Voltaire lui-même de son raccommodement avec le roi après l'affaire de Francfort. « Vous me demandez, écrit-il à Darget le 8 janvier 1758, comment Cinéas s'est raccommodé avec Pyrrhus ? C'est premièrement que Pyrrhus fit un opéra de ma tragédie de *Mérope* et me l'envoya ; c'est qu'ensuite il eut la bonté de m'offrir sa clef, qui n'est pas celle du Paradis, et toutes ses faveurs, qui ne conviennent plus à mon âge; c'est qu'une de ses sœurs, qui m'a toujours conservé ses bontés, a été le lien de ce petit commerce. »

La réalité semble un peu différente. A la mort de la reine-mère, le poète vit l'occasion de se rapatrier ; en bon courtisan, il écrivit aussitôt une lettre de condoléances. Le roi ayant répondu par le billet que je publie, Voltaire se crut autorisé à reprendre la correspondance. On comprend maintenant pourquoi son indignation fut si forte quand il vit sa lettre à Darget imprimée dans le *Journal encyclopédique* de juillet 1758. — F. C.

§

A la mémoire de Charles Guérin. — M. René d'Avril vient de faire à Nancy, dans la salle du Conservatoire, une conférence sur Charles Guérin, devant une très nombreuse assistance. Après avoir, dans une belle langue, retracé la courte vie du poète, le prenant enfant pour le suivre à la Faculté des lettres, au régiment, dans ses voyages et dans les milieux littéraires de Paris, M. René d'Avril parla excellemment de l'œuvre de Charles Guérin. M. J. Guy Ropartz, qui a écrit de la musique sur plusieurs poèmes du disparu, avait tenu à rendre un hommage personnel au poète, et il accompagna lui-même Mlle Carré de Malberg interprétant d'une merveilleuse voix *Veille de Départ* et *Poème d'adieu*.

§

Le Salon d'Art Religieux sera ouvert le 30 avril, 104, rue de Richelieu, et durera jusqu'au 11 juin. Il ne faut voir en cette initiative d'une exposition d'art « religieux » nulle idée dogmatique. L'art de toutes les religions sera représenté en ce salon essentiellement éclectique, qui, dans sa section rétrospective, offrira aux visiteurs de véritables chefs-d'œuvre que des amateurs ont bien voulu confier aux soins des organisateurs : tableaux, sculptures, antique, orfèvrerie et vieilles dentelles attireront les connaisseurs avisés. Secrétariat général, 7, rue Laffitte.

§

Journées régionalistes. — *La Fédération Régionaliste Française*, qui compte de nombreuses notabilités appartenant à tous les partis poli-

tiques, dans la représentation nationale, dans l'Université, dans le Barreau, dans les Lettres et les Sciences, dans le Commerce, dans l'Industrie, dans l'Agriculture, dans les Arts et les Métiers, a décidé, sur la proposition du sculpteur berrichon M. Jean Baffier, de faire, cette année, une grande assemblée des provinces de Gaule à Bourges, vraisemblablement dans la première quinzaine de septembre, pour traiter les questions les plus urgentes, à l'heure présente, concernant la décentralisation et le régionalisme.

§

Le Comité des Ombres. — On nous prie de transmettre au poète Albert Samain la lettre suivante :

Jeudi, 13 avril 1911.

Monsieur,

Le centenaire de Théophile Gautier se prépare : s'il vous convenait de présenter votre nom de poète au Comité, il serait bien accueilli. Ayez la bonté de me faire savoir quelle est votre disposition à ce sujet et si votre adhésion nous sera acquise, ce que vous me permettrez d'espérer.

Veuillez agréer, monsieur, l'assurance de ma parfaite considération et mes salutations empressées.

H. BOUCHER.

§

Les Six âges de la Femme. — Dans le *Mercure de France* de septembre 1779, on trouve par trois fois le douzain suivant, avec ce titre : *les Six Ages de la Femme :*

Fille à dix ans est un petit livret
Intitulé le berceau de Nature ;
Fille à quinze ans est un petit coffret
Qu'on n'ouvre point sans forcer la serrure ;
Fille à vingt ans est un charmant buisson
Où maint chasseur pour le battre s'approche ;
Fille à trente ans est de la venaison
Bien faisandée et bonne à mettre en broche ;
A quarante ans, c'est un gros bastion
Où le canon a fait plus d'une brèche ;
A cinquante ans, c'est un vieux lampion
Où l'on enfonce à regret une mèche.

Ces vers sont signés L. H. Les *Notes and Queries* de Londres demandent qui est L. H.

§

Publications du Mercure de France.

DE L'AMOUR *selon les lois primordiales et selon les convenances des sociétés modernes*, par Sénancour. Vol. in-18, 3 fr.

LE SOUVENIR DE CHARLES DEMANGE, par divers. Vol. in-16, 3.50.

AU PIED DE L'ÉCHAFAUD, *Récits de Andréev, Anoutchine, Boretzcki, Korolenko, Séménov, Tolstoï, Vladimirov*, traduits du russe par J.-W. Bienstock et Dr A. Skarvan. Vol. in-18, 3.50.

VERS LES ROUTES ABSURDES, poèmes, par André Spire. Vol. in-18, 3.50.

§

Le Sottisier universel.

Mme Sarah Bernhardt achève dans l'Amérique du Sud une tournée triomphale. Elle était hier longuement acclamée à Cincinnati. — *Le Figaro*, 28 mars 1910.

Mais l'accent baudelairien, qui çà et là se dégage, donne à notre poète un charme à part, un charme que je comparerais à celui que l'on éprouve à la très pénétrante lecture d'une page du très pondéré baron de Montesquieu de la Brède. — *Mémorial des Pyrénées,* 3 mars.

Quelle ne fut pas la stupéfaction de l'hôtelier, en arrivant dans la chambre des amoureux de rencontre, d'apercevoir au pied du lit le cadavre sanglant d'un homme qui râlait affreusement. — *Le Matin,* 13 février.

Depuis la démolition de Saint-Cloud et des Tuileries, la France ne compte plus que trois résidences royales. — *Le Petit Journal,* 4 avril.

La musique de scène sera accompagnée par un orchestre d'amateurs, sous la direction de M. Félix Barré, qui l'a spécialement arrangée à cet effet. — *Le Courrier de la Champagne,* 6 avril.

Je ne vois guère que M. Barthou que l'on puisse accuser d'avoir « changé d'opinions comme de chemises », et encore, de même qu'on change de chemise quand elle cesse d'être utilisable, etc. — *L'Opinion,* 1er avril.

Coquilles

Nous sommes à Paris à l'aurore du XVIe siècle. Louis VI, dit le Gros, règne. — *Journal du soir,* 2 janvier.

M. Jean Legrand vient de passer avec succès son deuxième examen du doctorat juridique devant la faculté de mort de Nancy. — *Le Cri des Flandres,* 2 mars.

Le Harpe a dit que *le Barbier de Séville* était une immortalité dégoûtante. — *Tout-Liège,* 15 janvier.

Jana réclame le divorce contre son mari, qui, par la fente d'une portière trop bien fermée, a passé malgré lui la nuit dans un sleeping-car avec la chanteuse, etc. — *L'Echo de Paris,* 19 février.

MERCVRE.

Le Gérant : A. VALLETTE

Poitiers. — Imp. du MERCVRE DE FRANCE (Blais et Roy), 7, rue Victor-Hugo.

BULLETIN FINANCIER

L'anémie du marché se prolonge sans qu'on puisse en dépister les raisons, surtout des raisons sérieuses. Tout est au calme. Il y a bien au Maroc une effervescence qui va jusqu'à des batailles. Mais ces batailles se livrent entre Marocains, entre les partisans du sultan actuel et ses adversaires. Il est vrai que la France s'en mêle, mais elle agit en vertu des clauses formelles de la Convention d'Algésiras, c'est-à-dire avec l'adhésion des grandes puissances et en vue de rétablir l'ordre.

A l'intérieur, un conflit se prépare entre le gouvernement et nos grandes Compagnies de chemins de fer. Ce conflit, toutefois, ne peut peser que sur les valeurs de chemins de fer.

En attendant, la rente française est faible à 96,10 ; l'Extérieure espagnole à 97,40 garde ses positions, ou à peu près ; le Turc Unifié stationne à 92,67. On fait silence, tout au moins jusqu'à nouvel ordre, sur le fameux emprunt dont il était question de manière si pressante à la fin de Mars. Les fonds russes montrent une bonne tenue, le Consolidé 4 o/o à 96,15, le 4 1/2 o/o 1909 à 102, le 5 o/o 1906 à 106,80.

Nos Compagnies de chemins de fer ne se relèvent pas, ne peuvent pas se relever. Nous trouvons le Lyon à 1.165, l'Est à 884, le Nord à 1.546, l'Orléans à 1.202, le Midi à 1.011, l'Ouest à 931.

Les établissements financiers ont presque tous tenu leur assemblée. Leurs cours varient peu. Quant aux affaires, elles subissent un temps d'arrêt, on ne sait trop au juste pourquoi. Cependant, la Société Générale et la Banque de l'Union parisienne viennent d'émettre un emprunt de 75.000 obligations 5 o/o offertes au public à 452 fr. 50.

De leur côté, nos grands établissements financiers, avec le concours de toutes les banques, ont placé dans le public avec le plus heureux succès 1.737.500 billets de 20 fr. représentant la deuxième et dernière partie de la loterie de bienfaisance. Cette loterie comprend six lots de un million chacun, six lots de 200.000 fr., six lots de 100.000 fr. Les six tirages auront lieu les 20 mai, 20 juillet, 20 septembre, 20 novembre, 23 décembre 1911 et 20 février 1912.

LE MASQUE D'OR.

MERCVRE DE FRANCE

26, rue de Condé, Paris

Parait le 1er et le 16 de chaque mois sur 224 pages et forme dans l'année six volumes

---

Littérature, Poésie, Théâtre, Musique, Peinture, Sculpture Philosophie, Histoire, Sociologie, Sciences, Voyages Bibliophilie, Sciences occultes Critique, Littérature étrangère, Revue de la Quinzaine

---

La **Revue de la Quinzaine** s'alimente à l'étranger autant qu'en France. Elle offre un nombre considérable de documents, et constitue une sorte « d'encyclopédie au jour le jour » du mouvement universel des idées.

PRIX DU NUMÉRO

France : 1 fr. 25 *net.* | **Étranger : 1 fr. 50.**

ABONNEMENT

Les abonnements partent du premier des mois de janvier, avril, juillet et octobre.

France		Étranger	
Un an	25 fr.	Un an	30 fr.
Six mois	14 »	Six mois	17 »
Trois mois	8 »	Trois mois	10 »

ABONNEMENT DE TROIS ANS

France : 65 fr. | **Étranger : 80 fr.**

Envoi franco, sur demande, d'un numéro spécimen et du catalogue complet des Editions du *Mercure de France*.

Poitiers. — Imprimerie du Mercvre de France, BLAIS et ROY, 7, rue Victor-Hugo.